N° 960 49e Année T. CCLXXXIV 15 Juin 1938

# MERCVRE

DE

# FRANCE

**Paraît le 1er et le 15 du mois**

FONDATEUR ALFRED VALLETTE

ADMINISTRATEURS :

GEORGES DUHAMEL, A.-FERDINAND HEROLD, JACQUES BERNARD




| | | |
|---|---|---|
| EUGÉNIE RAVET | *L'Éducation supérieure du Peuple à Londres* | 513 |
| G. PEYTAVI DE FAUGÈRES | *La Grande Pitié du Saint-Sépulcre.* | 530 |
| GUY-CHARLES CROS | *Poèmes* | 541 |
| *** | *La Question romaine* | 544 |
| P. V. STOCK | *Mémorandum d'un Editeur. Jean Lorrain anecdotique* | 552 |
| ANDRÉ VILLIERS | *Le Physique et le Costume de Jeanne d'Arc* | 583 |
| VICTOR-ÉMILE MICHELET | *Deux Médaillons* | 590 |
| RENÉ DE WECK | *Louis Le Cardonnel à Fribourg* | 598 |
| JOSÉ BRUYR | *La Chanson du Grand Meaulnes* | 606 |
| E.-M. WOLF | *Le Séjour d'Apollinaire en Rhénanie.* | 615 |
| ALEXANDRE OBOLENSKI | *Une Tragédie russe. Récit historique.* | 624 |

*REVUE DE LA QUINZAINE.* — ANDRÉ FONTAINAS : Les Poèmes, 655 | JOHN CHARPENTIER : Les Romans, 660 | PIERRE LIÈVRE : Théâtre, 664 | PAUL MASSON-OURSEL : Philosophie, 668 | MARCEL BOLL : Le Mouvement scientifique, 670 | HENRI MAZEL : Science sociale, 676 | A. VAN GENNEP : Histoire des Religions, 682 | MAURICE MAGRE : Sciences occultes et Théosophie, 686 | CHARLES-HENRY HIRSCH : Les Revues, 689 | GASTON PICARD : Les Journaux, 698 | RENÉ DUMESNIL : Musique, 703 | BERNARD CHAMPIGNEULLE : Art, 706 | Notes et Documents littéraires. FERNAND-DEMEURE : *Lettres inédites de Chateaubriand*, 711; PIERRE DUFAY : *Une correspondance de Maupassant*, 715 | MARIO MEUNIER : Lettres antiques, 721 | JEAN-EDOUARD SPENLÉ : Lettres allemandes, 724 | PH. LEBESGUE : Lettres portugaises, 731 | AURIANT : Petite Histoire littéraire et Anecdotes, 737 | NICOLAS BRIAN-CHANINOV : Bibliographie politique, 743 | ROLAND DE MARÈS : Chronique de la Vie internationale, 747 | MERCVRE : Publications récentes, 752; Echos, 755; Table des Sommaires du Tome CCLXXXIV, 767.



---

*PRIX DU NUMÉRO*

***France*, 6 fr. 50 — *Étranger* :** 1/2 tarif postal, ***7 fr.*;** plein tarif, ***8 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

# HAVELOCK ELLIS

Membre d'honneur de l'Association Royale Médico-Psychologique de Grande-Bretagne.

## *ÉTUDES DE PSYCHOLOGIE SEXUELLE*

Édition française revue et augmentée par l'auteur. Traduite par A. Van Gennep.

I
**LA PUDEUR. LA PÉRIODICITÉ SEXUELLE. L'AUTOÉROTISME.** Vol. in-8 ........ 20 »

II
**L'INVERSION SEXUELLE.** Vol. in-8 ........ 20 »

III
**L'IMPULSION SEXUELLE.** Vol. in-8 ........ 20 »

IV
**LA SÉLECTION SEXUELLE CHEZ L'HOMME.** *Toucher. Odorat. Ouïe.* Vol. in-8 ........ 20 »

V
**LE SYMBOLISME ÉROTIQUE. LE MÉCANISME DE LA DÉTUMESCENCE** Vol. in-8 ........ 20 »

VI
**L'ÉTAT PSYCHIQUE PENDANT LA GROSSESSE. LA MÈRE ET L'ENFANT** Vol. in-8 ........ 20 »

VII
**L'ÉDUCATION SEXUELLE.** Vol. in-8 ........ 20 »

VIII
**L'ÉVALUATION DE L'AMOUR. LA CHASTETÉ. L'ABSTINENCE SEXUELLE.** Vol. in-8 ........ 20 »

IX
**LA PROSTITUTION, SES CAUSES, SES REMÈDES.** Vol. in-8 ........ 20 »

X
**LA DÉROUTE DES MALADIES VÉNÉRIENNES. LA MORALITÉ SEXUELLE.** Vol. in-8 ........ 20 »

XI
**LE MARIAGE.** Vol. in-8 ........ 20 »

XII
**L'ART DE L'AMOUR. LA SCIENCE DE LA PROCRÉATION.** Vol. in-8. 20 »

XIII
**LE MÉCANISME DES DÉVIATIONS SEXUELLES. LE NARCISSISME** Vol. in-8 ........ 20 »

XIV
**L'ONDINISME. LA CLEPTOLAGNIE.** Vol. in-8 ........ 20 »

XV
**L'ÉONISME ou L'INVERSION ESTHÉTICO-SEXUELLE.** Vol. in-8 ........ 20 »

XVI
**RÊVES ÉROTIQUES.** Vol. in-8 ........ 20 »

XVII
**LES CARACTÈRES SEXUELS PHYSIQUES SECONDAIRES ET TERTIAIRES.** Vol. in-8 ........ 20 »

XVIII
**LES CARACTÈRES SEXUELS PSYCHIQUES SECONDAIRES ET TERTIAIRES.** Vol. in-8 ........ 20 »

XIX
**AMOUR ET VERTU.** Vol. in-8 ........ 20 »

## *ÉTUDES DE PSYCHOLOGIE SOCIALE :*

**LA FEMME DANS LA SOCIÉTÉ,** Lucie Schwob, trad. Vol. in-8 ........ 20 »

**LE MONDE DES RÊVES,** Gabriel de Lautrec, trad. Vol. in-18 ........ 15 »

# L'ÉDUCATION SUPÉRIEURE
## DU PEUPLE A LONDRES

---

A Londres, les cours du soir ne manquent pas. Connus sous le nom de Evening Institutes (Instituts du soir), ils dépassent en nombre 250. C'est là l'œuvre d'éducation populaire du London County Council ou Conseil du comté de Londres. La plupart sont destinés aux adultes âgés de 18 ans et plus; les uns sont réservés aux hommes, les autres aux femmes; d'autres, en petit nombre, sont mixtes. La catégorie des Juniors est ouverte aux garçons et filles âgés de 14 à 18 ans. Cinq d'entre eux donnent l'enseignement exclusivement aux sourds-muets, et deux autres aux bègues. D'un point de vue différent, on peut les diviser en Instituts généraux, commerciaux, techniques et littéraires.

L'œuvre est belle que constitue cet ensemble éducatif complexe, destiné surtout à la classe ouvrière et qui, disons-le, fonctionne à la perfection. On aimerait à constater l'existence d'une organisation analogue à Paris; hélas, on l'y chercherait en vain, et les réalisations sporadiques, bien sommaires, de quelques sociétés d'enseignement privées ne la remplacent pas. Mais ce dont nous voulons parler ici, ce ne sont pas les Instituts du soir londoniens dans leur totalité, mais bien une partie d'entre eux seulement, les plus typiques, au nombre de quatorze jusqu'à présent : les Evening Literary Institutes ou Insti-

tuts littéraires du soir, qui forment en quelque sorte le couronnement de l'œuvre d'éducation populaire du London County Council.

Tels qu'ils existent actuellement, ils furent fondés en 1919, dans la fièvre de rénovation qui suivit la guerre. L'Angleterre procédait alors à la réévaluation des éléments constitutifs de son bien-être, non seulement matériels, mais moraux et intellectuels. Un puissant courant d'opinion se manifesta à ce moment, selon lequel, s'il était d'importance vitale que l'industrie et le commerce du pays fussent conduits avec efficience, que la science et ses applications industrielles fissent des progrès, que les diverses professions fussent fournies de cerveaux de premier ordre, il était non moins nécessaire d'éveiller la nation au sens des plus hautes valeurs de l'existence.

Le sentiment public engendré par la guerre aidait à rendre plus impérieuse qu'auparavant la demande d'une éducation plus raffinée au bénéfice du grand nombre. Cette demande n'était pas nouvelle, car elle reposait sur certaines nécessités essentielles et permanentes de l'esprit humain. Maints hommes et femmes, quelque difficile qu'il fût pour eux de donner forme et expression à leur ardent désir d'une vie intellectuelle plus haute et plus remplie, ont toujours été conscients de leur aspiration vers elle. Mais, avant la guerre, l'organisation propre à satisfaire cette aspiration n'existait pas et les vagues tentatives qui avaient été faites pour combler cette lacune étaient demeurées rudimentaires. C'est ainsi que, au cours des quelques années qui avaient précédé 1919, le London County Council avait encouragé dans les Instituts du soir les études non professionnelles, autrement dit désintéressées. Quelques-uns de ces Instituts du soir, au nombre de huit, se vouèrent alors à la tâche de satisfaire à la demande de cours de caractère purement culturel. Toutefois, cette tentative manqua d'ampleur et la guerre, qui survint, anéantit ces efforts constructeurs.

C'est seulement en 1919 que cette admission générale de la nécessité de la culture du peuple amena la Commission de l'éducation des adultes du Ministère de la Recons-

truction à ouvrir une enquête sur ce sujet. Dans le rapport qui la clôtura, il était dit que l'éducation des adultes ne devait pas être considérée comme un luxe à l'usage d'un petit nombre d'individus exceptionnels, non plus que comme embrassant simplement un laps de temps restreint de l'existence de l'être humain, mais bien comme une nécessité nationale permanente et un aspect inséparable de la qualité de citoyen; en conséquence, elle devait être universelle et se poursuivre la vie durant.

Les quelques Instituts du soir qui avaient fait un premier effort pour se vouer à la culture populaire furent alors transformés en les actuels Instituts littéraires; des directeurs appointés, y consacrant tout leur temps, furent nommés, et un corps de professeurs triés sur le volet fut organisé. Depuis lors, leur progrès fut ininterrompu et chacune des années successives a témoigné de leur développement constant quant au nombre de leurs élèves et à leur influence. Ils ont maintenant dépassé la période d'expérimentation et peuvent être regardés comme stabilisés.

La machinerie de l'organisation établie pour l'enseignement de l'enfant d'âge scolaire ou pour celui de l'adolescent qui se livre à l'apprentissage de son métier était de toute évidence impropre à satisfaire les besoins d'étudiants dont l'intelligence a atteint sa maturité et qui cherchent à s'équiper non pour la lutte pour l'existence, par l'acquisition d'un gagne-pain, mais pour la vie elle-même, au sens le plus noble du mot, pour la vie supérieure, celle de l'esprit. A la méthode de la salle de classe, on substitua celle de la discussion autour de la table commune.

Une large mesure d'auto-détermination fut laissée aux étudiants quant au choix et à la portée des sujets compris dans le cours d'études. Puisqu'ils ne visent pas à l'atteinte d'un standard objectif, une fois que le cours est approuvé par l'autorité éducative de l'Institut qu'ils fréquentent, ils poursuivent leurs études sans les restrictions d'aucun règlement, ainsi que sans examens ni autres épreuves.

C'est un principe d'organisation adopté par les Instituts littéraires que, où et à quelque moment que ce soit qu'un groupe d'une douzaine ou davantage d'hommes et de femmes ont résolu de se réunir régulièrement pour un cours d'études, les mesures nécessaires pour l'agencement du local et la nomination du professeur — que l'on qualifierait plus exactement de guide — soient prises en considérant la qualité particulière de l'étudiant : un travailleur qui exerce une profession régulière.

Les rapports entre étudiants et professeurs sont ceux de la camaraderie dans l'effort. Dans l'éducation de l'adulte telle qu'elle est comprise aux Instituts littéraires, il n'y a pas place pour ce qu'on pourrait plaisamment appeler le pédagogue de droit divin. Chaque groupe, chaque cours est une libre réunion de personnes venues de l'atelier, du bureau, du magasin, pour passer une heure ou deux ensemble dans la poursuite d'une recherche, l'une d'elles parlant aux autres, parfois doctement, mais toujours avec humanité et d'une manière agréable.

En règle générale, les séances d'un cours sont d'une durée de deux heures ou d'une heure. Dans la séance de deux heures, la première heure est consacrée à l'exposé du sujet, la seconde à l'illustration par projections sur l'écran et à la discussion. Dans la séance d'une heure, la discussion n'occupe que dix minutes.

Les Instituts littéraires visent à être quelque chose de plus qu'une agglomération de classes fonctionnant chacune isolément. Les rapports amicaux entre les membres sont encouragés, de sorte que leur connaissance réciproque devient tout autre chose que celle qui commande le coup de chapeau dans l'escalier. Des activités sont favorisées qui sont d'une importance vitale en ce sens qu'elles engendrent l'esprit de solidarité et établissent une tradition. La participation à ces activités, exigeant un sacrifice de temps et d'énergie de la part des étudiants aussi bien que du corps professoral, a pour conséquence la naissance de sérieuses affections et l'atmosphère des Instituts est celle de la coopération amicale. Ce qui est remarquable, c'est la croissance des organisations indépen-

dantes d'étudiants, au moyen desquelles ceux-ci influent sur le développement des Instituts. On peut citer un de ces derniers comme ayant constitué quatre Cercles particuliers : littéraire, philosophique, musical, dramatique, et en outre une Société de l'histoire de Londres, un Comité de récréation. Tous les groupements de ce genre sont représentés dans un Conseil central des étudiants dont la fonction consiste à coordonner et stimuler l'activité des divers groupements, et à réaliser tout projet qui contribuera à la prospérité de l'Institut entier.

§

L'appellation d' « Institut littéraire » fut d'abord tenue par ses auteurs pour peu satisfaisante, mais elle fut adoptée faute de mieux. Cependant, elle est en fait assez appropriée, pour autant que l'étude de la littérature est et doit toujours rester une des activités centrales et permanentes des Instituts, un point de départ et de retour pour des excursionnistes en d'autres délectables champs d'investigation, tels que la critique d'art, la spéculation philosophique, l'histoire, la sociologie. Ce qui est de grande importance dans ces divers ordres d'idées est en effet contenu dans les œuvres de la littérature classique et moderne. Acquérir des connaissances livresques n'est pas le but recherché. L'étudiant désire plutôt poursuivre ces investigations qui promettent de rendre son existence plus pleine; il veut s'assurer certains des agréments supérieurs de la vie, en établissant entre lui-même et la pensée des maîtres artistes un contact direct; ou bien il cherche à développer sa personnalité par l'expression de soi. La littérature, largement interprétée, est en ce sens un instrument incomparable et en conséquence elle prime dans la constitution du programme.

Parmi les sujets littéraires traités au cours des années passées se trouvaient : la Littérature grecque et romaine; la Littérature du moyen âge; les Drames de Shakespeare; l'Evolution du drame; les Forces vivantes dans la littérature; Points de repère dans la littérature anglaise; les Auteurs dramatiques contemporains; l'Evolution du roman;

les Utopies modernes; les Problèmes sociaux dans la littérature moderne; la Bible au point de vue littéraire; l'Esprit et l'humour dans la littérature anglaise; la Littérature comme interprétation de l'histoire; les plus grands livres; Shakespeare et ses contemporains; la Poésie et la Prose au temps des quatre George (rois d'Angleterre); Quelques aspects peu connus de la littérature anglaise.

Comme on le voit, l'histoire littéraire occupe dans ce programme une place importante. La critique n'a pas été davantage négligée et plusieurs cours sur les Principes de la critique littéraire et sur l'Art et le métier littéraires ont mis les étudiants à même de cultiver leurs propres pouvoirs d'expression. Une anthologie des poèmes des étudiants d'un des Instituts reçut de la presse un chaleureux accueil, et l'un des groupes dramatiques s'occupe de la représentation d'une série de pièces en un acte écrites par ses membres. Les étudiants publient un magazine, dirigé par eux et contenant leurs poèmes, contes, essais et critiques.

La pratique de l'élocution et de l'art dramatique se trouve en étroit rapport avec l'étude de l'histoire littéraire et de la critique. Elle est devenue une section remarquable du travail des Instituts. Elle revêt deux aspects principaux : l'étude de la poésie et du drame et l'art de la parole en public. Parmi les pièces qui furent récemment mises à la scène dans les Instituts, se trouvent *Médée,* d'Euripide; *La Douzième Nuit, Les Joyeuses Commères de Windsor, Le Songe d'une Nuit d'été,* de Shakespeare; *L'Ecole du Scandale,* de Shéridan; *Maison de poupée,* d'Ibsen et d'autres de Bernard Shaw, Galsworthy, etc. Dans les cercles d'amateurs d'art dramatique de Londres, les groupes des Instituts littéraires sont déjà très estimés, car on sait qu'aucun d'eux ne consacre son temps à d'autres pièces que celles d'un mérite littéraire et dramatique reconnu.

La préparation et la représentation de ces pièces sont l'occasion de ce qu'on peut appeler l' « auto-expression collective », qui offre le grand avantage d'entretenir l'esprit de communauté. A l'extérieur des Instituts, elles four-

nissent aux étudiants un moyen commode de rendre service aux organisations de solidarité humaine.

Le drame fournit une aide précieuse pour l'étude des langues étrangères modernes. Des groupes étudiant ces matières préparent, comme parties intégrantes du programme des divertissements mensuels, la représentation de courtes comédies jouées entièrement en une langue étrangère choisie.

Voilà qui indique le standard recherché dans l'enseignement des langues vivantes. Chacune est prise au stade où elle devient pour l'étudiant un moyen de pénétrer dans l'héritage culturel des autres peuples par l'étude de la littérature, de l'art, de la philosophie dans leur langue natale. Le meilleur travail accompli est probablement celui des groupes qui suivent les conférences en allemand, parmi lesquelles on peut citer : Tableaux de l'histoire allemande; Histoire de la philosophie allemande. Il a été donné aussi des conférences en français sur le Théâtre français et sur la Poésie lyrique en France; en italien, sur l'Art et la littérature en Italie à l'époque de la Renaissance.

L'étude des langues est d'ailleurs poussée fort loin et chacune comporte plusieurs degrés, de l'élémentaire au supérieur. On enseigne les langues mortes : grec et latin; les langues vivantes : français, allemand, italien, espagnol, gallois, gaélique irlandais et écossais; et enfin l'espéranto. Au seul Institut de la Cité, dans une semaine, il n'y a pas moins de 25 cours de français aux divers degrés (de l'élémentaire à la conférence), d'une durée de une heure et demie à deux heures. Le reste est à l'avenant : 21 cours d'allemand, 9 d'italien, 5 d'espagnol, 3 de grec, 3 de latin, 2 d'espéranto, 2 de gaélique irlandais, 1 de gaélique écossais, 1 de gallois.

Les Instituts sont devenus des lieux de réunion reconnus pour ceux qui cherchent à étendre leurs connaissances musicales et à affiner leur goût en assistant à des cours d'interprétation critique qui sont illustrés principalement par le piano-forte et le violon. Plusieurs cours consistant en récitals de chant ont été organisés. Le gra-

mophone met le conférencier à même de présenter des spécimens de musique chorale ou orchestrale pour l'analyse critique. Des concerts de musique de chambre sont aussi organisés de temps à autre, en collaboration avec l'orchestre de l'Institut et des artistes professionnels de l'extérieur. Parmi les cours réguliers, on peut citer ceux qui sont intitulés : Comment écouter la musique; le Langage de la musique; le Développement de la structure musicale; Soirées avec les grands maîtres; la Musique londonienne semaine par semaine.

Des visites sont faites dans les églises pour des récitals d'orgue d'œuvres préalablement étudiées et pour des conférences sur la construction de l'orgue. D'autres visites ont été faites à l'Opéra de Covent Garden et à l' « Old Vic » — comme on appelle familièrement le théâtre fondé par Shakespeare et qui fonctionne toujours — pour y entendre des œuvres complètes dont des fragments seulement ont été rendus dans la salle de conférences. La plupart des Instituts possèdent un chœur, souvent affilié à l'Union chorale du district, aux festivals de laquelle ils participent fréquemment, et des concerts annuels sont donnés, au programme desquels figurent des œuvres telles que *Merrie England, Faust, Tome Jones* et *Hiawatha.* Enfin, plusieurs cours de théorie musicale et d'harmonie ont été organisés.

Au musicien amateur, l'occasion est ainsi offerte d'accroître sa connaissance générale de la musique et d'élever son standard musical de telle sorte qu'il puisse atteindre à une plus grande beauté d'exécution dans un concerto ou une symphonie que dans la musique populaire associée aux formes inférieures du poème lyrique et de la ballade. Dans la plupart des cas, les membres de l'orchestre fournissent leurs instruments, mais la coûteuse contrebasse peut être empruntée. Tous les types d'instruments d'orchestre sont représentés : le bois, le vent, les cornes et les cuivres. Accompagnées par un pianiste expérimenté et conduites par un chef d'orchestre expert, des œuvres telles que les concertos de Beethoven, les symphonies de Haydn, les préludes modèles des compositeurs classiques, les sé-

lections d'opéras et les suites modernes et légères ont été pratiquées aux réunions hebdomadaires et jouées en public.

Un travail moins avancé est accompli dans les classes de violon, où des exécutants d'habileté moyenne perfectionnent leur ton et leur technique et arrivent à une plus grande capacité. En somme, comme l'a constaté en 1923 le Ministère de l'Education, les Instituts littéraires accomplissent sans ostentation un grand travail pour l'éducation musicale du public.

Comme on l'a déjà vu, les Instituts se tiennent en étroit contact avec les plus importants événements du monde des lettres et des arts. Londres possède une immense richesse d'objets d'art, de reliques et souvenirs historiques, de collections scientifiques et industrielles et de beaux édifices qui, dans l'ensemble, offrent à l'esprit du chercheur un champ d'exploration intellectuelle et esthétique plus riche qu'aucun de ceux qu'offrent les autres grandes cités du monde entier.

Il n'y a eu malheureusement dans le passé que trop de raisons de regretter que ces objets soient demeurés inobservés de la grande masse du peuple et aient peu contribué à l'usage et au plaisir d'un public qui manque de la connaissance générale de leur place dans l'histoire de la culture. Ce n'est pas le moindre des accomplissements des Instituts littéraires qu'ils apprennent à un certain public à estimer à sa juste valeur l'héritage du génie humain qui se trouve dans les églises, les galeries d'art, les musées et les monuments londoniens. C'est peut-être pour cette raison que nulle section de l'œuvre des Instituts n'a rencontré une appréciation plus enthousiaste de la part des étudiants que les cours d'art et d'architecture. Certains cours d'introduction aux principes fondamentaux de la critique d'art, ayant pour but d'initier l'étudiant à la manière de contempler un tableau, sont d'habitude continués par des cours sur les grandes écoles de peinture, tels ceux sur l'Ecole française et l'école espagnole; les Peintres flamands et hollandais; l'Art italien de la Renaissance; l'Ecole anglaise des peintres de portrait.

En même temps, de nombreuses autres voies détournées de l'art ont été explorées et parmi les cours récents on peut noter ceux sur les Cités d'art d'Italie; l'Art du livre; l'Art dans la vie quotidienne. Ceux-ci se prêtent à l'illustration, dans la salle de conférences, au moyen de gravures et de projections; mais des sorties en groupe sont aussi organisées, principalement le samedi après-midi, afin de remédier autant que possible aux inconvénients de cette méthode, pour l'examen des toiles mêmes dans les galeries et musées. Il y a eu ainsi, sans aucun doute, un grand accroissement d'utilisation intelligente des musées et galeries de tableaux. Les propriétaires de galeries privées de Londres accordent toujours très aimablement toutes facilités de visite aux groupes d'étudiants. En outre, des étudiants passionnés d'art utilisent leurs vacances dans le dessein d'étendre leurs connaissances artistiques. Un groupe de 28 personnes passa la plus grande partie des vacances de Pâques, il y a deux ans, au musée du Louvre, à Paris, et l'an suivant les mêmes se rendirent à Bruges et à Gand pour y étudier les maîtres flamands et hollandais; dans les deux cas, elles étaient accompagnées de leur habituel professeur-conférencier.

Beaucoup de ce qui a été dit ci-dessus s'applique également aux cours d'appréciation de l'architecture. D'ordinaire, une série de conférences s'étendant sur deux années, passant en revue l'évolution de l'architecture depuis les Pyramides jusqu'aux créations les plus modernes, est suivie de cours spéciaux intensifs sur des sujets tels que l'Architecture à Athènes et à Rome; l'Architecture gothique; les Cathédrales et abbayes de Grande-Bretagne; les Eglises et les rues de Londres.

Pour chaque groupe d'étudiants, de six à douze visites à d'importants édifices de Londres et de sa grande banlieue sont organisées chaque année. Elles s'appliquent non seulement à ceux qui offrent un intérêt historique doublé d'un intérêt architectural, comme l'Abbaye de Westminster ou le Guildhall (hôtel de ville de la Cité), mais aussi à des constructions modernes, municipales ou commerciales, telles que les nouveaux locaux de l'Auto-

rité du port de Londres, le County Hall (hôtel du Conseil du comté de Londres) ou la nouvelle Regent Street. Lorsque l'occasion s'en est offerte, de plus lointaines visites de grandes villes anglaises ont été faites, s'étendant sur plusieurs jours. De cette manière, les Instituts remplissent une grande tâche : il ouvrent la voie de l'enrichissement des loisirs.

Les cours d'histoire sont également variés et concernent toutes les périodes de la vie nationale. Récemment, les cours suivants ont été donnés : les Civilisations antiques; le Monde médiéval; l'Europe moderne; la Croissance de l'Angleterre moderne; Points de repère en histoire; Etudes de biographie; la Renaissance et la Réforme. En outre, plusieurs groupes consacrèrent une année à l'étude de l'histoire locale : la Cité de Londres; le Plus grand Londres; Grandes routes et petits chemins de Londres. La encore se présentait une excellente occasion d'excursions intéressantes. Des visites furent faites à des lieux tels que les Ecoles de Droit, la Tour de Londres, les halls des grande compagnies commerciales de la Cité et la Cathédrale de Saint-Paul, où les pierres mêmes sont pleines de légende et d'histoire. Les souvenirs de littérature qu'évoque le Londres de Chaucer, de Shakespeare, du docteur Johnson et de Dickens procurent des thèmes d'un intérêt inépuisable.

Là comme en littérature, une part du meilleur travail est accomplie par des groupes suivant des séries de conférences (séries appelées « cycles ») conçues selon un plan progressif. Au moyen de semblables cours, un lien défini s'établit avec l'Université de Londres, où des bourses peuvent être obtenues par des étudiants qui ont témoigné d'un sérieux désir de se perfectionner en soumettant des « essais » périodiques. Une illustration frappante de l'effet de l'étude organisée et systématique que procurent les cours cycliques est donnée par une femme qui obtint le certificat spécial accordé lors de la complétion de son cours, et qui analysait ainsi son propre cas :

Ayant assisté à 139 des 150 conférences qui formaient le

cycle, j'ai quelque chose de défini à montrer comme résultat. Je possède une petite collection de carnets contenant des notes détaillées et classifiées de toutes les conférences auxquelles j'ai assisté. J'ai une bibliothèque, un trésor de plus de 200 livres acquis en corrélation avec le cours, et je conserve précieusement 72 articles écrits avec enthousiasme sur divers sujets... Quand je les parcours, les petits carnets de notes me paraissent représenter une mine de trésors, avec les puits déjà creusés pour son exploitation, dans des régions encore vierges. Là, il me semble, réside la grande utilité d'un tel cours d'études. De quelque valeur que soient les notes, la richesse qu'on possède, ce n'est pas surtout ce qu'on a fait, mais ce qu'on sera capable de faire, et de faire sagement et bien, dans l'avenir, en raison du savoir acquis. Le champ entier de la littérature anglaise a été exploré. Des sections ont été délimitées, des sondages ont été effectués; on a indiqué les diverses influences, tendances et lignes de développement. On a vu la chose dans son ensemble et reçu le plan de l'exploitation. Les puits sont forés. La terre est pleine de trésors. Elle n'a besoin que d'être travaillée. On sait où trouver le pur minerai et comment en faire un bon et personnel usage lorsqu'on l'aura extrait.

Dans l'étude de la science économique, sociale et politique poursuivie par les Instituts, le fond historique est toujours en évidence et les phases modernes sont examinées à la lumière de leur évolution. L'économique est abordée non par le côté « définition », mais du point de vue du problème complet, comme il s'est présenté dans l'expérience de chaque étudiant travailleur salarié. L'exposition formelle du sujet est moins favorisée que la méthode de discussion, car là, chaque étudiant peut contribuer au débat par son apport personnel. Un excellent travail a été fait en étudiant les Institutions politiques et sociales; les Problèmes de la politique mondiale; les Forces économiques dans l'organisation politique et sociale; les Questions économiques de l'heure; les Thèmes sociaux et les événements journaliers; l'Histoire des idées politiques; l'Histoire des religions.

La passion pour la science vulgarisée qui, il y a une génération, faisait de cet article des programmes d'enseignement un important, sinon le principal constituant du programme de l'extension universitaire en Angleterre, semble, si l'expérience des Instituts peut être prise pour critérium, s'être épuisée, car le nombre des étudiants assistant aux cours sur des sujets scientifiques est relativement peu élevé. Néanmoins, des cours de géologie, de biologie, de botanique, d'astronomie, de physiologie et hygiène, d'histoire de la science et de l'invention, ont été donnés avec succès. Dans toutes ces conférences, plein usage est fait des projections pour l'illustration de l'enseignement, et des microscopes et télescopes sont disponibles. Une certaine somme de travail pratique est exécutée, spécialement en matière de dissection et de montage de spécimens, et, pendant la belle saison, des groupes d'étudiants accomplissent un travail de plein air.

Tandis que la faveur témoignée aux sciences naturelles a décliné, celle pour les sciences abstraites s'est accrue. La psychologie, en particulier, s'est montrée populaire, sa vogue s'associant d'une manière ou d'une autre avec une attitude mentale nouvelle à l'égard de l'univers et avec un langage renouvelé. En cette matière, les Instituts prennent soin d'écarter tout soupçon d'exploiter aucune marotte générale, telle que la psychanalyse, et dans les cours, qui ont été conçus selon des directives traditionnelles, ils ont fait le possible pour distraire l'attention des étudiants des aspects dangereux ou malsains de la science.

La philosophie pure est assez fortement représentée dans le programme des Instituts. Des cours bien accueillis comprennent l'Esthétique; l'Ethique; la Pensée et les penseurs modernes; l'Histoire de la philosophie; la Logique et la méthode scientifique; la Philosophie politique et sociale; les Problèmes de la science et de la philosophie.

Nul système d'éducation culturelle ne peut être considéré comme complet ni bien équilibré s'il ne se soucie pas des besoins du corps. Pour les travailleurs sédentaires des bureaux de la Cité, tout particulièrement, l'inclusion au programme de cours de récréation physique a été jugée

essentielle. Dans les Instituts littéraires, de tels cours prennent la place des jeux organisés des institutions d'éducation ordinaires. Les plus appréciés sont ceux qui associent un intérêt intellectuel avec l'exercice purement physique. L'étude de l'eurythmique contribue à la pleine appréciation des formes musicales; à l'union des danses provinciales avec les chants populaires s'ajoute aussi le charme de la littérature des vieilles ballades. En étroit contact avec les activités précitées se trouvent des cours pour la poursuite de ces occupations favorites qu'on appelle en anglais des *hobbies :* photographie, jardinage, travaux du bois et autres, présentant un puissant attrait de délassement pour ceux qui recherchent un stimulant intellectuel par des moyens autres que le livre et la conférence, et favorisant d'une manière plus humble la tendance à l'auto-expression.

Sauf pour les « cycles » de littérature et d'histoire, les cours sont organisés tout d'abord pour couvrir une session annuelle. Mais, en pratique, un groupe important d'étudiants se constitue d'habitude pour un certain nombre d'années, sur un sommaire progressif, pour autant que le même professeur est disponible. Par exemple, dans un Institut, trois groupes ont déjà absorbé la quatrième année d'un cours d'instruction civique dont les parties constituantes ont été : I. Les Institutions politiques et sociales en rapport avec la Constitution britannique. — II. L'Histoire des idées politiques et l'étude comparative des Constitutions. — III. Les Forces économiques dans la politique moderne. — IV. La Philosophie politique et sociale et les problèmes de la démocratie. Une autre série, sur l'étude de la Bible, s'étend sur trois années : I. L'Anthropologie et l'étude comparative des religions. — II. Le fond littéraire et historique de l'Ancien Testament. — III. Le Nouveau Testament. Cette série a pour conclusion un cours sur les premiers Pères de l'Eglise. Quoique l'étudiant ne s'engage pas à poursuivre un cours au delà de la session annuelle courante, c'est en réalité ce qu'il fait très fréquemment et il continue de le suivre jusqu'à sa conclusion normale.

§

L'aperçu qu'on a essayé de donner ici de ce qu'est la matière des cours des Instituts littéraires donne une bien faible idée de ce qu'elle est en réalité. Pour mettre en lumière la richesse de l'enseignement de ces Instituts, il faudrait reproduire le sommaire analytique du programme de l'un d'entre eux, chose impossible.

Une somme considérable de lecture dirigée est faite par les étudiants. En connexion avec la Bibliothèque d'éducation du County Hall, des bibliothèques ont été installées dans les Instituts. On leur emprunte des livres, un ou plusieurs à la fois, pour l'usage de l'étudiant ou de la classe. Ces livres sont tous relatifs aux sujets spéciaux qu'on étudie. Leur nombre disponible est déjà très important et son accroissement est constant.

Il existe dans Londres quatorze Instituts littéraires, dont chacun porte le nom du district où il est établi. Chacun d'eux est logé dans une école d'enseignement secondaire dont l'installation et l'environnement en font un lieu de réunion approprié pour les adultes. Le nombre total des membres des Instituts littéraires pour la session 1924-1925 dépassait 7.000 personnes, groupées dans environ 350 cours d'études. Mais, depuis cette époque, ils se sont développés dans de grandes proportions.

Prenons, par exemple, l'Institut littéraire de la Cité, dirigé par Mr. T. G. Williams. En 1919-1920, il comptait 182 étudiants; les années suivantes virent se développer la progression suivante : 1920-1921, 431; 1921-1922, 1.153; 1922-1923, 1.328; 1923-1924, 1.616; 1924-1925, 2.104; 1925-1926, 2.650; 1926-1927, 3.428; 1927-1928, 3.523; 1928-1929, 4.279; 1929-1930, 5.660; 1930-1931, 6.182. En 1931, la crise qui sévissait en Angleterre eut pour conséquences une politique de restriction financière du London County Council et l'élévation des droits d'admission demandés aux étudiants. En 1931-1932 et l'année suivante, le nombre de ceux-ci descendit jusqu'à 5.388. Puis, la situation économique s'améliorant en ce pays, 1933-1934 vit le nombre des étudiants remonter à 5.794;

en 1934-1935, ils étaient 5.833; enfin, en 1935-1936, le chiffre record de 6.694 est atteint. L'ère des restrictions est close et l'Institut littéraire de la Cité va disposer, pour l'année scolaire 1938-1939, d'un bâtiment de quatre étages tout flambant neuf, construit pour lui. Il faut aller en Angleterre pour assister à de pareilles réalisations!

Au sujet de cet Institut, qui est le plus important de ce genre à Londres, nous citerons un extrait du discours prononcé à la Chambre des Communes par le ministre de l'Education, le 14 juin 1937 :

Aujourd'hui, nous avons nos « Settlements », nos « Extension Lectures » et nos « Tutorial Classes », mais nous avons aussi des « Community Centres » et des Instituts pour les adultes dont le nombre augmente. C'est grâce à eux que les autorités locales qui veulent aller de l'avant peuvent essayer de satisfaire aux besoins nouveaux en employant des formes nouvelles. Que le Comité me pardonne si je donne un exemple de ce que peuvent faire une autorité locale progressive et un directeur d'Institut des plus compétents. Je veux parler de l'Institut littéraire de la Cité, qui a à sa tête Mr. T. G. Williams. Cet Institut londonien débutait peu de temps après la guerre avec 182 éudiants; dix ans après il en avait plus de 6.000, et, quand il sera complètement rebâti, il en aura probablement 10.000. Cet Institut ne prépare à aucun examen, car il est essentiellement culturel. Ses résultats sont remarquables et cette œuvre fait le plus grand honneur au London County Council.

Les Instituts littéraires se sont accrus dans de semblables proportions moins du fait de la publicité qui leur a été faite par voie d'annonces que par l'influence que chaque étudiant exerce sur le cercle de ses amis. Les maris y amènent leur femme; parfois, les fils et les filles induisent leurs parents à s'enrôler. Tout étudiant qui a été membre d'un Institut pendant deux ou trois ans devient inévitablement un missionnaire de la cause de la culture populaire.

Ces Instituts témoignent par leurs résultats que le sage emploi des loisirs est d'aussi grande importance dans la

poursuite d'une occupation que l'application industrieuse du pouvoir physique et mental. Tandis que le travail rend l'existence possible, le loisir justement employé lui donne plus de noblesse. Ils cherchent à mettre à la portée de tous les citoyens le pouvoir de satisfaire leurs aspirations et de faire aboutir leurs efforts intellectuels. Leur objet est purement culturel. Matthew Arnold définissait la culture comme « la connaissance de ce qui a été dit et fait de mieux dans le monde ». Les Instituts contribuent à l'atteinte généralisée de ce but et visent même à le dépasser. Pour ceux qui sont privés de la nourriture intellectuelle dans leur travail quotidien, ils appellent à l'existence un monde nouveau d'expérience mentale pour rendre son équilibre à l'ancien. Ce sont des centres éducationnels où due considération est accordée au droit de l'individu à la culture. Là, on peut se lancer dans les grandes aventures de la pensée, et l'ardent désir de plus de savoir et de plus de beauté dans la vie peut y être satisfait en association avec autrui.

Il est impossible d'estimer à sa juste valeur l'influence sociale que les Instituts littéraires exercent déjà; mais il est évident qu'avec la propagation de l'éducation des adultes, de profondes modifications seront apportées à la conduite de la vie individuelle, familiale, communale et nationale en Angleterre. Sans aucun doute, ces changements agiront dans le sens du mieux-être social. Car, au contact de l'art et des humanités, l'esprit se développe et la pensée mûrit dans une plénitude toujours plus riche. Ainsi le peuple anglais deviendra une démocratie éduquée et progressive, qui reconnaîtra joyeusement les droits de la culture à son attention, et sera ainsi délivrée des douleurs que causent l'arrêt de la croissance naturelle et la triste vacuité des esprits pauvres en souvenirs de belles choses et privés de nobles pensées.

EUGÉNIE RAVET.

# LA GRANDE PITIÉ
# DU SAINT-SÉPULCRE

—

### ASPECTS

Le Saint-Sépulcre menace ruine!... Le Saint-Sépulcre est fermé!!...

Ces deux cris ont mis en émoi le monde chrétien.

A la vérité, le Saint-Sépulcre n'est pas entièrement fermé. Les prêtres de toutes les communions chrétiennes y peuvent encore entrer et célébrer librement, et les fidèles, pèlerins, touristes, chrétiens indigènes, y ont accès par groupes de dix, à condition de n'y pas séjourner plus d'une dizaine de minutes.

Telle est la situation momentanée, et d'ailleurs précaire, due à ce fait certain que la vieille basilique tombe de vétusté, que les architectes ne répondent plus de la sécurité des fidèles qui y pénètrent et que le gouvernement britannique, par l'organe du gouverneur de la ville, ne veut pas assumer la responsabilité d'une catastrophe possible, sinon tout de suite probable.

Au milieu de Jérusalem, au bas d'un escalier glissant où se pressent des pleure-misère, de lamentables déchets humains implorant la pitié des passants, s'ouvre le parvis de la basilique. Deux couvents grecs, abrités par de hautes murailles, le flanquent sur deux de ses côtés, est et ouest. Devant nous, la façade telle que l'avaient reconstruite les Croisés.

La place est pavée : de larges dalles fatiguées y portent l'empreinte du temps, mais, à travers la déchéance

des choses, apparaît encore la finesse de l'art franc, à la fois élégant et rude, où la force se nuance de fantaisie. Les enroulements ciselés au bandeau des portes sont découpés sur une surface plate qui rappelle les ciselures de nos églises romanes et fait penser à ces feuilles mortes serrées entre les pages d'un vieux missel. Aux fenêtres, par une fantaisie d'artisan qui devait se plaire aux contrastes, le bandeau est fouillé à jour, et l'on voit des rinceaux de vignes en ronde-bosse qui se déroulent et se tordent capricieusement. Les colonnettes des portes arborent des chapiteaux byzantins, ce qui prouve le parti que les Croisés surent tirer de leur éclectisme dans le choix et l'agencement des formes anciennes, mariées aux formes nouvelles qu'ils apportaient de leur pays.

Les tympans des portes ressemblent, il est vrai, à deux grands yeux vides. Mais ils s'ornaient autrefois de mosaïques lumineuses, dont une offrait au regard ébloui le fin visage d'une Madone. Sur les linteaux, formés de claveaux à coupe oblique, étaient disposées des plaques de pierre où couraient des sujets bibliques. On en peut juger encore, quoique faiblement, par celui de la porte demeurée ouverte. Mais il faut se hâter! Ce linteau représente, de gauche à droite, la résurrection de Lazare, Marie et les amis du mort de Béthanie suppliant Jésus de le rendre à leur affection; le Sauveur envoyant les apôtres Pierre et Jean à la ville pour la préparation de la Pâque; l'entrée du Christ à Jérusalem le jour des Rameaux, enfin la dernière Cène. Et l'on évoque, devant ce morceau, les inventions amusées, mais de facture un peu rêche, de notre école provençale. Par contre, le bas-relief de droite a quelque chose des grâces fraîches et poétiques de la vieille école de Toulouse. On y voit même, au centre, un Centaure qui galope, son arc à la main.

A l'est, l'amorce d'un petit escalier sans issue vient mourir contre le mur d'une chapelle à vitrail grillagé, qu'on appelle « chapelle des Francs » et qui donnait autrefois accès au Calvaire.

Malheureusement, depuis plusieurs années, la façade de la basilique est singulièrement enlaidie et défigurée

par une forte charpente de fer qui a pour but de la soutenir, car elle menace de s'écrouler. Mais cette solution ne peut être que provisoire, naturellement. Les pierres mêmes sont en train de se désagréger silencieusement en poussière, et si l'on n'est pas encore parvenu à remédier à cette grande détresse des pierres saintes, nous dirons bientôt pourquoi.

A l'intérieur, quelle confusion!

Deux Musulmans, accroupis à gauche de l'entrée, dans une loge surhaussée où ils égrènent sans fin leur « tesbi », regardent narquoisement les pèlerins perdus d'extase : ce sont, depuis Saladin, les portiers du Saint-Sépulcre, ou plutôt les descendants de ceux que Saladin, à la fin du XIe siècle, y avait placés. Les traditions, en Orient, ont la vie dure : les Anglais n'ont rien changé à cet état de choses...

Mais la déception la plus grande provient de la rivalité qui dresse, au sein de cette même enceinte, les diverses confessions chrétiennes en communautés rivales et qui, franchement, se détestent. Cela même, s'il faut le dire, tient du scandale. Grecs aux longues robes flottantes comme des toges antiques et à la chevelure que n'a point touchée le ciseau; Arméniens au long voile noir et aux yeux inquiets; Coptes aux têtes de microcéphales, aux longues jambes desséchées, enveloppés dans des manteaux sombres, rôdent, s'interpellent, s'observent et se haïssent.

Les Franciscains, depuis des siècles, avec leur bure de pauvreté, leur corde blanche, leur crâne nu d'ascètes et d'humiliés volontaires, montent une garde vigilante, et quelquefois, au cours de l'histoire, auprès de l'édicule sans style qui, dressé sous la rotonde principale, recouvre le tombeau du Christ, ils ont versé leur sang pour maintenir les droits acquis.

Qui, dans ce *condominium* compliqué, possède des droits exclusifs sur une partie quelconque de l'édifice, s'y comporte en maître, arrange les choses à sa guise, sans se préoccuper du plan d'ensemble. Il s'ensuit une confusion dans les constructions, les ornements, les surcharges,

qui enlève au Saint-Sépulcre toute unité. Et chacun chante ses hymnes dans son coin, sonne ses cloches, fait ronfler ses orgues.

Au Calvaire, tertre entièrement recouvert d'ornements de diverse sorte, généralement de mauvais goût, les Grecs orthodoxes distribuent de l'eau de rose à leurs fidèles, cependant que, sur le côté gauche du même tertre, inséré au midi dans l'édifice du Saint-Sépulcre, les Franciscains font admirer les récentes mosaïques vraiment belles, simples et discrètes, qu'ils viennent de faire poser par des artistes italiens.

Il y a, par nécessité, des terrains communs, où il faut tout de même arriver à un minimum d'entente. Là on tâche de s'arranger, puisque c'est nécessaire. C'est ainsi que les messes célébrées sur le saint Tombeau sont, selon les heures du jour ou de la nuit, orthodoxes ou catholiques, arméniennes, latines, grecques ou coptes. Les chandeliers couverts de housse et dressés devant la « chapelle de l'Ange » sont, les uns grecs, franciscains les autres, et d'autres encore arméniens. Et défense de les déplacer !

Parfois aussi, ce sont des complications pseudo-juridiques qui, très vite, tournent au drame. Tout ceci explique l'extrême état de délabrement de ce lieu sacré, le plus sacré de l'univers.

Toutes les langues, tous les rites, toutes les races confondues, se heurtant, se coudoyant, se défiant ! Ici, la procession latine, pieuse et ordonnée, surgit soudain du fond obscur de la chapelle souterraine de sainte Hélène, dans un flot d'encens et parmi les blancheurs des voiles des petites orphelines catholiques qui l'accompagnent de leurs voix suaves. Là-bas, presque sur les talons catholiques, débouchent les Grecs aux voix nasillardes, agitant des cierges, cependant que les Arméniens scandent, de leur côté, dans une mélopée monotone et plaintive, d'interminables tropaires, et que les Coptes marmottent, en se dandinant, des cantilènes arabes sans nuances.

Le petit espace compris entre l'édicule et le chœur des Grecs est aux Latins; mais le chœur principal lui-même

est aux Grecs, qui officient, ou presque, dans les stalles des anciens chanoines de saint Augustin, lesquels desservaient la basilique au temps des Croisés.

Est-il maintenant si difficile de comprendre qu'avant de s'entendre, si peu que ce soit, sur les restaurations de l'édifice, les diverses communautés chrétiennes qui y détiennent des droits aient beaucoup de mal à se mettre d'accord entre elles sur les principes de leur effort?

Pourtant, redisons-le comme une sorte de leit-motiv, car cela explique et éclaire toute la question, — le Saint-Sépulcre menace ruine. Des réparations urgentes s'imposent, à défaut d'une restauration très désirable. Comment arriver à une solution?...

### PERSPECTIVES

Les Anglais, qui exercent ici le mandat et contrôlent donc politiquement les Lieux Saints, n'ont pas manqué, il faut le reconnaître, d'une certaine longanimité. Mais tant va la cruche à l'eau..., comme dit le proverbe.

Le tremblement de terre de 1927, qui fit à Jérusalem de sérieux dégâts, fit apparaître la fragilité de l'édifice sacré qui allait s'enfonçant lentement dans sa vétusté. On fit des sondages de murs. Cela prit du temps. C'est plusieurs années seulement après que la puissance mandataire, ayant en vain sollicité les communautés intéressées de s'entendre pour porter remède à la faiblesse désormais certaine des murs, à commencer par la façade sud des Croisés, prit elle-même le parti de placer dans la basilique des *témoins* et de faire étayer ladite façade par cette énorme et laide armature de fer qu'on y voit encore.

Mais qui allait payer les frais? La puissance mandataire estima, assez logiquement semble-t-il, que la dépense devrait être supportée par les diverses communautés chrétiennes jouissant au Saint-Sépulcre de droits séculaires et intéressées les premières à la conservation de l'édifice. Or, quand les représentants attitrés de ces communautés — latine, grecque, arménienne, et, pour une faible part,

copte — se virent présenter la note, ils refusèrent de la payer. Les choses en sont toujours là; la solution de ce problème d'ordre pratique demeure en suspens. Les communautés disent : « Ce n'est pas nous qui avons commandé ces travaux. Nous n'avons pas à les payer. »

Les Anglais répondent : « D'accord! Seulement, comme vous ne pouviez arriver à vous entendre et que le Saint-Sépulcre pouvait tout de même s'effondrer, c'est nous qui étions alors responsables. Nous avons suppléé à votre carence; mais comme c'est vous les usagers traditionnels du Saint-Sépulcre, il est légitime que vous soyez aussi les payeurs. »

En Orient, ces sortes de litiges peuvent durer indéfiniment. On ne les tranchera, croyons-nous, qu'à la manière, un peu brutale, dont l'autre trancha jadis le nœud gordien. Et sans doute, les Anglais finiront-ils un beau jour par en venir là.

On pense bien que les rapports techniques n'ont pas manqué. L'architecte du Haut-Commissaire, M. Harvey, après un examen minutieux de la basilique, déclare en 1935 que l'édifice menace ruine, que des réparations urgentes s'imposent, mais qu'avant cinq ans il faudra entreprendre une réfection beaucoup plus complète. C'est alors que l'on pose des « témoins » et que la façade s'adorne — si l'on peut dire — de cet horrible échafaudage en fer destiné à l'étayer.

Les Franciscains s'émeuvent aussi. Ils confient à un architecte italien, M. Marangoni, le soin d'établir un rapport, lequel se trouve, finalement, confirmer les conclusions de M. Harvey. M. Orlandos conclut de même pour le compte des Grecs orthodoxes, et les Arméniens s'adressent à un technicien qui fait exactement les mêmes remarques.

Alors?... Alors, au lieu de se mettre d'accord en vue d'un effort commun, les diverses communautés chrétiennes prennent les choses chacune par un bout : les Franciscains restaurent les mosaïques de la partie du Calvaire qui leur revient, les Arméniens commencent à mettre un

peu d'ordre et de propreté dans la chapelle de sainte Hélène et les Grecs parlent de restaurer vaguement certaines parties du Dôme...

Ce ne sont pas là des remèdes efficaces. En somme, rien de sérieux n'a été fait ni même tenté.

Cela tient, répétons-le, au manque d'entente des dites communautés, à leurs jalousies, à leurs méfiances.

Seulement, comme on ne peut tout de même en rester là indéfiniment, le gouverneur anglais de Jérusalem fait savoir aux intéressés que le Saint-Sépulcre devra bientôt être fermé parce qu'il ne présente pas les garanties de sécurité indispensables... Et, un beau jour, la police monte la garde devant la porte de la basilique et empêche les fidèles d'entrer. Or ce jour-là, — début d'avril 1938, peu de jours avant Pâques, — est précisément celui où un pèlerinage français de soixante personnes arrive en procession, vers trois heures après-midi, devant le Saint-Sépulcre et... s'y casse le nez. Personne n'a été officiellement avisé de la mesure draconienne que les Anglais viennent de prendre, et il faut en effet convenir que, si, dans l'ensemble, on ne saurait donner tort au gouvernement du Haut-Commissaire, la manière brusque dont ses services ont agi a surpris désagréablement tout le monde.

Pourtant, on parlemente. Le consul de France, M. Outery, alerté, fait une démarche auprès du Gouverneur. Il obtient que le Saint-Sépulcre sera ouvert, mais à la condition que les visiteurs y seront introduits successivement, dix par dix, et n'y resteront pas plus de quelques minutes. Quant au clergé des diverses confessions chrétiennes, il peut toujours, sous sa propre responsabilité, continuer à célébrer les offices dans la basilique.

### PROJETS

On nous assure, à très bonne source, que la mesure brusquement prise par les Anglais a pour but de mettre le monde chrétien tout entier devant une situation que les rivalités confessionnelles ont rendue pratiquement inextricable. L'affaire sort ainsi du simple domaine pa-

lestinien pour occuper la vedette dans la presse et l'opinion de l'univers chrétien.

Devant quoi, les Grecs, les Arméniens, les Latins ont, paraît-il — et si invraisemblable que cela semble, — fini par se mettre d'accord et sont résolus maintenant à procéder à la réfection sérieuse de tout l'édifice.

Sous quelle forme? On l'ignore, et sans doute la question de ces modalités prendra-t-elle encore beaucoup de temps. Les Anglais, qui le savent par expérience, ont résolu de leur côté de ne pas attendre. On les dit décidés à adresser un appel de fonds au monde chrétien. Et les fonds, sans aucun doute, afflueront pour une telle cause. On sait que même, déjà, un comité français vient de se former dans ce but.

Mais il s'agit, pour les Anglais aussi, de savoir sous quelle forme devra se faire cette restauration. Simples réparations? C'est insuffisant. Beaucoup de gens, — et c'est aussi l'avis de plusieurs membres de la Commission technique réunie à cet effet par les autorités britanniques, laquelle comprend des religieux catholiques et des prêtres arméniens et grecs, à côté de techniciens civils, — voudraient tout refaire.

Le mieux serait, une bonne fois, de procéder à la reconstruction pure et simple du Saint-Sépulcre sur les bases de la basilique primitive érigée par sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, dans la première moitié du quatrième siècle.

Cette basilique, singulièrement mutilée et déformée depuis, était orientée, pour des raisons de topographie principalement, d'est en ouest, c'est-à-dire que la rotonde sous laquelle était le Tombeau se trouvait à l'ouest, contrairement à l'orientation des églises chrétiennes de tous les temps, où le chœur est à l'Orient.

A l'ouest donc se dressait la rotonde de l'*Anastasis* ou *Résurrection,* surmontée d'une coupole sous laquelle on conservait le rocher contenant le Tombeau et qui avait été, — d'ailleurs assez malencontreusement, — coupé sur trois côtés, nord, sud et ouest.

Devant l'*Anastasis,* qui constituait ici l'église princi-

pale, s'étendait une vaste place entourée d'un portique sur trois côtés et où se dressait, à l'angle sud-est, le Golgotha ou rocher du Calvaire, tertre d'environ cinq mètres de hauteur et entouré d'une balustrade d'argent. On passait de là dans une deuxième basilique, dite église du *Martyrium*, — à cause des souffrances du Christ qu'elle commémorait près du Calvaire — et touchant à la partie du Calvaire faisant face au Tombeau.

Enfin, à l'extrémité est, qui est maintenant occupée par les bazars arabes d'une rue des souks, s'élevait un autre grand *atrium* formant l'entrée de tout le monument. C'est par là que l'on entrait, à plus de cent mètres du Saint-Sépulcre, en montant de magnifiques propylés dont les traces restent visibles dans l'hospice russe voisin du bazar actuel.

Les Perses, sous la conduite de Chosroès — qui fut un grand démolisseur de monuments chrétiens lors de son invasion de la Ville, en l'an 614 — détruisirent en grande partie ce premier édifice. Au cours de ce même siècle, tentative de restauration, sur un plan plus restreint, par le patriarche Modeste. Et l'on arrive ainsi au début du XI[e] siècle (1009) où Hakem le fou, qui se faisait appeler « le Kalife-Dieu », dévaste à son tour la construction de Modeste. Quarante ans après, troisième essai de reconstruction par les soins de l'empereur grec Constantin Monomaque. Enfin, dans la dernière année du siècle, en 1099, les Croisés s'emparent de la Ville Sainte et se préoccupent de rendre au saint Tombeau et aux édifices adjacents, parmi lesquels se trouve le site du Calvaire, une splendeur renouvelée.

On n'a pas à entrer ici dans le détail de leur reconstruction qui, commencée en 1130, fut terminée et consacrée en 1149, au cinquantenaire de leur entrée dans la Ville.

Depuis lors, le Saint-Sépulcre s'est maintenu comme il a pu, en dépit d'une restauration maladroite et, il faut dire le mot, stupide du point de vue des règles élémentaires de l'art de bâtir, entreprise par un architecte grec auquel le comte de Vogüe, dans son ouvrage si judicieux

sur les « Eglises de Palestine », donne tout au plus le nom de « maçon ».

L'édifice maintenant ne peut plus durer sans danger pour les fidèles. Il faut donc agir !

Le projet de reconstruction selon le plan primitif de sainte Hélène est séduisant et somptueux. Mais voici les difficultés.

D'abord, l'argent. Ce n'est pas une difficulté sérieuse. Mettons, en faisant largement les choses, qu'il y fallût une somme de cent millions. On les trouverait certainement très vite pour une pareille cause. Avec cela, il faudrait indemniser les propriétaires de terrains et de boutiques du bazar sur la partie à déblayer, puis se mettre à l'œuvre.

L'entente des communautés : en principe, et devant la menace des Anglais de prendre directement la chose en mains — ce qui donnerait à ces derniers des droits étendus et sans doute leur permettrait d'introduire dans la basilique le culte protestant, chose dont les autres confessions chrétiennes ne veulent à aucun prix — Grecs, Arméniens, Latins, sont d'accord. La difficulté surgira lorsqu'il s'agira de fixer de façon précise la part qui reviendra à chacun dans le nouvel édifice. Sur ce point, il est douteux que l'on parvienne jamais à s'entendre et la puissance mandataire sait bien qu'elle devra encore intervenir au bon moment pour assurer, dans l'enceinte sacrée, la paix indispensable.

Autre projet : refaire plus ou moins entièrement l'ancienne basilique, mais laisser à nu, cette fois, la roche même du Saint-Sépulcre, que l'on placerait sous cloche afin d'empêcher les mutilations des fidèles trop zélés et mal inspirés dans leur dévotion.

Enfin, certains accusent les Anglais de vouloir faire du Saint-Sépulcre proprement dit un Musée; on n'y pourrait donc plus célébrer les offices sacrés. Disons que cette hypothèse se heurte à de grandes difficultés et qu'elle est pratiquement irréalisable, même si certains y ont, un moment, songé sérieusement.

Quoi qu'il en soit de tout ceci, une chose est dès à présent certaine : on ne peut attendre indéfiniment la solution. L'édifice actuel ne peut plus durer; les fidèles, les pèlerins, les touristes qui viennent au Saint-Sépulcre ne peuvent s'accommoder des mesures provisoires actuelles qui les filtrent minutieusement dix par dix et les font souvent attendre en pleine rue pendant des heures. A signaler que certains policiers, outrepassant sans doute les ordres reçus de leurs chefs, se sont oubliés plus d'une fois à maltraiter des touristes ou des pèlerins, français et autres, — on parle ici de ce que l'on a vu de ses yeux, — qui manifestaient leur impatience de tant attendre en croquant le marmot dans la rue.

Nous avons voulu exposer objectivement les aspects et les données essentielles du problème. Comment sera-t-il résolu? Peu importe, pourvu qu'il le soit et le soit convenablement.

Jérusalem, mai 1938.

G. PEYTAVI DE FAUGÈRES.

# POÈMES

—

## I

*Le printemps est revenu*
*peindre en bleu les ombres.*
*Le printemps? Un enfant nu,*
*un gars aux joues rondes.*

*En marchant, il branle un peu*
*— si jeunes ses jambes! —*
*Pourtant, il attise un feu*
*doux à nos vieux membres.*

*Il va, s'affairant partout,*
*ne se gêne guère;*
*il ouvre les bourgeons roux,*
*dore à neuf la pierre.*

*Mieux encor! Le sacripant*
*il vous ferait croire*
*que les stigmates du temps*
*sont signes de gloire,*

*que les rides à nos fronts*
*sont sillons fugaces*
*d'où, quelque jour, surgiront*
*mille bouquets d'astres!*

*Le printemps est revenu...*
*Par le ciel en fête*
*conduis-nous, bel enfant nu,*
*vers d'autres planètes!*

—

II

*Tu regardes le ciel, tu écoutes les oiseaux,*
*tu vis, animal vertical, animal-roi!*
*Mais les feuilles tombent, les enfants grandissent*
*tu meurs tous les jours un peu plus,*
*on se passe tous les jours un peu plus de toi.*

*La couleur du ciel, le chant des oiseaux,*
*retiens dans ton cœur ces trésors fugaces...*
*Le chant des oiseaux, le ciel rose et vide.*

III

*PRIERE DU MATIN*

UN, DEUX, TROIS, QUATRE, CINQ, SIX...

*Silence*

*Demi-sommeil.*

. . . . . . . . . . . . . . . .

UN, DEUX, TROIS, QUATRE, CINQ, SIX, SEPT....
*Le rire et la voix gaie de mon fils me réveillent,*
*et, brusque, au cœur, la fine aiguille d'un remords.*

*Ah, que rapide fuit une heure précieuse!*
*Qu'irrévocablement s'égare, quand on dort,*
*ce frais joyau vivant, une heure précieuse,*
*— De ces heures, combien me reste-t-il encor? —*
*forme immatérielle et que la pensée creuse*
*et façonne et durcit et soustrait à la mort!*

*On perd une heure, une heure encore et puis une autre*
*mais l'écheveau fatal se dévide toujours*
*et le néant vorace engloutit chaque jour*
*que nous n'avons pas su saisir et rendre nôtre.*

*Retourne-toi vers le désert de ton passé...*
*Qu'ils sont frêles, lointains, les arbres sur la route!*
*Grandiront-ils, malgré les sables amassés,*
*sauront-ils vers le ciel dresser leurs vertes voûtes?*

*Seigneur, est-il trop tard, ai-je trop attendu?*
*Est-il encor des jours que j'aie loisir de vivre?*
*Avant que votre main ne referme le livre,*
*accordez-moi, du moins, que nul n'en soit perdu.*

GUY-CHARLES CROS.

# LA QUESTION ROMAINE

—

Le voyage à Rome du Führer vient de ramener l'attention universelle sur la *Question romaine* et l'on s'aperçoit qu'elle n'a été que partiellement résolue, en 1929, par le traité du Latran; mais pour en comprendre toute la donnée, il est nécessaire d'avoir établi ce qu'est l'Eglise catholique.

Le Christ institua une société *visible :* une société composée d'hommes et non d'âmes, une société humaine destinée à l'accomplissement, dans l'ordre surnaturel, de la Rédemption ou restauration de l'ordre divin, primitif, bouleversé par le péché.

Jésus n'est pas seulement le fondateur de cette Eglise : Il en est, bien qu'invisible, le chef, l'unique chef; lui seul y exerce un pouvoir propre, auquel ne participent qu'à titre de vicaires les successeurs des apôtres dont il fit choix au cours de sa vie mortelle. Ceux-ci constituaient un collège, — le collège apostolique, — dont Pierre était devenu le chef après l'Ascension, et les évêques, successeurs des apôtres, constituent l'épiscopat qui a pour chef l'évêque de Rome, successeur de Pierre. C'est lui qui occupe le sommet de la hiérarchie ecclésiastique, mais à titre de *vicaire du Christ :* c'est au nom de Jésus, et non au sien, qu'il exerce le pouvoir dont il a reçu la plénitude *immédiatement* du Christ et non de l'Eglise, bien qu'élu par elle.

Canonistes et théologiens ne sont pas d'accord sur le point suivant : pour les uns, les évêques reçoivent aussi leur pouvoir de juridiction *immédiatement* du Christ, de telle sorte qu'ils sont, eux-mêmes, ses vicaires; pour les

autres, seul l'évêque de Rome reçoit ainsi le sien : c'est lui qui confère le pouvoir aux autres membres de l'épiscopat, qui sont ses vicaires et non ceux du Christ, au moins immédiatement, bien que la fonction épiscopale soit, elle, de droit divin. C'est cette dernière opinion qui prévaudra, car elle n'est que la conclusion de la définition du primat du successeur de Pierre, donnée par le Concile du Vatican, et il est dès maintenant couramment enseigné que le Pontife romain a un pouvoir ordinaire, immédiat, vraiment épiscopal sur toutes et chacune des églises, ainsi que sur tous les évêques, *tant dispersés que réunis, pris tant distributivement que collectivement.*

Cette hiérarchie, le Christ s'en sert pour conserver, dans toute sa pureté, la vérité qu'Il est venu apporter au monde et la faire prêcher à toutes les nations, ainsi que pour répandre la grâce dans les âmes par les sacrements; mais Il le fait, ici et là, d'une façon essentiellement différente.

Conserver et prêcher la vérité révélée ne dépasse pas le pouvoir de la hiérarchie ecclésiastique, en tant que telle, car, dans toute société, l'autorité professe et applique une doctrine, ce qu'exige le Droit. Mais cette doctrine, l'Etat n'a mission ni de la proposer pour vraie à ceux qui lui sont soumis, ni de l'imposer à leur croyance : il peut seulement exiger d'eux qu'ils y conforment leur conduite extérieure. Aucune autorité humaine, en effet, n'a de pouvoir sur la vie intérieure qui, de sa nature, échappe à la connaissance, et donc au jugement des hommes : seul Dieu peut « sonder les reins et les cœurs ». D'où l'expression *for externe* pour définir le champ d'action de la loi humaine, et celle de *for interne* pour définir celui de la loi divine.

De plus, si avoir une doctrine et l'imposer dans le sens que nous venons de dire ne dépasse pas le pouvoir de l'autorité, celle-ci, en raison de la faiblesse humaine, se montre incapable d'en maintenir la pureté et l'unité.

Or l'Eglise, elle, a reçu pour mission non seulement de proposer pour vraie la vérité qu'elle enseigne, mais d'en sauvegarder l'intégrité; aussi jouit-elle de l'assistance ex-

terne du Saint-Esprit, grâce à laquelle, sous les conditions définies par le Concile du Vatican, elle est infaillible dans l'exercice de son magistère.

Mais les théologiens professent des opinions différentes sur le point suivant. Presque tous — ainsi que la plupart des canonistes — maintiennent que la hiérarchie ecclésiastique, en tant que telle, n'a aucun pouvoir sur la vie intérieure et les uns en concluent qu'elle ne peut exiger que l'adhésion externe aux vérités qu'elle enseigne, la foi n'étant due qu'à Dieu; pour les autres, c'est à l'autorité ecclésiastique elle-même que l'on doit adhérer intérieurement. Cette seconde opinion paraît peu fondée car, selon la formule de l'acte de foi, le chrétien croit ce que l'Eglise lui enseigne *parce que c'est Dieu qui le lui a révélé et qu'Il ne peut ni se tromper ni nous tromper.*

Si le Christ se sert de la hiérarchie de l'Eglise en tant que telle, pour conserver et prêcher la vérité révélée, il n'agit pas de même dans l'ordre sacramentel où l'homme est élevé à la dignité de ministre de Dieu, dont il devient l'instrument et à qui il est donc *immédiatement* uni : l'appartenance à la hiérarchie n'est plus qu'une condition à cette élévation; et encore pas pour les sacrements de baptême et de mariage.

La hiérarchie de juridiction — l'autorité proprement dite — n'exerce, en matière d'administration des sacrements — et cela afin de maintenir l'ordre social dans l'Eglise — qu'un pouvoir disciplinaire. C'est ainsi que — pour prendre, comme exemple, la question la plus délicate, — dans le sacrement de pénitence, c'est le prêtre qui absout les péchés en tant que ministre, instrument du Christ, uni *immédiatement* à ce dernier, mais c'est l'autorité ecclésiastique qui lui désigne ceux des membres de l'Eglise sur lesquels il pourra exercer son pouvoir sacramentel d'absoudre, les lui soumettant, lui conférant juridiction sur eux.

Telle est la société humaine que le Christ a instituée pour poursuivre, dans l'ordre surnaturel, sa tâche rédemptrice qui s'étend, dans l'ordre natuel, à la création toute entière.

La pleine indépendance de l'Eglise, son absolue souveraineté à l'égard des autres sociétés est donc évidente et c'est en tant que société souveraine qu'elle est en relation avec les autres sociétés *parfaites,* elles-mêmes souveraines mais dans leur ordre, l'ordre naturel : Eglise et sociétés laïques recevant de la souveraineté de Dieu cette unité qui, au cours des siècles, a tant préoccupé les juristes.

Mais comment l'Eglise, société humaine bien que spirituelle par sa fin, peut-elle sauvegarder sa souveraine indépendance si elle ne possède pas de territoire en propre, si elle vit sur celui des autres Etats?

Pendant longtemps la hiérarchie ecclésiastique lutta pour établir et maintenir, au moins en fait, son droit souverain sur ses biens, mais ce ne fut qu'à Rome que l'évêque se proclama souverain temporel de droit divin; ailleurs, on chercha, afin d'éviter un morcellement du territoire, à concilier, par un échange de services, les droits de l'Eglise et ceux de l'Etat, surtout lorsque, après la fin du régime féodal, l'unité territoriale fut devenue essentielle pour un pays.

Il est nécessaire, en effet, que la souveraineté de l'Eglise soit évidente aux yeux de tous et que, pour cela, son chef visible ait un Etat : il ne suffirait pas qu'un évêque ou quelques évêques le soient, à Trêves ou ailleurs, car leurs Etats ne pourraient être qualifiés d'Etats de l'Eglise, comme l'étaient ceux du Pape avant 1870 et comme l'est encore la Cité du Vatican.

La nécessité du pouvoir temporel du Souverain Pontife est si universellement reconnue que Cavour avait l'intention de laisser à Pie IX la Cité Léonine qui ne fut envahie, par les troupes piémontaises, que contre son gré et le traité du Latran eût reçu son approbation. Mais, pour tout Italien, c'est aussi un axiome que Rome doit être la capitale de l'Italie.

Ce n'est pas là une nécessité physique, inscrite sur la carte de la péninsule italique comme l'emplacement de Paris sur celle de la France; c'est une nécessité politique, historique. Ce fut toujours autour de Rome que, depuis la disparition de l'Empire romain, l'Italie chercha à se

reconstituer. Le Saint-Siège, le premier, maintint non pas seulement le souvenir mais le regret de la *paix romaine*, du prestige du grand nom de Rome, centre du monde civilisé, de l'*Empire* qu'il tenta de ressusciter à son profit.

Il n'est donc nullement surprenant que la *nouvelle Italie* ait voulu succéder à l'Etat romain au lieu de constituer une nouvelle *entité politique*. Les princes de la Maison de Savoie ne s'inspirèrent pas de l'exemple de nos Capétiens qui, en bons terriens, cherchèrent à acquérir un pré carré, bien à l'abri des invasions; et il est probable que, dans leur robuste bon sens, ils eussent établi leur capitale à Milan ou à Florence et laissé Rome au Pape.

On dit bien que Victor-Emmanuel eut cette pensée; mais il n'était qu'un instrument de la maçonnerie internationale qui comptait porter un coup mortel à la papauté en lui enlevant le pouvoir temporel. Quoi qu'il en soit, ce qui est fait est fait et, quand M. Mussolini entreprit de régler la question romaine, pas plus au Vatican qu'au palais de Venise, il ne vint à la pensée de personne de mettre en doute que Rome était et devait demeurer la capitale du royaume d'Italie.

La question à laquelle le Pape et le Duce entreprenaient de donner une solution était double, quoi qu'il puisse paraître : d'abord celle de la souveraineté temporelle du Pape; ensuite celle de ses relations, en tant qu'évêque de Rome, avec l'Etat italien.

La première était de beaucoup la plus simple. L'étendue des Etats de l'Eglise a varié selon les circonstances historiques : ce n'est pas là, comme on l'a cru pendant longtemps, une question de principe. Pourvu que le territoire du Pape soit suffisant pour assurer sa souveraine indépendance, le droit de l'Eglise est satisfait. Pie XI ayant jugé que celui de la Cité du Vatican remplit cette condition, il serait inconvenant d'y contredire; mais l'histoire nous apprend que, pour s'être fixé en Avignon, où il régnait pourtant souverainement, le Saint-Siège s'était entièrement francisé et que les Romains furent les plus ardents à dénoncer les dangers qui, de ce fait, mena-

çaient l'Eglise : sainte Catherine de Sienne le fit même au nom de Dieu.

Pie X qui, alors qu'il n'était encore que patriarche de Venise, avait mûrement réfléchi à la solution de cette question qui troublait profondément la vie de l'Eglise d'Italie, jugea qu'il fallait, avant tout, catholiciser la Curie romaine qui, depuis 1870, s'était entièrement italianisée. Mais ni Benoît XV, ni surtout Pie XI ne partagèrent cette façon de voir et, actuellement, le personnel diplomatique du Saint-Siège est, lui-même, entièrement italien.

Venait ensuite la question des relations de l'évêque de Rome, capitale du royaume, avec l'Etat italien. On avait cru en avoir trouvé la solution en garantissant l'entière indépendance du Souverain Pontife en tant qu'évêque mais, dans la pratique, ce n'est pas aussi simple que sur le parchemin d'un traité.

Il y avait d'abord la question de la nationalité des *papabili*. Le Concordat, passé entre le Saint-Siège et le gouvernement italien, spécifie que tout prélat, pour exercer une juridiction quelconque en territoire italien, doit être citoyen du royaume; or Rome étant italienne, son évêque doit l'être aussi. On a bien affirmé que cet article ne concernait pas le Pape. C'est le cas ou jamais de distinguer scolastiquement : en tant que Souverain Pontife, *concedo;* en tant qu'évêque de Rome, *nego*. Or le Pape n'est Souverain Pontife qu'en tant qu'évêque de Rome, successeur de Pierre, et c'est en cette qualité qu'il entretient des relations diplomatiques avec les Etats, de telle sorte que le Führer, en visite dans la capitale du royaume d'Italie, était sur le territoire du Pape auprès de qui il a un ambassadeur et qu'en ignorant l'évêque de Rome, il offensait le Souverain Pontife qui, pour éviter de plus graves complications, quitta Rome et son territoire pour gagner Castel-Gondolfo.

Il est ainsi apparu aux yeux de tous que la question de la coexistence du Roi d'Italie et de l'évêque de Rome dans la « Ville » était toujours pendante et que des événements semblables ne pouvaient se renouveler sans avoir les plus graves conséquences.

De plus, il a bien fallu se rendre compte jusqu'à quel point les relations internationales du Saint-Siège, d'une part, et du gouvernement italien, d'autre part, étaient solidaires. Si, dans le cas présent, le Pape eût rompu avec le Führer, combien eût été délicate la situation du Duce; et le Souverain Pontife eût-il pu recevoir la visite, même par avion, de M. Hitler, au lendemain de la démonstration italienne sur le Brenner?

Conçoit-on aussi quelle serait la situation du Pape, en tant que Souverain Pontife régnant sur la Cité du Vatican, mais enclavée dans le territoire italien, et surtout en tant qu'évêque de Rome, en cas de guerre de l'Italie avec d'autres pays. En tant qu'évêque, il aurait, à l'égard de ses diocésains, son devoir de patriote à remplir : y manquer serait d'un bien mauvais exemple pour les autres évêques; or ce serait, en même temps, se jeter dans la grande mêlée des peuples, en tant que Souverain Pontife, et l'unité de l'Eglise risquerait d'y sombrer.

Situation sans issue, dira-t-on.

Oui et non. On avait proposé de bipartifier Rome, en tant que diocèse. Le diocèse de saint Pierre, réduit aux limites de la Cité du Vatican, aurait continué à être celui du Pape, son successeur, et la capitale du royaume d'Italie eût constitué un nouveau diocèse. Le monde catholique eût conservé pour centre la Rome chrétienne et l'Italie aurait eu pour capitale le reste de la Rome impériale. Des objections ardentes se sont élevées contre ce projet dont, ni d'un côté ni de l'autre, on ne voulait, pour des motifs sur lesquels, en cette période de tension internationale, il est préférable de ne pas insister; mais une amélioration de l'état actuel des choses est possible, même immédiatement possible.

La solution que Pie X avait envisagée et partiellement réalisée, était sage et pratique : désitalianiser la Curie romaine pour la catholiciser; l'Italie serait la première à y trouver son avantage. Elle a su, depuis la guerre, se préparer de nouvelles et magnifiques destinées qu'elle est capable d'accomplir avec ses seules forces et elle n'a plus

besoin d'utiliser le Saint-Siège en tant que pouvoir temporel : qu'elle profite, mais au même titre que les autres grandes puissances, du pouvoir spirituel de l'Eglise.

***

*MÉMORANDUM D'UN ÉDITEUR*

# JEAN LORRAIN ANECDOTIQUE

—

J'ai commençé par connaître Jean Lorrain de vue sans savoir ni son nom, ni qu'il écrivait, ni qu'il avait déjà publié deux volumes de vers, *le Sang des Dieux* et *La Forêt bleue*. Je l'apercevais dans les endroits publics et notamment au *Moulin rouge* où, comme tous les habitués, j'avais remarqué cet homme à la tenue singulière, aux costumes excentriques et dont l'accoutrement ressemblait en moins exagéré, en un peu moins baroque, à celui du comédien de café-concert de cette époque, Libert, lorsqu'il interprétait *l'Amant d'Amanda*. Son allure même se rapprochait de celle de ce chanteur grotesque dont il avait un peu l'attitude et les gestes, surtout lorsqu'il portait le pommeau de sa canne — un jonc — à la bouche.

Un soir, au *Moulin rouge*, où je l'apercevais de temps à autre, l'ayant vu parler avec une habituée professionnelle de l'endroit, je dis à celle-ci, — la Goulue ou Nini Patte-en-l'air :

— Qu'est-ce que ce phénomène avec lequel tu étais en conversation?

— Le prince de la mite?

— Le prince de la mite?

— Oui, nous l'avons baptisé ainsi parce qu'il a toujours la mite à l'œil. Son nom, nous ne le connaissons pas. C'est un provincial, un briquetier de Fécamp, qui vient de temps en temps à Paris.

Un Fécampois de ses concitoyens, M. Georges Normandy, chargé après le décès de Jean Lorrain, des intérêts de sa mère, Mme Pauline Duval, — car le nom réel de Jean Lorrain était: Martin-Paul-Alexandre-André Duval, — dans les consciencieux et panégyriques volumes qu'il a consacrés à son ami, a insisté tout particulièrement sur l'ascendance de notre auteur (tout comme Jean Lorrain lui-même d'ailleurs): des marins et des armateurs. Cela est possible pour ses arrière-parents, mais je ne crois pas que cela soit exact en ce qui concerne son père qui n'a été, il me semble, ni marin, ni armateur. Ma conviction est basée sur ceci: j'ai dans mes dossiers 120 lettres de Jean Lorrain dont certaines sont écrites sur le papier commercial de son père et ce papier porte l'en-tête suivante :

MARTIN-DUVAL FILS
*Agence*
d'Assurances maritimes
FÉCAMP
Chaux hydraulique
*Briques*
Façon Havre — Façon Bourgogne
—
Chaux pour l'Agriculture
Sels de coussins en nature
Sels de coussins dénaturés à la chaux

Rien là dedans n'indique le marin ou l'armateur.

Pourquoi Martin-Duval avec un trait d'union alors que Martin était un de ses prénoms (Aimable Martin)? On retrouve d'ailleurs ce Martin dans les prénoms de Jean Lorrain : Martin-Paul-Alexandre Duval.

§

Je sus que le prince de la mite des établissements publics était Jean Lorrain, fin 1884 ou commencement 1885, un jour où, chez Huysmans, celui-ci me montra l'envoi qu'il venait de recevoir de Jean Lorrain : une longue lettre et une série de photographies.

Jean Lorrain, conquis par *A Rebours*, avait, de Fécamp, fait part de son enthousiasme à Huysmans, et une correspondance assez suivie s'était établie entre Fécamp et la rue de Sèvres, entre le disciple et le maître. La lettre et les photographies reçues ce jour-là étaient, de la part de Huysmans, l'objet de ses sarcasmes, et l'on sait s'il s'entendait aux railleries acerbes!

— Mais qu'est-ce que cet individu qui me fait un tel envoi? Qu'en pensez-vous, mon cher?

En effet, outre son portrait sous différents aspects (de face, de profil, de dos, de trois quarts et en divers costumes), il y avait des vues — sous tous les angles — de sa chambre à coucher! On n'y voyait que des chichis, des broderies et des dentelles partout: sur la table de nuit, le lit, les chaises, le fauteuil, dans une grande armoire aux portes ouvertes. Il y avait aussi un amas de très vulgaires bibelots du plus mauvais goût. C'était la chambre à coucher non d'un homme, mais d'une demi-mondaine aux goûts vulgaires.

Peu à peu, le goût de Lorrain s'est formé, s'est certainement affiné, car ce qui a été reproduit ou dépeint ultérieurement de ses intérieurs, d'abord rue de Courty, puis à Auteuil et enfin à Nice, sont ceux de l'artiste véritable et connaisseur qu'il était devenu. Là ses bibelots, ses tentures, ses objets d'art, ses tableaux, ses sculptures, ses tapisseries, malgré l'excès en quantité, sont la preuve qu'il était devenu un amateur éclairé.

§

Les écrivains admirés par Jean Lorrain étaient : Ed. de Goncourt, Huysmans et Barbey d'Aurevilly. Les deux derniers surtout étaient ses maîtres préférés; il avait pour eux un véritable culte. Pour ses apparences dans l'allure et le vêtement, il a toujours pris Barbey d'Aurevilly pour modèle; lui empruntant l'attitude, les fards et le maquillage, — « les femmes se maquillent bien, pourquoi les hommes n'en feraient-ils pas autant? » — ainsi que dans son accoutrement. Sans être vulgaire (loin s'en faut, il avait une certaine allure), néanmoins, il n'était

pas arrivé à la distinction et aux manières de gentilhomme du Connétable; malgré tous ses efforts, il n'avait pas sa race: il n'était pas « né ». Il y avait toujours chez lui un à-côté, une note discordante qui choquait.

Jean Lorrain était un assez grand gars, bien charpenté, avec des os énormes, large du buste avec un estomac très proéminant — comme le brechet d'une volaille — une grosse tête, des pommettes très saillantes, la mâchoire vorace, de grossières lèvres épaisses et sensuelles, les yeux d'un batracien hors des orbites et recouverts par de lourdes paupières tombantes, celle de l'œil gauche formant plus capuchon que celle de droite; le menton très accentué, brutal. Cet ordinaire indice de volonté ici mentait, car chez Lorrain la volonté faisait défaut. Le cheveu était abondant et taillé sur le devant aux enfants d'Edouard, formant une frange descendant très bas sur le front presque jusqu'aux sourcils. Le poil, cheveux et moustaches, — celles-ci très fournies et hérissées comme celles d'un chat, — était naturellement châtain très foncé, mais le plus souvent il le teignait au henné, allant même parfois jusqu'à poudrer or ses moustaches.

Ses costumes étaient de couleurs voyantes, la boutonnière toujours garnie d'une fleur, — une orchidée le plus souvent, — la cravate ornée d'une épingle à la pierre voyante, les doigts ceinturés de bagues bizarres. Il s'imprégnait de parfums communs, aux odeurs violentes.

§

La première fois où Jean Lorrain et moi avons fait connaissance officiellement, c'est chez Charles Buet, avenue de Breteuil, où, malgré des invitations toujours éludées, je m'étais laissé entraîner un soir par Jules de Marthold. Quel singulier milieu c'était! Dans un grand salon, dont M^me^ Buet faisait les honneurs, se tenaient certaines femmes de lettres et d'autres visiteuses dont les vedettes, ce soir-là, étaient Sarah Bernhardt et

Rosélia Rousseil, qui ne semblaient guère sympathiser. Oh, non!

Dans la pièce voisine, — un très grand cabinet de travail — bibliothèque, — se trouvaient Charles Buet et ses amis. Il y avait là, notamment, Barbey d'Aurevilly, Maurice Rollinat, Léon Bloy, Fernand Icres, Georges Lorin, Joséphin Péladan, Albert Savine; d'autres dont les noms m'échappent. Au milieu de la pièce était un siège bas — un pouf — sur lequel était assis Victor Margueritte, jeune et très beau (il était à la veille de s'engager, en devançant l'appel). Il était vêtu d'un costume de velours noir très ajusté, le veston à l'artiste, fermé par des agrafes très rapprochées. Derrière lui se tenait debout, le tenant par le cou, Oscar Méténier, et, sur le tapis, à ses pieds, Jean Lorrain.

C'est la seule fois où je suis allé chez Buet.

§

« Il était pervers avec stupeur »
CARAGUEL.

Abordons maintenant une question plus délicate : les mœurs de Jean Lorrain.

Si Lorrain a des panégyristes convaincus et nombreux, il a aussi des détracteurs non moins nombreux, non moins convaincus et de bonne foi également; ceci au point de vue de ses mœurs et non point en ce qui touche l'écrivain, dont le talent descriptif, l'écriture artiste, la virtuosité des coloris, l'intensité des remarques, les traits charmants et cependant corrosifs, la verve étincelante, l'observation, la fougue, ont été reconnus par la grosse majorité de ses lecteurs ou critiques, même par ceux à qui l'homme déplaisait, et cela malgré son penchant pour le morbide, le faisandé et la perversité, malgré son goût à ne présenter surtout que les personnages névrosés qui l'environnaient ou qu'il fréquentait peu ou prou.

Outre ses livres, ses chroniques pour les périodiques (notamment ses fameux *Pall-Mall*) Lorrain a été un très grand épistolier; ses lettres sont innombrables et il en est de curieuses et de vraiment captivantes par leur

imprévu dans l'idée, la forme et même le mot. Ses lettres à Barbey d'Aurevilly, Coppée, Méténier, Mendès, Deschaumes, Golberg, Merlet, sont connues maintenant, mais il en est encore un très grand nombre connues de peu de personnes, écrites, celles-là, à Huysmans, Toulouse-Lautrec, Chéret, Willy, Polaire, Rachilde, Vallette, Colette, Ollendorff, Xau, Letellier, Goncourt, etc. Celles qu'on va lire plus loin sont adressées à quatre de ses éditeurs (Giraud, Grasilier, Savine et moi), mais on ne peut juger l'épistolier qu'a été Lorrain par cette correspondance qui n'est qu'une correspondance d'affaires. Ses lettres à sa mère, à ses amis ou à ses pairs, sont d'une toute autre tenue.

Son appétit de modernisme, qui se dévoile dans ses écrits, l'a-t-il poussé à rechercher matériellement des sensations hors nature?

Ses panégyristes disent que l'homme dissimulait sa vie intime sous un constant artifice, rêvant dans un décor de fantaisie, menant une fausse existence de théâtre.

M. Louis Bertrand a dit de lui qu'il a été férocement calomnié de son vivant et aussi après sa mort, qu'il s'est fait un plaisir paradoxal de se présenter travesti et masqué aux yeux de ses contemporains comme à ceux de la postérité. Déguisements et parures dont il aimait à s'affubler.

Brave, il tenait à passer pour une terreur, si bien que des batailles dans de bas milieux, dans des endroits louches, avec des apaches, n'étaient pas pour l'intimider.

L'indulgente Rachilde, après avoir narré une bataille de Jean Lorrain dans la chambre d'un bouge de la rue Galande, bataille de laquelle il était resté nu, blessé, dépouillé de tous ses vêtements et de ce qu'ils contenaient, Rachilde appelée par lui pour le secourir, termine ainsi son récit :

Pauvre grand enfant toujours courant après son propre romantisme, car Jean Lorrain, l'auteur de *M. de Bougrelon*, était à la fois le peintre et le modèle de ses héros. Qui était vrai? Qui était faux? Le savait-il lui-même?...

M. Michel Georges-Michel, dans un de ses volumes, — *La vie mondaine sur la Riviera,* — nous conte une aventure d'un autre genre, mais qui est bien caractéristique et dans la note de celles qui plaisaient à Lorrain. Cela se passe à Nice. La voici (c'est une harengère qui parle) :

— Té! le Jean!... Qué ráclée! Ah! tu veux l'histoire? Et bien voilà. A propos de rien on s'est mis à s'empoissonner, des mots d'abord, puis des gestes, puis, comme il disait des choses que je ne comprenais pas, je prends une limande par la queue, je la balance...

— Essaie, La Noire, qu'il me dit...

— Ah! tu me défies! Tiens, mon brun!...

Et je la lui envoie, colle comprise, sur la nuque!...

— Salaude! qu'il me fait, le mouchoir dans les dents.

Et il plonge son bras dans la cuve, et d'une anguille il me frappe comme un fouet.

Ah! je me mouille de frai. Et frotte sur la moustache. Ça « glue », tu sais, le frai. Je lui en mets sous le nez, dans les yeux, fourre le col et la cravate.

Il se renverse dans son beau complet à carreaux; les yeux hors de la tête, le menton serré, la poudre enlevée, il est prêt à pâmer.

— Attends, garce, qu'il dit. Tu n'auras pas le dernier mot.

Il s'en va, et il revient une demi-minute après, la gueule toujours barbouillée, mais suivi de quatre ou cinq « portereis » (1), chargées de corbeilles pleines de fleurs. Et voilà qu'il en prend un panier et me le renverse sur la tête, et un autre, et encore. Et j'en étais asphyxiée de senteurs, quand il m'embrasse, sur la bouche, oui, Monsieur, il m'embrasse sur la bouche et s'ensauve. Le lendemain je lui ai envoyé un panier d'huîtres. Ah! c'était un homme!...

Grâce à sa situation administrative, Huysmans, qui aimait l'écrivain, l'a tiré à plusieurs reprises de mauvaises aventures dont je n'ai pas à faire état ici.

Jean Lorrain, lui-même, a fortement contribué à créer

(1) Femmes portefaix.

et à établir la légende de ses vices. N'a-t-il pas clamé publiquement ce distique:

> J'ai couché cette nuit entre deux débardeurs
> Qui m'ont débarrassé de toutes mes ardeurs.

Vantardise? Fanfaronnade? Inconscience? Tant par ses dires que par ses attitudes ambiguës, cela ajouté à tout ce qui se chuchotait, ne faisait que confirmer l'opinion qu'on s'était faite de ses goûts spéciaux.

Jean Lorrain a subi bien des opérations chirurgicales graves, très graves et dont, pour certaines, la cause était le résultat de ses expériences dans les excès, y compris son abus de l'éther. Il a été très souvent et gravement malade dans les dernières années de son existence, mais il s'ingéniait à cacher le mauvais état de sa santé, à dissimuler ses souffrances et, pour la galerie, il a crâné jusqu'à sa mort, à 51 ans, le 30 juin 1906.

§

Sous le pseudonyme de Raitif de la Bretonne (2), il a été un chroniqueur remarquable, stigmatisant en les cinglant les snobs et snobinettes de son temps, ironique et satirique, parfois cruel, et souvent aussi d'une sensibilité aiguë, car il n'était pas méchant de sa nature. Je ne puis mieux faire pour le dépeindre complètement que d'emprunter le passage qui va suivre à *Torches et lumignons* du maître J.-H. Rosny aîné :

> Justicier de lettres, il fut le plus redouté des promoteurs de scandale. Il attaquait les puissants, les aigrefins, les rastas, tantôt léger, tantôt violent à la Barbey, tantôt spirituel, dans un style de piaffe et d'étincelles. Incontestablement, il fallait du courage. Parmi ceux qu'il offensa, beaucoup avaient de quoi le faire repentir, par leur situation, leur influence, leur combativité à l'épée ou au pistolet.
>
> Il faisait son métier avec une insouciance apparente.
>
> Etait-il méchant? Jamais je ne l'ai cru. Ainsi traversait-il la vie comme un gros enfant fougueux, ivre de sensations,

(2) Il a été obligé de modifier ainsi le nom de Restif de la Bretonne dont, en tant qu'écrivain, — dans ses *Pall-Mall*, — il a été un disciple égalant son patron.

fou de couleur et de mots, poète, artiste, sincère et artificiel, enthousiaste et désenchanté, peu aimé et n'aimant guère ces êtres en qui il cherchait vaguement le soutien qu'il ne trouvait pas en soi-même.

Il était sensible pourtant, vite ému, capable de pitié: alors sa voix avait une sorte de défaillance sanglotante. A certains hommes, il savait montrer du respect et de la fidélité. Captivant et charmeur par intervalles, il dévoilait une éloquence fiévreuse, une faculté énergique de renouveau. Maintes lettres de lui sont délicieuses, parfois naïves, candides, parfois alambiquées, précieuses même, et toujours riches de couleur.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Il avait l'étoffe des vrais écrivains Je sais de lui des pages saisissantes sur la vie moderne, à Paris et aux rives niçoises, évocatrice de choses abolies, choses que seul il a bien vues et bien senties.

§

Ses chroniques *Pall-Mall* étaient suivies et lues avec le plus grand intérêt; il s'y montrait plein de verve, plein d'esprit et parfois assez mordant. Ainsi que l'a signalé, avec justesse, Mme Polaire, « ses mots à l'emporte-pièce faisaient image et suffisaient souvent à ridiculiser à jamais les infortunés qui en faisaient l'objet ». D'une actrice à la mode, mais surfaite, au lendemain d'une création incertaine, il imprimait : « Madame... a remporté un insuccès très personnel. »

Son algarade avec Mme Bob Walter, — théâtreuse et surtout demi-mondaine, — qu'il termina en mettant les rieurs de son côté, indiquera sa manière. Cet incident a été noté par M. Normandy dans un de ses volumes sur Jean Lorrain.

Or, Mme Bob Walter, mécontente du chroniqueur, l'aborda dans le couloir d'un théâtre et l'assaillit avec un réticule rempli de divers objets fort lourds, et voici comment Raitif de la Bretonne raconta le fait le lendemain dans sa chronique (article reproduit et commenté par M. G. Normandy) :

« ...C'est l'entr'acte. Il y a foule et comme je cherche à me frayer passage, un formidable coup reçu en pleine figure m'étourdit, un second coup m'aplatit le nez, me fend une narine et une voix connue me crie : « Sale canaille! Ça t'apprendra à dire du mal des femmes chez qui tu as dîné!... » Je suis aveuglé par le sang et les coups pleuvent encore, car je ne riposte pas et cherche seulement à me garer, ayant enfin reconnu dans un ébouriffement de plumes et de soie rose, Mme Bob Walter, — Bob Parterre : elle est si courte! Comme je suis couvert de sang et que c'est moi l'attaqué, c'est moi qu'on arrête. J'y consens, mais à la condition qu'on appréhende aussi la dame agresseur. Elle ne m'a frappé qu'avec un « ridicule », clame et réclame-t-elle en agitant un élégant sac de soie. Oui, mais j'ai soin de faire constater qu'il a été préalablement rempli de trousseaux de clefs, d'une bonne lorgnette, d'une boîte en argent et d'objets très durs : une masse d'armes, quoi! Je m'étonne même de ne pas y trouver de ciseaux, car j'ai le front ouvert et la narine coupée. C'est évidemment les yeux que la douce enfant visait : on n'arrache pas plus galamment l'orbite à un homme coupable de vous avoir trouvée pas mal, car c'est pour l'avoir trouvée ainsi et l'avoir écrit que Mme Bob Walter a fait ce soir sa petite Ménade. Quant au dîner reproché, ô Bob, m'avez-vous assez poursuivi, harcelé, traqué d'invitations pour que je l'accepte, et combien en ai-je refusé! Espériez-vous donc que, pour un déjeuner, je vous reconnaîtrais talent, bonté, jeunesse? Et quelle singulière opinion avez-vous donc de la Presse?... En attendant, je saigne toujours et il faut que le coup ait été rudement porté, car Mme Bob Walter vient de déclarer son âge au suppléant du commissaire : la toute belle a avoué trente-trois et mon hémorragie n'a pas été arrêtée court! »

Le lendemain [dit M. Georges Normandy] le portrait de Raitif était dans tous les quotidiens. Ce scandale se répercutait dans les provinces. Sans l'avoir voulu, Bob Walter ouvrait toutes grandes à Jean Lorrain, à l'aide de son redoutable trousseau de clefs, les portes de la grande célébrité. Il s'amusa de l'incident pendant une semaine, ne conservant qu'un regret : celui de n'avoir pu, à cause de cela, assister le surlendemain, 10 janvier 1896, aux ob-

sèques de Verlaine, à qui il consacra un bel article. Emilia Laus, « de l'Académie nationale de musique, chez qui il n'avait jamais déjeuné pourtant », lui envoya un panier de roses au *Journal;* ses interprètes, Mathilde Castera et Aimée Martial, s'offrirent à lui servir de gardes-malades et, parmi d'autres, Liane de Pougy lui envoya, de Monte-Carlo, ce billet : «...Il paraît que Bob a voulu te taper dans l'œil, de gré ou de force. Ç'a été de force. Que ces blessures te soient douces! Tu les dois à ton amour pour la beauté et à ta haine envers ce qui est laid. »

Blaguée, ridiculisée, chansonnée, conspuée, Bob Walter ne dérageait pas. Elle envoyait régulièrement à Jean Lorrain tous ses *Pall-Mall...* salis d'une manière plutôt malodorante. L'écrivain se renseigna. Il lui retourna directement le dernier papier maculé reçu et ,le lendemain, il racontait le fait dans le *Journal...* « Mme Bob Walter, imprimait-il, m'a, sans doute par erreur, adressé sa carte de visite. Je la lui ai retournée... et j'ai pris soin, de peur que le facteur ne se trompât, de bien écrire la suscription : *A Madame Bob Walter Closet.* »

Quoique pas méchant, il savait cependant punir sévèrement ceux dont il avait à se plaindre, témoin ceci que nous relevons dans une étude que M. Marc Brésil lui a consacré dans un numéro du *Mercure de France :*

Une vieille princesse dont il avait à se venger l'intriguait sous le masque, à Nice, un soir de *Veglione.*

« Alors Lorrain, laissant tomber le capuchon de son domino blanc : « Les cimetières sont donc rouverts, Madame? »

Jean Lorrain, chroniqueur étincelant, était également un causeur brillant et très intéressant (quoique postillonnant abondamment, chose désagréable pour l'interlocuteur placé trop près de lui), fort au courant de la vie moderne, des dessous parisiens et des endroits où il séjournait, — ses propos très caustique étaient toujours fort spirituels et sa fréquentation était agréable.

§

Les lettres que je reproduis ici ont été adressées par Lorrain à quatre de ses éditeurs; Giraud, Grasilier, Savine et moi.

Giraud était un petit homme, un être falot, inconsistant

et sans aucun caractère; il n'était en réalité que l'employé d'Albert Savine, — son prête-nom, — comme ultérieurement le fut Grasilier. Savine, riche alors, tenait surtout à être un homme de lettres et il se cachait, à cette époque, d'être un éditeur et le propriétaire réel de la librairie qu'il venait de fonder sous la firme *Nouvelle librairie parisienne,* E. Giraud, éditeur.

Les relations de Jean Lorrain avec Giraud ont commencé en octobre 1884, à propos de la publication de son volume de vers *Modernités,* au sujet duquel il lui écrivit ceci :

Fécamp, ce 15 octobre 1884.

*Divina belluis*

Monsieur,

M. Buet m'écrit que vous consentiriez à m'éditer un manuscrit ou plutôt mon volume de *Modernités* à mes frais.

Voici quelles conditions seraient les miennes. Je ferais imprimer le manuscrit à mes frais et ce serait affaire entre moi et mon imprimeur ordinaire du Havre : l'ouvrage tiré à mille exemplaires, je vous en remettrai huit cents, m'en réservant deux cents pour la presse et mes amis.

Le prix du volume serait de 3 fr. 50, dont j'aurai 2 francs par exemplaire de vendu, reste 1 fr. 50 pour vous.

L'ouvage serait soigné, chaque page entourée d'un filet rouge; au reste, mes premiers livres chez Lemerre ont été tirés avec un soin tout particulier dont vous pouvez vous rendre compte par vous-même en y faisant demander à mon compte *le Sang des dieux* ou *la Forêt bleue.*

Inutile de vous dire que ce que je vous propose aujourd'hui est tout ce qu'il y a de moins *parnassien, forêt bleue* ou clair de lune; c'est de la *Modernité d'hier,* d'une heure et même de demain.

Au reste le manuscrit est à votre disposition chez M. Buet, 18 avenue de Breteuil, où vous pouvez le faire prendre ou demander. Je vous serais obligé d'en prendre lecture le plus vite possible et, au cas où vous l'agréeriez, de me le renvoyer au plus vite ici, à Fécamp, car j'irai de suite au Havre

pour l'avoir imprimé d'ici 15 jours, un mois, au plus tôt enfin, vers le 10 ou 15 novembre serait un bon moment pour la vente, vente très parisienne, très boulevardière, très scandaleuse même, étant donné certains portraits.

Croyez, Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

LORRAIN JEAN.

§

Fécamp, le 25 octobre 1884.

*Divina belluis.*

Monsieur E. Giraud ,

Je suis heureux que vous vouliez bien entrer en affaires avec moi, car j'espère et je compte même que l'édition *Modernités* sera une *affaire commerciale très bonne,* je vous ai proposé d'en faire les frais, parce que c'est un volume de vers, mais cela ne tient qu'au premier mille; le premier mille épuisé, je serai prêt à écouter les propositions que vous voudrez bien me faire, et à accepter vos conditions, si l'affaire vous paraît bonne; j'ai tout lieu de croire que vous serez satisfait du premier résultat et que nous pourrons faire d'autres affaires ensemble; j'ai été pendant un an fort dangereusement malade et j'ai perdu là près de onze mois pour la publication de mes intérêts, mais je ne demande qu'à rattraper ce temps perdu.

Il y a néanmoins une condition dans votre lettre que je n'ai pas bien saisie.

Vous m'écrivez : faire prendre pour *votre* ou *notre* compte vos deux précédents volumes..., ce *votre* ou *notre* m'inquiète un peu, c'est pien *votre,* n'est-ce pas, et non pas *notre,* car Lemerre non prévenu jetterait les hauts cris.

Je vous salue, veuillez accepter, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

JEAN LORRAIN.

Je n'ai pas encore reçu le manuscrit des *Modernités,* prière de l'envoyer sans retard.

§

25 mars 1885.

Cher Monsieur,

D'abord l'article Santillane!

Vous cingle-t-il? Je n'ai pas vu cela, mais j'aurais mal vu, il ne vous cinglera plus, je vous promets.

Ensuite le libraire de Fécamp! Ce mollusque a encore des *Modernités*, la pudeur de mes concitoyens répugnant à lire des descriptions de mœurs inconnues de leur ignorance crasseuse, puis je crois qu'il s'occupe très peu de leur vente, n'étant pas de la même opinion politique que moi, ce qui constitue un tort grave, immense dans tous les pays et le mien en particulier; ce sera surtout cet été pendant la saison qu'aura lieu l'écoulement, enfin donc, je vous engage peu à lui confier à ce moment des volumes de M. Bourges ou autres de votre collection.

Mais je vous engage fortement à les proposer de ma part à Mme Quittard, librairie même rue, rue Legros à Fécamp, c'est en somme la grande maison d'approvisionnement de livres de la ville et des environs, la dépositaire de Lemerre et Charpentier; c'est chez elle qu'ont été mis en vente ici *la Forêt bleue* et *le Sang des Dieux;* mais pour des raisons de tact, ce sont des jeunes femmes, je n'ai pu mettre *les Modernités* chez elle; j'y mettrai certainement *les Lepillier* et les autres volumes.

Proposez-lui comme venant de ma part d'être votre dépositaire en lui envoyant par exemple trois exemplaires de *Sous la Hache, le Crépuscule, Baudemont, Mendoza, l'Organiste*, et *Madame X* et je suis sûr que vous aurez là un débouché plus sûr que chez le Banse, plus marchand de journaux que libraire.

Enfin : *Les Lepillier!*

La réponse de Mme Pigache, amie des Buloz, qui n'est pas encore revenue d'Alger, malgré sa lettre reçue le 6 mars m'annonçant son retour à Paris pour dans la semaine, je crois qu'il sera plus prudent de ne pas l'attendre et de paraître en mai, tandis que mon nom est encore dans l'air : Mme Pigache pas encore revenue, le temps des demandes à

*la Revue,* je n'aurais pas de réponse des Buloz avant la mi ou fin avril, et si le manuscrit n'allait pas ou ne pouvait pas passer cet été, je serais retardé inutilement en octobre, époque à laquelle je crois avoir *Très Russe* tout prêt.

Mon avis est donc de faire paraître *les Lepillier* pour le 10 ou 15 mai; il faudrait donc donner à l'imprimeur de suite.

Inutile de vous dire que je renonce à celui du Havre. Au reste voilà quelles seraient mes conditions pour ce volume. Tirage à deux mille, soit deux mille cinq cents et deux cents pour le service de la presse, cela dépendrait de vous. Impression et frais de publicité à vos frais et pour moi 0 fr. 35 centimes par volume sur les 2.000; soit 700 francs en tout; dont la moitié, 350 francs payables le jour de la mise en vente.

Et par le même traité je m'engagerais à vous donner *Très Russe* aux mêmes conditions. Inutile de vous dire que je ne soignerai pas moins la mise en vente de ce volume que celui des *Modernités,* j'ai le désir d'arriver et mettrai tout en œuvre pour ce.

Le traité ne serait que pour deux mille, le volume après deux mille exemplaires vendus resterait ma propriété, quitte à renouveler les traités... Quant au règlement de vente des volumes, *Modernités* ou autres, c'est toujours un an après que vous comptez le faire, n'est-ce pas? pour les *Modernités* le 24 janvier prochain, pour *les Lepillier* si l'affaire s'arrange, comme je l'espère, en mai 86.

Je désirerais *les Lepillier* imprimés en mêmes caractères que *Sous la Hache* avec une couverture comme *L'Elève Gendrevin* ou *la Semaine d'Ursule.*

Dans l'attente de votre réponse, recevez, Monsieur, mes meilleures amitiés.

LORRAIN JEAN.

Prière de vous procurer le volume de Gabriel Sarrazin sur les poètes esthétiques anglais et *Crime et Châtiment* de ........ki.., un de mes amis de Fécamp viendra les prendre lundi de ma part muni d'un mot de moi, ajoutez *Un Héros de notre temps,* de votre librairie, vous porterez les trois vo-

lumes à mon compte.., vous pourrez en même temps tâcher de lui fourrer *Madame X* et des Bourges.

§

1885. Mars.

Monsieur,

Je vous envoie une lettre de Mme Pigache, reçue ce matin; d'après son contenu, je crois que ce roman à *la Revue* risque fort de traîner, et comme j'aurai toujours toute latitude d'en faire un autre à cette intention, j'écris à Mme Pigache de vous remettre mon manuscrit, car, toute réflexion faite, dans mon incertitude de savoir si le roman sera d'abord accepté, ensuite s'il passera cet été, je préfère profiter de la publication récente faite autour des *Modernités* pour lancer *les Lepillier* en mai, comme j'en avais l'intention.

Dans ce cas, Monsieur, je vous serai obligé, le manuscrit aussitôt entre vos mains, de m'envoyer à signer notre traité relativement au roman, car d'après votre lettre où vous me disiez aller envoyer mon manuscrit à l'imprimeur, je vois que mes conditions vous agréent.

Vous voudrez bien faire deux copies du traité qui vous agrée, me les envoyer à signer, je vous renverrai l'un et je garderai l'autre et l'on fera passer le plus vite possible *les Lepillier*, de façon à ce qu'il paraisse vers le 15 ou 20 mai : 2.000 exemplaires, 0 fr. 35 centimes par volume pour moi et 350 francs le jour de la mise en vente, frais de publicité vous regardant; le règlement un an après.

Je vous serre cordialement les mains et suis cordialement votre

LORRAIN JEAN.

§

Monsieur,

J'ai lu votre projet de traité et je l'accepte, sauf le chiffre de vingt-cinq exemplaires accordés que vous portez bien à trente-cinq; j'attends le traité sur papier timbré pour le signer en double; je tiens absolument à ce que *les Lepillier* paraissent vers le *20 mai*, j'ai en ce moment-là tout mon monde à Paris et toutes les influences dont je puis disposer...

et cela d'autant plus que *Très Russe* sera prêt, je crois, pour le mois d'octobre; je compte l'apporter à ce voyage pour tâcher de le placer à la *Revue des Deux Mondes;* comme c'est une étude de femme essentiellement élégante et qui se passe aux bains de mer, ils la prendront peut-être comme actualité durant les mois d'août et septembre. Mme Adam m'a écrit ces jours-ci qu'elle allait faire passer *Installation,* une nouvelle qui en fait partie. Il faut donc battre le fer pendant qu'il est chaud et profiter de ce que le nom est en ce moment en l'air pour faire paraître *Les Lepillier...* et *Très Russe,* tous deux d'une note très différente : je désire *Les Lepillier* imprimé comme le volume de Bourges *Sous la Hache* ou le volume de Maupassant; et la couverture en gros papier rosâtre comme *la Semaine d'Ursule* ou *l'Elève Gendrevin. Les Lepillier* en lettres d'écriture, cela tranche sur les couvertures jaunes, pique l'attention et fait acheter; c'est arrêté et bien compris entre nous, n'est-ce pas? Je vous prierai de vouloir bien me faire transcrire l'article que Sarrazin a consacré aux *Modernités* dans *la Revue Contemporaine* du mois d'avril et de me dire si Bonjean a fait un article sur moi dans *la Revue du Monde Latin* du même mois, où il doit y avoir des vers de votre serviteur..., je vous prierai enfin de vouloir bien m'envoyer le premier numéro de *la Minerve,* celui du 25 janvier, que je l'envoie à Goncourt à qui je veux dédier « Dans un Boudoir ».

Maintenant vite à l'imprimerie.

Votre

LORRAIN JEAN.

§

(22 avril 85.)

*Divina belluis*

Cher Monsieur,

Je vous renvoie un des exemplaires signés paraphés, en règle, etc., je vous assure que je ne bous pas pour mon plaisir par cette température de fournaise, mais si frais que soit le sang normand, il a des moments de fermentation... tout comme le jus de la pomme.

J'attends les épreuves et les corrigerai de suite. J'aurai

peut-être d'ici demain une proposition intérimaire à vous faire : la pièce de *Viviane,* dont je vous dois encore la copie (entre parenthèse) va paraître dans le numéro de *la Minerve* du 25 courant; j'ai chance de faire tirer à bon compte trois cents exemplaires de cette pièce, la composition se trouvant faite d'avance pour la Revue; tiré dans le format de *la Minerve* sur pages volantes comme un album de luxe, simplement au recto avec un service de cinquante à cent dans la presse alors tout à fait acquise, celle qui s'est montrée aimable et quelques femmes en vue; on aurait peut-être la chance de placer les deux cents autres d'ici cet été et comme il n'y a qu'à tirer, cela me permettrait d'attendre la fin de mai pour *Les Lepillier* avec un léger froufrou précurseur dans le monde des amis et des lettres en faveur du roman; on serait ainsi délicatement prévenu de la grande nouvelle (style annas)... les frais de *Viviane* seront, bien entendu, à ma charge; croyez-vous que deux francs net serait trop cher pour le prix de cette livraison (aspect de luxe)? Dans ce cas-là je vous donnerai 50 centimes par volume vendu; mais j'attends votre avis et encore la réponse de l'imprimeur.

Je suis bien votre

LORRAIN JEAN.

J'avais reçu déjà de Bonneau l'article *Siècle,* le *Livre* et *la Justice* en ont publié également d'assez affriolants, que je vous communiquerai; *la Justice* surtout, 4 *colonnes du rez-de-chaussée,* un vrai article de critique.

Pouvez-vous me communiquer l'entrefilet de *la Revue Contemporaine* d'Avril paru sur *les Modernités* (copie bien entendu)?

§

**(Fin juin 1885.)**

**Monsieur Giraud,**

Je désirerais une réponse... Je vous ai laissé trois jours pour me répondre, puis je suis venu mardi, hier et ce matin et je ne trouve personne.

Je suis retenu ici par cette seule affaire d'argent; ma fa-

mille, outrée du retard des *Lepillier* et de ce qu'elle appelle *mon indolence,* m'en refuse et je ne puis quitter mon hôtel, pris par ma note de juin et mai; je vous ai demandé un compte de vente, ce qui est de toute justice, car jusqu'ici j'ai toujours mis de l'argent dehors sans rien recevoir; vous savez parfaitement que si je voulais prendre mon traité au pied de la lettre où l'apparition en mai est spécifiée, je pourrais attaquer et faire annuler le traité; je résiste à tous les miens qui me poussaient à cela, et quand je vous demande un compte de vente, vous faites la sourde oreille et ne me répondez pas.

Si un compte de suite vous est impossible à établir, envoyez-moi toujours un acompte, vous avez bien vendu cent cinquante *Modernités,* ce qui à deux francs pour moi me fait trois cents francs. Je passerai les prendre demain matin et je compte que vous ne m'obligerez pas à me départir envers vous des bons rapports dans lesquels nous avons été toujours.

JEAN LORRAIN.

§

ce mercredi 13.

*Divina belluis*

Monsieur Giraud,

M. Décembre a tout l'air de se f... du pape (ce qui m'est assez égal) et de nous (ce qui me l'est moins). J'ai reçu de lui jeudi dernier un paquet d'épreuves retourné illico avec promesse d'un autre lot important pour dimanche; j'attends encore et nous sommes *mercredi,* s'il m'a envoyé vingt pages jeudi dernier, soit un chapitre *un quart,* c'est tout juste. A ce train nous pourrons *peut-être* être prêts en septembre et nous devions paraître *en mai.* Je lui télégraphie ce matin, veuillez de votre côté lui pousser l'épée dans les reins, l'épée ou tout autre chose, qui le fasse avancer... Cet homme me fera mourir dix ans avant le temps, j'ai des cheveux blancs depuis trois semaines.

Votre

LORRAIN.

§

Monsieur Giraud,

Je vous serai très obligé de vouloir me dresser au plus tôt mon compte de suite des *Modernités,* je ne vous cacherai pas que j'ai une grosse somme à payer le 10 juillet, que l'argent est rare et que je comptais sur l'argent stipulé à la mise en vente des *Lepillier* pour entrer dans la somme; les *Lepillier* ne paraîtront maintenant qu'en octobre et cela me met dans la nécessité d'emprunter; or, il est plus simple puisque *les Modernités* sont là de prendre à même; j'ai payé 700 francs à l'imprimerie fin avril, j'ai dû emprunter pour cela et divers, 1.000 francs payables le 10 juillet et il est tout simple que je prenne sur ces *Modernités* même pour couvrir mes frais; vous serez donc assez obligeant d'arrêter le compte de vente des *Modernités* au 29 juin par exemple, puisque la mise en vente du dit volume a été faite le 29 janvier et nous réglerons le reste le 29 janvier 1886.

Le retard des *Lepillier* me force à cette demande; vous voudrez bien la prendre en bonne part et me faire prompte réponse, 9, rue de la Michodière.

Très vôtre LORRAIN JEAN.

1885. Juin.

§

9 Juillet 1885.

MARTIN-DUVAL FILS
*Agence*
d'Assurances Maritimes
FÉCAMP

—

Chaux hydraulique
*Briques*
Façon Havre — Façon Bourgogne

—

Chaux pour l'Agriculture
Sels de Coussins en Nature
Sels de Coussins dénaturés à la Chaux.

Monsieur Giraud,

Voulez-vous faire remettre une *Viviane* et une *Forêt Bleue*

à l'adresse suivante : M. Léo d'Orfer, 11, rue des Vosges, par la poste sera, je crois, le plus simple, car il faut presque une journée pour aller là.

Le dit d'Orfer a publié sur moi un assez long article relatif aux *Modernités* et réclame *Viviane* pour en parler; devant le silence étonnant de quelques journaux amis, où j'ai fait un service, il faut bien, faute de grives, manger des merles.

A-t-on bien remis *le Sang des Dieux* et *la Forêt* à Sutter-Lauman de *la Justice?* Tâchez donc de vous procurer *la Justice* de mardi dernier, c'est le numéro consacré aux comptes rendus bibliographiques, et Georges Duval, l'avez-vous revu, a-t-il reçu ma lettre? avez-vous vu Bourges et lui avez-vous expliqué les affres d'agonie d'œil et de bourse de mon départ? Je viens d'écrire à Paul Margueritte tout le bien que je pensais de *Tous Quatre*.

*La Vie Populaire* a accepté *Madame Herbaud* et *Dans un Boudoir*, cela passera d'ici fin octobre; ayez donc l'œil au grain .

Je n'ai rien reçu du Décembre et j'ai encore des épreuves des *Lepillier* à revoir sans parler de trois nouvelles : Je ne puis plus maintenant aller rue de Vaugirard... que faire! Allez tuer cet homme ou reprenez le manuscrit, le 10 juillet, et il a le manuscrit depuis le 1er avril.

Je puis compter sur vous, n'est-ce pas, pour les livres d'Orfer! *par la poste.*

Vôtre cordialement,

JEAN LORRAIN.

§

Monsieur Giraud,

Je vous envoie à vous-même pour que vous en preniez connaissance les dernières épreuves envoyées par Décembre...

Tout est interverti, les titres changés, jusqu'à l'ordre des nouvelles, et le tout plus constellé de fautes que lors de la dernière correction de juin, car j'ai eu tout le livre composé entre les mains.

Je ne sais quelle espèce d'homme est Décembre, mais c'est après-demain août et vous voyez où nous en sommes; si vous n'extorquez pas de cet imbécile ou de cette canaille la forte somme, à laquelle nous avons tous deux droit, c'est nous deux qui sommes les imbéciles.

Voyez et agissez, mais je ne veux plus avoir à faire à cette crapule.

Votre très vôtre

LORRAIN JEAN.
1885. Juillet, 29.

Prière à M. Giraud de voir dans la revue bibliographique de *la Revue Contemporaine* d'août, le prochain numéro, les quelques lignes qu'Emile Hennequin m'a promis de consacrer à *Viviane* et de m'en envoyer copie.

§

Monsieur Giraud,

Je ne puis mieux faire que de vous adresser cette lettre de Décembre qui non seulement change les titres et intervertit l'ordre des paragraphes, mais égare les manuscrits, cette lettre en fait foi (3).

C'est parfait et la lenteur de l'impression et le fantastique des épreuves, tout est expliqué.

Inutile de dire que je n'ai fait droit à sa demande que par une letre de sottises; je vous transmets en même temps la phrase réclamée, reconstituée à grand'peine, car il m'a fallu remuer trois cartons de papier.

On n'a donc pas de recours contre un tel homme?

Prière en même temps d'envoyer aux dames Quittard une douzaine de *Modernités* pour Etretat, elles ont une succursale là-bas, j'y suis allé hier et il n'y a aucun de mes volumes; à Fécamp je ne puis le leur donner à cause de Banse, mais Banse n'ayant pas de maison là-bas, elles pourront très bien en vendre là-bas et là-bas, la vente est meilleure qu'ici.

Envoyez-leur donc la douzaine de *Modernités* en spécifiant bien pour Etretat sur ma demande et demandez-leur en même temps si elles ont encore des *Forêts bleues* et *Sang*

(3) Je n'ai pas la lettre dont parle Lorrain.

*des Dieux,* sinon j'écrirai à Lemerre pour ce. J'ai une assez grave note en souffrance chez elles et il m'est assez difficile d'y aller.

Je puis compter sur vous, n'est-ce pas?

Très vôtre,

LORRAIN.

Fécamp, 31 juillet 1885.

Jean Lorrain eut bien des déboires et sa patience fut mise à une rude épreuve lors de l'impression des *Lepillier* et de *Très Russe,* surtout en ce qui concerne le premier de ces deux volumes. Qu'était exactement l'imprimerie Décembre et son propriétaire? Je ne sais, n'ayant eu aucune relation avec cette maison. Sans doute manquait-elle de matériel et n'avait-elle comme ouvriers que des novices maladroits et même probablement que des apprentis. D'autre part, l'éditeur Giraud, si j'en juge par ses lettres, en cette circonstance, était veule et sans aucune énergie vis-à-vis de son fournisseur. Jean Lorrain m'apparaît avoir raison dans ses récriminations; néanmoins il m'a paru curieux de reproduire ici une des lettres de l'imprimeur incriminé.

Paris, le 5 août 1885.

Imprimerie
de
M. DÉCEMBRE
326, rue de Vaugirard
*Paris*

Messieurs Giraud et Cie

Il n'entre pas dans mes goûts de suivre M .Jean Lorrain sur le terrain des *injures* (4), des récriminations ni des taquineries; j'affirme un fait dont j'ai la preuve en mains, que M. Jean Lorrain est l'auteur de ce dont il se plaint, et qu'il a voulu s'amuser à mes dépens.

Mais il est un point de votre lettre qui me plaît, c'est que c'est à vous désormais que j'aurai à faire, et je m'en félicite

(4) Je garde plusieurs épreuves avec les injures que M. Jean Lorrain y a inscrites. C'est commode d'insulter les gens à distance. — DÉCEMBRE.

car je me plais à croire que vous apporterez dans nos relations ce que j'y apporte moi-même : la courtoisie et les égards qu'on se doit entre gens bien élevés.

Je vous enverrai ce soir les épreuves rectifiées. Vous m'enverrez un des titres des ouvrages publiés par votre maison afin que je puisse disposer sur le titre l'indication de votre librairie comme vous avez l'habitude de le faire.

Quand j'aurai reçu les épreuves définitives, j'irai vous voir pour les dernières dispositions.

Agréez, Messieurs, l'assurance de ma parfaite considération.

DÉCEMBRE.

§

*Divina belluis*

Je vous renvoie par le même courrier le paquet d'épreuves dont je ne peux encore vous donner le bon à tirer vu qu'elles ne sont pas encore exemptes de fautes. J'espère que la prochaine fois sera la dernière; prière donc à vous, M. Giraud, de chauffer un peu ce Décembre, car depuis quatre mois que cela dure, je commence à en avoir assez.

Prière en même temps de m'envoyer l'adresse exacte de *la Justice* et *copie* de l'article bibliographique sur *Viviane* de la *Revue Contemporaine* d'août; je vous serai en même temps obligé de vouloir bien m'envoyer vers le 15 le compte de vente des *Vivianes* vendues car je vais avoir mon mandat de Mazeyrie à payer fin courant et je voudrais autant que possible ne pas prendre l'argent sur ma pension, car je suis un peu gêné en ce moment; pour le tirage des *Lepillier* ne ferions-nous pas bien de tirer cinq cents à *première édition* et les six cents autres à *deuxième?* Il faudrait aussi il me semble, s'occuper de la petite réclame.

J'attends une réponse de vous à toutes ces questions et suis toujours votre très dévoué

LORRAIN JEAN.
1885. Août.

§

*Divina belluis*

Ni épreuves, ni réponse!

Je renouvelle mes demandes.

1° *La Revue contemporaine* d'août a-t-elle parlé de *Viviane* à la bibliographie et quels vers a-t-elle publiés?

2° Avez-vous envoyé une *Viviane* à M. Léon Bigot, rue des Bains à Fécamp? M. Bigot prétend n'avoir rien reçu, — n'envoyez plus, mais adressez-moi, à moi; deux *Viviane* et une *Forêt bleue*, à Fécamp, par la poste.

3° Pressez Décembre qu'il m'envoie enfin épreuves définitives et que j'envoie moi *le bon à tirer*. *Quid* pour la réclame?

4° Il était convenu que vous me donneriez un compte de vente de *Viviane* vers le 20 août pour que je puisse payer Mazeyrie dont le mandat est payable fin courant.

Si ce compte de vente est difficile à faire, vu les mises en vente en province, envoyez-moi les 50 francs qui me reviennent sur les *Lepillier* dont j'ai déjà reçu 300 francs à compte et 30 francs à compte sur les *Vivianes* vendues *à Paris*. Nous n'aurons plus qu'à liquider les *Vivianes* de province et *les Modernités* en janvier prochain; soit 80 francs au commencement de la semaine prochaine.

Je compte sur cette somme et sur votre obligeance pour me donner tous les renseignements demandés. Le *Chat noir* et *le Monde Illustré* ainsi que *la Basoche* ont publié de très bons articles sur *Viviane*. J'ai joint pour faire paraître des extraits des *Lepillier* dans *la Basoche, la Vie Moderne* et quelques autres journaux, il faudrait donc activer Décembre, car je veux la mise en vente pour le 15 octobre et nous n'avons plus qu'un mois et demi.

Dernier renseignement : l'adresse de *la Revue Moderniste*.

Je vous serre cordialement la main et suis toujours vôtre.

LORRAIN.

Mais cette fois, je vous en prie, une réponse, une réponse et les 80 francs, au commencement de la semaine, je vous enverrai immédiatement reçu.

§

*Divina belluis*

Cher Monsieur,

J'ai reçu votre mandat de 80 francs dont je vous accuse réception comme suit : 50 francs qui complètent les 350 francs des premiers mille des *Lepillier;* 30 francs acompte sur le compte de vente *Viviane.*

Je suis heureux d'apprendre enfin que *les Lepillier* sont enfin terminés, mais désolé de ce que vous me dites pour les 9 feuilles... Je n'ai rien dans mes cartons qui puisse, il me semble, cadrer avec le volume à moins de vous envoyer la nouvelle parue dans *la Nouvelle Revue* le 1er juin dernier, intitulée « Installation ». Malheureusement, je n'en ai plus le manuscrit et j'ai prêté le numéro de *la Revue* dans un château, d'où j'arrive (d'où mon silence de trois jours) et il serait plus simple de vous procurer ce numéro du 1er juin 1885.

Emile Hennequin m'a manqué de parole, je vais le relancer pour *Viviane* et d'autant plus crûment que je suis en correspondance avec lui.

Je vous demande l'adresse de *la Revue Moderniste.*

Votre très vôtre,

JEAN LORRAIN.

Fécamp, ce dimanche 30 août.

P. S. Vous faites, j'aime à croire, tirer 500 à première édition et 600 à dernière, *quid* pour la petite réclamette?

Nous paraissons le 15 octobre n'est-ce pas?

J'ai encore une nouvelle à paraître dans *la Vie Populaire,* « Dans un boudoir ».

Si vous prenez « Installation », une fois la feuille composée vous pouvez leur donner également de ma part!

Corrigez *seringas* au lieu de *Seringats* dans « Madame Herbaud », s'il en est temps encore. Excusez les pâtés et l'écriture, suis débordé de besogne, Lemerre vient de me demander des vers pour son Anthologie des poètes modernes, qu'il prépare.

§

*Divina belluis*

(19 septembre 1885.)

Puisque la mise en vente est annoncée pour le 20, mettez en vente pour le 20; je ne pourrais arriver moi que le 25 ou le 26, etc., etc., faites le service avec hommage de l'auteur et mon nom par vous pour moi, aux bibliographes; mais laissez-moi faire moi-même le service du *Figaro, Gaulois, Gil Blas, Evénement, Voltaire, Liberté, Siècle* et celui des Revues également, rien aux confrères également; je me réserve de choisir mon monde, maintenant mettez en dépôt partout et surtout chez *Marpon* et à *la Librairie Nouvelle*, c'est le grand débouché, n'envoyez ni au *Rappel* ni au *Monde Illustré*, ils n'en parleront pas.

Sur ce très pressé et très affolé, je vous serre la main et suis très vôtre

LORRAIN JEAN.

Donc à lundi prochain.

Je me réserve également Burty et Uzanne. Surtout n'envoyez rien aux confrères, il y en a bon nombre que j'élimine, les hostiles et les inutiles, Maupassant, Mendès, Maizeroy.

§

*Divina belluis*

Reçu aucune épreuve, nous sommes le 28 septembre... est-ce une gageure... alors nous ne serons pas prêts le 15 octobre : avril, mai, juin, juillet, août, septembre, six mois pour imprimer 300 pages, cela devient de la folie *pure*, attaquez carrément le Décembre, il se f... de vous et de moi.

J'attends une réponse de vous, qu'est-ce que tout cela signifie! avez-vous reçu mon télégramme de la semaine dernière? Le livre devrait être broché et prêt pour la mise en vente... je voudrais bien voir le modèle du titre et de la couverture... serons-nous prêts le 15 octobre... rassurez-moi; et la réclame pour les journaux, il serait temps de la faire imprimer : *la Bazoche* a déjà publié un fragment des *Lepillier;* je vais en avoir autant dans le *Zig Zag*, dans la *Suisse Romande* et probablement dans *la Vie Moderne...*

et je vais m'occuper d'un fragment dans *le Figaro* par Coquelin Cadet; mais de grâce un mot pour me fixer.

Votre très fâché

LORRAIN.

Fécamp, ce 28 septembre.

§

*Divina belluis*

(8 octobre 1885.)

J'ai reçu hier un paquet d'épreuves honteuses, pourries de fautes et quelles fautes, des passages complètement intervertis, omis et *il* a le texte irréprochable de *la Nouvelle Revue* pour cette dernière nouvelle cependant... enfin. Je les lui ai renvoyées corrigées illico avec une lettre d'injures du reste, j'en ai un commencement de maladie d'estomac, cet imprimeur, non! On n'a pas l'idée de ça et je dois une belle chandelle à votre fils de nous avoir déniché cela. Je vous en prie, pressez-le, serons-nous prêts à la fin du mois... je voudrais bien voir la couverture et le projet du titre et du faux-titre, vous serez bien aimable d'annoncer au verso aussi pour paraître prochainement «Très Russe» roman parisien; en préparation *Les Pelures,* roman de mœurs parisiennes. *Très Russe* est achevé du 30 septembre, je l'apporterai pour tâcher de le placer dans une Revue.

Avez-vous lu l'article de Champsaur dans le supplément du *Figaro* de dimanche dernier, j'y suis bien arrangé ainsi que Robert Caze; si vous recevez le *Zig Zag,* lisez dans le dernier numéro l'article consacré aux *Bas Bleus;* maintenant soyons sérieux.

Quand le brochage, etc., quand croyez-vous être prêt... étant donné les ballotages de cette odieuse période électorale une mise en vente avant le 20 courant me semblerait un coup d'épée dans l'eau; mais le 20 courant je voudrais, il faudrait être en montre, il me semble.

Et la petite réclame! Voulez-vous que je la fasse et vous l'envoie! et les bandes: vient de paraître *les Lépillier,* roman de mœurs normandes, y songez-vous aussi?

Vite, une réponse à tout cela.

Votre très énervé

LORRAIN.

§

*Divina belluis*

Ci-joint la petite note. Si vous trouvez quelque chose de mieux faites-le passer. Décembre vient de m'envoyer le projet du titre et du sous-titre, qui m'ont paru bien, mais aucune épreuve depuis jeudi. Cet homme aura empoisonné mon année 85. La couverture est décidément rose, n'est-ce pas, d'un rose de truie.

*Les Lépillier.* Jean Lorrain. E. Giraud et C°, éditeurs, 18, rue Drouot.

Une curieuse étude de mœurs de province, la satire faite sur le vif de la société égoïste et cupide d'une petite ville s'agitant autour de la fin tragique d'une vieille fille noble, circonvenue par un prêtre et tombée sous la domination des *Lépillier,* ses domestiques. La lutte âpre et sinistre du couple *Lépillier* contre le prêtre, qu'ils finissent par évincer, est égayée par les intrigues et les ridicules de toute une foule de notaires, de dévotes, de hobereaux et de marguilliers dont l'avarice, la vanité et la sécheresse de cœur provinciale sont flagellées avec une ironie qui va parfois jusqu'à la souffrance.

M. Lorrain vient de se révéler dans ce premier roman aussi cruel observateur du cœur humain, qu'il s'était montré dans les *Modernités* parisien initié à toutes les nuances du vice.

Je ne m'embête pas, comme vous voyez, si c'est trop long supprimez la dernière phrase qui fait son petit effet pourtant.

Bien vôtre.

LORRAIN Jean.
Fécamp, 1885. Octobre.

Ce mardi 20 octobre 1885.

*Rien reçu de ce cochon de Décembre.*

Envoyez chez lui, prenez-le au collet, cravachez-le au besoin, mais vraiment ça n'a pas de bon sens.

Nous devions être prêts le 15 octobre, je ne puis pourtant pas être à Paris et ici, j'ai assez couru rue de Vaugirard, tout mai et juin.

Je suis furieux. LORRAIN.

*Divina belluis*

(28 octobre 1885.)

Votre lettre me met un peu d'huile sur mes blessures, depuis quand ce Décembre a-t-il le bon à tirer? A-t-il annoncé les volumes que j'avais indiqués, a-t-il bien établi la table des matières, toutes choses que j'étais en droit de réclamer et que j'aurais voulu voir; a-t-on également imprimé sur les 500 derniers exemplaires *deuxième mille* comme cela était convenu; et la petite réclamette est-elle faite? Sur tout cela néant. Quelle patience!

En somme mettez-lui le poingt sous la gorge et avec le temps nécessaire au brochage dites-moi quand je dois arriver, on pourrait toujours commencer avec 5 à 600 exemplaires pour le service de presse, etc. Fixez-moi une date et dès un volume prêt, envoyez ou faites-m'en envoyer un ici, que je voie et examine. Serons-nous prêts pour le 7 ou 8 novembre? Songez, réfléchissez aux livres d'étrennes, qui à partir du 10 décembre absorbent tout et tout. O ce Décembre. Et dire que vous n'avez rien pu contre cet homme. Il a imprimé en tout deux *nouvelles* depuis le 6 juillet.

Réponse immédiate.

JEAN LORRAIN.

§

*Divina belluis*

Monsieur Giraud,

Une lettre de M. Paul Bonjean, qui a eu l'honneur de vous voir hier, me dit que vous ne paraissez compter qu'à demi sur la promptitude de Décembre.

Si *mercredi matin* je n'ai pas ici à Fécamp un volume des *Lépillier,* prêt pour la mise en vente et la promesse formelle que vous en avez au moins 500 exemplaires de prêt en magasin, vous recevrez jeudi une assignation, je romps les traités, vous attaque en dommages et intérêts et je reprends mes deux romans.

Je suis désolé d'en être réduit à ces extrémités, mais la patience a un temps.

J'arrive jeudi soir à Paris.

Je vous salue. JEAN LORRAIN.

§

Fécamp, le 7 novembre 1885.

Fécamp. Ce jeudi soir. Novembre 1885.

*Divina belluis*

Reçu le volume, pars demain. Envoyez *immédiatement* trente volumes à Banse, libraire, rue du Bail, il est prévenu et va faire un étalage monstre, si cela pouvait arriver samedi, c'est le jour du marché et, dimanche, à la sortie des offices cela serait enlevé, car le volume est ici fort attendu; joignez si possibilité il y a, des bandes *vient de paraître* et une annonce, Banse est très bien disposé cette fois. Ce cochon de Décembre a oublié ma dédicace, plus des mots entiers dans le texte, mais chose plus grave a interverti l'ordre de deux pages, il a imprimé page 173 le texte de la page 174, ce qui rend quatre pages incompréhensibles, prière de rectifier sur les trente volumes que vous enverrez demain à Fécamp; *lire* d'abord la page 174 puis la page 173; ne mettez pas en vente que j'aie rectifié les autres volumes, c'est odieux, mais de toute façon envoyez n'est-ce pas à Banse dès demain. Vous me verrez demain dans la journée vers les 4 heures.

Très vôtre.

JEAN LORRAIN.

P. V. STOCK.

(*A suivre.*)

# LE PHYSIQUE ET LE COSTUME DE JEANNE D'ARC

—

Les fêtes de Jeanne d'Arc, célébrées cette année avec un éclat tout particulier, ne sont pas sans être accompagnées de manifestations spectaculaires, — défilés historiques et représentations théâtrales, — où la figure de l'héroïne prend assez souvent les aspects les plus imprévus et les plus discutables.

La vérité historique, au théâtre, n'émane pas de la reconstitution minutieuse dans le détail. Evoquer une époque, c'est souvent la suggérer. L'exactitude réside dans l'authenticité des caractères et des paroles, dans le choix judicieux des éléments de vérité qui font image et symbole, et concourent à créer l'ambiance caractéristique. Aussi bien la reconstitution d'un événement du passé, pour la scène, qui aurait pour principe de peindre exactement chaque objet, chaque lieu, selon les descriptions les plus précises des historiens et des archéologues, risquerait-elle d'égarer le metteur en scène dans le fouillis du détail, et de lui faire sacrifier l'ensemble au bibelot. Un choix par conséquent s'impose, d'où seront exclus d'abord l'anachronique, puis tout le superflu, et qui laissera le réalisateur libre de choisir le style le plus convenable aux circonstances spéciales de la représentation.

On conçoit aisément qu'au théâtre, la vérité du personnage de Jeanne est la première à respecter. Et si l'on doit s'attacher à l'étude de son physique, comme à celle de son costume, c'est pour la raison simple que, la légende

s'en étant mêlée, aggravée par les réalisations de tous les rêveurs et de tous les artistes que Jeanne a inspirés, son image s'est compliquée et, à notre sens, déformée. Encore une fois, ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas de signaler aux interprètes de la Pucelle le portrait qu'elles auraient à reproduire pour ainsi dire photographiquement. Ce n'est pas une « tête à faire », selon l'expression du métier, que nous leur proposons. Nous n'avons pas davantage la prétention d'établir qu'en telle circonstance, Jeanne portait le bacinet, dans d'autres la salade ou la chapeline. Cela nous importe peu au fond. Mais on conviendra que le caractère de l'héroïne est totalement changé selon que l'on en fait une pauvre gardeuse de moutons, ou bien une bergerette éthérée et illuminée, ou bien encore une robuste Lorraine experte en l'art de manier les armes; selon qu'on accepte franchement, sans tricher, de la vêtir en homme, ou qu'on l'affuble d'une robe d'amazone ou de quelque jupe cachant en partie l'armure.

On a, lorsque l'on considère bien des œuvres inspirées par Jeanne d'Arc, l'impression d'un malentendu. On l'habille en homme comme à regret, on a l'air de vouloir défendre sa féminité en y ajoutant quelque détail vestimentaire de son sexe; on fait passer sous le casque de longs cheveux de femme. On ne songe pas alors qu'on la trahit, qu'on l'affadit, qu'on la diminue. Jeanne ne manquait ni de pudeur, ni d'une exquise sensibilité, mais elle avait choisi, pour bouter l'ennemi hors de France, l'état des armes. Elle en acceptait entièrement, sans hypocrisie, sans dissimulation, toutes les nécessités. La sauvegarde même de la pudeur et de sa faiblesse était précisément dans cette acceptation pleine et entière. Jeanne l'inspirée, attentive à ses voix, Jeanne la prédestinée, ont évidemment suscité nombre d'interprétations. On s'est attaché alors à peindre l'enfant pauvre, la petite bergère ignorée près de ses moutons, persuadé que son destin serait d'autant plus grand qu'elle serait plus frêle et plus humble; et l'on a oublié la noble fille qui se révéla chef de guerre. Trop atentif au côté mystérieux et sacré, à la

mission divine dont elle se réclamait, on oublie le côté humain de son aventure tragique, on oublie son œuvre humaine.

L'histoire de Jeanne d'Arc est pleine de mystères. Bien des problèmes donnent encore lieu à d'ardentes polémiques. Mais le metteur en scène n'est — ce n'est pas son rôle — ni chartiste, ni hagiographe. Fort heureusement, sur les questions qui nous intéressent du physique et du costume de la Pucelle, nous possédons des témoignage certains. Si la documentation est aussi nombreuse, et parfois aussi précise, sur des détails de l'ordre le plus intime, c'est que Jeanne vécut au milieu d'hommes d'armes, dans la familiarité des camps. C'est que nombre des questions relatives à son état et à ses habitudes devaient intéresser les siens pour sa mission, comme ses juges, plus tard, pour l'instruction d'un procès en sorcellerie et hérésie. C'est ainsi, par exemple, que la chasteté qu'elle avait fait vœu de garder avait une grande importance, aussi bien pour la cour à Chinon que plus tard pour les juges de Rouen; et Jeanne dut se soumettre à l'examen de la reine Yolande comme à celui de la duchesse de Bedford.

Une foule de renseignements sont venus jusqu'à nous. On sait ainsi que Jeanne allait fréquemment à « l'étuve », et que lui était épargnée certaine servitude physiologique propre à la femme. De son aspect, nous avons les témoignages de ses compagnons d'armes, respectueux mais précis. C'est Jean d'Aulon, le fidèle écuyer, confessant son respect jamais démenti « ...nonobstant qu'elle fût jeune fille, belle et bien formée, et que par plusieurs fois il lui ait vu les tétins, et aucunes fois les jambes toutes nues, en la faisant appareiller de ses plaies (1)... ». C'est le duc d'Alençon, déposant dans le même esprit, au procès de réhabilitation, et portant même un jugement de valeur : « ...et aliquando videbat ejus mammas, quæ pulchræ erant (2)... ». Aux témoignages de ces hommes d'armes qui avaient couché près d'elle « à la paillade »,

(1) Quicherat : *Procès*, T. III, p. 219.
(2) Quicherat : *Procès*, T. III, p. 100.

on peut joindre ceux que nous donne le procès de condamnation, sur sa coiffure notamment. Certains documents, tels que les mémoires des dépenses faites pour les costumes de Jeanne et donnant la mesure des étoffes fournies, permettent de comparer la quantité de drap exigée pour habiller la Pucelle à celle que demande un homme de taille moyenne.

Qu'elle ait eu à Rouen, sur le bûcher, dix-neuf ans, ou bien vingt-quatre comme certaines études récentes le prétendent, cela n'intéresse que l'historien et inquiète peu le metteur en scène. L'important c'est que Jeanne n'est pas la petite fille évanescente souvent représentée. Jeanne courait des lances, montait à cheval avec grande allure. Si l'époque ne nous a laissé aucune image d'elle qui puisse nous préciser ses traits, nous savons qu'elle était forte, bien compassée de membres, d'une bonne taille moyenne; une belle fille bien formée, à la poitrine développée. On sait qu'elle avait le cou plutôt bref, le visage souriant, habituellement enjoué, des cheveux noirs coupés en rond à la manière des hommes; et, pour compléter le portrait, un petit signe rouge, sorte de grain de beauté, derrière l'oreille droite. (Ce dernier détail, précisé par Bréhal au procès de réhabilitation, a évidemment plus d'intérêt pour l'historien que pour l'interprète, qui n'aura pas à s'en soucier. Nous ne le donnons ici qu'à titre de curiosité.)

La coupe de cheveux, très particulière, doit retenir notre attention. Ici encore, les témoignages sont formels. A cette époque, où la femme portait des robes très décolletées, où elle pouvait montrer sa gorge assez bas, la pudeur exigeait qu'elle tirât soigneusement ses cheveux sous le hennin. Montrer ses cheveux, c'était faire preuve d'indécence. Les juges n'ont donc pas manqué de s'intéresser à la coiffure de Jeanne et d'en dénoncer le caractère scandaleux. Dans le texte même de l'accusation, il est dit que ses cheveux sont taillés en rond au-dessus des oreilles. (Exactement : au-dessus du sommet de l'oreille.) Les tempes et la nuque étaient complètement rasées. Rien de commun, par conséquent, avec la coiffure que l'on nomme de nos jours « à la Jeanne d'Arc ». Les portraits

de l'époque nous montrent fréquemment cette taille en écuelle; et celui du duc de Bedford, souvent reproduit, nous en donne un exemple.

Nous ne doutons pas qu'une telle révélation ne provoque chez les interprètes de Jeanne un petit drame de conscience. Il ne semble guère possible, en effet, de réaliser parfaitement une telle coiffure sans mutiler la sienne. Rassurons-les, il n'en serait pas question. Il serait d'ailleurs regrettable qu'un tel souci d'exactitude historique fût la cause de l'enlaidissement de Jeanne. Certes, il ne faut pas lui donner les cheveux longs dont on l'affuble parfois, parce que c'est nier en elle la guerrière qu'elle voulut être et qu'elle fut. Il faut se rapprocher de la vérité. Mais il ne faut pas enlaidir la Pucelle, il ne faut pas adopter rigoureusement, systématiquement, une coupe peu seyante à certains visages, ou ingrate à porter. C'est affaire de goût et de tact. Il est bien évident d'ailleurs que cette coiffure d'homme, nous ne la verrons qu'après Vaucouleurs, lorsque la Pucelle est devenue guerrière.

Les descriptions des costumes de Jeanne d'Arc sont nombreuses et précises. Il faut encore se souvenir que pour les juges de Rouen, le port du costume masculin, condamné par les Ecritures, était un chef d'accusation de grand poids. Le texte du procès nous donne ainsi une description minutieuse de l'habillement de la Pucelle, tant de dessus que de dessous : chemise, braies, gippon (c'est-à-dire pourpoint), robe, houseaux, etc. On n'omet aucun détail, on sait le nombre des aiguillettes pour tenir les chausses (vingt, quand dix suffiraient). On s'attache à critiquer chaque pièce de l'habillement : Jeanne a porté les chausses longues et jointes ensemble, quand les femmes doivent porter les chausses courtes et séparées. On lui reproche d'avoir revêtu « robe courte... huque courte, ouverte de tous côtés... robes fendues de chaque côté... longs tabards... » On l'accuse d'avoir usé de « tous les affublements et vêtements que les plus dissolus des hommes ont accoutumé de revêtir ». On insiste sur le luxe, la richesse, la somptuosité de ces costumes.

Nous ne nous arrêterons pas aux détails vestimentaires de cette époque, que donnent les ouvrages spécialisés, et plus particulièrement le livre de M. Adrien Harmand : *Jeanne d'Arc. Ses costumes, son armure,* où l'on trouvera non seulement des vignettes de reconstitution, mais jusqu'à des patrons de coupe.

Avant sa chevauchée, à Domrémy, à Vaucouleurs, Jeanne porte l'habit de femme, que nous ne lui verrons plus qu'au bûcher. Ce costume, c'est la cotte simple, légèrement décolletée, bien ajustée, moulant le buste depuis l'encolure jusqu'aux hanches, lacée par devant sur toute la longueur du buste, et s'évasant ensuite pour tomber en plis jusqu'aux pieds. C'est une forme très seyante. En réalité, sur cette cotte, on pouvait porter la robe, mais les femmes de la campagne étaient en cotte simple la plupart du temps.

Jeanne peut revêtir, à Domrémy et à Vaucouleurs, la même cotte, modeste, de couleur rouge, telle que nous la décrit Novelompont. A Chinon, elle est en costume d'homme, en robe courte (c'est-à-dire, s'arrêtant au genou) de gros gris noir. Elle porte les chausses longues dont nous avons parlé; les houseaux, sorte de bottes souples et collantes, laçées en dehors, avec de longs éperons. Il semble qu'elle devait avoir, en entrant dans la grande salle du château, un habillement de tête et qu'en présence du roi «elle s'agenouilla et ôta son chaperon ».

Pendant le procès, elle reste en habit d'homme : robe noire, courte. Mais au bûcher elle prend, non la chemise longue avec laquelle on la représente souvent, mais la cotte simple. Elle arrive place du Vieux-Marché, le chaperon embronché, c'est-à-dire rabattu sur les yeux. On le lui enlève pour la coiffer de la mitre d'infamie, sorte de tronc de cône renversé assez haut pour qu'on puisse lire les mots : *Hérétique, relapse, apostate, ydolastre.*

Pendant les campagnes, Jeanne porte l'armure blanche qu'on lui fit à Tours, recouverte d'une huque très riche, courte et fendue, telle la huque de drap d'or vermeille qu'elle avait à Compiègne lorsqu'elle fut prise. Souvent, à cheval, elle enlevait son casque trop pesant à

son gré, bien qu'il fût léger et sans visière. C'est ainsi qu'on peut se la figurer, entrant à Orléans, chevauchant à la lueur des torches qui font étinceler son armure : tête nue.

L'étendard de Jeanne joue un rôle. Il est le seul à Reims, au Sacre. Ce fait intrigue les juges et leur vaut cette belle réponse : « Il avait été à la peine, c'était bien raison qu'il fût à l'honneur. » On peut donc s'appliquer à lui donner quelque soin. Nous en avons la description dans le texte même du Procès. Il était « ...au champ semé de lys; et y était figuré le monde et deux anges à ses côtés. Etait de couleur blanche, de toile blanche ou boucassin. Et y étaient écrits ces noms : *Jhésus Maria*... (1) » D'une façon plus précise, les noms Jhésus Maria étaient écrits sur le côté, près de la hampe.

Tels sont à notre sens et dans les grandes lignes, les aspects physiques de Jeanne d'Arc, d'une Jeanne d'Arc vivante, vraie, humaine.

ANDRÉ VILLIERS.

(1) P. Champion : *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc.* T. II, p. 188.

# DEUX MÉDAILLONS

**On sait que le poète Victor-Emile Michelet, mort récemment, avait joué un rôle actif à l'époque du symbolisme. Compagnon de Maurice Barrès à ses débuts, de Villiers-de-l'Isle-Adam, de Rodin, il laisse de précieux souvenirs sur cette curieuse période d'histoire littéraire. On trouvera ici quelques pages sur Georges Sorel et l'étude sur Jean Dolent, interrompue par la mort. — RAYMOND CHRISTOFLOUR.**

## *GEORGES SOREL*

Qu'il est difficile de prévoir l'influence que le temps réserve à l'action ou à l'œuvre d'un homme!

Il existait à la même époque deux hommes d'âge à peu près égal : l'un se nommait Jean Jaurès, l'autre Georges Sorel, tous deux occupés de combattre un des modes d'organisation de la société de leur temps, et de préconiser des modes nouveaux.

L'un fut un tribun retentissant dont le nom méridional projetait sa sonorité dans le monde entier. Sa jeunesse avait été formée dans une école fameuse qui dresse ses élèves à parler, ou à écrire pour ne rien dire, sinon quelques fades lieux communs. Des dons brillants lui permirent d'utiliser à merveille cet enseignement, en sorte qu'il inonda ses contemporains de paroles dont il pouvait répandre le flux sans arrêt. Que reste-t-il de ce fracassant bavardage? Un nom dans une légende à la portée de partisans naïfs, et puis rien.

L'autre fut un petit bonhomme ignoré, vivant très modestement dans un petit pavillon de Boulogne-sur-Seine, d'où il sortait pour venir apporter à des revues pauvres

des articles lus par une poignée de demi-lettrés. Son nom, alors obscur, n'a pas encore grande renommée. Et cet homme a changé le mode de vivre d'une bonne partie du monde. Il l'a ensemencée de dictatures.

Tout en reconnaissant à cet homme une valeur originale, j'étais loin de prévoir qu'il étendrait un jour une telle influence sur la vie des peuples.

Georges Sorel avait été, je crois, ingénieur des chemins de fer. Un homme en tout moyen, de stature et d'aspect, sur qui ballottait une vêture toujours trop large, dont la négligence attestait que son vivant support ne s'inquiétait que du monde des idées dans lequel sont jugés les faits et leurs conséquences. Un clair visage arrondi brodé de très courte barbe blonde, presque poupin par son teint rose de Normand, d'où des yeux bleus ingénus projetaient des regards décidés à percer les apparences. Sa franchise d'allure s'affirmait encore par les gestes de ses bras très courts de pingouin, jamais pliés aux coudes.

Tel apparaissait le personnage dont un livre, *Réflexions sur la Violence* a suscité des hommes comme Mussolini, Salazar, Hitler, Lénine même, lesquels, au détriment de certaines libertés, ont refréné les abus soit des maîtres du capitalisme, soit des masses plébéiennes déchaînées.

Une revue, *l'Humanité nouvelle*, dont m'avait été confiée la direction littéraire, réunissait les collaborateurs les plus hétéroclites. Elle accueillait quiconque apportait non des idées nouvelles, car il n'en est pas sous le soleil, mais de l'ardeur ou du talent dans la présentation de sa pensée. Il y venait des anarchistes, des socialistes et des traditionalistes. Si opposés qu'ils fussent dans leurs tendances, ils parvenaient à s'entendre. Les plus ombrageux étaient les libertaires. Ils voulaient la liberté pour eux, mais l'interdisaient aux autres. Ils n'avaient pourtant pas le droit de dire comme Veuillot à ses adversaires : « J'exige de vous, au nom de vos principes, la liberté que je vous refuse au nom des miens. » Ainsi, un collaborateur anarchiste, le célèbre géographe Elisée Reclus, donna sa démission parce qu'il avait lu dans la revue un article dont les tendances lui déplaisaient. En vain lui offrait-on de

publier une réponse écrite par lui ou par un de ses disciples. Libertaire à la mode de Torquemada! Dans le petit bureau de cette revue internationale défilèrent bien des hommes devenus importants dans leurs pays, entre autres le révolutionnaire russe Lavrof qu'accompagnait, m'a-t-on rappelé, son disciple Lénine. De celui-ci ne me vient aucun souvenir.

Le plus assidu des visiteurs était Georges Sorel. Dans la cinquantaine il conservait la jeunesse de l'esprit, la faculté d'apporter aux écrits nouveaux une curiosité sympathique, un intérêt vigilant. Epris de causer, il énonçait son opinion sur chaque article de la revue, les jugeant avec pénétration et droiture. Il donnait même son avis sur les poèmes, avec plus de bonne volonté que de compétence.

Il s'était lié avec Charles Péguy dont il me vanta chaleureusement le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. Avant d'être auréolé par la beauté de sa mort, Péguy me paraissait un esprit d'ambition noble, mais un écrivain d'un affreux style éléphantin. La sainte guerrière est un sujet qui a déçu tous ceux qui l'ont traité.

Si dédaigneux qu'il fût de toute vanité, Georges Sorel souffrait-il de l'obscurité qui enveloppait son nom? Il était sensible aux phrases qui le saluaient. Ainsi Paul Bourget, ayant élogieusement cité son œuvre, fut aussitôt reconnu par Sorel comme un esprit supérieur. « C'est un lapin! » déclarait Sorel, et cette appellation zoologique constituait dans sa bouche le plus haut témoignage d'estime. Bourget, qui avait toujours besoin de s'attacher aux pas de quelque maître, avait abandonné Taine pour Le Play et de Bonald. Il avait été heureux de trouver chez Sorel le mépris de la démocratie, et la netteté avec laquelle il en dénonçait les tares.

L'œuvre de Georges Sorel, longtemps obscur, encore peu connu, a porté ses fruits avec une surprenante rapidité. Mussolini le revendique pour son maître, et tous les dictateurs surgis dans le monde depuis quelques années ont tous plus ou moins, et même à leur insu, subi l'influence des idées jetées par Sorel. Les Anciens, quand la cité s'effondrait, s'abandonnaient à un tyran. Quand Rome

se sentait aux abois, elle allait supplier Cincinnatus de lâcher le mancheron de la charrue pour le timon de l'Etat. La démocratie aboutit nécessairement à la dictature. Quand elle a atteint le point culminant du désordre, le peuple réclame ou subit ce pis-aller, la dictature d'un homme ou d'un groupe. Le balancier politique va de l'excès de la licence à la privation des plus précieuses libertés. Car tous les gouvernements des temps modernes, quelle que soit leur forme, sont à base d'expédients. L'histoire est indéfiniment recommencée, mais l'enseignement de l'histoire ne sert de rien aux nations, de même que l'expérience d'un père n'est d'aucune utilité à son fils, puisque nul n'acquiert d'expérience qu'à ses dépens.

## *JEAN DOLENT*

Il y avait alors, au flanc de la colline de Belleville, cachée par les arbres d'un jardinet noblement sauvage, une maisonnette qui le dimanche était un rendez-vous d'artistes et de poètes. A l'intérieur, les murs, de l'antichambre au grenier, n'étaient que les supports de tableaux dont aucun ne pouvait choquer un œil d'artiste.

Là vivait, aux heures que lui laissait libres un emploi chez un batteur d'or, un personnage original et charmant, un « amoureux d'art », ainsi qu'il se définissait. Et cet employé modèle avait l'aspect négligent d'un gentilhomme bohème. Jean Dolent n'a point conquis une renommée bien étendue. Il en éprouvait quelque mélancolie, vite oubliée dans la joie que lui donnaient les pas de ses amis vers la gloire. « Maître de sa joie », se déclarait-il en tête d'un de ses livres. C'est l'affirmation d'un esprit libre. Est-il si libre qu'il le croit? Il est maître de sa joie, oui; mais il a une maîtresse : sa sensibilité. Et que voilà une personne rare! Elle a vu toute la vie et elle a gardé le parfum de l'ingénuité juvénile. Elle est grande dame par l'allure, et elle est belle fille du peuple par la bonhomie primesautière. Il est certain qu'elle habite un personnage bien original qui ne ressemble à aucun autre, et qui tra-

verse le monde en passant lyrique trouvant à ses impressions des formules frappantes. Il faut que cet homme qui sort bien rarement de son ermitage bellevillois laisse exhaler de son esprit et de son cœur un charme tout particulier pour qu'il attire à lui d'illustres amitiés qui lui resteront toujours fidèles. On est certain de ne jamais rencontrer dans sa maison quelqu'un de médiocre.

Nommerons-nous quelques-uns des amis qui viennent parfois passer là l'après-midi du dimanche? Voici un peintre très contesté, dont la noble tête portée haut s'incline pour le salut cordial avec une distinction parfaite et une courtoisie charmante. Il a les manières d'un gentilhomme d'art. Les critiques importants lui reprochent couramment de ne savoir ni dessiner ni peindre. En revanche, ses admirateurs le saluent très bas. C'est Puvis de Chavannes.

Un autre artiste également trop contesté : un sculpteur dont l'ardente barbe fluviale s'écoule au-dessous de deux petits yeux qui, à travers les verres de myope, semblent voir jusqu'au bout du monde : Auguste Rodin.

Un graveur, qui, s'il n'est pas l'égal des deux précédents, doit être considéré comme un très bel artiste, arrive de Sèvres, où il est attaché à la Manufacture : Bracquemond. C'est un des familiers de la maison. Mais l'énumération serait fastidieuse de tous les artistes qui y sont venus, appartenant à plusieurs générations : Ribot, Henner, Fantin-Latour, Dalou, et plus tard Gauguin, Maufra, Anquetin. Celui-ci, mort récemment, qui attend dans la tombe la place que lui doit la renommée, interdisait sévèrement toute parole sur la peinture à qui n'était pas peintre :

— Je ne connais rien à la poésie et à la littérature : je n'en parle pas. Vous ne connaissez rien à la peinture. N'en parlez donc pas!

L'excellent maître de la maison était un peu vexé de ce compliment.

Par une bizarrerie inattendue, on n'a jamais vu là un impressionniste ni un pointilliste, tandis que venaient

leurs remplaçants, ceux de l'école de Pont-Aven, les compagnons de Gauguin.

Un fidèle ami de la maison était un causeur très intéressant, peintre peu connu : Henri de Beaulieu, dont on voyait là des panneaux ardents et d'une belle tenue décorative. Il avait été l'élève de Delacroix et parlait abondamment de son maître :

— Ce qu'il était désagréable! Il grognait toujours.

Il se montrait donc ainsi dans ses dernières années. Mais il avait été dans sa jeunesse, aux temps romantiques, un brillant cavalier, un chanteur mondain. N'a-t-on pas cité ce mot d'une aimable femme du monde : — Quel homme charmant, Monsieur Delacroix! Quel dommage qu'il fasse de si mauvaise peinture!

Les murs ont des oreilles, et même aujourd'hui, grâce au microphone et au disque, on les a quelquefois entendus répéter ce qu'ils ont écouté. Au beau temps de la maisonnette de Belleville, le diable n'avait pas encore enseigné aux hommes les secrets qui permettent de mécaniser la voix. Aussi les murs n'ont-ils pas transmis les propos d'artistes qui les ont frappés. Mais Jean Dolent en a noté quelque-uns. Ils sont surtout intéressants par l'excessif. L'outrance de la parole, au cours d'une discussion passionnée, lui assure un accent plus saillant. Quelles ardeurs dans l'amour ou dans la haine d'une formule d'art! Aucun autre sentiment qu'une fureur esthétique. Les plus grands maîtres reçoivent leur volée de flèches. Mais ces impétueux critiques oublient que chez ceux-là, les fautes sont souvent volontaires. Quel est celui d'entre eux qui a dit : « Rembrandt, c'est faux : il éclaire de face ses figures qui ont le soleil derrière. » Et celui-là dit vrai. Mais il oublie que Rembrandt ne cherche pas son éclairage comme un photographe et qu'en soumettant la lumière à son génie, il tourne le dos à la nature pour pénétrer dans le surnaturel, sa vraie patrie. Quand un grand artiste du vers ou de la prose écrit une phrase incorrecte, il a pour cela ses raisons.

Parmi tous ces causeurs, il en est un qui s'exprime assez gauchement, selon une diction un peu pâteuse,

constamment hachée de *n'eucepas* pénibles. Mais souvent de ces paroles en bouillie jaillit soudain une phrase puissante, définitive, qui s'envole très haut. C'est Eugène Carrière : « Il n'y a pas en peinture l'équivalent de la victoire de Samothrace, ni chez Vinci, ni chez Dürer, ni chez Rembrandt. » Réfléchissez bien : c'est vrai. Et cela donne raison à Michel-Ange, qui, dans la hiérarchie des arts, place la sculpture au-dessus de la peinture.

Aussitôt découvert par Jean Dolent, Carrière devint l'ami le plus intime du cottage bellevillois. Son art, sa belle tournure d'esprit répondaient exactement au sentiment de Jean Dolent. Celui-ci avait remarqué, à un Salon, des tableaux d'un peintre inconnu qui travaillait durement dans l'obscurité et la pauvreté. Un jour, dans l'atelier d'un autre, il rencontra ce peintre : « Vous êtes Carrière. Eh bien; vous êtes l'homme dont la peinture me satisfait pleinement. » Ce fut le début d'une belle amitié. Et cette rencontre fut heureuse pour Carrière, qui dans la maisonnette trouva un autre ami, Gustave Geffroy, esprit probe, cœur noble. Celui-ci le fit connaître à son ami Clemenceau. C'est ainsi que Carrière fut tiré des temps difficiles. A cette époque, il daignait encore s'intéresser à la couleur. Il piquait dans un tableau la fraîcheur d'une note rose, l'ardeur d'un jaune d'or. Les murs de la maisonnette, habitués aux plus audacieux paradoxes, ne s'étaient pas écroulés sous cette boutade du graveur Bracquemond : « La couleur, c'est de la blague. » Et ceci était clamé au temps où triomphaient les Impressionnistes, dont la séduction sensuelle n'avait pas été longue à vaincre les résistances. En renonçant à cette séduction de la polychromie, Carrière perd un grand charme; mais son art monochrome gagne en intensité. Sa peinture deviendra une sorte de sculpture à deux dimensions, saillant sous les rapports des rayons et des ombres. Elle deviendra, par un dessin ferme et simplifié, l'expression d'une sensibilité douloureuse, éclairée d'une lumière tamisée par une brume un peu mystérieuse. Carrière qui volontiers coule sa pensée en formules, se répète constamment celle-ci : « Un tableau est le déve-

loppement logique de la lumière. » Carrière est né sculpteur, et il s'exprime par la peinture. Il y a peut-être eu un malentendu.

J'ai eu l'occasion de le voir plusieurs fois au travail. Précisément il me fut donné de le voir aux prises avec un sculpteur. C'est un dimanche, au printemps de 1900. Carrière va préparer la lithographie qui servira d'affiche pour l'exposition que Rodin va risquer seul sur la place de l'Alma. Au sommet d'un éperon, l'atelier domine la belle vallée de la Seine. Une blanche vision de cerisiers en fleurs traverse le vitrage. Carrière prend ses brosses pour faire un portrait de Rodin maniant un groupe de plâtre. Rodin est un bon modèle, lui qui est la terreur des modèles, auxquels il demande d'invraisemblables contorsions. Je regarde Carrière au travail. Son masque violent se tend comme la corde d'un arc. Ses yeux sont farouches comme ceux des chats quand ils regardent dans l'Invisible. C'est qu'il ne voit pas seulement la tête du grand statuaire, il voit tout ce qui frémit alentour. On dirait d'un fauve guettant la proie. Tout son corps est immobile comme les plâtres blancs qui glorifient l'atelier, fantômes de lumière. Seuls les bras remuent. Nous gardons le silence de ces statues. Mais si nous parlions, Carrière n'entendrait pas : il me paraît, comme la Sibylle sur le trépied, sourd aux voix humaines.

VICTOR-ÉMILE MICHELET.

# LOUIS LE CARDONNEL
## A FRIBOURG

—

*D'une suite de souvenirs littéraires que je publierai peut-être quelque jour et où le* Mercure *occupe une place importante, je détache pour ses lecteurs quelques pages évoquant le séjour que fit dans mon terroir, en 1909, l'abbé Louis Le Cardonnel.*

Nous sommes en 1909. Les vacances de Pâques m'ont ramené à Fribourg. Je me prépare à reprendre mon droit.

Assez paresseusement, je continue à écrire. Ce sont des articles de journaux, sur toutes sortes de sujets : littérature, beaux-arts, urbanisme et même politique. Bien entendu, je ne me demande jamais, avant de livrer ma copie à l'imprimeur, si je possède les connaissances requises pour traiter les problèmes que je prétends résoudre : la jeunesse qui n'aurait pas confiance en elle-même ne serait plus la jeunesse. C'est ainsi qu'un journaliste apprend son métier. Cette école de la presse ne forme pas toujours des écrivains, mais aucun homme de lettres ne la fréquente sans profit : les exigences de l'actualité, les chaînes de la besogne quotidienne imposent une discipline. Quiconque les a subies sait combien il est indécent de mépriser ceux qu'elles accablent de leur poids.

Je faisais aussi des vers. Beaucoup, heureusement, n'ont jamais vu le jour. Les moins médiocres, ou ceux que je croyais tels, je me décidais avec peine à les publier. Trouvaient-ils des lecteurs?

Par une aigre matinée de printemps, mêlée de soleil

et de pluie, je flânais par les rues de ma ville natale, lorsque j'aperçus, venant à ma rencontre, un prêtre au teint fleuri, au nez bourbonien, d'une taille plutôt petite, d'une démarche à la fois timide et majestueuse.

Au moment où j'allais le croiser, il s'arrêta, étendit les bras comme pour me barrer le passage et me dit en souriant :

— Bonjour, poète. Vous êtes bien celui dont on m'a parlé?

Ma réponse, dont je ne garde aucun souvenir, fut probablement stupide. Mais sa question me le fit reconnaître, bien que je ne l'eusse jamais vu.

Il s'appelait Louis Le Cardonnel. Depuis quelque temps, il vivait à Fribourg, au foyer d'un groupe d'Oratoriens qui l'entouraient d'une discrète admiration. Il avait alors quarante-sept ans. Il était l'homme d'un seul livre : un recueil de *Poèmes,* publié au *Mercure de France* en 1904. Venant d'Assise, où il laissait toute une troupe de disciples, il avait sans doute exprimé le vœu de découvrir dans sa nouvelle résidence des jeunes gens amis des Muses. Quelqu'un de son entourage devait m'avoir désigné à son attention. Tout de suite, j'eus le sentiment qu'il en savait plus long sur moi, rimeur inconnu, que moi sur lui, poète glorieux.

Nous fîmes ensemble, dès cette première rencontre, une longue promenade et nous nous quittâmes amis.

Pendant environ cinq mois, je le vis presque tous les jours. Je lui disais : « Mon Père »; il m'appelait son fils. Son exemple, ses conseils me furent précieux.

Né dans la lumineuse Valence, ayant longtemps vécu en Italie, l'abbé Le Cardonnel se sentait un peu exilé dans ce pays qui est le mien. C'est un pays austère, formé de vallons et de collines vertes, endeuillé par des forêts de sapins noirs. L'empire de la langue française n'y est séparé du monde germain que par la largeur d'une rivière. Une âme aussi latine que la sienne devait le trouver un peu âpre. Sauf, parfois, en été, sur quelque bord de lac, il n'y éprouvait pas cette douceur virgilienne qu'il a si bien chantée. Sous les nuages lourds que le

vent du Nord pourchasse à travers notre ciel, la Toscane et l'Ombrie continuaient à l'inspirer. Et mon amitié respectueuse ne pouvait pas lui faire oublier ces jeunes Ausoniens auxquels il avait enseigné avec tant de zèle les lois de l'art orphique et les secrets de la mystique chrétienne.

C'était un vrai poète. Il avait fréquenté, de 1884 à 1886, le *Chat Noir* de Salis. Il évoquait volontiers le petit salon de la rue de Rome où

> Stéphane Mallarmé, pacifique, aux doux yeux,
> Transmutait toute chose en or mystérieux.

Mais sa poésie n'est pas le jeu subtil dont se grisa l'auteur de *Feuillets d'album* et que devait rendre encore plus délié celui du *Cimetière marin.* Elle ne ressemble en rien à cette « poésie pure » qui mit aux prises, il y a quelques années, pour le plaisir des snobs, Henri Bremond et Paul Souday. C'est la poésie sans épithète.

Au temps de sa jeunesse, Le Cardonnel avait connu Verlaine. Il conservait de lui un souvenir tendre et miséricordieux :

> ... nous t'aimions, Paul Verlaine, versant,
> Martyr des passions, ton lamentable sang,
> Puis, la chair fatiguée et l'âme anéantie,
> T'en allant demander sa vigueur à l'Hostie.
> Elle te relevait : tu retombais encor,
> Mais pour te redresser vers le ciboire d'or !
> . . . . . . . . . . . . .
> D'un compagnon d'antan reçois ici l'Absoute...
> Oui, que la paix céleste en toi pénètre toute,
> Et que tu puisses, clair, et tes vains désirs morts,
> Aimer du grand Amour, sans terme et sans remords.

Le lyrisme des deux poètes s'abreuve à la même source. Verlaine, pour son malheur, n'a pas su vivre la foi qui l'animait : *Sagesse* demeure le plus beau fleuron de sa couronne poétique, mais l'humble sagesse de tous les jours n'a jamais habité sous son crâne.

Les premiers *Poèmes* de Le Cardonnel disaient les angoisses d'une âme qui cherche son Dieu, les ardeurs et

les fatigues de la poursuite, les embûches semées sur la route, puis les âpres sommets de l'ascétisme, gravis pieds nus et chair meurtrie, l'anéantissement dans la pénitence et les délices de la prière. Jusque dans les chants de triomphe et les hymnes d'actions de grâce, quelque chose d'inapaisé y demeurait, qui, plus tard, devait disparaître. A l'époque où j'ai connu Le Cardonnel, il composait, lentement, cette longue suite de chants, d'élégies, de méditations, qu'il publia en 1912 sous le titre de *Carmina Sacra*, où résonne une voix égale et pure, dont rien ne trouble plus la gravité hiératique.

J'ai assisté à la naissance d'une des plus belles parmi les pièces qui composent ce recueil. Cela vaut d'être conté.

C'était à Bellegarde, en Gruyère, où je séjournais, durant l'été de 1909, avec mon ami le peintre Hiram Brulhart. Nous habitions tout au bout du village, chez un paysan. Pour les repas, nous allions rejoindre à l'auberge l'abbé et sa compagnie. Parfois, tous ensemble, nous errions dans les pâturages ou dans les forêts d'alentour. Nous ne faisions pas d'ascensions, car, si Le Cardonnel ne craignait pas les lentes promenades, il n'avait aucun goût pour la montagne telle que l'aiment les alpinistes : les « monts » lui paraissaient « affreux », comme aux gens du XVIIIe, avant Gessner, Haller, Horace de Saussure et Jean-Jacques. Dans le pays qui environne Bellegarde, ce qu'il préférait, c'était une colline herbue, couronnée de quelques sapins, parce que sa forme ronde profilait sur le bleu du ciel une coupole aussi régulière, aussi romaine que celle des thermes de Dioclétien dans une esquisse de Claude Gelée conservée aux *Uffizi* de Florence. Cette colline, nous l'avions surnommée le Parnasse. Notre poète, la désignant à Brulhart dont il chérissait le prénom biblique, aimait à répéter :

— Hiram, vous serez mon architecte, vous me construirez un temple sur ce haut lieu.

Hiram avait beau dire que, s'il s'appelait ainsi, c'était parce que son père, franc-maçon, avait jugé spirituel de lancer un défi au curé de la paroisse : « le nom qui me

plaît ou pas de baptême : choisissez ». Le Cardonnel voulait que cette appellation fût le signe des hautes destinées promises au talent de mon ami. Il ne s'est guère trompé, car, si Brulhart n'a pas relevé les ouvrages du bâtisseur phénicien, son œuvre de peintre le place au rang des meilleurs et l'épreuve du temps ne pourra que le grandir encore.

Le Cardonnel, chrétien mystique, n'avait rien d'un sectaire. Sa religion, tout imprégnée d'humanisme, ne l'empêchait de sentir ni l'âpre grandeur de l'Ancien Testament ni les émouvantes beautés des fables helléniques. A ses yeux, le Christ n'était pas un Dieu morose, descendu sur la terre pour en bannir la joie, mais un « harmonieux Réconciliateur ». Sans doute ce poète n'avait pas l'âme théologienne. J'entends par là que, souscrivant à tous les dogmes de son Eglise, il ne croyait pas nécessaire, pour les défendre, d'attaquer sans relâche les « opinions de choix » que ses confrères nomment hérésies. Encore moins se souciait-il de « moraliser » ses disciples à la manière des prêcheurs de carême pour grenouilles de bénitier. Religion et poésie, pour lui, c'était tout un.

Bien qu'il aimât à parler de sa « conversion », j'incline à penser qu'il n'avait jamais perdu la foi de son enfance. Un de ses biographes (1) parle, il est vrai, de la « longue épreuve » qu'il eut à subir avant de trouver sa vraie voie. Il endura de cruelles souffrances : je ne songe ni à les contester ni à en réduire la mesure. Ce que je veux dire, c'est que les alternatives d'espoir et de doute dont son œuvre a conservé la trace relèvent moins d'une angoisse métaphysique, vouée à l'objet même de sa recherche, que d'une lutte intérieure, portant sur le choix des moyens qui s'offrent à l'âme chrétienne pour faire son salut. Ce douloureux débat se compliqua pour lui des déchirements que lui infligèrent ses camarades lorsque, le voyant se tourner vers la vie religieuse, ils le crurent perdu pour les lettres. Sa « longue épreuve », ce

(1) Albert de Bersaucourt : *Louis Le Cardonnel*, Paris, Falque.

fut surtout le combat qu'il dut affronter pour reconnaître enfin, envers et contre tous, que sa vocation était double.

Le prêtre, en lui, n'avait pas tué le poète. Comme tous les vrais lyriques, il gardait cette jeunesse du cœur que la plupart des humains perdent en abordant l'âge mûr. Sa gaîté était d'un enfant. Elle se manifestait quelquefois par une pointe de vanité, et de la plus gentiment puérile, qui lui faisait avouer l'ambition de s'élever très haut dans la hiérarchie de l'Eglise romaine. Il m'a conté que, se promenant un jour dans Assise, il avait entendu sonner, toutes ensemble, les cloches de la cité franciscaine : leur chant rythmait pour lui, avec une gravité joyeuse, des promesses de gloire. A son oreille, cela signifiait :

— Le cardinal, le cardinal Louis Le Cardonnel.

Cette allitération le ravissait, il ne se lassait pas de la répéter.

D'autres fois, il lui suffisait d'être évêque. Je portais — je porte encore — une chevalière dont la pierre assez opaque, d'un violet rougeâtre, ne rappelle que de loin l'améthyste.

— Donnez-moi votre anneau, me disait-il d'un air digne.

Le passant à son doigt, il s'exerçait à nous bénir. Ou bien il l'offrait gravement à nos lèvres.

Je ne crois pas le diminuer en rappelant que, fidèle à l'usage des poètes, il aimait le bon vin. Parlant d'un prélat italien qui lui avait témoigné quelque bonté, il en résumait la louange en ces mots :

— C'était un saint évèque : nous avons bu ensemble une fiasque de Chianti.

A Bellegarde, nous lui fîmes goûter du vin blanc de Neuchâtel. Comme il saisissait son verre :

— Mon Père, lui dis-je, prenez garde : c'est un vin parpaillot.

— Faisons-le entrer, répondit-il, dans le corps de l'Eglise.

Et il l'avala noblement.

Une autre fois, il nous apprit que Verlaine citait vo-

lontiers ce vers où Hugo, dans un poème célèbre à sa fille, lui dit que celle qui l'a mise au monde

Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel.

— Quelle mauvaise mère! ajouta Louis Le Cardonnel.

Il n'était pas alors l'ascète presque désincarné que nous dépeignent ceux qui l'ont connu dans les dernières années de sa vie.

De souvenir en anecdote, je me suis écarté de mon dessein. Je voulais montrer comment naquit un de ses chefs-d'œuvre, la *Nuit sur les Ecritures.* J'y reviens.

C'était, je l'ai dit, à Bellegarde, un soir d'été. Nous avions fait, entre amis, un dîner joyeux, suivi d'une promenade dans les rues du village. A la nuit tombante, l'abbé voulut rentrer et me demanda de le reconduire. L'ayant installé dans sa chambre d'auberge, j'allais me retirer. Il ne l'entendait pas ainsi, me fit asseoir auprès de lui sur un canapé comme on en voit dans les cures de campagne et se mit à lire son bréviaire. Il articulait lentement les paroles latines, d'une voix exaltée. Je me souviens qu'il s'arrêta sur cette phrase :

— *Et conculcabis leonem et draconem.*

A nos pieds, une mauvaise carpette, imitant une tapisserie au petit point, figurait un lion. Il lui adressa un geste imprécatoire. Puis, comme oppressé, il se dirigea vers la fenêtre et l'ouvrit. La nuit était sans lune, criblée d'étoiles.

J'entendis le poète s'écrier :

La colline a sombré dans l'horreur solitaire.

C'était cette colline de forme ronde, dont j'ai parlé et que nous appelions le Parnasse.

Il poursuivit :

Et la Nature a pris une noire beauté :
La lune, à l'éclatant et terrible mystère,
Ne montre pas ce soir sa face d'Astarté.

Je le ramenai devant sa table. Il s'assit, le bréviaire ouvert devant lui et, sur une feuille blanche, traça la première strophe du poème.

— Laissez-moi, mon fils, me dit-il, car, je le sens :

Il plane autour de moi d'invisibles présences.

Je m'empressai d'obéir.

Le lendemain, il me lut son poème, tel, à peu près, qu'il figure dans les *Carmina sacra,* pages 175 et suivantes.

Le 14 septembre 1909, Louis Le Cardonnel quittait Fribourg pour regagner Assise.

On s'étonnera peut-être que j'aie retenu cette date. L'explication est simple. Ses amis l'ayant déchargé de tous les soucis matériels dont s'accompagne un départ, le poète, une heure avant de prendre son train, se trouvait désœuvré. Cette heure, je la passai avec lui dans le jardin d'un hôtel tout proche de la gare. Il faisait chaud. Nous bûmes de la bière. Je tenais à la main la plaquette qu'Albert de Bersaucourt venait de publier sur la vie et l'œuvre de Louis Le Cardonnel.

L'abbé demanda de quoi écrire. La servante disposa sur la table de fer un encrier et une plume comme on en trouve dans les bureaux de poste. Sur la page de garde de la brochure, l'abbé, de son écriture lancéolée, traça douze vers, les signa et, sous son nom, inscrivit la date.

Ces trois strophes, dont je conserve le manuscrit dans sa forme première, on les trouvera, légèrement modifiées, aux pages 65 et 66 du recueil intitulé *De l'une à l'autre Aurore*. Le groupe de poèmes dont elles font partie s'appelle *Dans la lumière de Florence*. Mais elles furent composées à Fribourg, le 14 septembre 1909, dans l'après-midi, en attendant le train.

Je n'ai jamais revu Louis Le Cardonnel.

RENÉ DE WECK.

# LA
# CHANSON DU GRAND MEAULNES

—

Le mardi 22 septembre 1914, une section du 228ᵉ d'Infanterie se voyait chargée d'une opération de reconnaissance dans la région des Eparges : les Allemands devaient s'organiser dans les bois qui séparent Saint-Rémy de Vaux-les-Palameix. Avec ses trois officiers en tête, la petite troupe s'était à peine engagée sous le couvert, froissant le tapis des premières feuilles mortes, qu'une fusillade éclata. Les trois officiers tombèrent. Mais l'un des trois cadavres resta introuvable...

Au suprême instant, le sous-lieutenant Alain Fournier avait déserté pour certain Domaine Mystérieux dont il avait si longtemps cherché le chemin...

Sans doute, dans le fracas et l'angoisse des événements d'alors ne se rendit-on pas compte tout de suite de la perte que les lettres françaises venaient de faire : avec Péguy et de la Ville de Mirmont, elles n'en devaient pas faire de plus grave. Cependant le nom d'Alain Fournier était déjà presque célèbre. Et avant de l'avoir été auprès de la foule qui s'intéresse aux compétitions du Prix Goncourt — ce prix, le *Grand Meaulnes* faillit l'obtenir en 1913 — ç'avait été auprès des lecteurs des revues littéraires d'alors que ce nom, si pur et si simple, avait été cher. C'est au bas de contes comme *Madeleine, Le Miracle de la Fermière* ou *Le Miracle des trois Dames du Village* qu'ils apprirent à le connaître : et de tous ces contes apparaissait déjà, comme en filigrane, la figure de ce *Grand Meaulnes,* héros d'un livre qui devrait être

le livre de chevet et presque le bréviaire de tous ceux qui croient encore, en notre âge de matérialisme motorisé, que le rêve constitue une vraie vie fort capable de consoler de l'autre. Or Alain Fournier ne fut pas sans pressentir que ce rêve-là se situait aux confins de la musique.

Jusqu'à quel point cependant fut-il musicien? Ou du moins, pour user d'un mot qu'il eût aimé aussi peu que moi-même, mélomane?

C'est ce que je voudrais examiner dans les pages qui suivent.

§

Y avait-il là-bas, à Epineuil-le-Fleuriel, dans la maison de l'enfance, un piano? Je ne veux le savoir que par la correspondance qu'il échangea avec Jacques Rivière, par cette correspondance vraiment fraternelle avant la lettre, si j'ose dire, puisque Jacques Rivière, on le sait, devait épouser sa sœur Isabelle tendrement chérie.

Ma sœur, écrit-il à Jacques Rivière, jouait pendant les vacances un morceau qui donnait une émotion mélancolique trop douce, d'une douceur qui donne la fièvre et fait penser à la mort. C'était sans valeur sans doute, et intitulé *Le Lac de Côme.*

Et autre part :

Il est neuf heures et il fait un grand froid de décembre. Je suis en étude entre une lampe qui me fait mal aux yeux et le poêle éteint. A l'autre bout de la grande salle déserte, quelqu'un s'écoute chanter *Quand les lilas refleuriront.* Je songe que quelque part il y a sûrement des âmes infiniment délicates et ignorantes que cette misérable chanson, comme les plus belles, a désolées.

*Quand les lilas refleuriront* ou *Le Lac de Côme :* c'est bien sûr « sans valeur aucune », ces très pauvres musiques-là. Mais pour des êtres aussi sensibles que lui, la musique, comme les paysages, ne se sépare jamais d'un état d'âme. *Le Lac de Côme* et *Les lilas,* c'était bien la

maison engourdie dans la chaleur des grands mois d'été, le lycée engourdi dans le froid des grands mois d'hiver. C'était — en sombre ou en clair — l'enfance, musique informulée...

Combien plus chères que ces musiques-là lui sont cependant les chansons populaires! Celles du Valois, un siècle plus tôt, avaient séduit Gérard de Nerval. Qu'Alain Fournier n'ait pas connu l'œuvre de Gérard, c'est possible, c'est même probable : son *Grand Meaulnes* n'en reste pas moins le grand frère de *Sylvie*. Mais l'œuvre du Fol Délicieux ne serait pas ce qu'elle est sans les vieilles rondes aux gazons de Mortefontaine : *Quand Biron voulut danser* ou *Trois filles dans un pré*. Tout à fait digne de ces authentiques chansons-là, la vieille complainte de la Fête Etrange du *Grand Meaulnes :*

Mes souliers sont rouges,
Adieu, mes amours!
Mes souliers sont rouges,
Adieu pour toujours!

Cependant dans sa correspondance, il parle quelque part du *Pont d'Avignon*.

Le *Pont d'Avignon*. En cherchant au fond de son cœur, dit-il, on ne trouve plus guère que de petites choses comme ça qui vous font dire français. Mais c'est là une valeur éminemment suggestive. Il faut du génie, dit Debussy, pour que la musique nouvelle vous redonne aujourd'hui, tout d'un coup, ces mêmes impressions.

Parenthèse : qu'on ne s'étonne pas trop de voir ainsi le maître de *Pelléas* rejoindre l'anonyme du XVIII^e siècle qui chanta puérilement les cérémonies saltatoires auxquelles incite l'ouvrage d'art de Saint-Bénazet. Ce sont là de ces choses dont les simples de cœur, mieux que les érudits, peuvent avoir l'intuition. Pendant la guerre, une sentinelle allemande entendant un mien ami prisonnier chantonner les premières mesures de *l'Après-Midi d'un Faune* lui dit avec simplicité : « Schön fransozich folklore... »

Cette parenthèse fermée, voyons comment Alain Fournier nous a lui-même ramené à ce Debussy, musicien auquel il avait voué une ferveur presque exclusive. Il y a, en musique, Bach et Mozart, Beethoven et Wagner, et même Chopin ce fuyant, insaisissable Chopin que Liszt disait habiter le pays des fées, ce qui aurait été suffisant pour le rendre cher à Alain Fournier. Cependant, nomme-t-il Chopin, Bach ou Mozart? Je ne le crois pas! Et quant à la musique contemporaine — la sienne, celle d'entre 1900 et 1914 — elle semble presque tenir pour lui entre le « beaucoup de bruit pour rien » de Gustave Charpentier et la « sottise inimaginable » de Jean Nouguès. La *Symphonie Espagnole* de Lalo fait figure d'un savant exercice, complètement dépourvu d'intérêt. Franck est régulier, calme, trop simple « avec un chant trop fait pour aller avec l'orchestre ». Si Jacques Rivière le moque d'être de l'avis de certain F..., il n'est cependant pas loin de considérer, avec lui, d'Indy comme « de la musique historique ». Enfin Ravel, le jeune Ravel, ne trouvera ni grâce, ni audience auprès de cet intransigeant « pelléastre », que rend sourd une passion partisane :

C'est mauvais cette *Barque sur l'Océan*. Ravel croit-il vraiment faire du Debussy? En supposant cela, il a évidemment pensé au *Dialogue du Vent et de la Mer* où se décrit si délicieusement le spectacle intérieur d'une âme inquiète, exultante, chantante et tourmentée en face de la mer. Lui, le jeune homme, n'a vu qu'une harmonie imitative qui s'en va à vau-l'eau.

Nouvelle parenthèse : tout cela ne permettrait guère de garder des illusions sur les dons innés d'Alain Fournier critique musical. Sait-on cependant comment un homme qui, pour n'avoir rien eu d'un grand critique n'en tint pas moins jadis une place considérable dans cet art, sait-on comment Willy, pour le nommer, apprécia les premières pages de Maurice Ravel? « Ravel, un débutant médiocrement doué... »

Cette seconde parenthèse close comme la première,

constatons que c'est aux lisières de *Pelléas* que Jacques Rivière, en 1908, devait découvrir *Boris Godounov.*

Les mélodies y jaillissent d'un seul coup et vous cinglent et vous enveloppent comme un coup de vent imprévu. Je crois que je vais dire Moussorgsky, comme je dis Debussy et Claudel.

Et voilà qui fait déjà pressentir en Jacques Rivière le futur auteur d'*Etudes* (1925).

Mais si, dès 1908, Jacques Rivière a *Boris Godounov, Pétrouchka,* dès sa parution, appartient à Alain Fournier. L'œuvre de Strawinsky n'a certes point manqué de commentateurs. Je ne sais pourtant s'il en est qui y ont mis plus de pertinente poésie qu'Alain Fournier.

Je ne vois *Petrouchka,* dit-il, ni primesautier, ni léger, ni bondissant, mais bien plutôt lourd et compliqué et inquiétant, inextricable et précis comme un rêve, comme les couloirs d'une ville inconnue où l'on s'enfonce dans la nuit. Et sur la dixième place, on retrouve la même parade et le même tambour. Et dans la trentième chambre, une petite angoisse nous saisit : on a peur de ne plus trouver la porte pour sortir. Trois marionnettes entrent alors en crevant les murs, et l'on se retrouve dans les coulisses de la parade. C'est là qu'on apprend enfin la vérité sur la tragique histoire et les amours mécaniques de Polichinelle. Invention prodigieuse, divertissante et tragique, logique et burlesque. Elle ne peut se comparer qu'à celle du rêve, toujours la même et toujours une autre, le rêve où je galope avec des éclats de rire dans toutes les chambres de mon cerveau.

Cependant ce n'est ni *Petrouchka* ni *Boris Godounov* qui empêcheront jamais les deux amis de revenir à Debussy, à leur Debussy : « Que Debussy est grand! », « Que les debussystes sont bêtes! » Voici par exemple, Jacques Rivière à une reprise de la *Damoisele Elue :*

*La Damoiselle Elue :* intelligence exquise, subtile, vaporeuse, bleue et monotone comme le poème. On n'attend plus que l'âme...

Et voici Alain Fournier à la première de *La Mer*, « qui n'a pas un grand succès ».

Le premier mouvement comme des bribes de symphonies qui sortent avec les vagues, passent sur l'eau et y retombent. Le second mouvement un peu trop d'un virtuose. Le troisième, une merveille.

Enfin, voici Alain Fournier et Jacques Rivière l'un ou l'autre, l'un et l'autre à *Pelléas*. — « On joue *Pelléas* tel jour, vas-y. » — « Tu n'as pas été voir *Pelléas*. » — « J'ai revu *Pelléas*. » — « Pardon de t'avoir soupçonné d'infidélité envers *Pelléas* : j'ai su qu'on ne l'avait pas joué. » — Etc., etc... Inutile même qu'ils en parlent : le désir, l'appétit de *Pelléas* est dans tous les points de suspension de leurs lettres. Dans l'esseulement, dans le « lonelyness » d'un dimanche de Londres — Alain Fournier qui n'est pas encore en voie de devenir romancier est allé faire un stage en Angleterre — *Pelléas* devient « tout ce qu'il y a au monde de lointain, de français et d'ami ».

Toute cette correspondance se situe entre 1905 et 1908. En cinq ou six ans (*Pelléas* est, on le sait, de 1902), la jeunesse intellectuelle n'avait pas perdu l'habitude de monter « là-haut » les soirs où l'Opéra-Comique consentait au miracle. Nos deux amis en rêvent la nuit et s'en écrivent le lendemain. « C'est admirable à toi, dit Jacques à Henri, d'avoir si bien deviné Debussy. » Il a raison. Jugez-en plutôt :

La musique, écrit-il, fait craquer de toutes parts ce poème, ce poème monotone de la poésie de l'amour, de la fièvre, des parcs, de la fraîcheur, de la mer qui y était implicitement contenu. La mer surtout, le rôle de la mer dans *Pelléas*. Quand je dis surtout, je veux dire par exemple.

Et autre part :

La mélodie rejoint les plus libres mélodies intérieures et les plus frustes accords de la voix humaine. C'est comme

un chant de l'au-delà dont la parole humaine est le grossier écho.

Mais ce chant de l'au-delà, n'est-ce pas celui dont nous devinons nous-mêmes l'écho, l'écho assourdi, indistinct dans telle phrase d'un de ses premiers contes : *L'Amour aime les lieux abandonnés?*

Eternellement nous nous parlerons ainsi tout bas, comme deux enfants qu'on a mis dormir ensemble la veille d'un grand bonheur, dans une maison inconnue...

...Voire dans cette autre phrase qui clôt la *Partie de Plaisir* dont le dédicataire n'était d'ailleurs autre que Debussy lui-même.

Une de ces femmes dit que tout est vain, que tout va s'évanouir, et que c'est une gloire pourtant. Celle que j'entends ainsi parmi toutes les autres est descendue la première, à l'heure où tout se mourait d'ennui en ce morne château, sur la colline grise qu'un orage semblait sans cesse menacer. Regardez comme elle est blonde et pâle sous son grand parasol noir.

Sans doute est-il bien permis à certains — j'en suis! — de voir la muse de Claude de France autrement que « pâle et blonde ». Il n'est pas moins vrai que c'est par son truchement qu'Alain Fournier a écouté, a fait sien quelques-uns des plus émouvants balbutiements de Maeterlinck; et le *Grand Meaulnes* s'en souviendra. « Je n'ai rien vu. Il n'y avait personne. Il n'y aura jamais personne. » Cela est dans le *Grand Meaulnes;* cela aurait pu être dans *Pelléas.*

D'ailleurs, dira-t-on jamais tous les regrets, tous les songes, tous les souvenirs, tous les rêves qui cristallisèrent autour de ce sujet qu'Alain Fournier porta toujours en lui, autour de ce roman qui fut l'œuvre de sa vie écourtée? Le 17 mai 1907, il entend la *Pastorale* de Beethoven.

Je ne sais rien de plus grand, dans aucun art, que la première partie de cette œuvre, écrit-il. C'est bien la paix,

l'apaisement à la lisière de mes grands bois et toute la douce histoire.

Le 2 novembre 1905, il parcourt le Salon d'Automne et y remarque un petit tableau signé Decoté.

Une pianiste, le dos tourné, blonde, un grand manteau marron. Je ne pouvais m'en aller. Depuis deux mois, je n'avais pas eu un réveil aussi précis du souvenir. C'était à mourir, à jurer que c'était elle, grande, la tête un peu tombée, un soir.

Elle : celle-là qui dans « la douce histoire », au soir des noces, un grand manteau marron jeté sur les épaules et tournant le dos, jouera très doucement des airs de ronde et de chansonnettes... pour six ou sept petits garçons ou petites filles rangés comme sur une image, sages comme le sont les enfants lorsqu'il se fait tard. Et pourtant, malgré leur sagesse, ce petit salon n'est point attenant au *Children's Corner* où s'attardera l'esprit amusé de Debussy. Et le Pays sans Nom n'est point en terre d'Allemonde mais en Sologne.

« Ma prose serait à ce langage (celui des paysans Solognots) ce qu'est peut-être Debussy à la parole humaine », a-t-il dit quelque part. Soit. Mais qu'est-ce donc ceci sinon une leçon d'art? Debussy, qui fut un prestigieux artiste, en pouvait-il donner une autre à Alain Fournier, qui ne fut jamais qu'un grand enfant triste?

Certes, entre Alain Fournier et Debussy, on retrouve une identique réserve dans le lyrisme, une pudeur identique des choses du cœur. Maxime Jacob a cru pouvoir ajouter : « Un même sens du mystère, un même mystère des destinées. » Mais voilà bien ce que je ne crois pas! Chez Debussy, le mystère est statique : les choses et les êtres y baignent. Et si elle n'était sans nom, la destinée serait chez lui comme cette Anankè des vieux Grecs, laquelle était aveugle et sourde. Chez Alain Fournier par contre, le mystère vient du fond des paysages. Et le destin là n'est rien de plus que celui que tout homme écoute en soi. Car ce destin a une voix : c'est un

appel dans le vent qui dit l'autre part et l'aventure. Mélisande ne sera jamais que la plus troublante des princesses de rêve. Mais peut-être existe-t-il encore aujourd'hui, dans quelque maison bourgeoise de province, une dame aux cheveux blanchissants qui, parce qu'elle fut jadis Yvonne de Gallais, sait le dernier mot de la douce histoire— le dernier nom qu'Henri aura murmuré, qu'il aura « chanté » en désertant dans les grands bois sombres de la Woëvre, un jour de fin septembre d'il y a plus de vingt ans...

JOSÉ BRUYR.

# LE SÉJOUR D'APOLLINAIRE EN RHÉNANIE

—

Quand nous commençâmes à rechercher sur place les traces du passage d'Apollinaire dans notre pays rhénan, nous revenions justement d'un voyage d'information à Paris. Nous y étions venus dans l'intention de recueillir le plus d'indications possibles sur la vie et la personne d'Apollinaire en vue d'écrire une biographie — qui manque — base indispensable de tout raisonnement sur l'œuvre. Ce qui nous avait facilité de beaucoup notre tâche, c'était le fait que nous pouvions parler à beaucoup d'anciens amis d'Apollinaire. C'était là un procédé d'investigation autrement agréable que de compulser des paperasses et de récoler des documents. Nous avons dit déjà autre part combien nous regrettions qu'Apollinaire ne fût plus là pour nous renseigner lui-même. Les récits de ses amis nous dédommageaient en quelque sorte. La plupart d'entre eux étaient des écrivains ou des poètes. Ils savaient donc conter et recréer leur sujet. Souvent, l'homme dont ils m'entretenaient me paraissait être si sensiblement vivant dans leurs paroles que l'on pouvait presque croire à la présence de son âme. Comme le sang faisait revivre les âmes pour Ulysse, la chaleur de l'amitié avait ici le pouvoir de faire apparaître l'ombre du mort. Nous n'aurions rien désiré de plus que de pouvoir appliquer aussi cette méthode « vivante » quand, après notre retour en Rhénanie, nous y poursuivîmes nos recherches. Mais alors les perspectives n'y pouvaient

qu'être bien moins favorables qu'à Paris. Depuis le passage d'Apollinaire, une trentaine d'années s'étaient écoulées. Nous avions peu de chance de rencontrer quelqu'un qui se souviendrait encore du petit précepteur qui, en somme, n'avait passé que quelques mois dans un « patelin » obscur, perdu entre Bonn et les Sept Montagnes. Une seule possibilité s'offrait : retrouver les membres de cette famille de Milhau où Apollinaire avait exercé son préceptorat, comme je venais de l'apprendre à Paris du « certificat de service » (que nous avons publié autre part). Mais cette famille, justement, se dérobait à nous. J'appris bientôt qu'elle avait vécu, jusqu'en 1931, tout près de moi, à Cologne, à portée de la main, pour ainsi dire. En 1931 justement, était morte la personne de la famille la mieux placée pour me parler d'Apollinaire : Gabrielle de Milhau, celle-là même qui avait été confiée aux soins pédagogiques du poète. Sa mère, dont le certificat de service portait la signature, n'était morte qu'un an avant elle. C'était un complot de la mort avec l'oubli contre le souvenir. A Cologne vivait bien encore le mari de l'ancienne élève d'Apollinaire, un chirurgien, venu de Grèce. C'est par lui que j'appris toute cette chronologie attristante. Il ne savait rien d'Apollinaire, ayant épousé la comtesse Gabrielle assez longtemps après le séjour d'Apollinaire dans la famille. Ce commencement de recherches n'était pas encourageant. Cependant, toutes les ressources n'étaient pas épuisées. Il nous restait de questionner les habitants du petit hameau de Bennerscheid, où est situé Neu-Glück, la maison de campagne de la famille de Milhau. C'était là qu'Apollinaire avait passé la plus grande partie de son séjour rhénan. Beaucoup de lettres qu'il avait écrites ou reçues pendant ce temps et que nous venions de voir à Paris portaient cette adresse (1).

Cette enquête nous amusait. Elle éveillait un peu notre sens sportif et aussi notre sens de l'humour.

(1) Cf. Notre article sur *Apollinaire en Rhénanie et les « Rhénanes » d' « Alcools »* dans le *Mercure de France* du 1er août 1933, où nous donnons une description sommaire de la maison de Neu-Glück et du village.

Nous nous voyions partir à la fois en détective et en collectionneur de récits populaires, chargé de recueillir pieusement de la bouche des anciens du village les traditions orales relatives au passage d'un demi-dieu mythique. Cette fois, nous fûmes plus heureux. Les propriétaires actuels de la maison de Neu-Glück nous présentèrent à un habitant dont ils disaient que, si quelqu'un était susceptible de pouvoir me renseigner, ça serait bien lui. En effet, nous ne fûmes point déçus! Il l'avait connu, Horatio! M. Johannes Dahs n'est pas l'ancêtre du village, loin de là; il doit avoir une soixantaine d'années. C'est dire qu'au temps du séjour d'Apollinaire, en 1901 et 1902, il en avait tout juste la moitié. Du reste, M. Dahs n'est pas n'importe qui à Bennerscheid. S'il n'en est pas l'habitant le plus âgé, il en est du moins le plus riche et, partant, le plus considéré. Un de ses fils est avocat à Bonn, il le proclame lui-même avec toute la fierté et tout le respect des paysans pour les enfants montés plus hauts qu'eux-mêmes. Il était visible qu'on l'interviewait pour la première fois. Ce n'est pas un interlocuteur trop loquace; il faut le presser de questions, mais sa mémoire d'homme qui n'a ni lu ni appris trop de choses disparates le sert bien. « Ach ja! le jeune précepteur français de la petite comtesse! Ah! oui, « Kostro », il s'appelait, n'est-ce pas? » Ils se sont bien connus. Ce précepteur d'une famille aristocratique aimait bien la compagnie des gars du village. Mais c'était avec lui qu'il s'était lié le plus. L'impression d'ensemble qu'il garde de lui est surtout celui d'un joyeux compagnon et bon buveur. Ils se sont tenu tête dans bien des beuveries. Le petit trou de village où nous sommes ne possède pas de cabaret — ni d'église non plus, partant. Pour boire, il fallait aller au village voisin, plus grand, et il m'en montre le clocher de la main. Il n'arrivait pas trop rarement qu'après ces excursions prolongées fort avant dans la nuit, tous deux se retrouvassent le lendemain dans un des fossés de la route.

Mon interlocuteur garde, me dit-il, des preuves visibles de l'amitié d'Apollinaire, et j'ai de la peine à ne pas

laisser trop paraître ma curiosité. Il disparaît dans la chambre voisine et revient avec trois cartes postales qu'Apollinaire lui a écrites après son retour en France. Elles sont datées successivement du 5 janvier 1903, du 5 mars 1903 et du 13 juillet 1904. Elles portent comme adresse : 23, rue de Naples, et sont signées : Wilh. de Kostrowitzky ou Kostrowitzky tout court. Elles sont écrites en langue et en écriture allemandes. On lit sur la première : « 1.000 herzl. Glückwünsche zum Jahreswechsel. Wie sehr ich ihr Glück wünsche das wissen Sie ja! Schreiben Sie doch! » Traduction : « 1.000 salutations cordiales pour le nouvel an. Combien je souhaite votre bonheur, vous le savez! Ecrivez donc! » Les deux autres sont plus courtes : « Die besten Grüsse » (mes meileures salutations), et : « Die besten Grüsse sende ich Ihnen » (Je vous envoie mes meilleures salutations). Ces quelques mots ne contiennent rien de très important, il est vrai. Ils ne résolvent pas de grands, grands problèmes ni n'apportent de précisions nouvelles. C'est autre chose qui donne leur prix à ces brèves salutations, c'est que pendant trente ans un paysan de la Rhénanie a gardé ces cartes d'un ancien compagnon français, ces paysages d'une ville qu'il n'a jamais vue. C'est vraiment « religieusement » qu'elles ont été gardées dans l'armoire du salon où se conservent les choses précieuses des petites gens : photographies de première communion, couronnes de mariage, décorations de guerre, trophées de concours de gymnastique. Mais ce qui rend ces cartes jaunies plus touchantes encore pour moi, c'est qu'elles portent les seuls mots de langue allemande que j'aie jusqu'à maintenant vus écrits de la main même d'Apollinaire. Ils sont tracés d'une écriture allemande laborieuse, rendue presque enfantine par la nécessité de dessiner des lettres auxquelles la main n'était pas accoutumée. Je demande à M. Dahs ce que savait Apollinaire de la langue dans laquelle il a écrit ces cartes. Il paraît qu'à son arrivée il n'en savait pas un seul mot, mais qu'à la fin de son séjour il avait fait beaucoup de progrès et pouvait s'entretenir très bien en allemand.

J'aurais bien aimé emporter ces trophées. Voyant cependant combien mon paysan était fier de les posséder et quel soin il avait mis à les conserver si longtemps, je ne pus me résoudre à formuler ma demande. Je me contentai donc de les copier.

Au cours de la conversation mon interlocuteur m'apprend qu'Apollinaire n'était pas le seul précepteur de la famille. Pour chaque matière, la petite comtesse avait son professeur. Il y avait, en dehors d'Apollinaire, un peintre italien, ou hongrois qui enseignait le dessin, et une Anglaise qui enseignait sa langue maternelle. « Une jeune Anglaise? » Je deviens du coup plus attentif et plus curieux encore. A Paris, dans une correspondance inédite d'Apollinaire dont une main amie m'avait montré quelques passages, j'avais vu une lettre où il était question de la *Chanson du Mal-Aimé* et où Apollinaire disait que son poème avait été composé en 1903, en souvenir de son premier amour de jeunesse : « une Anglaise rencontrée en Allemagne ». Ces quelques mots avaient déjà jeté bien des lumières nouvelles sur ce poème, résolu bien des questions et bien des doutes. Mais les renseignements relatifs à cette mystérieuse Anglaise, dont, jusque-là, on n'avait rien su du tout, étaient très maigres. Sauf son existence, j'ignorais encore tout d'elle : son nom, les circonstances de la rencontre, son extérieur, etc. Je me mis donc à questionner avidement M. Dahs. Ce que j'appris était le complément tant désiré de la lettre inédite. Oui, elle avait bien été dans la famille de Milhau en même temps qu'Apollinaire. Elle était venue d'un faubourg londonien, Clapham, où son père était chef des services de la poste. Elle n'était pas professeur de son métier. La comtesse de Milhau l'avait emmenée par amitié pour en faire une demoiselle de compagnie de sa fille. Elle s'appelait Annie de son prénom. Son nom de famille était prononcé par mon interlocuteur d'une façon que l'on transcrirait à peu près « Playden » en anglais. Mais on sait qu'en Anglais les noms propres font fi de toute orthographe régulière. Notre transcription ne possède donc qu'une valeur phonétique et

approximative. A entendre le prénom d'Annie, je me rappelais quelques titres de poèmes d'Apollinaire : *Annie* dans *Alcools, Dans le Jardin d'Anna,* de *Il y a* et ces vers de *La Colombe Poignardée* dans *Calligrammes :*

Douces figures poignardées, chères lèvres fleuries
Mia Mareye
Yette Lorie
Annie et toi Marie
où êtes-
vous ô
jeunes filles.

Il n'y avait plus de doute. C'était bien elle, « ...celle que j'ai perdue l'année dernière en Allemagne ». Je demandai quel air elle avait : le type bien anglais, blonde et fine. Et je vois devant mes yeux Ilse de *La Rose de Hildesheim.* « Ses cheveux, d'un blond pâle avaient des reflets un peu dorés et donnaient l'impression d'un clair de lune. » Et un peu plus loin : « Son père ayant été autrefois en Amérique, y avait épousé une Anglaise. » J'avais longtemps déjà soupçonné que cette description de la belle Ilse n'était pas inventée de toutes pièces, que, de plus, ce conte tout entier reposait sur des données biographiques du séjour d'Apollinaire en Allemagne. A présent j'étais sûr que le portrait était fait « d'après nature », ou peu s'en faut. Les attaches américano-anglaises n'étaient pas là par hâsard. J'en savais assez. Je quittai enfin mon interlocuteur qui me parut pousser un petit soupir de soulagement.

J'avais donc vu et entretenu en Allemagne quelqu'un qui avait vu et entretenu Apollinaire. L'échec que j'avais essuyé était en quelque sorte réparé. Des lacunes importantes étaient comblées par les indications de mon témoin. Mais la chance me favorisa encore. Je fus, dans la suite, assez heureux pour recueillir les dépositions d'un témoin français. Le chemin qui me conduisit dans cette direction fit bien des détours.

Au cours de mes recherches, je m'étais mis à réunir tous les articles qu'Apollinaire a écrits, dans l'intention

d'esquisser une bibliographie de ses débuts littéraires. Il y en a un bon nombre, inconnus ou oubliés. (Dans une annexe de notre thèse, nous en donnons la liste complète). Ils sont éparpillés dans les numéros de *La Grande France*, de la *Revue Blanche*, de *L'Européen*, de *La Plume*, etc. Ils n'ont pour la plupart qu'une valeur documentaire. C'était pour Apollinaire un apprentissage du journalisme. Ils traitent de politique, d'art et de littérature. Un de ces récits de voyage, dans la *Grande France* de février 1902, est intitulé *Le Prestige Français en Allemagne*. Apollinaire y parle de l'estime où, au temps de son séjour, les choses françaises étaient tenues chez nous, et il s'appuie sur le grand nombre de livres français traduits en allemand ainsi que sur la connaissance, très répandue encore, de la langue française en Allemagne. Après cette heureuse constatation vient une restriction : « Mais toute règle comporte des exceptions, et l'on a vu, à Bonn par exemple, où fut donné le premier élan à la romanistique, des candidats pouvant improviser un discours en langue romane, mais incapables de prononcer une phrase correcte en français moderne. Il faut ajouter qu'à Bonn, du moins, ce fait ne se reproduit plus et que M. Eugène Gaufinez, le distingué professeur de littérature française à l'Université, enseigne à ses élèves, et notamment au prince héritier, le français le plus pur. » Cette allusion à la faculté romanistique de Bonn, dont moi-même ai fait partie, me touchait de près. De plus, le nom du professeur Gaufinez, cité avec tant d'estime dans ces lignes, m'était familier. J'avais été l'élève de M. Gaufinez au début de mes études à Bonn, en 1929. Pour nous autres étudiants, M. Gaufinez était un objet d'intérêt particulier. Nous savions qu'il avait été précepteur du Kronprinz. On disait que c'était en raison de ce titre que la république lui avait laissé sa chaire. Un des nombreux paradoxes de cette république au cœur libéral; paradoxe, toutefois, dont nous n'avions qu'à nous féliciter! On aimait à fréquenter les cours de ce professeur ancien régime. On y pouvait rencontrer, courbées sur un exemplaire du *Roman de la Momie*, les jeunes étudiantes

allemandes fraîchement rentrées d'un séjour à Paris, car M. Gaufinez avait l'air distingué et, pour nous, très français. Le ton dont Apollinaire citait dans son article le nom de mon ancien professeur me paraissait trahir je ne sais quoi d'intime. C'était une tournure de phrase plus que superficiellement polie, un de ces gestes amicaux qu'on adresse à une personne de connaissance. Il n'était pas tout à fait improbable, après tout, que le professeur de français de l'Université de Bonn et le précepteur français d'une famille des alentours se fussent un peu connus. A l'époque où je lus le nom de M. Gaufinez dans la *Grande France,* il n'était plus à son poste de Bonn. Mais il n'était pas difficile d'obtenir dans cette ville son adresse de Genève, où il s'était fixé depuis. Je lui écrivis et voici ce qui me fut répondu par une prompte lettre :

Oui, certes, je me suis souvenu, en vous lisant, des quelques rapports que j'ai eus, il y a une bonne trentaine d'années, avec le jeune G. de Kostrowitzky. Malheureusement, ces rapports ont été trop courts et trop superficiels pour que mes souvenirs vous puissent être de quelque utilité. Le futur Guillaume Apollinaire m'a rendu, en ce temps-là, visite, comme le faisaient la plupart des étudiants français qui séjournaient à Bonn plus ou moins longtemps. Je vois encore un jeune homme doux et modeste, un peu timide, franchement sympathique, d'esprit fin et d'une intelligence au-dessus de la moyenne. Comme son être me plaisait, je l'avais engagé à revenir me voir. Il revint en effet une fois, s'excusant de ses rares visites par ses occupations de précepteur, ses voyages avec la famille de son élève et son désir de profiter de ses quelques loisirs pour voir un peu les bords du Rhin pour son propre compte. J'ai remarqué alors que les paysages l'attiraient plus que les villes. Il se disait très content dans la famille Hölterhoff, où l'on n'entendait, paraît-il, parler que le français. « A ce compte, lui dis-je, vous risquez de quitter l'Alemagne sans savoir parler l'allemand! — « Que voulez-vous, me répondit-il, il faut d'abord vivre! » et j'appris que ses moyens ne lui permettaient pas de mener une vie d'étudiant à Bonn et que d'ailleurs il ne comptait

pas enseigner l'allemand plus tard. Aucune allusion à sa vocation poétique, ni à sa peut-être naissante activité littéraire. Voilà, cher Monsieur, les seuls souvenirs personnels qu'il me soit possible de vous offrir sur Guillaume Apollinaire en Rhénanie.

M. Gaufinez a tort de vouloir déprécier son témoignage. Nous avions pu déduire déjà une grande partie des faits qu'il allègue d'une analyse serrée de l'œuvre. Mais ce procédé laborieux de conjectures et d'hypothèses ne donne jamais que des vérités chancelantes. Ce sont toujours des enfants fragiles et comme frileux. Issus de l'union logique entre la pensée et le papier, ils gardent la marque de leur origine : ils restent anémiques, menant une existence précaire dans l'empire des choses suspectes, vivant dans la peur continuelle d'être démentis, exposés au souffle du doute. C'est donc toujours avec un soupir de soulagement que l'on salue les vérités directes et vivantes qui, comme celles que M. Gaufinez nous apprend dans sa lettre, viennent charitablement étayer un édifice d'hypothèses. Un paysan rhénan se rappelle un compagnon bon buveur, et un professeur français évoque un jeune homme timide, sympathique et intelligent. Réjouissons-nous que grâce à ces deux hommes, le souvenir ait triomphé encore une fois de l'oubli et de la mort.

E. M. WOLF.

# UNE TRAGÉDIE RUSSE

## RÉCIT HISTORIQUE

—

### I

L'histoire de Russie foisonne de personnalités curieuses.

Le comte Alexis-Andréevitch Araktchéev en est une, particulièrement complexe et étrange, mais attirante parce qu'il a réuni sur son nom l'unanimité dans la haine et le blâme et qu'à la suite des contemporains, les historiens n'ont eu de cesse de le couvrir d'opprobre avec un rare ensemble, à quelque époque et milieu qu'ils appartinssent.

Après avoir déblayé le terrain des témoignages douteux, des affirmations sans preuves ou contradictoires et des critiques gratuites, et s'être livré à un examen pondéré et impartial des matériaux que l'on possède sur lui, on arrive à se faire de cet homme un portrait plus humain et surtout plus vraisemblable, libéré des imprécations et des couleurs noires dont, d'habitude, on entoure et accompagne son nom.

Peut-être un jour se trouvera-t-il un historien pour le réhabiliter et le montrer tel qu'il fut, c'est-à-dire un grand ministre et un des plus fidèles et capables serviteurs qu'eut jamais la Russie; avec cela russe 100 %. Il aurait fallu des Araktchéev à tous les empereurs et surtout en 1917. Alors la Russie n'aurait pas été actuellement au ban de l'humanité. Mais ceci n'entre pas dans le cadre de ce récit, qui se bornera à narrer l'épisode peu connu et tra-

gique par lequel se termina dans le sang le roman d'amour du comte Araktchéev avec une paysanne émancipée. Néanmoins pour situer le héros de ce drame dans son ambiance exacte et le faire connaître des lecteurs, voici une courte biographie qui ne mentionne que des faits indiscutables.

Après avoir été l'homme de confiance de l'empereur Paul Ier, Araktchéev était devenu celui de son fils et successeur Alexandre Ier.

Au physique, c'était un grand gaillard efflanqué et ossu, voûté, avec des oreilles énormes et décollées, des mains comme des battoirs, un front bas, des cheveux très noirs et durs comme ceux d'une brosse, auquel sa laideur avait valu le surnom de « singe en uniforme ».

Au moral, on le savait d'une honnêteté sans défaillance, incorruptible et avare des deniers de l'Etat, plus que des siens propres, travailleur infatigable. La Russie lui a dû la création et l'organisation de son artillerie qui, du dernier rang en Europe qu'elle occupait sous Catherine II, était passée en quelques années au tout premier, selon l'avis même de Napoléon.

Pour parvenir à un tel résultat, Araktchéev avait dû s'attaquer à tous les préjugés, bousculer les routines sacro-saintes et le farniente établis dans l'armée et il était inévitable qu'il s'attirât la haine des officiers qui ne pouvaient plus se promener avec des manchons et endosser des uniformes de fantaisie, comme du temps de Potemkine.

Souvorov, — même lui, — avait aussi, avant de mourir, couvert de sarcasmes les méthodes militaires auxquelles recouraient Paul Ier et ses collaborateurs. Mais Araktchéev n'en avait cure. Il était buté et sans souplesse, s'en tenant strictement à la devise qu'il s'était donnée : « Fidèle sans flatterie », et servait son souverain et son pays comme le lui dictait sa conscience, — et il avait une très exacte conception du devoir, — sans se soucier du qu'en-dira-t-on, ne tenant compte que de l'opinion de l'Empereur, seule autorité qu'il admettait.

Il fut un solitaire, sans amis et distant autant par goût

que par caractère et mépris des gens. En revanche ceux qui eurent sa faveur pouvaient compter sur lui, car l'amitié et la reconnaissance n'étaient pas de vains mots pour lui.

Ceux qui surent ou purent le connaître sous son jour favorable furent très rares, car il était de ces hommes qui traînent après eux une réputation bien souvent imméritée, mais si répandue qu'on l'accepte sans la discuter, et Araktchéev était tellement redouté qu'en dehors du service tous évitaient de l'approcher. Il faut dire qu'il rebutait, non seulement par ce qu'avaient d'ingrat son physique et de désagréable sa voix nasillarde, mais par ce qu'il y avait de rudesse, presque de grossièreté dans son abord, de brusquerie dans ses gestes, de flammes sombres dans ses petits yeux troubles et de bourru dans son ton.

Il n'avait rien d'un homme de cour et détestait les courtisans qu'il appelait « les gogs et magogs ». Eux lui reprochaient son peu de noblesse, son franc-parler, contraire à tous les usages des cours, et lui enviaient ses talents et les faveurs impériales.

Au palais, dans les salons, il criait plutôt qu'il ne parlait, de la même voix rauque, aux tonalités rudes, que dans les corps de garde et sur la place d'armes. On le considérait comme une espèce de Hottentot, — selon le mot d'une grande dame scandalisée de ses manières — fourvoyé dans une société policée. De là son discrédit.

En plus, on assurait qu'il torturait ses hommes, ce qui n'était pas vrai, mais vraisemblable, et ajoutait encore un peu plus de couleurs sombres au portrait qu'on se faisait de lui. Il fut, en effet, un des promoteurs et instigateurs des minuties militaires qui fleurirent à l'époque dans l'armée impériale. Il s'était donné le but de déraciner la coupable indiscipline instaurée en dogme sous Potemkine, car son patriotisme lui montrait que la grandeur de la patrie exige la force militaire et que sans discipline l'armée n'est rien. En cela il était l'élève de Paul Ier, qui fut le véritable créateur de l'armée russe sur le pied européen. Les résultats immédiats de tous ces

efforts furent la belle tenue des troupes et les succès de 1812, 13 et 14 et postérieurement ceux qu'elles remportèrent sur les Turcs.

S'il exigeait beaucoup de tous ses subordonnés, — hommes de troupes ou officiers subalternes et généraux, — Araktchéev payait aussi de sa personne, prêchant d'exemple comme peu de chefs savent le faire. Le soin méticuleux qu'il mettait à remplir les devoirs des charges successives qu'il occupa le montrait aussi sévère pour lui-même que pour les autres. On ne pouvait trouver de reproches à lui faire, et dans tout ce qui dépendait, de lui rien ne clochait. Comme dans les rouages d'un mécanisme réglé avec soin, tout fonctionnait sans à-coups.

Comme on ne peut faire d'omelettes sans casser d'œufs, il n'est que trop évident que, pour obtenir ce qu'il obtint, — dont tout ce qui, par exemple, concerne l'artillerie frisa la perfection, — Araktchéev dut recourir à la manière forte, voire à quelques coups de bâton. La fin ne justifie pas toujours les moyens, mais en l'occurrence elle les justifie et amplement. La mansuétude, la générosité, la douceur sont pour des chefs des qualités qui ne font bien que dans les manuels scolaires. Dans la réalité, elles engendrent la faiblesse, la désobéissance et l'indiscipline, génératrices du désordre et de la pagaïe.

Pour diriger de grandes entreprises, il faut une main de fer sans gant du tout et, dans le cas particulier des Russes, les méthodes énergiques de Pierre Ier, Catherine II, Paul Ier et Nicolas Ier, ont plus fait pour conduire l'Empire à son apogée que la manière lénitive des trois Alexandre. Mais ne tenir compte que de la sévérité d'Araktchéev pour le juger sans jeter dans la balance ses longs, loyaux et utiles services, est faire preuve tout simplement de mauvaise foi.

Quelques jours avant de mourir à Taganrog, Alexandre Ier écrivait à l'archimandrite Photius : « Le service du comte Araktchéev est précieux à la Patrie... » Dans ces quelques mots se résume toute la carrière de ce serviteur zélé du trône et de la Russie.

Dans le musée de l'histoire, le comte Araktchéev est un spécimen original, rare si ce n'est unique.

Favori de deux empereurs qui furent prodigues de faveurs et n'avaient rien à lui refuser, non seulement il ne demanda jamais rien, mais poussa même le scrupule jusqu'à refuser des récompenses auxquelles ce sévère censeur jugeait qu'il n'avait pas droit, comme par exemple le bâton de maréchal qui lui fut octroyé en 1814, après la prise de Paris et qu'il n'acceptait pas, sous le prétexte qu'il n'avait jamais commandé devant l'ennemi. Par sa conduite, il infirme la réputation de rapacité qu'ont ordinairement les parvenus partis de rien, — les self-made-men, — et on peut dire de lui qu'il est l'exception qui confirme la règle, par opposition aux prodigalités des favoris de Catherine II.

Araktchéev appartenait à une famille de très petite noblesse provinciale, sans aucune fortune ni relation, n'ayant pour vivoter que la solde de son père, major en retraite, paresseux et borné, mais non ivrogne, ce qui était déjà une qualité. Sa mère était une malheureuse, plus ou moins terrorisée par les fantaisies despotiques de son mari.

En 1782, lorsque le futur comte fut en âge d'étudier, ses parents, ayant économisé quelques sous, vinrent, tant bien que mal et en empruntant la « longue poste », dans la capitale. Destinant leur fils à la carrière militaire, ils voulaient le placer au corps des cadets.

Le major Araktchéev ne nourrissait pour son rejeton que la médiocre ambition de le voir parvenir au même grade que lui, prendre alors sa retraite et joindre sa solde à la sienne « pour mieux vivre ». Quand, flanqué de son fils, il se présenta au corps des cadets, ce fut la catastrophe. On lui apprit que pour y entrer un frac était indispensable à l'élève. Or ce vêtement coûtait sept roubles, — une fortune pour des pauvres gens à une époque où le poud (40 livres) de farine coûtait 2 roubles 60 kopecks! (le rouble valait environ 3 livres françaises, soit près de 2 francs 90 d'avant 1926.)

Devant cette situation sans issue, il fallait se résigner

à abandonner le projet et retourner en province attendre une occasion...

Mais l'enfant, — il avait treize ans, — déjà têtu avant de devenir autoritaire, insista tout en larmes avec tant de véhémence auprès de son père qu'il finit par le persuader d'essayer de se procurer la somme nécessaire; mais comme le major ne connaissait personne à Pétersbourg et que, d'autre part, il manquait d'initiative autant que d'amour-propre, il recourut à un moyen extrême, planche de salut de celui qui se noie.

Il avait entendu dire que le métropolite de Pétersbourg disposait de sommes spéciales qu'il prélevait sur sa cassette personnelle pour les distribuer aux nécessiteux qui s'adressaient à lui à jour fixe.

Ayant revêtu son vieil uniforme et tenant son fils par la main, le major alla à un de ces jours fixes pour faire appel à la générosité du prélat.

Mais quel spectacle pour l'enfant et quelle humiliation! Araktchéev ne l'oublia jamais et toute sa vie durant, ayant tout petit compris le prix de l'argent, il fut avare, insensible au luxe et à l'appât de l'or.

Mêlés aux loqueteux et aux quémandeurs qui faisaient le public ordinaire de ces réceptions du métropolite, les Araktchéev attiraient l'attention, car il était rare de voir un uniforme dans cette foule grise et terne; aussi dès qu'il entra, le métropolite les remarqua-t-il et alla droit à eux. En quelques mots et avec force saluts, le major le mit au courant de ce qu'il en attendait. Malheureusement, ce dont le prélat pouvait disposer était insuffisant pour qu'il pût en distraire dans l'intérêt d'un seul la somme de sept roubles. La bienfaisance officielle était déjà alors routinière et, au lieu d'aider efficacement quelques-uns, n'aidait de fait personne, en accordant à tous des secours dérisoires. Personne ne repartait les mains vides, mais personne ne repartait soulagé, même momentanément.

Néanmoins la requête que lui adressait Araktchéev était si inhabituelle et le prestige de l'uniforme si grand à ses yeux que le métropolite octroya à ce quémandeur

de choix la somme d'un rouble cinquante kopecks, puis l'ayant béni, passa plus loin. Si elle paraît minime, l'aumône reçue par Araktchéev était en fait d'une importance inusitée. Pour s'en convaincre, il faut savoir que les fonctionnaires des ministères gagnaient à l'époque environ cinq roubles par mois et que lorsqu'ils avaient le courage de demander une avance de ...cinquante kopecks, ils devaient écrire une requête motivée à leur chef immédiat qui la transmettait plus haut. Enfin l'avance n'était accordée qu'à des employés depuis longtemps au service et considérés comme « tout à fait sûrs ». Ce qu'il serait intéressant de savoir, c'est pourquoi un vêtement obligatoire coûtait si cher. Toujours est-il que le secours accordé par le métropolite n'aidait en rien à la solution du problème proposé à Araktchéev père, qui rentré chez lui décida, d'accord avec sa femme, de repartir, en abandonnant la capitale, décidément inexorable aux malheureux. On peut se demander ce qu'il serait advenu de son fils s'ils avaient regagné la province; il y avait bien des chances que la carrière qu'il devait remplir un jour lui eût été fermée. Mais une circonstance fortuite, un de ces hasards providentiels comme il y en a quelquefois, lui permit de mettre le pied à l'étrier.

Cela se produisit presque à la veille du départ et ce fut fort simple. Le major rencontra une dame Gouriév, qu'il avait connue jadis, et la mit au courant de ses vicissitudes. Comme elle était riche, elle lui donna les sept roubles dont il avait besoin.

Ainsi Alexis-Andréevitch Araktchéev entra au corps des cadets, — on voit au prix de quelles difficultés, dont il garda le souvenir le plus précis. Il protégea toute sa vie le fils de sa bienfaitrice et avant de mourir donna au gouvernement de Novgorod la somme de 300.000 roubles pour la création d'un corps de cadets pour garçons nobles pauvres. Ce Corps, qui porta son nom, fut inauguré en mars 1834, soit six semaines avant sa mort. Cela n'empêchera pas ceux dont le rôle est d'aboyer aux chausses des grands hommes de le traiter de « cœur de pierre, insensible à tout sentiment humain ».

Durant ses années d'études, Araktchéev se montra un excellent élève, doué de beaucoup d'application et d'une mémoire prodigieuse. Attentif et capable, ce fut un bûcheur.

Mais sa laideur, sa timidité, la bonne opinion qu'avaient de lui les maîtres, jointes à sa pauvreté, le firent détester de ses camarades et il n'y eut pas un jour qu'il ne fût copieusement rossé par eux.

Quand il rentrait chez ses parents, c'était toujours couvert de bleus et en larmes.

En 1787, il fut promu officier.

Son enfance malheureuse et sans joie, son adolescence difficile, n'aigrirent pourtant pas le caractère d'Araktchéev, mais le marquèrent de leur empreinte, en développant ce qu'il y avait de taciturne en lui, son entêtement brutal et sa patience à toute épreuve. Ayant beaucoup souffert, et très jeune, il ne pouvait être accessible à la sensiblerie pleurnicharde, si à la mode à la fin du XVIIIe siècle en Russie.

La vie des militaires, telle qu'elle était à la fin du règne de Catherine II, — désœuvrée et indisciplinée, — ne pouvait plaire à ce jeune homme dévoré d'activité. Mais seuls les brillants officiers de la garde pouvaient alors espérer en l'avenir. Pourtant un homme de talent, s'il persévère, finit généralement par percer, malgré les difficultés de l'existence. C'est ce qui arriva à Araktchéev, et alors ce fut à grandes enjambées qu'il gravit les échelons des grades et des titres.

Parmi les artilleurs, le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'il sortait du rang à tous les points de vue, aussi bien par la hardiesse de ses conceptions que par sa science de la balistique. Par ailleurs, il était sobre, dur au travail et tel qu'il devait forcer l'attention d'un chef, pour peu que celui-ci voulût avoir des collaborateurs utiles. Il eut la chance d'avoir pour supérieur le général Mélissino, et non un Zoubov quelconque. Il fut apprécié par lui et, lorsque le grand-duc Paul, confiné dans sa propriété de Gatchina où il avait formé un corps de cava-

lerie et d'infanterie d'élite, voulut aussi y organiser un corps d'artilleurs, et qu'il s'adressa à Mélissino en lui demandant deux officiers capables, celui-ci songea aussitôt à Araktchéev, pour être l'un d'eux (Le second fut Aprélév.)

Le fait d'approcher de l'héritier signifiait encourir la disgrâce de l'Impératrice et attacher sa fortune à celle d'un prince que guettait à chaque instant la destitution et l'emprisonnement. Il fallait pour le faire une grande dose de dévouement, d'abnégation ou de fanatisme.

Un témoin a raconté la pittoresque arrivée à Gatchina de cet obscur artilleur qu'était alors Araktchéev. Qui aurait pu se douter que c'était là l'apparition sur la scène de l'histoire d'un homme qui donna son nom à tout un système? C'est perché sur un petit chariot, ses longues jambes traînant presque jusqu'à terre et vêtu d'une méchante capote usée, qu'Araktchéev arriva dans la propriété du grand-duc Paul, un matin de printemps, en 1792.

L'Héritier s'était créé à Gatchina un monde à part, à l'image de son rêve, qui était Potsdam. Quand on y arrivait de Pétersbourg, on passait devant des sentinelles qui veillaient aux barrières délimitant les terres du grand-duc et interpellaient les voyageurs à la manière prussienne. On avait l'impression d'arriver à l'étranger. Alentour, tout avait l'aspect d'un camp; aux croisements des chemins qui menaient au palais, s'élevaient des sortes de petites fortifications. Avec cela, depuis les guérites des sentinelles et les barrières, peintes les unes et les autres aux couleurs prussiennes, rien n'était russe, mais tout rappelait les environs de Postdam.

Dès l'aube et quel que fut le temps, même par les plus fortes gelées, les soldats, déjà rangés pour la parade quotidienne, voyaient surgir la petite silhouette familière du grand-duc venant à pas pressés, en brandissant une énorme canne. Après le salut et la lecture du rapport, les exercices commençaient immédiatement et, durant des heures, la voix un peu enrouée de Paul scandait d'inter-

minables « *raz... dva... raz.. dva...* (1) » le martèlement des bottes sur le pavé de la place d'armes.

D'être toujours en vue du grand-duc, dont le regard ne laissait passer aucune négligence et qui était très exigeant pour la bonne tenue, forçait Araktchéev de surveiller spécialement son uniforme. Or, à l'époque, il n'en avait qu'un, comme un seul pantalon. On portait alors ceux-ci en peau de chamois, très clairs et salissants. Araktchéev devait les laver lui-même tous les soirs. Quel spectacle que celui d'Araktchéev, dans une minuscule chambre sous les combles, savonnant ses pantalons dans une cuvette, à la lueur d'une bougie fumeuse! Mais le pire inconvénient de la chose était que les pantalons ne pouvaient sécher pendant la nuit. A l'aube, quand il fallait les remettre, ils étaient encore mouillés. En été passe encore, mais en hiver, parfois par plus de 20° de froid; quel martyre! « J'en pleurais », racontait par la suite le comte.

Le sort d'Araktchéev s'améliora rapidement, le grand-duc ayant très vite discerné en lui les qualités qu'il prisait surtout : ponctualité, obéissance passive, amour du métier. Il devint commandant de Gatchina. Cela lui donnait le privilège de dîner à la table du grand-duc, mais le souper du soir, très frugal et de deux plats seulement, lui était porté dans sa chambre. Pécuniairement, ses avantages étaient très minces, car le grand-duc lui-même était très pauvre, l'Impératrice le privant non seulement du superflu et du nécessaire, mais presque de l'indispensable. Les appointements d'Araktchéev étaient minimes et payés irrégulièrement; ils devaient lui servir pourtant à aider ses parents et se suffire à lui-même. Mais il était si économe qu'au bout de quelques années il avait réussi à mettre de côté près de 3.000 roubles. Les sept roubles de la dame Gourièv avaient fait des petits.

C'est durant une courte disgrâce d'Araktchéev, survenue pour des raisons assez obscures et vraisemblablement provoquée par le comte Koutaïssov, que Paul Ier,

(1) Une... deux... une... deux.

devenu empereur, fut assassiné. Avec l'avènement de son fils Alexandre, Araktchéev reparut à Pétersbourg et en 1803 il devint ministre de la guerre. Il voulut donner à cette fonction un relief et un prestige qu'elle n'avait pas. Il ne circulait en ville qu'avec une escorte spéciale et tenait la dragée haute à tous les généraux et même aux familiers et parents de l'Empereur, étant, par ailleurs, en mauvais termes avec tous ses collègues, les autres ministres. La réorganisation de l'armée était sur la bonne voie.

Dans des êtres de l'envergure d'Araktchéev on ne voit ordinairement que l'homme public; mais sa vie privée permet, lorsqu'on la connaît, de le mieux juger.

La vie intime d'Araktchéev est peu ou pas connue. Pourtant elle mérite de l'être, ne serait-ce qu'à titre de curiosité pour montrer comment vivait en Russie, il y a 125 ans, un aussi puissant personnage. En outre, elle est curieuse comme un roman, tellement tous les personnages, à commencer par Araktchéev lui-même, sont peu banaux.

Araktchéev s'était marié au début de 1806, avec une jeune fille de la noblesse d'Iaroslavl, Anastasie-Vassïlievna Khomoutova. Il avait alors 37 ans, le physique ingrat et les manières que l'on sait, mais était au faîte de sa puissance. Sa femme était jolie, très fluette, de petite taille et de santé fragile. Couple aussi mal assorti que possible. C'est la mère de la jeune fille qui avait manigancé cette union, dont toute la société fit des gorges chaudes, d'autant plus que dès les premiers jours on s'aperçut qu'Araktchéev était jaloux, qu'il ne le dissimulait pas et que personne n'osait approcher de sa femme. D'ailleurs, il la tenait constamment confinée dans leur palais. N'ayant jamais aimé le monde, il le fuyait encore plus depuis qu'il s'était marié.

Sa vie restait réglée comme par le passé. Les habitudes d'exactitude qu'avaient dû adopter tous ceux qui avaient vécu dans l'entourage de l'Empereur Paul lui étaient restées. Il se levait avant cinq heures, passait dans son cabinet pour expédier les affaires courantes, et il ne si-

gnait rien sans l'avoir lu et médité, méthode qui lui avait été inculquée par Paul Ier. Il disait que son attention s'arrêtait surtout sur les petites choses, car les questions importantes qu'on lui soumettait avaient été longuement épluchées, et qu'il n'avait qu'à les régler dans le fond sans s'occuper de la forme, tandis que pour les petites choses, on espérait toujours qu'elles pourraient passer inaperçues.

Ensuite, il se rendait à la parade quotidienne, puis, vers midi, au palais, où il faisait son rapport à l'Empereur. A 2 h. 1/2, il revenait chez lui et à 3 heures exactement se mettait à table, ayant, ordinairement, à ses côtés sa femme, le frère de celle-ci, jeune sous-lieutenant, et ses aides-de-camp de service. Rarement y avait-il des invités. Le repas n'était pas copieux, à peine cinq plats, mais la nourriture, quoique très simple et uniquement russe, était renommée et vantée par les rares privilégiés qui en avaient goûté. Presque pas de vin, qu'à l'instar de Paul Ier, Araktchéev n'aimait pas. Le repas était très rapidement expédié, et durait à peine une demi-heure. A table, Araktchéev était un convive très gai, plaisantant volontiers, souvent sur le compte de sa femme, ce qui évidemment n'était pas de très bon goût.

Jusqu'à son mariage, on lui avait prêté quelques liaisons sans importance, surtout avec des femmes désireuses de pousser leurs maris en leur obtenant la protection du ministre. Vain calcul, car Araktchéev était l'adversaire irréductible du « piston » et ne protégea jamais que ceux qui avaient, à ses yeux, du mérite. Mais ces aventures sans lendemain n'étaient que les passades d'un soldat en bonne fortune et Araktchéev avait une liaison solide, qui résista aux atteintes du temps. Depuis la fin du siècle, on voyait auprès de lui une maîtresse, paysanne émancipée, veuve d'un matelot, Anastasie Schoumsky, qui, sous le couvert de tenir son ménage de garçon, habitait auprès de lui, en hiver à Pétersbourg, en été à la campagne.

C'était, de l'avis unanime, une maîtresse femme, mais une véritable mégère, ce dont Araktchéev ne se douta jamais. D'une taille très au-dessus de la moyenne, « un

grenadier », écrira un mémorialiste, elle ne pouvait passer inaperçue, non seulement à cause de sa stature, mais aussi à cause de sa corpulence, de la matité de son teint, de sa chevelure « aile de corbeau » et de ses yeux « pleins de magnétisme », comme écriront des contemporains qui l'avaient approchée. Avec cela, toujours très simplement vêtue et d'aspect modeste, mais autoritaire, volontaire et méchante, adroite et intelligente. Elle était d'une rare compétence comme intendante et on enviait à Araktchéev la bonne tenue de sa maison. De basse extraction et inculte, elle s'occupait, croit-on, de sorcellerie pour envoûter le comte et prédisait l'avenir avec un réel succès.

Sa situation dans la maison d'Araktchéev était si assise que même le mariage de son protecteur ne pouvait l'ébranler. L'Empereur lui-même était plein de bienveillance à son égard. Toutefois, il faut dire que, quand il venait chez Araktchéev, elle ne se montrait pas.

C'était une organisatrice innée, grâce à laquelle Grouzino, le domaine donné en 1798 par Paul Ier à Araktchéev, fut un modèle inégalé. La rue principale du village était si propre qu'elle pouvait rivaliser « avec le parquet d'un palais (sic) ». Une surveillance inlassable était indispensable. La Schoumskaïa l'assumait en parcourant le village tous les matins et parfois encore, à l'improviste, dans la journée. Malheur à celui qu'elle aurait vu conduisant du bétail ou du fumier par cette rue; c'était sévèrement interdit, les paysans étant obligés pour cela de sortir par l'arrière-cour.

Grouzino était situé dans le gouvernement de Novgorod, à 80 verstes de Pétersbourg par les raccourcis, à 200 par la route. L'intérieur de la maison avait un peu l'aspect d'un sanctuaire érigé à la mémoire de l'Empereur Paul et aux souvenirs d'Alexandre Ier, qu'Araktchéev appelait ses bienfaiteurs et auxquels il vouait un culte teinté de poésie. Il y avait un monument en souvenir de Paul Ier à la chapelle, au-dessus de la place réservée à Araktchéev lui-même et qui portait déjà une plaque avec son nom; dans le cabinet de travail, la

montre était arrêtée à l'heure de la mort de cet Empereur, et les séjours faits par Alexandre Ier à Grouzino étaient rappelés par la table et le fauteuil dont s'était servi l'Empereur et qui après son départ restaient intouchés, de même que par le petit perron par lequel il entrait, qui se vit condamner, personne n'étant digne d'en franchir le seuil après lui. Enfin, Araktchéev conservait pieusement une chemise qu'Alexandre lui avait prêtée le soir de la mort de Catherine II, lorsqu'il était arrivé en hâte, tout boueux, de Gatchina au Palais d'Hiver. C'est dans cette chemise qu'il sera enterré.

L'ameublement était sobre, les tentures discrètes, formant un ensemble de goût sûr, qui surprend chez des parvenus, mais garantit tout au moins l'intelligence de l'un comme de l'autre.

L'intelligence de la Schoumskaïa ne peut être mise en doute, si on pense que, pendant une cohabitation de près de trente ans, elle a réussi à cacher sa mauvaise nature à son protecteur. Paysanne astucieuse et rouée, elle avait un tact naturel très développé. On le voit à ses lettres à Araktchéev, qui en sont pourvues aussi abondamment que de fautes d'orthographe.

Maîtresse, mais servante d'abord, la Schoumskaïa commence toujours ses lettres par les plus humbles formules et termine en « embrassant les petits pieds et les petites mains », mais dans le corps de la lettre elle va jusqu'à appeler le comte par son diminutif de Lolia et à lui faire de vives protestations d'amour du genre de celles-ci :

Seul le cercueil pourra faire taire mon sentiment d'amour pour vous. Je vous aime tellement, que je ne puis vous aimer plus, Dieu en est témoin. ...Il n'y a pas une minute que je ne pense à vous : je prie Dieu toujours de vous conserver la santé et de prolonger votre vie, pour nous conserver, à nous, pauvres orphelins, notre père et bienfaiteur. ...Mon âme, Dieu fasse que votre amour soit tel que celui que j'ai pour vous... Vous ne devez pas douter de Notre N., qui vous consacre chaque instant de son existence. J'avoue, mon

cher ami, que quant à moi, je doute souvent de vous, — mais que les « jeunesses » prennent le dessus sur l'amitié, qu'y faire! Mais votre servante restera jusqu'à la fin de ses jours la même...

Ces dernières lignes montrent qu'Araktchéev était jaloux. Bien que plus tard, à la fin de ses jours, Araktchéev eût en mains des lettres, prouvant soi-disant une trahison de sa maîtresse, il ne s'en était jamais douté, et les reproches qu'il lui faisait étaient causés par sa nature inquiète, plutôt que par d'autres motifs, car il est difficile de supposer que quelqu'un eût osé lui faire des insinuations de ce goût. La placidité confiante avec laquelle la Schoumskaïa acceptait ses reproches, permet de croire qu'elle n'avait pas de raison d'être inquiète à ce propos, donc qu'il n'y avait pas de preuves contre elle. Celles-ci apparurent d'une façon providentielle dans les mains du comte Kleinmichel, chef de la police, alors qu'il s'agissait de faire renier par Araktchéev le fils qu'il avait eu de sa maîtresse. Kleinmichel était homme à aider le hasard.

Celui qu'Araktchéev avait toujours considéré comme son fils, qui fut élevé comme tel au Corps des Pages, entra dans la garde et fut, faveur exceptionnelle, aide-de-camp de l'Empereur, était un fieffé chenapan. Il mena une vie aussi aventureuse qu'un feuilleton, celle d'un ivrogne et d'un joueur; enfin, de scandale en scandale et de déchéance en déchéance, il termina son existence comme vagabond de grand chemin. Là on perd sa trace. A un moment donné, il fut indispensable qu'Araktchéev le reniât, ce qui fut fait, non sans déchirement, car le comte avait aimé ce fils, beau, intelligent et très doué, parlant couramment presque toutes les langues européennes, qui lui faisait honneur et sur le compte duquel l'Empereur et les Impératrices n'avaient que des compliments à lui faire. Ce garçon, sur la valeur et le charme extraordinaire duquel tout le monde est d'accord, fut perdu par la boisson. Il se livra à mille facéties coupables qu'on lui passait à cause de son père, jusqu'au jour où le vase

déborda; alors ce fut la culbute rapide et irrémédiable. La Schoumskaïa adorait son fils et n'en revenait pas de le voir aide-de-camp de l'empereur et reçu dans la plus haute société; mais elle quêtait toujours de nouvelles faveurs pour lui auprès du comte et en lui écrivant à son sujet, l'appelait « notre fils commun ».

Les aventures de Schoumsky montrent qu'Araktchéev était un excellent père; ses rapports avec sa mère, qui ne mourut qu'en 1820, montrent qu'il était un fils prévenant, aimant et attentif. Il se rendait auprès d'elle à son premier appel (elle habitait Moscou), ne la quitta pas lors de sa dernière maladie et dut s'aliter de chagrin lorsqu'elle mourut. On ne peut même pas dire qu'il fut un mauvais mari, car il accepta très calmement de se séparer de sa femme, un an à peine après leur mariage. Cela se fit aussi d'une façon peu banale. Au moment de s'absenter pour quelque temps, en 1807, Araktchéev fit venir le cocher de sa femme et lui nomma plusieurs maisons dans lesquelles il lui interdisait de conduire la comtesse. Lorsqu'un jour celle-ci donna une de ces adresses au cocher en lui ordonnant de l'y mener, celui-ci refusa, arguant des ordres reçus. Très calmement, la comtesse se fit conduire chez sa mère, qui habitait le Vasilievskiostrov, et son mari ne la revit plus que pour apprendre qu'elle ne reviendrait plus sous son toit, à quoi il se plia, très chevaleresquement.

## II

Voilà donc le héros du drame : Araktchéev; l'héroïne : la Schoumskaïa; le décor : Grouzino; enfin les acteurs : la domesticité serve, car c'est de ses rapports avec elle que viendra le malheur de la Schoumskaïa.

C'est presque un lieu commun de constater, à l'époque du servage, que les serfs domestiques ou paysans émancipés par une faveur spéciale du seigneur devenaient d'une dureté et d'une exigence toute particulière envers ceux qui restaient asservis, car, n'en déplaise au philosophe de Genève, l'homme de la nature n'est pas bon.

Le passage de l'office et de la cuisine, voire des écuries ou des champs aux appartements des maîtres, semblait endormir tous les bons sentiments chez ces gens et leur faire oublier ce qu'eux-mêmes avaient souffert.

L'explication qu'ils en donnaient était, que connaissant l'envers du décor, ils savaient ce qui se tramaient contre les maîtres et quels trésors d'ingéniosité se déployaient pour les gruger, voler, frustrer impunément. La Schoumskaïa ne fit pas exception à la règle. Mieux même, à une époque où les seigneurs qui abusaient de leurs serfs et usaient envers eux de cruelles représailles pour la moindre peccadille étaient encore assez nombreux, elle fut réputée pour sa cruauté, menant les serfs d'Araktchéev à la baguette... si on peut dire. A part les raisons données ci-dessus, elle en avait d'autres, pour s'expliquer de ses sévérités avec sa conscience. D'abord la crainte, bien naturelle chez une femme de cette espèce, de se voir préférer une fille plus jeune et plus jolie, faisait qu'elle persécutait toutes celles de la maison; elle persécutait les vieilles parce qu'elles ne travaillaient pas suffisamment, les hommes parce qu'ils buvaient, etc. D'autre part, c'était elle qui personnellement surveillait tout, même les travaux des champs; aussi la prospérité du bien ne tenait qu'à elle, et à elle seule, qui en était responsable auprès du comte. Elle le connaissait trop bien pour savoir qu'il s'apercevrait aussitôt, si le moindre laisser-aller s'implantait où que ce fût. Comme femme inculte, elle ne pouvait croire qu'il y eût d'autres moyens de se faire obéir qu'en terrorisant; c'était d'ailleurs une croyance bien répandue à l'époque et qui était vraie plus souvent qu'on ne croit. Son intérêt personnel allait d'ailleurs de pair avec celui du comte et, en vraie paysanne, elle était âpre au gain. Ajoutons qu'elle était d'un tempérament emporté, et voilà, exposée toute la genèse du drame.

Avec les ans, le caractère de la Schoumskaïa se durcissait de plus en plus; de plus en plus, elle craignait de perdre son protecteur, ce que logiquement elle n'avait aucune raison de craindre, mais, c'était une impulsive à laquelle toute réflexion était étrangère, et son entourage voyait se

déverser sur lui le trop-plein de ce cœur inquiet.

L'année 1824 s'annonçait à Grouzino pareille aux précédentes. La catastrophe, pourtant, était toute proche.

Les premières victimes des cruautés de la Schoumskaïa qui avaient perdu patience étaient ses trois filles de chambre, probablement parce qu'elles avaient plus à en endurer, peut-être à cause de leur jeune âge (13, 15 et 17 ans). Dès 1821, — comme on l'a su plus tard — elles décidèrent de se débarrasser de leur patronne. Il leur était arrivé d'être fouettées jusqu'à deux fois par jours et enfermées ensuite dans une espèce de cave, — prison-maison — qui se dénommait « l'édicule » et où elles passaient la nuit.

Des investigations dans les entrepôts leur firent découvrir de l'arsenic. L'aînée de ces filles, Prascovie Antonova, en remit à son frère Basile, agé de dix-huit ans et qui était employé à la cuisine. En préparant une sauce qui devait être servie à la Schoumskaïa, il y jeta le poison.

La Schoumskaïa se régala de la nourriture empoisonnée et n'en fut qu'à peine incommodée pendant quelques jours.

Plusieurs autres tentatives consécutives échouèrent également, tant était fort l'organisme de cette femme; mais les troubles qu'elle avait ressentis et qui se bornèrent à des vomissements lui firent soupçonner ce qui s'était tramé. Elle n'en dit rien à Araktchéev, mais dès lors se mit à surveiller elle-même la préparation des repas. Heureusement pour elle, car une des empoisonneuses s'était procuré une grande quantité de poison, par l'intermédiaire d'une paysanne, dont l'amant était aide-médecin des colonies militaires voisines.

Quoique découragées par les échecs successifs de leurs tentatives, qu'elles mettaient sur le compte d'une intervention diabolique, les criminelles précoces n'abandonnèrent pas leur projet, bien au contraire. Il semble que dès ce moment, au complot ourdi entre elles trois et le frère de l'une d'elles, commencèrent à participer d'autres domestiques des deux sexes.

Basile Antonov avait formellement promis à sa sœur

de tuer la Schoumskaïa, à condition qu'elle prît sur elle toute la responsabilité en s'accusant du crime. La promesse de ce gamin n'était pas un secret pour la majorité des serviteurs qui, au lieu de le dissuader de donner suite à son criminel projet, l'encourageaient avec enthousiasme, certains allant même jusqu'à lui promettre de l'argent s'il réussissait. Par la suite, on sut que tous étaient complices, du moins de l'élaboration du projet, car bientôt il n'y eut plus d'autre sujet de conversation, à l'office, à la cuisine, au potager ou dans la cour : « Il faut tuer la Schoumskaïa, on n'en peut plus! » De fait, aucun des domestiques-serfs n'était à l'abri de son courroux et les punitions corporelles qu'elle s'ingéniait à leur octroyer pour la moindre faute, la plus légère omission dans le service, les frappaient tous à tour de rôle. Il y avait bien un moyen d'éviter d'être battu, c'était de rapporter sur les autres serviteurs. Seul le cuisinier Anikiev fut suffisamment lâche pour obtenir de cette manière les bonnes dispositions de la patronne. Mais si lui était exempté de la bastonnade, grâce à ses délations, sa fille et les autres membres de sa famille étaient traités avec la même rigueur que tous les autres serviteurs.

En attendant que quelqu'un se décidât à tuer la Schoumskaïa, on avait recours à toutes sortes de stratagèmes pour essayer de l'amadouer.

Des sorciers du village tentaient de l'envoûter, faisaient coudre dans son matelas des herbes magiques, répandre des senteurs autour de son lit; tout en vain. Chaque jour amenait une nouvelle bastonnade...

A partir des premiers jours de 1824, brusquement les événements se précipitèrent, comme s'ils voulaient forcer le destin et, en exaspérant et affolant complètement tous ces malheureux égarés, rendre impossible toute reculade de leur part.

Cela commença par le suicide du « polizmeister », espèce d'agent ou garde-champêtre, qui, après avoir été cruellement battu, se noya dans un étang; puis vint la disgrâce de la femme de l'intendant de la banque Alexéev, particulièrement aimé d'Araktchéev, qui fut envoyée

comme blanchisseuse à Pétersbourg, séparée de son mari et de son enfant nouveau-né et contrainte à un travail au-dessus de ses forces et dont elle était déshabituée, ne faisant rien à Grouzino. Ces deux faits frappèrent vivement toutes les imaginations, car aussi bien Sinitzyne, l'agent, qu'Alexéev, le banquier, jouissaient d'une situation privilégiée et semblaient aux yeux des autres serfs les premiers personnages de la domesticité; on les estimait et on les considérait presque comme des supérieurs. Alexéev, d'ailleurs, avait une très belle situation, puisqu'il gagnait 1.000 roubles par an, défrayé de tout, et logeait dans une attenance toute pareille à celle qu'occupait la Schoumskaïa elle-même. Le comte le distinguait particulièrement et baptisait ses enfants. Sa femme, lorsqu'elle se trouva à Pétersbourg, se lia avec Prascovie Antonova, qui y avait suivi, en sa qualité de fille de chambre, la Schoumskaïa (on était en hiver), et les deux femmes se mirent à insister auprès d'Antonov pour qu'il se hâtât de tenir sa promesse.

Même à Pétersbourg, ces conversations ont lieu en présence des autres domestiques, et un second cuisinier, Protopopov, promet d'étrangler la Schoumskaïa sitôt qu'on sera de retour à la campagne.

Mais revenus à Grouzino, on atermoie encore. Comme la patronne a relaché sa surveillance à la cuisine, on tente encore une fois de l'empoisonner. Nouvel échec et nouvelle insistance auprès des cuisiniers.

Sur ces entrefaites, un des serfs, celui qui était préposé à la cave, ayant été bâtonné, se suicida. C'était le deuxième suicide en quelques mois et il provoqua, comme de juste, une recrudescence de haine et de colère contre celle qui en était cause. On se réunissait le soir et on critiquait le caviste de son geste, car sur cela se faisait l'unanimité, il aurait dû d'abord tuer la Schoumskaïa, puis se faire justice, puisque déjà il était décidé à un geste irréparable. « Tout le monde aurait prié pour le repos de son âme avec une éternelle reconnaissance », concluaient les femmes.

Comme si elle sentait grandir le danger autour d'elle,

la Schoumskaïa redoublait ses sévices, les absences plus fréquentes et prolongées du comte lui laissant toute latitude de faire punir les serfs à sa guise. Lorsqu'il était présent elle devait se contenir, car c'était de lui que dépendaient alors les exécutions, et il n'en était guère prodigue.

Ayant appris que Prascovie Antonova avait une liaison avec un des ouvriers de la cour, elle la fit fustiger avec des verges, deux fois par jour et plusieurs jours de suite. Cela décida Antonov à brusquer les événements.

Comme c'était sa sœur qui avait la charge de réveiller chaque matin la Schoumskaïa, c'est-à-dire qu'elle pénétrait la première dans ses appartements, il lui demanda de l'appeler le jour où elle trouverait que le moment était propice pour en finir une fois pour toutes.

Le 10 septembre, vers six heures du matin, en pénétrant dans la chambre de la Schoumskaïa, Prascovie s'aperçut que celle-ci dormait encore. Elle courut immédiatement chercher son frère et l'introduisit dans la chambre à coucher.

A ce moment-là, toute la domesticité est déjà sur pied, à vaquer à son travail. Voit-on Antonov entrer chez la Schoumskaïa? On ne sait. Ce qui est certain, c'est que tous entendent les hurlements affreux qui partent soudain de sa chambre, mais, bien entendu, personne ne bronche.

Antonov était venu muni d'un simple couteau de cuisine. Il s'approcha rapidement du canapé sur lequel la Schoumskaïa était étendue, la saisit d'une main par les cheveux, tandis que de l'autre il la frappait au cou avec son couteau. Elle se réveilla et, douée d'une force toute masculine, par ailleurs beaucoup plus grande de taille que l'assassin, entama avec lui une lutte sauvage, pour lui arracher l'arme des mains. Le couteau avait été préalablement très bien aiguisé et, à vouloir le saisir par la lame, la Schoumskaïa a plusieurs doigts coupés. Elle roule à terre, mais se débat encore. Antonov frappe au hasard, lui fend la bouche jusqu'aux oreilles et finalement, d'un dernier coup, lui tranche la gorge avec une

telle force que la tête roule, détachée du tronc. Pendant tout le carnage, Prascovie est restée présente, tenant dans ses bras le chien de la Schoumskaïa, pour l'empêcher d'aboyer.

Leur coup fait, le frère et la sœur vont à l'office, en oubliant auprès du cadavre le couteau du crime. Aussitôt, suivant la promesse qu'elle avait faite à Basile, Prascovie déclare aux gens assemblés et qui se doutent de ce qui vient de se passer, qu'elle a tué leur tortionnaire. Son frère est présent et feint d'être étonné. On court chez la Schoumskaïa et on la trouve morte. La nouvelle du crime se répand aussitôt, les gens accourent de toutes parts. Maintenant que s'est accompli ce à quoi tous avaient tellement songé, on a peine à y croire. Le désordre qui règne dans la maison est indescriptible. Le cuisinier-délateur, qui n'était pas au courant, accuse la principale femme de chambre, qui n'y est pour rien, de ce crime et l'assomme à coups de poings.

On entrait dans la chambre où se trouvait le cadavre comme dans un moulin. Quelqu'un s'avisa enfin qu'il fallait prévenir le maire, Chichkine. Celui-ci accourut, complètement affolé, trouva l'arme du crime, que personne n'avait songé à ramasser, mais ne chercha pas à l'identifier et partit prévenir le comte. C'était la plus ingrate des besognes qui lui incombait et rien que l'idée de se présenter devant Araktchéev avec une telle nouvelle lui donnait froid dans le dos et il tremblait de tous ses membres.

Le comte se trouvait alors en tournée d'inspection, à environ trente verstes de Grouzino. Le matin de ce jour, il était d'une humeur exécrable, car il avait trouvé les travaux de construction qu'il était venu voir moins avancés qu'ils ne devaient l'être. Il venait de mettre aux arrêts, pour sa négligence, un des officiers qui en étaient chargés, et l'avait conduit personnellement au poste, d'où il sortait quand Chichkine arriva.

Quand il vit de loin le comte, le maire se sentit défaillir, et il n'osa pas aller à lui. Comme Araktchéev venait dans sa direction sans l'avoir vu, il se cacha dans

une maison, pour le laisser passer, puis demanda qu'on allât lui chercher, à l'insu du comte, le commandant du régiment des grenadiers qui était cantonné dans la colonie militaire où l'on se trouvait.

Celui-ci, qui se nommait Von Fricken, arriva, inquiet.

« Qu'y a-t-il?

— Il y a que tout ne va pas bien à Grouzino, répondit Chichkine, Nastasie-Féodorovna est très, très malade. »

Dans son regard on pouvait lire la vérité, que ses paroles n'osaient pas rendre. Von Fricken comprit, pâlit, ne demanda aucun détail, resta muet un court instant, puis avec précipitation sortit de la maison et, en courant, rejoignit Araktchéev, qui continuait son inspection et s'était, bien entendu, aperçu de son absence. Tout tremblant et d'une voix mal assurée, Von Fricken le mit au courant de l'arrivée de Chichkine et de la nouvelle qu'il apportait. Araktchéev, lui aussi, devina la vérité, qu'on n'osait pas dire. Au grand étonnement des assistants, on pourrait dire à leur stupeur, le comte devint blanc comme un linge, ses traits se décomposèrent et se crispèrent, toute son expression devint hagarde, puis il éclata en sanglots. C'était quelque chose de tellement invraisemblable de voir Araktchéev pleurer, que les témoins de cette scène inoubliable s'entreregardèrent comme pour se convaincre qu'ils ne rêvaient pas. « Non! non! cria le comte, je sais qu'elle n'est plus! »

Von Fricken, qui ne savait sur quel pied danser, fit avancer une calèche, et le comte y monta en sa compagnie et avec le médecin du régiment, Miller. On partit à fond de train. Mais quelques verstes avant d'arriver, le comte fut pris d'une défaillance. On arrêta les chevaux. Il descendit de voiture et eut une brusque attaque de nerfs, se roulant sur la route, en criant et pleurant. Arriver dans cet état à Grouzino était impossible et Araktchéev, se rendant aux conseils du médecin, consentit à faire une halte chez un voisin de campagne, Poutiatine, à sept verstes de chez lui.

Von Fricken et Miller arrivèrent seuls à Grouzino. Aussitôt, ils commencèrent l'enquête. Aucun des assas-

sins n'avait encore été arrêté. Pour ne pas se tromper ils ordonnèrent de mettre aux fers tous les domestiques au complet; on rechercherait après qui étaient les coupables et on libérerait les innocents. On sut rapidement que le principal assassin était Antonov. Pourtant, c'était lui qui avait confectionné le riz aux raisins secs, que la tradition voulait qu'on portât auprès des morts, et qui l'avait déposé dans la chambre de sa victime avec les signes de la plus grande dévotion. Il croyait que, comme sa sœur s'accusait du crime, il ne serait pas soupçonné. Mais d'abord son couteau fut identifié, ensuite on trouva que ses vêtements étaient tout tachés de sang et aussi ses mains, qu'il n'avait même pas lavées. Nier était inutile; il avoua.

Araktchéev arriva dans la soirée. En présence du corps, si affreusement mutilé de la compagne de sa vie, il eut une nouvelle crise de désespoir; puis, quand il fut calmé, il demanda à voir les assassins. Ceux-ci lui furent amenés, pieds et poings enchaînés. En les voyant, Araktchéev ne se connut plus. Il lacéra son uniforme, arracha sa chemise et leur présenta sa poitrine dénudée, en hurlant : « Tuez-moi, misérables, tuez-moi ! » Puis, de nouveau, il s'évanouit.

Certes, on pouvait s'attendre à une violente réaction du comte, en présence de son malheur; mais on avait été loin de prévoir un désespoir aussi immodéré. Son attitude le jour du crime et les semaines qui suivirent stupéfia tout le monde. Il passa trois semaines sans dormir, ne mangeant presque pas, eut une nouvelle crise pendant l'enterrement, s'écroula dans la tombe et on l'arracha avec peine du cercueil. Par ailleurs, il se désintéressa complètement du sort des criminels et écrivit une lettre à l'Empereur, pour se démettre de toutes ses charges. Il se permit même, contrairement à tous les usages et au règlement, de se nommer des successeurs, le général Eiler, à la tête des colonies militaires, et le conseiller d'Etat Mouraviev, pour les affaires civiles, sans en avoir référé à l'Empereur.

Alexandre I[er] se trouvait depuis peu à Taganrog, où

les médecins avaient envoyé se soigner l'Impératrice, lorsqu'il apprit l'assassinat de la compagne d'Araktchéev par une lettre de celui-ci et les dispositions extraordinaires qu'il avait prises. Il en fut très affecté et impressionné.

Il connaissait de trop longue date Araktchéev pour ne pas comprendre quel était son désarroi, révélé par les ordres sans précédents qu'il avait donnés. Il ferma les yeux sur ces manquements du comte et lui écrivit la lettre suivante, dans laquelle on retrouve si bien le tour d'esprit empreint de mysticisme qui était alors le sien.

Mon cher ami,

Il y a quelques heures que j'ai reçu ta lettre et la triste nouvelle de l'affreux événement qui t'a frappé. Mon cœur ressent tout ce que le tien doit éprouver. Mais, mon ami, le désespoir est un péché devant Dieu. Soumets-toi aveuglément à Sa Sainte Volonté. Voilà la seule consolation, le seul soulagement que je puisse t'indiquer en un tel malheur. Il n'y en a pas d'autres, à mon avis. Je partage sincèrement ta peine, quoique je n'aie pas connu, ni vu la personne que tu pleures; mais elle était pour toi un ami sincère et ancien, cela suffit pour que sa perte soit, pour toi regrettable. A ceci s'ajoute encore l'horrible pensée de la manière dont elle est morte. Je m'imagine très vivement tout ce qui doit se passer en toi, mon ami. Ta situation, ton chagrin, m'ont profondément frappé. Même ma santé s'en est fortement ressentie. Mais encore une fois je te répète, avec le sentiment du plus vif amour pour toi : Le désespoir est un péché et un grand péché. La soumission à la Volonté de Dieu est notre devoir à tous et, plus notre peine est forte, plus nous devons courber nos têtes et nous soumettre avec humilité à Sa Sainte Volonté.

Soumets-toi, et Dieu Lui-Même te soutiendra, te rendra la force.

Tu m'écris que tu veux quitter Grouzino, mais ne sais pas où aller. Viens ici! Tu n'as pas d'ami qui t'aime plus sincèrement. L'endroit est écarté. Tu vivras comme bon te

semble. La conversation avec un ami qui partage ta douleur l'allégera quelque peu.

Mais je te conjure, au nom de tout ce qu'il y a de saint, souviens-toi de la patrie, combien ton service lui est utile et, je puis dire, indispensable, — et avec la patrie, je suis indivisible. Tu m'es indispensable.

Loin de moi l'idée de vouloir que tu continues ton service les premiers temps de ta peine. Donne-toi tout le temps nécessaire pour calmer le corps et l'esprit. Rappelle-toi tout ce que tu as fait et qu'il faut le terminer. Je prie Dieu avec ferveur pour qu'il te donne la force et la santé et le courage indispensable pour se soumettre à sa Sainte Volonté. Envoie-moi une description détaillée de l'affreux événement, les dépositions des criminels et tes suppositions en ce qui concerne tout ceci. Déclare au gouverneur ma volonté qu'il parvienne à savoir par tous les moyens s'il n'y avait pas de buts secrets et d'instigations. Cher ami, je plains, plus que je ne le puis dire, ton cœur sensible. Je me représente ce qu'il doit éprouver et sincèrement je participe à sa douleur.

Adieu, cher Alexis-Andréevitch, n'abandonne pas un ami, un ami qui t'est fidèle.

En même temps qu'il envoyait cette lettre à Grouzino, l'Empereur y dépêchait un autre courrier, chargé de ramener avec lui le général Kleinmichel, collaborateur immédiat d'Araktchéev, en sa qualité de chef d'état-major des colonies militaires. Alexandre I[er] était persuadé que le but réel de l'assassinat de la Schoumskaïa était d'écarter pour un temps plus ou moins long le comte Araktchéev des affaires; il voyait donc dans ce meurtre une espèce de complot, et il donna les plus sévères instructions à Kleinmichel pour pousser le gouverneur à tâcher de retrouver les véritables instigateurs du meurtre. En même temps, il lui donnait une seconde lettre pour Araktchéev, qui ne lui avait pas répondu.

Est-il possible, — y était-il dit entre autre, — qu'il ne te vienne pas à l'esprit dans quelle extrême inquiétude je dois me trouver pour toi, à une minute aussi importante de ta vie? Ce n'est pas bien de ta part d'oublier un ami qui t'aime

aussi sincèrement et depuis si longtemps... Je te prie instamment... si tu n'en as pas la force toi-même d'ordonner de m'écrire en détail sur toi. Je suis dans une inquiétude extrême.

D'autre part, l'Empereur écrivait une lettre « à tenir secrète » à l'archimandrite Photius, supérieur du couvent de Youriév à Novgorod, admirateur et ami d'Araktchéev, personnalité éminente du clergé, en le chargeant de porter au comte les consolations de la foi et de l'inviter à venir se reposer au couvent, s'il n'acceptait pas l'invitation de venir à Taganrog.

Araktchéev répondit à l'Empereur en se plaignant du mauvais état de sa santé :

Des battements de cœur, de la fièvre quotidienne, trois semaines sans une seule nuit de sommeil, ont augmenté ma tristesse, ma désolation et mon désespoir... Quelles seront les suites pour moi, Dieu seul le sait...

Déférant au désir impérial, Photius se rendit chez Araktchéev et le décida de venir au couvent passer une quinzaine, séjour qui atteignit en partie son but en le calmant quelque peu.

## III

Pendant ce temps l'enquête sur l'assassinat de la Schoumskaïa suivait son cours, sous la direction du général Kleinmichel et du gouverneur de Novgorod Gérébzov.

Aussi bien pendant l'enquête du début que pendant l'instruction postérieure, la loi fut violée à plusieurs reprises et la procédure eut un aspect extra-légal, pour lequel, comme on le verra plus loin, Gérébzov dut répondre.

Evidemment, selon la loi, un assassinat commis dans la maison d'Araktchéev ne devait pas être instruit différemment que s'il eût été perpétré dans n'importe quelle autre propriété. Strictement, Gérébzov devait s'en tenir

à la lettre de la loi et ne pas s'en éloigner comme il le fit; en réalité, cela lui était très difficile, sinon impossible. D'abord, Kleinmichel arriva de chez l'Empereur, lui transmettant le désir formel de celui-ci de rechercher s'il y avait eu d'autres raisons que celles avouées par les criminels, ce dont Alexandre I[er] était persuadé, sans tenir compte des aveux des accusés. Ensuite, Gérébzov, serviteur trop zélé ou bien parce que c'était réellement sa conviction, conclut, dans son rapport au Tribunal, précisément dans ce sens, disant même qu'Araktchéev n'avait échappé aux assassins que parce qu'il était absent de Grouzino le matin du crime. L'enquête qu'il avait faite sur place avait en effet révélé au gouverneur que la domesticité d'Araktchéev vivait dans des conditions de bien-être matériel très grand. Ce n'est pas le moins curieux côté de l'affaire que de savoir que tous ces gens, si souvent battus, étaient remarquablement bien nourris, comblés de cadeaux et d'argent, aussi bien par le comte que par la Schoumskaïa. Gérébzov acquit la certitude, après les avoir tous interrogés, que ce n'était pas aux mauvais traitements subis par les criminels qu'était dû le crime, mais à une instigation venue d'ailleurs et qui est restée secrète. Il considérait que la principale coupable était la femme du gérant de la banque, Daria Alexéev, d'abord parce qu'elle était beaucoup plus âgée que les filles de chambre, ensuite parce qu'elle n'avait jamais subi de punition corporelle et que le fait d'une faveur momentanée n'expliquait pas une telle haine de sa part, à elle dont le mari occupait une situation supérieure à toutes celles des autres serfs et avait toujours été le protégé du comte. Elle jouissait de l'estime de tout le personnel et avait sur les filles de chambre une influence certaine; par conséquent elle eût pu les détourner de leur projet, mais au contraire son adhésion à l'idée du crime les avait excités davantage et avait été la raison décisive qui les fit agir. Quant à elle, n'ayant pas de raison suffisamment péremptoire pour en vouloir à la Schoumskaïa au point de la vouloir supprimer, Daria avait dû être poussée par quelqu'un, qui

l'avait choisie, elle, comme étant la moins ignorante de la maison et capable de garder le secret.

Le raisonnement de Gérébzov était logique, mais il n'était pas exact. Tous les faits rapportés par les criminels, interrogés séparément ou confrontés, concordaient. Tous s'étaient montrés prolixes au possible et n'avaient rien celé ni des tentatives d'empoisonnement, ni des essais d'envoûtement, ni des raisons qui les avaient poussés au crime et qui, aux dires de tous, étaient l'impossibilité de supporter plus longtemps les punitions corporelles auxquelles on les soumettait journellement.

Gérébzov ne prit pas en considération les aveux des coupables, qui étaient pourtant si circonstanciés que le rôle de chacun pouvait être défini sans erreur possible, ni leur extrême jeunesse, tout au moins pour les principaux d'entre eux, ni les circonstances atténuantes qu'étaient les cruels traitements qui leur avaient été infligés. Croyant plaire à Araktchéev et par là à l'Empereur, il représenta toute l'affaire sous le jour complètement faux d'un complot. Vingt-deux serfs de Grouzino furent finalement impliqués dans l'affaire, — Araktchéev écrira : « Kleinmichel m'a enlevé tous mes gens », — mais cela ne suffit pas à Gérébzov, qui demanda un supplément d'enquête pour découvrir des coupables qui selon lui n'avaient pas encore été identifiés.

Le tribunal suivit le raisonnement du gouverneur et rendit un jugement sans précédent, par l'ampleur du châtiment qui était infligé aux coupables. Tous étaient condamnés à un nombre variable, mais très supérieur à l'ordinaire, de coups de fouet et à la déportation à Tobolsk, « pour y être mis à la disposition des autorités », ce qui était une formule inusitée, de même que celle concernant les « travaux forcés à perpétuité », qui n'étaient jamais prononcés, le maximum admis à l'époque étant de vingt ans. Enfin le nombre de coups que devaient recevoir Antonov et sa sœur, principaux criminels, équivalaient à une condamnation à mort, peine qui était abolie en Russie depuis 1754.

L'exécution eut lieu en octobre 1825. L'endroit choisi était une grande clairière voisine de Grouzino, près du village de Palitchki.

Un bataillon du régiment des grenadiers sur le pied de guerre encerclait la place. Derrière les soldats s'étaient assemblés les paysans venus des environs avec femmes et enfants, au nombre de 4.000 environ. Il faisait un froid très vif et le vent soufflait avec violence.

Au milieu de la clairière était dressé un échafaudage, autour duquel on avait allumé des feux auxquels se chauffaient les bourreaux, qui, pour se donner du courage, buvaient constamment de l'alcool, à même la bouteille. Les condamnés furent amenés en chariots et l'exécution commença. Basile et Prascovie Antonov moururent sur place avant d'avoir subi leur châtiment jusqu'au bout. Une des autres femmes, celle qui avait primitivement fourni le poison, mourut le lendemain. Tous les autres condamnés subirent leur peine et furent envoyés à Tobolsk, les hommes ayant été marqués à la figure, comme le voulait la loi, des signes infamants.

Mais l'affaire ne se termina pas encore. En effet, lorsque le Sénat reçut la sentence du tribunal à fin de confirmation, il s'aperçut des graves illégalités commises par Gérébzov, durant l'enquête et l'instruction, et lui demanda des explications.

Le principal grief qui lui était fait était d'avoir fait exécuter la sentence, dont il ne pouvait pas ne pas comprendre toute la gravité exceptionnelle, sans en avoir référé au Sénat. Les explications fournies par lui ne furent pas acceptées et le Sénat reconnut, avec des attendus très sévères, Gérébzov coupable d'abus de pouvoir.

Ainsi, — était-il dit, — l'exécution d'une sentence contraire aux lois, par sa cruauté démesurée, était d'autant plus impardonnable pour le gouverneur qu'elle suivit la proposition qu'il en fit lui-même, alors que les criminels avaient par leurs francs aveux dévoilé les circonstances qui les avaient poussés au crime commis par eux; c'est-à-dire la cruauté de la Schoumskaïa et l'indignation unanime de toute

la domesticité contre elle. En ayant en vue ces circonstances, qui atténuent la faute des criminels et pouvant de lui-même réduire les peines prononcées par la cour, Gérébzov devait absolument soumettre tout ceci pour être examiné, au tribunal suprême.

Gérébzov voulut se couvrir des instructions que Kleinmichel lui avait apportées de la part de l'Empereur et de ce que le souverain avait écrit à Araktchéev, mais le Sénat répondit que ceci n'expliquait pas une sentence contraire à la loi, puisqu'elle équivalait à une condamnation à mort, et déclara Gérébzov « privé de ses droits de noblesse, grades, titres et décorations et condamné à être relégué en Sibérie ».

ALEXANDRE OBOLENSKY.

# REVUE DE LA QUINZAINE

## *LES POÈMES*

Raymond de la Tailhède : *Les Poésies,* Albin Michel. — Louis Pize : *Le Pays de l'Automne,* « Au Pigeonnier ». — Tancrède de Visan : *Le Clair Matin sourit,* imprimé à Lyon.

Au mois de mars 1938, paraissaient **les Poésies** de Raymond de la Tailhède en « édition définitive »; ses amis, ses admirateurs prodiguaient au poète, depuis bien des années malade, on le savait, et infirme, les marques enthousiastes de leur respect et inclinaient autour de lui leurs hommages justifiés. Ce fut pour lui une fête double et suprême : le 25 avril, il succombait dans une clinique où on l'avait dû transporter, à Montpellier. Il était âgé de soixante-dix ans et six mois, ayant vu le jour, à Moissac, au mois d'octobre 1867.

Certes son œuvre n'est pas volumineuse; elle tient entière dans les deux cent quinze pages de l'édition définitive publiée par M. Albin Michel; c'est qu'elle visa toujours à l'absolue perfection, à une pureté sans mélange. Lorsque, au courant de l'année 1890, il rencontra Jean Moréas, Maurice du Plessys, Ernest Raynaud et constitua avec eux le noyau de ce qu'ils appelèrent l'*Ecole Romane,* c'est avec un abandon complet de soi qu'il se vouait au culte commun des mêmes Muses, auxquelles jusqu'à la mort il demeura fidèle. Moréas dont l'autorité sur ses amis était prépondérante ne se montra qu'un temps un « roman » intransigeant et exclusif; *les Stances,* son œuvre capitale, rejettent les entraves et répudient les manies archaïsantes de l'école; Maurice du Plessys rompt l'obstacle et s'élance inconsciemment au delà dans les parties les plus précieuses de son œuvre; Raynaud, plus pondéré, excelle à équilibrer les exigences acceptées de la

doctrine avec l'expression de ses sentiments personnels. La Tailhède a résolument juré fidélité aux attitudes et aux règles que sa réflexion l'a amené à adopter sans réserve; comme ami et comme poète il est constant dans ses affections, dans ses choix et ses habitudes. Il fut le « roman » par excellence, rebuté par le sens du mystère qui l'écarta du symbolisme, dédaigneux des bonhomies familières ou de la facilité un peu triviale des réalistes les plus sincères. Il fut ce qu'il était, ce qu'il devait être, un poète d'une emphase contenue et souvent magnifique, un artisan du verbe, dévot à la poésie de tradition, dédaigneux non sans quelque superbe des innovations ou préventions d'un art prétendûment évolué qu'il jugeait vain et hasardeux. Voici un sonnet, de la suite écrite entre 1893 et 1910, qui marque bien dans l'ensemble de ses qualités les meilleures ce que fut sa manière :

Ce n'était pas l'Amour, mais une ombre ennemie
Qui vint de ton regard amortir tous les feux,
Qui ternit à la fois ta lèvre et tes cheveux
Et posa son baiser contre ta chair blêmie.

Ce n'était pas l'Amour!... Mais ce spectre hideux,
Revêtu de ton corps par subtile magie,
S'il eût passé la mer ne l'eussé-je franchie,
L'eussé-je pas suivi s'il eût passé les cieux?

De la même folie entreprise aussi vaine,
C'est ainsi que, jadis, la lyre thracienne
Fit résonner du Styx les deux stériles bords :

Orphée eût retiré de l'infernal royaume
La vivante Eurydice et non pas un fantôme,
Si rien qui fût humain demeurait chez les Morts.

La notion incessamment suggérée ou librement interprétée de la Fable est à la base de ces compositions savantes, souvent plus fortes que délicates. Le sentiment à l'excès s'y dissimule, le pathétique provient du ton du poème plutôt que d'une sensibilité qui aurait honte de se laisser voir. Même dans l'admiration d'un poète, dans une amitié qui se proclame avec fierté, une sorte intime de pudeur ramène le discours à traiter, dans un mouvement approprié, un thème général

plutôt qu'à faire la confidence d'un sentiment particulier. C'est ainsi qu'il chante le los perpétuel de Jean Moréas, le triomphe de Verlaine, l'amitié de du Plessys, de Raynaud, de Charles Maurras « pour la couronne..., pour la victoire..., pour la gloire... » comme disent ses hymnes et ses odes. Mais peut-être, si j'ose aventurer mon opinion intime, est-ce dans l'admirable poème *de la Métamorphose des Fontaines,* aussi noble et beau que le titre qu'il lui a donné, et dans les quatre parties du *Tombeau de Jules Tellier,* datant de 1890, que s'exprime avec le plus de pénétration et de profondeur le plus sensible de son art :

SOLITUDE

Et voilà que tes yeux profonds se sont fermés.
Mais ton âme où vivaient les sages d'Hellénie
Garde toujours dans une éternelle harmonie
Les poètes pareils à des dieux bien-aimés.

Vision immobile et pourtant si rapide
De cette chambre au bord du fleuve. O souvenir
Du soleil éclatant dans le matin limpide!
Je sens la peur de ces heures qui vont venir!

Nous sommes entourés pendant les nuits tremblantes
De silences aigus et de blancheurs d'effrois,
Toi les yeux agrandis et les prunelles lentes,
Moi tressaillant au rêve éloigné de ta voix...

Ce large, ce haut poème d'angoisse et de grandeur, il est, me semble-t-il, inégalé en profondeur d'émotion virile, quand déjà

L'angoisse de la mort prochaine est comme un songe
Où le délire a mis de subites clartés...

Ce large, ce haut poème suffirait à l'honneur d'un grand poète, et si c'est bien, comme je le pense, le plus noble et le plus ému de ceux qu'a écrits Raymond de la Tailhède, ce n'est pas le seul dont il convient de conserver, avec amour, l'admiration la plus absolue.

**Le Pays de l'Automne...** « Mais il y a aussi un printemps au pays de l'automne : les genêts flambent aux lisières des sapins, et les iris entre les cyprès. » Est-ce, s'est demandé

Louis Pize, un pays de rêve seulement? Non. Il existe, tel que le voit le poète, « en montagne, au bord du Rhône, en Provence, partout où nous avons rencontré des images qui se confondent à nos états d'âme et nous permettent de les mieux exprimer ». C'est aussi, selon le désir secret et fervent du chanteur, une musique.

Louis Pize y célèbre d'ailleurs aussi aisément, en l'évoquant dans la tristesse ou la clarté de ses atmosphères, *la Montagne de Juillet, Septembre* « voilé de brume et de douceur », avec ses colchiques dans les prés et ses phlox dans le jardin d'un presbytère, *la Pluie sur le Fleuve, la Forêt, les Clairs de lune, la Dernière Neige, la Danse des Amandiers*... Louis Pize est un paysagiste vigoureux, sain et délicat, qui sait suggérer à nos imaginations la beauté grave de son « grand pays vert semblable au pays de l'automne », mais le paysage de l'âme humaine, le paysage de son âme il ne le peint pas d'une moindre ferveur, songeant à notre grand ami perdu Marcel Ormoy, à Jean-Marc Bernard, visitant un cimetière en Tricastin ou rappelant les années d'étude et de songerie dans le jardin splendide du vieux lycée de Tournon. Parfois empli d'une douce sérénité, son esprit se plaît davantage à des nostalgies tristes, où dansent les forêts avec les heures dans les espaces inhabités, et où lui parle son Enfance encore, son Enfance qu'il nomme sa Tristesse. Il revient à son enfance, il aime sa tristesse : ô tristesse, s'écrie-t-il,

> Toi qui ne pleures pas les illusions mortes,
> Ton silence hautain ne fut jamais l'oubli.
> Que dans tes bras fermés, Tristesse, tu m'apportes
> Le seul bien qui survive au temps enseveli !

Et ainsi son esprit se réconforte, il espère, il revit et il songe avec le souvenir des morts aimés et des paysages perdus de son enfance.

« Il n'y a pas d'idées neuves. Il n'y a que des musiques nouvelles. » — « Il n'y a pas la prose et les vers. Il y a le poétique et le non poétique. » — « Ne pas oublier que la poésie est un chant avec ses accents particuliers et comme innés. » — C'est, avant la guerre, dans le voisinage du très cher et

haut Francis Vielé-Griffin qu'on rencontrait ce judicieux, ce subtil critique qui s'appelle Tancrède de Visan. Il n'est pas de ceux qui redoutent de se compromettre en joignant la pratique au précepte. Voici un livre de poèmes charmants, sûrs, mesurés, sensibles, lumineux et... chantants, où **Le Clair Matin sourit** que précèdent des pages de pensées justes qu'il appelle *Mon Credo Poétique.* Des vers réguliers, des vers libres, enlaçant de rythmes plus flexibles les cadences de l'alexandrin et de l'octosyllabe. J'y retrouve cet hommage à Verlaine qui fut inséré dans le recueil collectif publié naguère chez Messein :

Ta jambe un peu noueuse et raide tu l'allonges
Sur ce banc saupoudré de quelque sable fin;
Voici ta canne et ton manteau de pèlerin,
Ton lourd chapeau rongé sur les bords, et tu songes...

Sans doute, sans doute, dans la plupart de ces poèmes « l'attitude de son lyrisme » est chez Tancrède de Visan plus d'un esprit réfléchi que d'un créateur intuitif, et l'intelligence domine, en dépit de la vision si nette formulée par le poète. Il n'y a cependant rien dans ses vers qui contredise à la grande idée qu'il s'est faite du lyrisme, rien ne l'offense : « la poésie » — comme on s'en aperçoit à lire ce charmant livre — « n'est pas dans les choses : elle est en nous, c'est un état d'âme. Il faut être en *état de poésie* ». Je crois que Tancrède de Visan, en condensant sa pensée, pour faire état du mot de Flaubert, fait bien, sans doute, un vers, mais un vers où l'analyste assidu de sa propre pensée et de son style demeure apparent. Le poète est conscient peut-être à l'excès de ce qu'il fait, le critique ne cède pas toujours le pas au chanteur. La poésie a beau être « une métaphysique manifestée par des images et rendue sensible au cœur », quand la réflexion visiblement prédomine, même si le chant existe, comme ici, si la sensibilité apparait, si nulle épithète banale ne vulgarise l'expression, la poésie est d'un amateur raffiné, et loués soient les dieux qui suscitent les amateurs raffinés, qui savent et aiment lire et comprendre les poètes! Ce sont eux qui éprouvent leurs forces et leurs ressources, rendent hommage au lyrisme le plus haut; ils s'élèvent dans une voie sublime,

s'ils ne peuvent la suivre jusqu'au bout. Leurs qualités sont différentes, et comprendre, sentir, aimer, c'est s'approcher de l'essence du lyrisme créateur, — et déjà c'est bien beau.

ANDRÉ FONTAINAS.

## LES ROMANS

Bertrand de La Salle : *Les forces cachées*, Plon. — Constantin-Weyer : *Les tombes d'amour*, Librairie des Champs-Elysées. — Jean-Alexis Néret: *Quand la grâce est perdue*, Ferenczi. — César Fauxbras : *Antide ou les banqueroutes frauduleuses*, Flammarion. — Pierre Limagne : *Orage sur la maison Boutière*, Bloud et Gay. — Claude Fayet : *L'Obstacle*, Plon. — Georges Oudard : *Les bonheurs désespérés*, Plon. — Aimé Rebaud : *Cocassin ou la nouvelle éducation sentimentale*, Fernand Nathan. — Noële Henrio : *A ras de terre*, Editions Eugène Rey. — Marcel Hamon : *Le 491e péché*, Malfère. — Pierre Marois : *Rowena*, Plon.

La nouvelle œuvre de M. Bertrand de La Salle, **Les Forces cachées,** justifie les espoirs que le précédent récit de ce jeune écrivain, *La Pierre philosophale,* avait fait naître. C'est le livre d'un psychologue et qui a d'incontestables dons de romancier. Si trop de dissertations alourdissaient *La Pierre philosophale, Les Forces cachées* se dégagent de ce didactisme à la Bourget. La minutie des observations qui rendent si intéressant ce récit, n'en altère point la vivante plénitude, en dépit de quelques longueurs. Et M. de La Salle écrit une langue excellente. De quoi s'agit-il dans *Les Forces cachées?* Du conflit qui sépare deux êtres : méfiance de soi, du côté de la femme; timidité, du côté de l'homme, que la médiocrité de sa fortune autant que de ses qualités d'artiste rend incertain ou velléitaire. Mais le problème posé par M. de La Salle dépasse, sans doute, Jérôme Legrand et Eve Ribeauval. Si l'amour est renoncement, il n'est point pour cela que passivité. L'abnégation qu'il réclame doit être active... Voilà, si je ne me trompe, ce qu'il sied de dégager de cette histoire d'un échec (à base de rancune?), qui a pourtant ses heures de plénitude. Les pages que M. de La Salle a consacrées à la peinture de celles-ci me paraissent les meilleures de son livre. Elles sont émouvantes malgré leur lucidité; et rien n'est plus difficile — on le sait, de reste — que de ne point dessécher par l'analyse. Nulle exagération, ici, nulle emphase; nulle cruauté gratuite, non plus. Le ton même de la vérité : une œuvre dans la lignée d'*Adolphe* et de *Dominique,* mais sans l'aridité, que l'on peut dire protestante, de Benjamin Constant

et d'Eugène Fromentin. M. de La Salle sait être pathétique sans renoncer aux droits de l'intelligence, et je ne lui reprocherai que l'optimisme, un peu conventionnel, de son dénouement, soit qu'il ait eu pitié de son héros, soit qu'il aït craint d'indisposer ses lecteurs.

**Les tombes d'amour** par M. Maurice Constantin-Weyer nous content la rivalité d'amour de deux gardes-chasse. Ces hommes y déploient les mêmes ruses meurtrières que les braconniers à tendre des pièges contre le gibier dans les fourrés. Sous la livrée, l'instinct terrien gagne en perversité, nombre de comptes rendus d'assises ou de correctionnelle en témoignent. Le récit est conduit à bonne allure, cavalier, et, chemin faisant, coupe à vif au travers de nos vraies mœurs campagnardes. Il les prend d'un peu haut, comme un qui prendrait des gants pour manier de la matière incongrue. D'où certain ton de réquisitoire, d'ailleurs conforme à l'affabulation.

Le ton serait plutôt celui d'un clinicien, penché sur un « déficient », dans le roman de M. Alexis Néret **Quand la grâce est perdue.** Les vrais plaintifs, du genre de celui-ci (car il y en eut de faux, avant la guerre, comme de faux poitrinaires, aux temps romantiques, comme de faux virils, aujourd'hui : une mode), les vrais plaintifs, dis-je, ne pouvaient guérir, enterrés dans leur égotisme raisonneur comme dans une chambre de malade. Fiez-vous à des natures de la sorte pour faire souffrir leur entourage, beaucoup plus et plus réellement qu'elles ne souffrent elles-mêmes. Ainsi du jeune Jean Gaumieux, riche, sans grosses tares, au destin enviable... Il y a de bonnes notations de la vie de caserne dans l'Est, et, à la fin, de paysages gascons.

**Antide,** *ou les banqueroute frauduleuses* par M. César Fauxbras, est un lointain petit-fils de Candide, et son périple, à travers les pays sauvages que sont nos clans politiques, rappelle, d'un peu loin, les explorations de son aïeul. Il éprouve d'ailleurs aussi fâcheuses disgrâces, sans se guérir d'être berné et rossé par les malins ou les puissants du jour. A la fin, on lui offre bien un « filon », mais soyez sûrs que son incorrigible honnêteté gâtera cette chance. Quant aux profiteurs dont il est la dupe née, soyez sûrs, aussi, que la volée de bois vert qu'on leur administre avec impartialité ne les amen-

dera pas non plus, blancs ou rouges, ou noirs. Tout au plus changeront-ils de couleur, s'ils y voient avantage.

L'honorable industriel Boutière (dans **Orage sur la maison Boutière** par M. Pierre Limagne) a une liaison illégitime, qu'on nous laisse dans un brouillard pudique, et quelques autres faiblesses. Serait-il impeccable que son industrie n'en péricliterait pas moins; il appartient à une classe pour qui l'heure de l'apogée semble passée. Et d'autres conjonctures commandent, peut-être, d'autres formes d'industrie. Sa femme, si courageuse et discrète (le type est usé à force d'avoir servi), sa fille, qui entrera en religion pour qu'on n'ait pas à prélever sa dot sur les maigres ressources qui restent à la famille, et surtout son fils qui va prendre sa suite, avec autant de qualités qu'il avait de défauts, sont-ils de ceux qui peuvent s'adapter? Je crois que l'auteur lui-même en doute... Son récit est ferme; ce monde en déconfiture dont il se fait le mémorialiste le déclarerait « distingué »; c'est-à-dire évitant le spontané, le précis, le détail typique, mais, hélas! malséant. De la sorte, on arrive à une expression de la vie qui n'en est qu'une paraphrase lointaine, la transposition dans un abstrait blafard; on tue ses reliefs et ses ombres. A en juger par ses dialogues, M. Limagne serait capable de la serrer de plus près, et même d'en tirer de l'émotion.

Dans la plupart des romans de Paul Bourget, il fallait admettre le postulat du point de départ, et alors tout en découlait avec une rigueur de thèse. Dans **L'Obstacle** par Mme Claude Fayet, de même : si les deux êtres qui s'aiment, ici, avant de s'en être aperçus avaient passé outre à une histoire advenue vingt ans en deçà à leurs pères, il n'y aurait pas eu d'empêchement à leur bonheur immédiat. L'auteur met deux-cent-trente pages à venir à bout de cet empêchement, du reste inexistant, ce qui lui permet de nous narrer les plus brillantes manifestations de la vie de la haute bourgeoisie en province — et, ma foi! de les narrer fort agréablement.

Les trois nouvelles du recueil de M. Georges Oudard, **Bonheurs désespérés,** sont des aventures du cœur telles qu'on les vivait ou les écrivait avant la dernière guerre : soignées, tournées avec application, montées en bibelots d'art. La seconde, *Trop parler nuit,* développe un joli débat de

casuistique amoureuse; la dernière, *Constance*, rappelle, pour la donnée, une des plus effarantes imaginations de Barbey d'Aurevilly, quand il transforme une duchesse espagnole, enragée de vengeance, en fille syphilitique.

C'est une très fraîche histoire d'enfant que **Cocassin,** ou *la nouvelle éducation sentimentale* par M. Aimé Rebaud, et peut-être même un système original d'éducation. Je crois qu'elle émouvra, sinon les gosses, qui ne lisent jamais les histoires à leur intention, au moins leurs aînés et parents, qui y redécouvriront leur passé dans sa pureté et son allégresse. « L'enfance, m'a confié avec mélancolie une très vieille institutrice, c'est une adorable consolation que nous nous inventons dans l'âge mûr. Le paradis perdu vers lequel il va, l'homme, par un curieux quiproquo, le situe derrière lui. »

Des nouvelles, des contes et croquis ruraux, qui surprennent d'abord disgracieusement, comme Michelet avoue qu'il fut surpris au premier contact avec le Jacques, écrasé par mille ans de contrainte, voilà ce qu'on trouve dans **A ras de terre** par Mme Noële Henrio. C'est Jacques encore dans la plate Beauce, rêche, d'accueil méfiant, émancipé peut-être, mais s'imposant de plein gré contrainte pire, celle des sous à gagner... Et puis, ces histoires en vrac, même pas intriguées ou liées, n'ayant pas plus de fond ni de pente que le ru du village, mais claires, jasantes, à la longue amusent et retiennent. *Les Berdadou* se trouvent donner une résonance philosophique. Il se trouve que *Les dames Peignarebours,* acariâtres porte-culottes de leurs ménages prennent, ou peu s'en faut, figure de type générique.

On pèche septante fois septante fois contre le prochain, qui vous le pardonne, mais la quatre cent nonante et unième fois est irrémissible; voilà l'explication de ce titre étrange : **Le 491e péché,** par M. Marcel Hamon. Non moins étrange est l'attitude de cet écrivain devant l'univers. Il est proprement celte, ne concède au visible de réalité que dans la mesure où il exprime l'invisible, croit aux dettes payables dans une survie, et de cette conviction tire des effets surprenants. Quel mystique il eût fait, ou quel peintre! En littérature d'observation, malgré des éclairs crevant à l'improviste une nébulosité

nacrée à la façon des ciels de Bretagne, nous ne le rejoignons pas toujours. Dans ce roman d'un oncle cohabitant avec son neveu, et tenant à lui au point de l'empêcher de se marier à qui il aime (et l'on n'aime pas à demi avec M. Marcel Hamon), il y a les clairs-obscurs, les éclats transperceurs et les grasses ombres, et la mélancolie des choses de la boutique d'antiquités de *La peau de chagrin*. Dirai-je qu'il y a, aussi, un peu le désordre? N'empêche que voilà un livre très noble, très solitaire dans sa voie hallucinée.

Le jeune héros de **Rowena,** par M. Pierre Marois, est de ceux qui manquent infailliblement leurs amours et leur vie, le savent d'avance, se prêtent à leur échec, et peut-être en éprouvent comme une joie acide. Sa fiancée ressemble à toutes les fiancées, et le rival qui la lui prend à tous les hommes sûrs d'eux et n'hésitant jamais dans leurs désirs. Autour de Simon, au contraire, tout vacille, et le monde n'est que l'image momentanée qu'il en imagine. Son mouvant rêve intérieur est rendu dans une forme floue, imprécisions voulues, qui pourrait bien être l'amorce d'une esthétique originale.

JOHN CHARPENTIER.

## *THÉATRE*

*Septembre,* quatre actes de Mme Constance Colline, au Théâtre du Vieux-Colombier. — *Les Jours Heureux,* trois actes de M. C. A. Puget au Théâtre Michel.

Il n'est pas de saison qui, depuis quelques années, ne nous apporte de pièces qui se proposent de peindre à nos yeux soit des jeunes gens, soit la jeunesse. C'est une étrange entreprise où les auteurs se soumettent comme à une mode, à moins qu'ils ne la subissent comme une épidémie. Je ne saurais dire au juste quand cela commença, du moins dans la forme actuelle, car enfin ce qui retient notre attention, ce n'est pas qu'on décrive la jeunesse, mais bien qu'on le fasse comme cela se voit aujourd'hui. On l'a toujours dépeinte et étudiée et quiconque veut représenter la société ou l'humanité doit lui réserver sa place, qui est importante. Elle apparaît sur le théâtre dès l'origine du théâtre. Eschyle et Sophocle ont réservé une partie de leurs soins à peindre les enfants d'Œdipe et les jeunes Atrides. S'il fallait la suivre depuis là jusqu'aux comé-

dies qui nous occupent aujourd'hui, on aurait à faire un bien long chemin.

Aujourd'hui, et spécialement dans **les Jours Heureux,** la nouvelle comédie de M. C. A. Puget, on nous fait, si j'ose dire, une peinture *cent pour cent* de la jeunesse. Je pense faire bien entendre par l'emploi de cet étrange argot que la jeunesse nous est présentée ici à l'exclusion de tout autre élément d'étude et d'intérêt. Dans **Septembre,** la très belle pièce de Mme Constance Colline, que le théâtre du Vieux-Colombier avait représentée quinze jours plus tôt, un personnage n'appartenait pas au groupe privilégié qui s'impose impérieusement à l'attention des dramaturges, mais c'était le personnage essentiel. Le titre automnal de l'ouvrage prouvait bien que le dessein de l'auteur était d'analyser les émotions d'une femme qui atteint le moment où le pouvoir de séduire va lui échapper : l'automne d'une femme, comme disait Marcel Prévost quand il avait trente ans. On pouvait placer autour de ce personnage essentiel autant de jeunes gens et de jeunes filles que l'on voulait, il assurait à la peinture de la jeunesse une mise en valeur qui lui donnait une remarquable solidité.

L'an dernier M. Amiel fit représenter une comédie dont le succès, si je me souviens bien, fut éphémère. Elle devait montrer un groupe de tout jeunes gens, deux frères et trois sœurs, aux prises de l'adversité. Deux personnages (au lieu d'un chez Mme Colline) ne faisaient point partie de la bande des jeunes. C'étaient les parents, qui tenaient un rôle extrêmement effacé, il est vrai, mais qui existait cependant. On sentait le total de leurs fautes, ou de leurs négligences, peser sur le destin de cette génération nouvelle.

Dans un autre ouvrage, qui parut à peu près en même temps que celui dont je viens de parler, *le Pélican,* de Somerset Maugham, que Francis de Croisset avait adapté à la scène française, les parents étaient quatre. Deux de plus que chez M. Amiel. Là encore l'auteur avait voulu surtout étudier le caractère d'une certaine jeunesse qu'il avait probablement eue sous les yeux; cependant pour rendre frappant le tableau, il mettait les jeunes en conflit avec leurs auteurs.

C'est un conflit de générations que M. Bernstein instituait aussi dans sa dernière pièce, *le Cap des Tempêtes.* Ici le titre,

qui symbolisait la cinquantaine, indiquait, comme celui de la comédie de Mme Colline, que le drame essentiel se passait dans l'âme et dans le cœur d'un aîné. On voyait au dénouement les générations se réconcilier et le monsieur de cinquante ans faisait allègrement un enfant à la jeune fille de dix-huit. M. Bernstein était là dans la meilleure tradition. L'opposition est un des meilleurs moyens de peindre; c'est elle qui met en relief, et c'est en plaçant autour d'elle des figures plus marquées et que l'ombre gagne, que l'on donne à la jeunesse et à l'adolescence tout leur brillant et tout leur éclat.

M. Claude-André Puget est d'un autre avis. Les aînés, pour ne pas dire les vieux, ne sont dans sa pièce (*Les Jours Heureux*) ni un, ni deux, ni quatre : ils ne sont pas. On les supprime tout simplement. Dès le lever du rideau, un coup de téléphone retentit, et les parents annoncent qu'ils seront retenus à la ville voisine pour quelque quarante-huit heures, c'est-à-dire pour le temps nécessaire au déroulement de la comédie. D'autre part, les domestiques ont été mis à la porte : ces artifices sont gros, qui laissent à la jeunesse pleine liberté d'occuper la scène à elle seule. Elle se livre donc à ses ébats et à ses folâtreries. Elle se laisse aller à son romanesque facile et comme, à vrai dire, la jeunesse est essentiellement un rapport, comme on a délibérément privé ce que l'on nous montre des valeurs qui feraient sentir ce rapport, la pièce que l'on nous montre n'offre pour agréments que les fadeurs aimables qu'on attend des romans pour les jeunes filles : *Mon oncle et mon curé*, la *Neuvaine de Colette*, chefs-d'œuvre insurpassés du plus faux des genres.

Comment des intelligences adultes peuvent-elles faire un succès, sinon un triomphe, aux gentilles niaiseries d'un texte qui aurait mieux convenu aux *Tréteaux de la jeunesse* ou au *Théâtre du petit monde?* c'est là le problème. On voudrait y répondre en disant que c'est par amour pour la fraîcheur et pour la pureté des temps innocents. Mais on se demande si ce n'est pas un effet de la place un peu disproportionnée qui est accordée à la jeunesse dans la société contemporaine. On est mal venu à critiquer la jeunesse lorsque l'on s'en éloigne sans retour. Cependant depuis que les partis politiques se sont assimilé cette notion si simple que la meilleure façon

d'assurer leur avenir était de flatter la jeunesse dans le présent, on a vu les gentilles générations qui la composent prendre dans la cité une importance démesurée. On s'est comporté à leur égard comme les démagogues à l'égard du peuple, qu'ils caressent pour les besoins de leur cause. Que la littérature prenne la même attitude et se comporte, si l'on peut dire, en politicienne, voilà ce qui surprend.

Ceci dit, je reconnais volontiers que la comédie de M. C.-A. Puget a des grâces faciles. Qu'elle ait de l'intérêt, c'est une autre histoire. Je ne vois pas qu'elle nous révèle rien sur la vérité éternelle des cœurs adolescents ou enfantins. Chérubin en dix lignes nous en apprend plus que les personnages des *Jours Heureux* en trois actes. Ils ne nous renseignent pas davantage sur les inquiétudes ni sur les aspirations de la jeunesse d'aujourd'hui. Le romanesque y est-il vraiment aussi contagieux? Je ne le saurais dire. Ni si l'enfantillage s'y prolonge aussi longuement.

On mène grand bruit autour de la distribution des *Jours Heureux*, et il est vrai qu'elle est charmante : les comédiens ont l'âge de leurs rôles. Cela a surpris tout le monde, comme si le mérite résidait là. C'est cependant un mérite contraire à l'essence du théâtre. Le théâtre a son optique, comme on disait jadis, qui n'est point celle heureusement de l'impitoyable cinéma. En exigeant sur la scène ce que l'on voit à l'écran, on rend un bien mauvais service à l'art du comédien. On encourage aussi cette flatterie envers la jeunesse que j'ai dit qui ressemblait à la démagogie.

Aujourd'hui, le rêve d'une petite fille qui va entrer au Conservatoire, c'est d'être déjà une vedette. Réussir tout de suite, voilà l'ambition des enfants (M. C.-A. Puget a omis de l'analyser). Autrefois on rêvait plutôt d'être encore exigé par le public, alors même qu'on en avait passé l'âge. Je souhaite aux interprètes des *Jours Heureux* de pouvoir jouer Fortunio aussi longtemps que Delaunay, et Agnès aussi longtemps que Reichenberg.

PIERRE LIÈVRE.

## *PHILOSOPHIE*

Baron Cay V. Brockdorff, *Die Urform der « Computation sive Logica » des Hobbes*. Kiel, Rœssler, 1934. — David Hume, *Œuvres philosophiques choisies*, trad. par Maxime David. *Traité de la Nature humaine. De l'entendement*. Alcan, 1930. — André Leroy, *La critique et la religion chez David Hume*. Ibid., s. d. — Maurice Nédoncelle, *La philosophie religieuse en Grande-Bretagne de 1850 à nos jours*. Bloud et Gay, 1934. — Maurice Le Breton, *La personnalité de William James*, Hachette, 1929.

Thomas Hobbes exerça la fonction de précepteur dans la noble famille des Devonshire. De nos jours le duc de Devonshire est encore propriétaire d'un manuscrit, inédit jusqu'ici, de l'illustre philosophe. Tel est le texte — dix pages d'impression — que publia le baron **C. von Brockdorff.** La conception de l'intelligibilité qui s'y précise doit être antérieure à 1655. Elle explique encore les faits par des propriétés des corps, non pas encore ces propriétés par le jeu des causes et des effets. Quiconque s'intéresse à Hobbes devra connaître ces quelques pages.

Une réédition du *Traité de la Nature humaine* était indispensable aux étudiants. On sait que la traduction faite par M. David est précédée d'une très importante préface composée naguère par M. L. Lévy-Bruhl. Hume avait été morfondu par l'échec du traité, échec dû à une présentation sans grâces littéraires; il a repris les idées essentielles dans son *Essai sur l'Entendement humain* et dans ses *Dialogues sur la religion naturelle*, mais en profitant de la leçon reçue. Il ne pouvait que tenir foncièrement aux idées du traité, car elles impliquent cette conviction capitale que les sciences morales peuvent, d'un certain biais, s'accommoder d'une méthode analogue à celle des sciences positives. L'on a donc ici affaire à l'ouvrage le plus spontané de D. Hume, ouvrage auquel il importe de se référer, quel que soit l'aspect envisagé de sa philosophie, si profonde et si décisive.

**A. Leroy** consacre la première moitié de sa thèse à repérer soit les « sources » de **Hume,** soit les opinions de son époque sur les problèmes de la religion. Il traite ensuite du rationalisme religieux, combattu par le philosophe. Il expose en dernier lieu le « conventionalisme » moral et religieux fourni par celui-ci comme solution. Ouvrage consciencieux, à la fois dense et fragmenté. Le point de vue central, l'appré-

ciation dominante, c'est l'interprétation du scepticisme relatif comme coïncidant avec un humanisme « qui, à côté de la science, laisse une place à la croyance; par là il s'est opposé à tous les rationalistes de son époque, déistes ou théologiens, et il annonçait le pragmatisme contemporain ». Annonce, peut-être; admission, non pas : la fin de la préface de Lévy-Bruhl rappelée ci-dessus apportait déjà sur ce point un jugement péremptoire. Mais on ne saurait douter que la philosophie de Hume fût un humanisme en tous les sens du mot. « Elle s'est formée par l'étude des classiques et cependant n'a pas négligé de suivre dans leur développement les sciences de la nature... Elle prélude à l'humanisme d'aujourd'hui en refusant de suivre les métaphysiciens et les théologiens dans leurs discussions abstruses par delà l'expérience humaine; en s'efforçant d'expliquer par le jeu spontané des tendances humaines la science, la moralité et les religions positives ».

Excellent livre, cette *Philosophie religieuse* en Angleterre, due à M. l'abbé **Nédoncelle.** Particulièrement la vingtaine de pages qui, en guise d'introduction, résume la pensée anglaise depuis 1850, peut valoir comme modèle de finesse et d'élégance, tant dans le jugement que dans l'expression. L'aide que nous aporte cet ouvrage est d'autant plus précieuse que très peu de Français possèdent quelque connaissance, même des plus grands Anglo-Saxons contemporains, d'un Russell, d'un Alexander, d'un Whitehead. Le goût, le tact de M. Nédoncelle se sont surpassés eux-mêmes pour rendre hommage au rôle si distingué qu'a joué parmi modernistes et mystiques le baron Friedich von Hügel. — Dans le corps de l'ouvrage, l'attention se concentre sur Mansel, qui prolonge l'inspiration de Hamilton; sur Pringle Pattison, qui prolonge celle de Hegel; sur Whitehead, en qui se retrouve l'influence pragmatiste de James; sur le doyen Inge, le néoplatonicien. Une bibliographie termine ce livre, qui mérite une large diffusion et qui s'impose, indispensable, dans toute bibliothèque, privée ou publique, de philosophie.

Ce fameux esprit de « finesse », dont Pascal a situé le rôle nécessaire dans l'usage de la raison, M. **Le Breton** en fait le trait distinctif de l'exquis William James. On pourrait remarquer qu'il s'intègre aussi au génie de Bergson, autant qu'à

la personnalité de son ami américain; et c'est sans doute d'où dérive l'affinité profonde entre ces deux penseurs. Sens très juste de l'impondérable, plus important souvent que les facteurs massifs et simplistes. Expérience sensible en tout cas, comme s'il y avait un tact de l'intelligence. James concevait aussi une affectivité de l'intellect. Plaignons ceux qui estimeraient qu'il brouillait ainsi des fonctions mentales distinctes; il montrait en acte l'*art de comprendre*, art grand et subtil parmi les arts, art de celui qui, selon la formule antique, pense avec son âme entière. Plaignons aussi ceux qui craindraient trop qu'à penser ainsi on se voue à manquer la vérité : le vrai, en souple Protée, risque plutôt de se dérober à des catégories rigides et schématiques. L'empirisme de James pourrait bien être le moins grossier des rationalismes. Il donne l'exemple du correctif le plus séduisant à cette obsession que nous tenons de l'héritage platonicien, et qui nous persuade a priori d'un dualisme foncier entre l'intelligence et la sensibilité. Nous opinons ainsi que le cas James ne doit pas apparaître comme une personnalité d'exception, douée pour philosopher avec des moyens d'artiste; mais qu'il mérite d'être pris comme modèle, — non en vue d'une imitation servile, mais comme méthode vivante. Car James, certes, vit toujours, et jeune encore. Jeune il sera, tant qu'il n'aura pas été dépassé; on ne le dépassera que si l'on entreprend de le suivre.

PAUL MASSON-OURSEL.

## *LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE*

Ernest Esclangon, Jules Baillaud, Emile Palogue, Lucien d'Azambuja, André Danjon, Gilbert Rougier, Fernand Baldet et André Couder : *Astronomie*, Hermann. — R. Becker : *Théorie des électrons*, traduction Ed. Labin, préface de Léon Brillouin, Alcan. — Marcel Boll : *Les deux infinis (galaxies, étoiles, planètes, micelles, réseaux, noyaux, neutrons, photons)*, Larousse.

L'infiniment grand et l'infiniment petit viennent de faire des progrès inouïs dans l'esprit des hommes; d'un côté, notre Voie Lactée est devenue une nébuleuse très quelconque, parmi des milliards et des milliards d'autres; à l'autre bout, on découvre des corpuscules de plus en plus infimes, qui sont, aux atomes (décrits par la précédente génération), ce qu'est un moucheron comparé à une cathédrale...

**Astronomie** est un livre collectif, rédigé en l'honneur du *Palais de la Découverte*. Nous n'avons pas caché (1) que la section astronomique y avait été des plus médiocres, tant par le choix des objets que par d'invraisemblables conférences et des films stupides, dont divers échos nous sont parvenus. Ignorance, négligence ou maladresse : les organisateurs ont simplement oublié tout ce qui fait l'intérêt passionnant de l'astrophysique contemporaine...

Le livre dont nous parlons est certes d'une autre qualité : 22 planches de reproductions photographiques sont au-dessus de tout éloge. Et six des huit chapitres (50 p. sur 70) sont, dans l'ensemble, satisfaisants : il s'agit des étoiles, du Soleil, des planètes, de la Lune, des comètes et météores, des lunettes et télescopes. Mais pourquoi faut-il que, dans l'*avant-propos*. Ernest Esclangon, directeur de l'Observatoire de Paris, ait saisi cette occasion de nous faire part, une fois de plus, de ses « idées » personnelles? Pourquoi faut-il que Jules Baillaud, astronome à l'Observatoire de Paris, n'ait pas résisté au plaisir de nous communiquer sa plus récente « découverte »? La voici avec un commentaire rectificatif :

Les spirales les plus éloignées dont on ait mesuré la vitesse se trouvent environ à 150 millions d'années-lumière... Elles paraissent nous fuir d'autant plus vite qu'elles sont plus éloignées de nous. Peut-être faut-il dire simplement que le mouvement d'expansion se ralentit de plus en plus proportionnellement au temps. La vitesse des spirales les plus lointaines nous indique la vitesse d'expansion de l'Univers, il y a des centaines de millions d'années; celle des spirales voisines nous indique la vitesse d'expansion actuelle (p. 19).

*C'est témoigner d'une injuste suspicion à l'égard des théoriciens que de s'imaginer (sans y regarder de près) qu'ils n'ont pas tout de suite vu que les lumières qui nous arrivent aujourd'hui, des diverses galaxies, n'ont pas été émises à la même époque. Au surplus, tous s'accordent à admettre que le rayon de l'Univers s'accroît depuis dix milliards d'années* (2); *le temps que met la lumière pour nous parvenir des galaxies les plus lointaines est donc relativement minime et ne peut en aucune façon jouer le rôle étrange qui lui est dévolu ci-contre.*

(1) *Mercure de France*, 15 août 1937, pp. 129-130.
(2) Il suffirait de consulter, par exemple : Henri Mineur, *L'Univers en expansion*, Hermann (Cf. *Mercure de France*, 15 octobre 1933, pp. 422-423).

§

Le second ouvrage, **Théorie des électrons,** est la traduction de l'œuvre — depuis longtemps classique — d'un professeur berlinois : développements importants (440 p.) et accessibles seulement au lecteur muni d'une certaine culture mathématique. R. Becker s'est proposé de passer en revue tous les phénomènes qui peuvent être expliqués par la théorie électronique « classique », c'est-à-dire la majeure partie de l'électromagnétisme et une portion notable de l'optique.

« Classique », en science, est souvent synonyme de périmé. Et cependant on ne peut comprendre les théories modernes que si l'on est familiarisé avec le point de vue classique. Les quanta (de Planck), la mécanique ondulatoire (de Louis de Broglie) ont *enveloppé* la théorie électronique classique, en la complétant, en la dépassant : comme toujours, la science procède plus par alluvions que par révolutions.

§

En astrophysique et en microphysique, notre pensée oscille constamment entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, et va de l'étoile à l'atome pour revenir à l'étoile... Et les étoiles sont devenues des annexes, à haute température, des laboratoires terrestres.

C'est ainsi que s'exprime l'astronome anglais Arthur Eddington, dans son petit livre de vulgarisation *Etoiles et atomes* (Hermann), dont nous avons rendu compte en son temps (3), mais qui est malencontreusement déparé par l'obsession du mysticisme spiritualiste. L'Amérique ne tombe pas dans ce travers : ainsi, Alexander W. Stern (de New-York) ne craint pas d'affirmer que :

C'est faire preuve de romantisme mystique que de couper, avec Eddington, la réalité en deux tronçons qui s'opposeraient : le monde des physiciens et le monde des poètes. Il n'y a qu'un seul monde, celui des physiciens : le reste ne contient que ce qui, provisoirement, échappe encore aux mesures scientifiques.

Et le thermodynamicien Richard-Chace Tolman conclut

(3) *Mercure de France*, 15 novembre 1930, pp. 154-158.

que « nous n'avons plus le droit de croire que l'Univers *a été créé* à une époque finie dans le passé ».

En dépit du titre choisi, Eddington s'occupait presque exclusivement d'astronomie, de cette astronomie dont les âmes assoiffées de mystère sont si friandes : il convenait donc de remettre l'infiniment petit à sa vraie place, d'autant plus que, depuis cet exposé déjà ancien, *il n'y avait rien*. Semblable mise au point nous parut nécessaire dès 1936, mais les découvertes se succédaient avec une telle précipitation qu'il était nécessaire d'attendre « une pause », ce qui nous a empêché de faire paraître **Les deux infinis** plus tôt.

D'ailleurs, il y avait lieu de combattre une autre forme de mysticisme, le *mysticisme naïf*, dont même maints polytechniciens et maints ecclésiastiques sont infectés, et dont les trois aspects les plus vivaces sont la métapsychique (pp. 70, 101-102), la radiesthésie (pp. 71-72), l'astrologie (pp. 199-201); mais on n'a pas davantage négligé d'autres « inventions » également baroques, comme la vision « extrarétinienne » de Jules Romains (4), l' « alchimie » contemporaine de feu Jollivet-Castelot (pp. 122-123), les rayons N de Blondlot et les rayons mitogénétiques de Gurvitch (p. 71). Œuvre d'assainissement qui se présentait tout naturellement à propos de la photogénèse et de la photosensibilité, des transmutations (inaugurées par Ernest Rutherford, en 1919) et de l'indéniable — mais toute différente — influence des astres. Œuvre d'assainissement, car le grand public, livré à ses propres ressources, distingue mal le merveilleux contrôlable du merveilleux fantaisiste malgré les efforts de grands savants (5), qui restèrent dans leur rôle, en les étudiant sous toutes leurs faces, en dénonçant une nouvelle renaissance des erreurs, en luttant contre leur diffusion.

Deux chapitres d'introduction (60 pages) sont consacrés, d'une part à l'explication familière des conceptions générales (relativité et courbure de l'espace-temps, inertie de l'énergie, mécanique ondulatoire), d'autre part à « l'exploration expérimentale des deux infinis » (microdétecteurs et

(4) Que nous avons dénoncée dès l'origine (*Mercure de France*, 15 février 1924, p. 129) et qui est actuellement tombée dans l'oubli.

(5) Comme Pierre Curie, Paul Langevin, Louis Lapicque, Georges Dumas...

microbalances, télescopes et analyse spectrale). Les 100 pages suivantes s'occupent de l'infiniment petit (photon, électron, positron, neutron, les noyaux atomiques et la radioactivité, les nuages d'électrons — qui sont à la base d'admirables techniques — les gaz, les corps solides, la matière vivante) :

Les tendances de la biologie consistent à ramener ce qui se passe dans les êtres vivants aux phénomènes de la matière inanimée. Cette hypothèse est *la seule;* plus précisément *la seule féconde.* On comprend mal les clameurs de protestation qu'elle a provoquées au nom de la dignité humaine (Louis Lapicque).

Il convient donc d'appliquer à ces « clameurs » le jugement sévère :

Le plus grand dérèglement de l'esprit, c'est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient, et non parce qu'on a vu qu'elles sont en effet (6).

L'infiniment grand nécessite de moins amples développements (60 pages), car les procédés d'étude sont beaucoup plus simples et les interprétations s'appuient sur la microphysique. Il y a d'ailleurs moyen d'être bref, si l'on s'astreint à éviter les détails insignifiants et les répétitions fastidieuses, en rompant avec cette lamentable « astronomie anecdotique » (Camille Flammarion, l'abbé Moreux...), qui détourne l'attention des problèmes essentiels, comme une copieuse chronologie des faits divers dissimule les étapes de la civilisation. Poursuivant notre ascension, nous passons en revue : les *planètes,* leur naissance, les randonnées interplanétaires et la place de la vie dans le monde (7); la voûte céleste et les *étoiles,* leurs éloignements, leurs puissances rayonnées, leurs masses, leurs diamètres, leurs densités, leur évolution, leur ambiance (ou nuage cosmique); la Voie Lactée et ses sœurs, les *galaxies;* l'*Univers* (fini et sans borne), sa masse, son diamètre et son expansion, les radiations qui le sillonnent, y compris les rayons cosmiques.

L'exposé est rendu plus accessible par 126 figures schématiques, par un copieux index alphabétique et par une qua-

(6) Bossuet, *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même* (ouvrage posthume, I, 16). La pensée de Bossuet s'applique aujourd'hui à toute assertion théologico-métaphysique.

(7) *Mercure de France,* 15 décembre 1937, pp. 574-575; *Cahiers rationalistes,* janvier 1938, p. 34; *Nouvelles littéraires,* 12 févrer 1938.

rantaine de tableaux, synthétisant les constantes physiques fondamentales, les planètes et les principales étoiles, ainsi que les échelles de tout ce qui est susceptible d'augmenter ou de diminuer (distances, durées, vitesses, fréquences, énergies massiques, températures, puissances, masses, densités matérielles).

« Y a-t-il d'autres infinis? » nous demandons-nous en terminant. *Certainement oui,* mais ce sont des infinis conceptuels, des *infinis mathématiques,* dont le premier échelon est étudié par le bon vieux calcul infinitésimal, qui remonte à Archimède. Depuis George Cantor (1883), nous connaissons toute une gamme indéfinie d' « infinis plus grands » ou *transfinis* (8).

*La leçon des deux infinis* est polymorphe et profitable : insuffisance du bon sens, ruine de l'anthropocentrisme et de l'anthropomorphisme, mort des « vérités absolues », irreprésentabilité (autrement que par des expressions mathématiques) de tout ce qui n'est pas à l'échelle humaine, décadence de la physique mécaniste, liaison intime des expériences quantitatives et des synthèses théoriques, désintéressement de la science, prolifération des techniques les plus imprévues. Si l'on considère les problèmes fondamentaux, qui, contre toute attente, ont été totalement rénovés et résolus au cours d'une génération, on ne peut contester que n'importe quelle question est, en définitive, justiciable de la science : c'est strictement en cela que consiste « le scientisme ». Depuis le début de ce siècle, l'intelligence humaine vit une aventure merveilleuse, dont la plupart des « sommités » profanes elles-mêmes ne se doutent même pas. Jamais l'Univers n'a été ordonné avec autant de précision, sur des échelles aussi vastes. Jamais la science n'a aussi rigoureusement démontré qu'il n'y a rien « au-dessus d'elle » ; jamais elle n'a répondu aussi victorieusement aux myopes butés, qui ont décidé de n'y voir qu'une compilation insuffisante et froide.

MARCEL BOLL.

(8) Auxquels nous avons déjà fait allusion (*Mercure de France*, 15 novembre 1934, pp. 136-139). Pour soupçonner de quoi il s'agit, il suffit de savoir que les *points* d'un segment (quelconque) de ligne droite sont tellement nombreux que *la suite complète* de *tous* les nombres entiers est « trop petite », infiniment trop petite pour les recenser.

## *SCIENCE SOCIALE*

Hyacinthe Dubreuil : *La Fin des Monstres*, Bernard Grasset. — W. Drabovitch : *Les Intellectuels français et le Bolchevisme*, Les Libertés françaises, 22, rue de Condé. — Mémento.

Nietzsche a défini quelque part l'Etat: le plus froid des monstres froids, et M. Hyacinthe Dubreuil aurait pu mettre ce mot en épigraphe à son livre **La Fin des monstres,** car par monstres il entend toutes ces créations démesurées et inarticulées que nous a values la folie étatiste. Pour lui il n'y a de vraiment vivant et digne de vivre que les organisations humaines dont les membres se connaissent, se jugent, s'entr'aident et s'aiment, pourquoi reculer devant ce dernier mot? Or il est certain que l'Etat est une organisation toute différente, ce n'est qu'une bureaucratie, impersonnelle, torpide et froide, et qui rappelle, en effet, ces monstres visqueux de l'époque tertiaire qui rampaient lourdement sur un sol humide.

C'est pourquoi il voit dans le syndicat la grande force sociale de progrès et de concorde. Ancien ouvrier, qui a travaillé dans les usines à la différence de tant de politiciens qui parlent au nom des ouvriers sans avoir jamais fait œuvre de leurs dix doigts, qui a aussi organisé des syndicats sérieux et loyaux, M. Dubreuil sait ce dont il parle et il en parle bien; il va même jusqu'à faire confiance à la C. G. T. et accepterait, si j'ai bien compris, qu'elle doublât ou même remplaçât le Parlement politique, et tout ceci provoque à la réflexion.

En principe, notre auteur a raison pour les rapports des employeurs et des employés; tout ce qui est ajustement de salaires, assurances, prévoyances, apprentissage, etc., devrait être l'œuvre des syndicats ou des associations libres analogues; et on ne déplorera jamais assez que les assurances sociales, qui étaient en plein progrès libre, aient été retirées aux mutualités pour être transférées à une grande machine d'Etat, onéreuse et écrasante. Mais dans une société moderne il y a autre chose que des rapports d'employeurs et d'employés, et cette simple remarque conduit à voir la légitimité de l'Etat qui a pour rôle essentiel de maintenir la

paix, d'abord entre ces employés et employeurs s'ils n'arrivaient pas d'eux-mêmes à la faire régner, et ensuite entre tous les inonmbrables intérêts hostiles qui s'affrontent, sans parler du maintien plus essentiel encore de la sécurité contre les ennemis de la société au dedans et contre les ennemis de la nation au dehors. Et pour tous ces services-là, l'Etat est bien obligé de faire du gigantisme, donc d'être un monstre, et même faut-il se réjouir qu'il soit un monstre froid; Dieu nous garde des détenteurs d'autorité brûlants et explosants!

D'autre part, la confiance que l'auteur accorde à la Confédération générale du travail est très discutable, car cette C. G. T. me semble être un monstre, elle aussi, et alors un monstre chaud, chose pire! Que le syndicat soit un endroit où, tout le monde se connaissant, les bons sont estimés et les mauvais tenus à l'écart et où par suite tous les services de prévoyance et d'assistance fonctionnent bien, je l'admets sans peine; mais dans une C. G. T. ne se connaissent que les membres des bureaux et alors on retombe dans le gigantisme artificiel des politiciens. M. Dubreuil donne de très intéressants détails sur la vie financière des syndicats et de leur confédération, et sur la façon dont les cotisations sont perçues; mais on voudrait bien avoir aussi quelques indications sur la façon dont les délégués sont nommés et les questions posées, étudiées et tranchées. J'ai idée que les élections politiques, quelque rôle qu'y jouent l'intrigue et la fraude, sont des prodiges de loyauté en comparaison des élections syndicales, et je me demande, à ce propos, comment l'idée n'est jamais venue à personne, pas même à M. Dubreuil, d'introduire dans la vie syndicale le tirage au sort au lieu de l'élection pour désigner les délégués; ces délégués élus doivent être toujours des « sublimes » comme on disait jadis, d'habiles phraseurs doublés de cordiaux camarades, car on n'est pas élu si on n'est pas sympathique, mais dans une organisation sociale il ne devrait pas suffire d'être bon garçon pour être élu, peut-être même serait-ce à éviter; or des ouvriers tirés au sort parmi leurs camarades sembleraient au moins aussi indiqués pour prendre des décisions; il y aurait toujours parmi eux plus d'indépendants, plus de réfléchis; les intérêts des ouvriers ne seront jamais mieux pro-

tégés que quand ils seront confiés, pour les questions courantes, à des jurys de douze tirés au sort, et pour les très graves, les grèves par exemple, à l'ensemble des ouvriers intéressés votant au scrutin secret, et avec toutes précautions pour que ce secret soit gardé à la fois contre les patrons et contre les policiers politiciens.

Ce qui est à louer sans réserve chez M. Hyacinthe Dubreuil c'est son désir d'ordre et de concorde, son respect et amour du travail, et son culte de la liberté se mouvant dans une atmosphère de loyauté et de fraternité. Or les politiciens, aussi bien ceux des parlements politiques que des confédérations économiques, ont des sentiments exactement contraires. Les syndicalistes, quand ils sont révolutionnaires ou simplement socialistes-marxistes, pensent et agissent de même, et notre auteur ne l'ignore pas puisque son dernier chapitre insiste sur le fait que l'avenir, tel qu'il le voudrait réalisé, n'apportera pas l'âge d'or mais, comme par le passé, la lutte, la lutte pour la liberté dans le domaine des syndicats, aussi la lutte pour la sécurité dans le domaine de l'Etat. Mais quand on pose le principe liberté, on peut avoir confiance, car, n'en déplaise aux gens à courte vue ou à vues méchantes, les libertés finissent par s'harmoniser; seulement, comme ce n'est pas en tout, partout, et tout de suite, les charlatans en profitent pour faire un feu de joie des *Harmonies économiques* de Bastiat et pour hisser au sommet d'une bigue le *Kapital* de Karl Marx avec obligation de salut comme pour le bonnet de Gessler. Avec la liberté tout concorde, même les intérêts des capitalistes et des travailleurs que l'auteur croirait volontiers inconciliables. Contre les premiers, il demande que le dividende des actions soit désormais fixe et que les actionnaires n'aient aucune part à la direction de l'entreprise. Soit, qu'on essaie! Je ne suis pas sûr qu'on s'en trouvera toujours bien, mais on peut essayer, ce que ne voudraient jamais pour n'importe quoi les fakirs ankylosés dans le fanatisme marxiste. Alors, de préférence à tous nos politiciens du front populaire, même au sieur Jouhaux, qu'on suive les directions du sage ouvrier Hyacinthe Dubreuil qui lui s'avère un véritable travailleur aimant le travail, aimant la liberté, aimant la concorde et l'ordre

qui en résulte et par conséquent qui est le contraire d'un politicien.

C'est un livre bien instructif que celui de W. Drabovitch dont il faut reproduire le titre entier : **Les Intellectuels français et le Bolchévisme. La Ligue des Droits de l'homme. Le Néomarxisme universitaire. Quelques grands intellectuels, André Gide, Romain Rolland et certains autres.** Les lecteurs du *Mercure* qui ont eu la primeur de plusieurs de ces chapitres en reliront l'ensemble avec fruit.

Comme le fait remarquer l'auteur, le mot *intellectuels* ne vise pas tous ceux qui en France mériteraient ce nom, mais seulement la catégorie des écrivains et professeurs de gauche, même d'extrême-gauche, et il est du coup curieux de se demander pourquoi tant d'universitaires, primaires, secondaires ou supérieurs, mais tous alors infectés d'esprit primaire, j'entends par là la vanité de croire tout connaître parce qu'on a appris son petit manuel et qu'on a passé son spécial examen, certificat d'études ou agrégation peu importe, se sont laissé intoxiquer par la vésanie socialiste politicienne. Je vois à cela une principale cause, c'est que le professeur, vivant complètement au dehors du travail libre, ne sait rien des questions d'économie politique : dépenses et recettes, salaires et profits, capitalisation et outillage, intérêts et amortissements, il ignore tout cela, et le moindre patron boutiquier pourrait lui en remontrer. Une seconde cause c'est qu'il vit dans un milieu de docilité déférente, un peu comme le prédicateur en chaire, qui lui fait croire qu'il a toujours raison puisqu'il n'est jamais contredit. Une troisième c'est que, surtout quand il est diplômé de philosophie, il connaît l'art de jongler avec les mots et même les idées, et qu'il en conçoit grand dédain pour les chiffres et les faits. Une quatrième enfin, c'est qu'il vit dans un milieu très contaminé déjà (depuis le passage de Jaurès par l'Ecole normale, tout normalien se croit un futur régent de notre politique générale) et qu'il n'a pas assez de personnalité pour juger les choses par lui-même, l'universitaire continuant trop souvent à être un simple écolier toute sa vie. Ajoutez à cela la vogue de la calembredaine marxiste qu'il se figure être

doctrine géniale, l'importance croissante de la politique, le souci d'avancement dans l'Université et l'espoir du gouvernement dans la Politique, et voilà pourquoi tant de bons jeunes gens bardés de peaux d'âne, au lieu de se contenter de leur petite cuisine technique qu'ils auraient très suffisant mérite à posséder, perfectionner et enseigner, se croient des Minos, des Solon et des Lycurgue.

On trouvera dans le livre de W. Drabovitch de très savoureux exemples de cette sorte d'infatuation, laquelle d'ailleurs n'est pas propre aux diplômés de sciences ou de philosophie. Goncourt disait un jour que ce qui entend le plus de sottises, c'est un tableau. Non, c'est Dame Science sociale, et quelquefois, ici, les économistes plus ou moins distingués, et même, *horresco referens*, les capitaines d'industrie plus ou moins imprudents, font assaut d'insanités avec les intellectuels d'Université. Mais le sujet serait par trop vaste à traiter. Je me contente de dire que le livre dont je parle est d'une très réelle connaissance des questions, et ce qui est tout à fait précieux, d'un bon sens parfait, car, n'en déplaise à Descartes le sens commun est tout ce qu'il y a de plus rare au monde, au moins chez les intellectuels. On reste stupéfait à lire certaines pages de célèbres auteurs d'aujourd'hui qui se prennent peut-être pour de grands écrivains ou de grands penseurs. Si encore ces gens-là n'étaient que des ignorants et des sots! Mais trop souvent ce sont des fanatiques, des hypocrites et des glorificateurs de crimes. On ne peut pas lire ce que dit W. Drabovitch de la Ligue des Droits de l'homme et des manifestes de Romain Rolland sans approuver tous ses jugements; or ceux-ci sont vraiment sévères.

Mémento. — Yves Prinçay : *La civilisation moderne et le Progrès*, Revue moderne des arts et de la vie, 88, rue Saint-Denis, Paris. Tour à tour l'auteur étudie les progrès moraux, les progrès scientifiques et les progrès artistiques. Son livre est plein d'idées et d'idées sages. En conclusion, il nous rappelle que les pharaons d'autrefois tenaient en main le fouet et le crochet, double symbole d'excitation et de modération. Va pour tout cela si ce ne sont que des symboles, car, réalités, ce serait peu attirant. Ses dernières pages sont d'optimisme : les Raisons d'espérer. « Transformée et spiritualisée par le christianisme, la civilisation mo-

derne vivra et la France la dirigera. » *Di faveant!* — Louis Fondard : *De la Forme à l'Idée*, Marseille, Ant. Ged, 48, rue du Paradis. L'auteur est directeur des services agricoles des Bouches-du-Rhône, et j'ai eu à louer ici plusieurs de ses livres. Celui-ci sort un peu de la science sociale proprement dite. Je ne peux donc que le signaler aux philosophes qu'il intéressera particulièrement. L'auteur étudie la Forme, l'Action, le Mouvement et leurs rapports. — Philippe Bunau-Varilla : *De Panama à Verdun, Mes combats pour la France*, Plon. Ici aussi, ce n'est pas tout à fait de la science sociale, mais c'est alors aux historiens que je signale ce livre très intéressant. Le rôle de l'auteur dans le creusement du canal de Panama a été de premier ordre, on le sait, et le Panama lui-même a été d'une importance énorme dans notre histoire : sa catastrophe déshonora nos politiciens et son sauvetage nous sauva en 1905, Roosevelt ayant alors arrêté Guillaume II (voir page 267). Pour l'affaire Dreyfus, l'auteur découvrit dès 1896 que l'écriture du fameux bordereau et celle de Dreyfus étaient différentes (il ne connaît pas d'ailleurs mon explication qui a complètement éclairci l'énigme). Pendant la grande guerre il a inventé à Verdun ce qu'on a appelé depuis la verdunisation, ou assainissement chimique, des eaux potables. Donc un livre tout à fait remarquable. — Victor Mardrus : *Explicative du tocsin des remous, Points de vue actuels*, Albert Messein. Titre un peu bizarre d'un petit livre écrit dans un style bizarre aussi, mais contenant des idées pleines de sagesse. L'auteur prône un fascisme sans fascisme, qui serait un simple civisme ennemi de toutes les tyrannies, d'abord celles des socialistes et communistes les plus dangereuses en ce moment, et les combattant avec énergie, car la tyranie du syndicat est pire, dit-il, que celle du capital. Chemin faisant il rappelle que la croix gammée ou svastika est dans la mystique hindoue le symbole de la rechute dans la bestialité. — La *Revue de la plus Grande famille* montre qu'il n'est pas impossible de lutter contre la dénatalité. Une allocation de 200 francs par mois par quatrième enfant et plus, a fait augmenter de 15 % la natalité de deux cantons dans la région d'Angoulême. Aux Etats-Unis la natalité est tombée de 1.800.000 (1924) à 800.000 (1936). En Pologne le coefficient par mille de la natalité est tombé de 34,5 (1924) à 26,2 (1936). Mêmes phénomènes en Hollande, en Norvège, en Autriche; le coefficient de natalité de Vienne est de 5,4 quand il est de 14,1 à Berlin. — *L'Espoir français*, 38, rue de Liége est toujours bourré de chiffres. Le travail hebdomadaire aux Etats-Unis varie de 35 heures (houille) à 54 (énergie électrique) et même 72 (coiffeurs et chauffeurs de

taxis) et cette variété semble plus logique que notre uniformité à 40 heures. En Russie la moyenne du salaire est de 17.500 francs contre 21.000 en France, mais tout coûte en Russie de cinq à dix fois plus, ce qui fait que l'ouvrier russe, même sous la nouvelle Nep de Staline, est beaucoup plus dénué de tout qu'en France. — *Le Journal des Débats* a de sages réflexions sur la dernière stabilisation du franc à 8 centimes et demi, ce qui fait qu'un billet de 100 francs ne vaut plus que 8 fr. 50, d'où gêne générale et ruine particulière des possédants. Au surplus aucune mesure pour les économies n'étant prise par les radicaux socialistes, plus blâmables en un sens que les socialistes qui suivent leur nature malfaisante, il faut s'attendre dans quelque temps à une dévaluation nouvelle : le franc à un sou.

HENRI MAZEL.

## *HISTOIRE DES RELIGIONS*

Alexandre H. Krappe : *La Genèse des Mythes*, Payot, 8°, 359 p., 21 ill.

Ce livre sur la **Genèse des Mythes** complète sur un certain nombre de points descriptifs et théoriques un gros ouvrage antérieur du même auteur, *Mythologie universelle,* également paru chez Payot. Dans une revue spéciale, je chicanerais vivement Alexandre Haggerty Krappe sur sa terminologie désuète, continuation de celle des XVIIIe et XIXe siècles à partir de la période classique. Le mot mythologie est pris par lui dans le sens de général de « religion », comme on le faisait, et fait souvent encore, pour les Grecs et les Romains. Mais alors que les historiens des religions comparées ou hiérologues, comme Goblet d'Alviella proposait de les appeler, ont rejeté ce sens parce qu'il ne s'applique pas à tous les exemples de la terre (il y a des religions sans mythes), A. H. Krappe l'étend au contraire à tout ce qui concerne la vie affective et sociale dite religieuse chez tous les peuples.

Ce raccord à la terminologie aussi de Tylor, d'Andrew Lang et de Salomon Reinach aurait dû être justifié. Dans ma *Formation des Légendes* (Flammarion, 1910) ignorée de Krappe, j'ai tenté de distinguer nettement le conte, la légende et le mythe, ne réservant ce terme qu'aux récits accompagnés d'actes d'une nature spéciale, c'est-à-dire de rites. J'étais ainsi d'accord avec l'école sociologique française, les savants

allemands, scandinaves et anglais qui avaient étudié ces trois types de récits comparativement. Il est évident que si on ne regarde plus le mythe comme un récit qui se traduise en acte, récit dont les personnages jouent un rôle direct et puissant dans les affaires humaines, le prétendu *mythe* n'est plus qu'une *légende*. Krappe a dû naturellement donner sa définition aussi; et il a repris celle qui est banale et non discriminative : « le mythe est un genre populaire comme le conte bleu, le conte d'animaux, la romance »; et plus loin page 27 : « le mythe est essentiellement un conte explicatif ou étiologique ».

L'auteur semble avoir éprouvé par moments certains scrupules : en tout cas sa réfutation d'Hubert et Mauss qui distinguaient le mythe de la légende en ce que le premier est un objet de croyance, et le second ne l'est pas, ne paraît juste que parce que Krappe a d'abord éliminé l'élément en discussion et regardé comme mythe n'importe quel récit à personnages imaginaires. La discussion de ces problèmes n'a pas une portée terminologique seulement. Ou plutôt, dans l'étude de phénomènes aussi complexes que les phénomènes religieux, il faut s'entendre sur le sens précis des mots qu'on emploie. Admettons donc avec Krappe que les mythes sont des récits à personnages imaginaires dont le but est seulement d'expliquer quelque chose : que devient le mythe de Jésus? Mais aussi l'histoire d'Adam et Eve devient un mythe. Et les jatakas bouddhistes aussi deviennent des mythes; et même le conte qui explique pourquoi le roitelet a le poitrail rouge; la légende du Déluge aussi redevient un mythe... Et aussi la Genèse tout entière.

Car sa restriction de la page 28 que « seuls sont des mythes les contes explicatifs où les dieux jouent un rôle prépondérant » est une simple échappatoire.

Qu'est-ce en effet que des « dieux » pour Krappe? Bien sûr, ceux du panthéon grec et romain pour commencer, et les grands dieux bien connus de l'Asie, de l'Océanie et de l'Afrique. Mais puisque l'étude est conduite comparativement, on doit prendre en considération tous les dieux à tous les degrés et donner au mot le sens large de puissance surnaturelle réglant la marche des phénomènes naturels et des

phénomènes humains tant individuels que sociaux. Krappe a évalué en civilisé; il n'a pas vu par exemple que pour le peuple dans n'importe quelle région la notion de dieu s'applique à bien autre chose qu'à une personnification du type de Jahvé, de Zeus, de Brahma, etc. Nous avons eu tellement de difficultés, depuis un demi-siècle, à définir les catégories religieuses chez les demi-civilisés et les sauvages, et si souvent rencontré des dieux qui du point de vue chrétien n'en sont pas, mais qui en sont pour leurs croyants, qu'il nous a paru plus commode, plus scientifique aussi, de ne plus parler que de «puissances», quelles soient ou non animées et personnifiées.

Ceci dit, il faut reconnaître que la tentative de Krappe de grouper en faisceau les « légendes explicatives où les dieux jouent un rôle prépondérant » est à la fois intéressante et utile. Je passe sur les généralités. Il y a si longtemps qu'on sait que les hommes ont formé les dieux à leur image, et jusqu'au bouddhisme et au christianisme ne les ont conçus que du point de vue utilitaire, qu'il est inutile d'insister. On sait aussi que les divinités naturistes (ciel, soleil, lune, étoiles d'une part, terre, eaux d'autre part) sont parmi les plus anciennes et les plus tenaces. Krappe en analyse les principales avec soin et en tenant compte des dernières recherches. Il ajoute de nouvelles références au livre fondamental d'Andrew Lang (Mythes, cultes et religions), qui n'est pas cité non plus dans la bibliographie et qui fournissait l'essentiel de ce type de légendes étiologiques. Intéressant, mais à ce qu'il semble peu en rapport avec les mythes explicatifs, est le chapitre IX, sur les manifestations du surnaturel à la tombée du jour et à l'heure de midi; un démon spécial (non pas un dieu) a été inventé pour ce moment par les Slaves (cf. p. 165).

Les mythes atmosphériques (orage, foudre) et les mythes volcaniques sont bien étudiés; il faudrait ajouter les documents intéressants recueillis et classés par Montessus de Ballore sur les tremblements de terre. Le chapitre XII est consacré aux eaux divinisées; le sujet avait fait déjà l'objet de nombreuses monographies. Krappe les classe et le résultat définitif est en somme assez maigre, je veux dire que le

nombre des dieux proprement dits de la mer, des fleuves et des rivières est peu considérable.

Puis vient l'étude des mythes chthoniens et une discussion assez longue, et bien conduite, sur les conceptions diverses de la vie d'outre-tombe. L'auteur analyse ensuite les mythes sur l'origine de la terre et du monde (cosmogoniques) et de l'espèce humaine. Le chapitre XVII est intitulé : Mythes d'origine diverse; on n'y rencontre que peu de dieux proprement dits, mais des esprits, des démons et même des forces non personnifiées de toute nature. Le chapitre sur les mythes explicatifs des cataclysmes et celui qui est consacré aux mythes historiques montrent eux aussi l'intervention de puissances diverses plutôt que de dieux spécifiques. Et nous arrivons ainsi, après cette revue universelle des récits étiologiques, aux conclusions, que l'auteur intitule « exorde » (p. 342). C'est peut-être pour suggérer au lecteur qu'il doit commencer ce livre par la fin. C'est là que j'espérais trouver la justification du mot «genèse» inscrit au titre. La question est posée par Krappe sans ambiguïté : « quel est le principe expliquant toutes ces folles imaginations nommées mythes » ? Mais déjà je m'arrête : pourquoi les nomme-t-il *folles?* Est-il donc si sûr que nos conceptions actuelles en physique, en chimie, en mécanique ne le sont pas? Et que ses propres raisonnements sont de la raison pure? Et que tous les civilisés, ou prétendus tels, n'émettent que des syllogismes corrects? Mais *folles* signifie autre chose encore. Du moment que Krappe, on l'a vu, élimine du mythe d'une part l'élément croyance, d'autre part l'élément rite, il ne reste évidemment à ne voir dans ce qu'il nomme mythes qu'un tissu d'absurdités. D'où sa première constatation : le nombre des mythes correspond forcément au nombre des phénomènes qu'ils essaient d'expliquer; aussi sont-ils en nombre infini.

Et voilà pourquoi votre fille est muette. Mais prenez garde de bien comprendre que dans ces mythes «il n'y a aucune valeur objective», non seulement parce que nous sommes incapables de saisir toute la réalité, mais parce qué « nous savons qu'en dehors de ce que nous appelons la vie organique, les choses se passent tout autrement que dans la mythologie ».

Puis vient un scrupule : « mais peut-être la mythologie est-elle nécessaire à l'humanité ». Scrupule qui du moins justifie l'art sous toutes ses formes, y compris l'art littéraire dit étiologique ou explicatif. C'est tout. Alors? La « genèse des mythes » serait donc un besoin de s'expliquer les choses? Soit. Mais la science aussi provient de ce besoin.

A. VAN GENNEP.

## *SCIENCES OCCULTES ET THÉOSOPHIE*

Société d'études psychiques de Genève — Albert Pauchard : I. *L'autre monde, ses possibilités infinies. II. Dans les sphères de beauté et de joie,* Jeheber éditeur, Genève. — Œuvres de M. Raoul Montandon, même éditeur.

Il convient de se méfier des communications spirites. La méfiance est facilitée, rendue légitime par la naïveté, la trop grande moralité conventielle, l'étroite austérité doctrinaire de la plupart de ces communications. On n'y trouve presque jamais le sceau d'inattendu, la choquante nouveauté que ne peut manquer d'avoir la forme de la vie dans l'au-delà. Et on rencontre trop souvent une conformité absolue entre les communications et le dogme spirite que professent les médiums qui en sont les interprètes.

Mais voici une voix qui a la sonorité de la vérité. Il n'y a, bien entendu, aucune autre preuve de vérité que cette qualité du son. Preuve bien légère! diront les esprits scientifiques. Mais ceux qui auront pris connaissance d'un grand nombre de communications et auront un grand nombre de fois fait l'expérience de la résonance fausse trouveront que l'inanalysable écho de vérité est un sensible argument.

L'auteur des communications est M. **Albert Pauchard,** spécialisé de son vivant dans les études psychiques, et elles furent faites à un petit groupe d'expérimentateurs hollandais quelques mois après la mort d'Albert Pauchard, qui eut lieu en 1934. Elles se poursuivirent jusqu'en 1937.

D'où vient le sentiment de vérité qui se dégage de ces deux livres? D'où vient qu'il fait triompher de la défiance et du manque de sérieux qu'inspirent les lectures du même ordre et, de façon générale, tout ce qui est invérifiable. En parcourant à nouveau le volume, j'en cherche la raison sans pouvoir la découvrir. La vraisemblance vient de l'impression

générale, du sentiment qui fait penser malgré soi « que ce doit être comme ça » et que les expériences qui sont décrites sont bien les expériences qui nous attendent.

Ces expériences sont d'ailleurs plus ou moins modifiées selon les cas. Autant d'individus, autant de destinées différentes dans l'au-delà, comme sur terre. Mais la pauvreté et la richesse ont cessé, naturellement, d'être les marques distinctives de ces destinées. Le degré de conscience atteint est la différence essentielle. Il semble aussi que le scrupule joue un très grand rôle.

Plus on peut brûler de scories sur terre, mieux cela vaut. Car tout ce que l'on doit brûler ici, on le brûle sans l'écran amortisseur du corps matériel... Le premier sentiment de délivrance passé, nous sommes mis en face de ce qu'on appelle le gardien du seuil, fait de toutes les forces régénérées de notre propre passé.

On est mis en face de son propre moi, et cette prise de connaissance a un caractère sévère qui n'est pas, bien entendu, une punition pour des fautes commises, mais une réaction de la conscience sur elle-même. Les préoccupations et les remords deviennent des réalités matérielles. Et c'est pourquoi le scrupule a une grande importance, sans qu'on puisse du reste y échapper, car il doit être le signe distinctif de la supériorité. Ceux qui ne le connaissent pas appartiennent à une catégorie inférieure pour qui la vie après la mort s'écoule dans un état de rêve, heureux ou douloureux, selon leur nature. La description que fait Albert Pauchard est celle de la vie dans l'au-delà d'êtres cultivés et conscients.

Certaines expériences se présentent avec le même symbolisme que l'on rencontre dans les rêves. Ainsi l'auteur marche sur un sentier solitaire et est assailli par des guêpes qui menaçaient de le piquer.

Et une compréhension spontanée m'est venue que la chose était en rapport avec toutes les irritabilités, toutes les pensées de critique que j'avais subies passivement sur terre. Si je les avais nourries, les guêpes m'auraient piqué. Si je les avais chassées, il n'y aurait pas eu de guêpes.

Ainsi, petites envies, petites colères se sont changées en piqûres de guêpes. On voit où peut mener ce symbolisme si on le développe. On imagine aussi que les représentations

symboliques cessent d'être nécessaires à mesure que la conscience est plus développée, et que ces représentations ont un caractère plus rigoureux quand l'être est soumis aux hantises du remords.

L'auteur fait de temps en temps allusion à un guide, à un personnage d'ordre supérieur qui le conseille et l'éclaire, malgré que beaucoup d'explications lui sont données par lui-même « lorsqu'il y a un sincère besoin de réponse à une préoccupation ». La réponse a l'air alors de venir d'une sorte de réservoir intérieur dont la profondeur est illimitée. Le guide n'est pas décrit. Il se manifeste par une voix et il a une existence extérieure. On peut en déduire que le guide se trouve sur un plan différent et ne se manifeste dans ce mode de vie de l'au-delà que dans un but d'aide et sans prendre de forme. Car l'auteur habite et décrit un monde formel où la pensée est réalité.

Il serait trop long de le suivre dans l'étude de ce monde. Il y a une foule de détails intéressants, tour à tour sur les morts qui n'ont pas conscience de leur état, sur ceux qui ont eu trop confiance en leurs vertus et cherchent le paradis auquel ils croyaient avoir droit, sur le sort des animaux et sur les différents états que l'on pourrait appeler purgatoriels. J'y renvoie le lecteur assez sage pour ne pas être retenu par le préjugé soi-disant rationnel, qui met un véto sur toute communication d'ordre médiumnique. Et je me permets de rappeler à ce lecteur que beaucoup de choses indiscutablement vraies sont également invérifiables.

Dans la même collection de la **Société des études psychiques de Genève,** ont paru les ouvrages si documentés de M. **Raoul Montandon** sur « la photographie transcendantale », sur « les difformités physiques dans les apparitions de défunts » sur « le regard magnétique », ouvrages qui demandent un article spécial. Il est bien regrettable qu'il n'y ait pas en France une collection analogue à celle que M. Raoul Montandon dirige en Suisse, rédigée par des écrivains scientifiques qui ne défaillent pas d'horreur devant le mot spiritisme ou le mot théosophie. Le propre de l'esprit scientifique n'est-il pas de n'être effrayé ni par les mots, ni par les hypothèses?

MAURICE MAGRE.

## *LES REVUES*

*Le Cocktail littéraire:* conseils d'un jeune à sa génération; il annonce la mort du vers; M. Louis Mandin dit son espoir en la jeunesse, pourvu qu'elle soit sincère. — *Revue de Paris :* le roi Fouad, M. André Tardieu, le président Doumergue et le protocole. — *Volontés :* regrets à propos de la décadence du théâtre. — NAISSANCES *: Du côté de chez Rakoto,* « préface » et un poème de M. O. Mannoni; *Les Réverbères :* indications et brèves citations. — Mémento.

Il est si fâcheux de n'être plus jeune, qu'il convient de n'alourdir pas cette disgrâce du travers de reprocher à la jeunesse son ambition de renouveler le monde. Elle le renouvelle, en somme, pourvu qu'elle ait foi en son pouvoir. Il y a des erreurs préférables aux réussites les plus heureuses. Il ne faut de superstition ni pour ni contre cet état passager, compagnon de la vingtaine, où l'impatience est la plus commune forme du génie, et le goût de la négation un impérieux besoin après les innombrables affirmations des professeurs.

M. Edouard Charton qui vient de conduire **Le Cocktail littéraire** (mai) à son troisième numéro, y traite des « Possibilités du jeune écrivain ». Il conseille ses amis. Il fut amené à le faire par « la lecture des manuscrits qui [lui] parviennent chaque jour ». Il met en garde ses collaborateurs éventuels contre l'imitation. Il les oriente vers des « fins plus fertiles » que la critique sous toutes ses formes. « Qu'il n'endosse pas sur ses épaules aptes à supporter de plus lourdes responsabilités l'habit vert-fané de l'automnal académicien », dit-il à son camarade d'âge et d'avenir. Il ajoute :

Qu'il ne présume pas non plus de ses forces. Il agirait comme cette grenouille de La Fontaine qui voulait devenir aussi grosse qu'un bœuf et qui s'enfla tellement qu'elle éclata. Il y a autant de dignité dans un batracien que dans un ruminant.

Le Bonhomme a écrit, de la « chétive pécore », qu'elle « creva ». Notre jeune confrère a corrigé, par un scrupule que nous nous expliquons mal, à moins que la fable illustre entre toutes ait été moins familière à son enfance qu'à la nôtre.

M. Charton reproche à ses collaborateurs en instance des « articles conçus et rédigés à la manière d'un professeur d'université ou d'un journaliste parvenu, de ces comptes rendus tièdes et ternes, de ces chroniques consciencieuses et en-

nuyeuses, bref, de toute une littérature prématurément usée ». Il s'écrie au terme de l'alinéa :

Comme la jeunesse est vieille, bien souvent!

Là-dessus, le directeur du *Cocktail* part en guerre contre la versification ou la prosodie. Il conseille à son ami de se « détourner énergiquement » de la rue « au bout de laquelle il se trouvera face à face avec l'alexandrin ou avec l'octosyllabe ». Je lis encore : « l'épidémie du vers sévit, avec une fréquence et une virulence à peine soupçonnables, sur la vingt ou vingt-deuxième année. [...] Le vers est mort, bien mort. Le vers, mais non la Poésie. »

Et M. Edouard Charton poursuit :

il est bon de faire la distinction entre deux mots que la langue française confond trop volontiers. Le vers ne saurait constituer la poésie. Et l'extinction de l'un ne saurait entraîner la disparition de l'autre. Il n'en est pas moins vrai qu'il est impossible à l'heure présente d'écrire une de ces lignes d'inégale longueur sans qu'elle ne réveille en nous l'écho de sonorités jamais évanouies. Ce ne seront ni des recherches — infructueuses — de nouveaux rythmes, ni les spécieuses incantations d'un surréalisme, utile par ailleurs, mais, le plus souvent, enclin à envelopper des pensées originales dans une robe par trop excentrique, qui rendront la vie à un genre qui a fait ses preuves avec un Racine, un Hugo, un Verlaine ou un Mallarmé et qui a épuisé aujourd'hui la gamme de ses richesses. Le jeune écrivain qui verrait dans le vers autre chose, d'autres possibilités, qu'un exercice en quelque sorte d'acrobate ou un travail préparatoire à des travaux plus substantiels, sortirait dangereusement de la route qui le mène au but désiré : la réalisation d'un grand ouvrage.

Comment concilier ces excessives affirmations avec le fait de publier, dans le même fascicule, les deux quatrains qu'on y peut lire, et, par contre, les très émouvantes confidences de M. Louis Mandin à propos de l'admirable recueil de ses poèmes : *L'Aurore du Soir?*

Voici, pour notre joie, les paroles d'un aîné de cette jeunesse, un poète et de la plus rare qualité :

j'espère en la jeunesse pour réaliser cet art complexe et complet que j'ai entrevu, cet art symphonique qui sera celui de l'avenir. Et si ma vieille expérience avait le droit de lui donner

un conseil, à cette jeunesse qui est notre espoir, je lui dirais : Sachez rester la jeunesse, longtemps, toujours, malgré l'âge qui viendra vous mûrir et vous dessécher. Mûrissez, mais ne vous desséchez pas. Si vous pouvez donner des fruits, tant mieux, mais que ce ne soit pas par la mort de toutes les fleurs. Pour demeurer jeunes, ayez en vous-même un asile secret, refuge pour la poésie, — un coin, fût-il tout petit, mais plein de la radiation magique. Car la poésie, la vraie, la pure, celle qui vit de sincérité, — la poésie, c'est la jeunesse elle-même, spiritualisée et transfigurée.

§

Voici une historiette sans danger. M. Flament la rapporte dans la **Revue de Paris** du 15 mai. Elle met en scène le feu roi Fouad, feu M. Gaston Doumergue et M. André Tardieu qui s'est retiré des grandeurs sous ses orangers :

Longtemps, il [M. A. Tardieu] déjeunait ou soupait chez Weber ou chez Maxim's, avec un prince égyptien qui n'avait pas grand argent... On l'invitait, il était assez bon vivant, il aimait la France, il avait le charme de nombreux Orientaux, aux lèvres desquels les citations, les anecdotes bourdonnent, comme les abeilles à l'ouverture de la ruche.

« — ... Un jour, j'étais ministre de l'Agriculture, — un portefeuille qui n'a guère d'éclat — on me demande d'accompagner le président du Conseil qui allait chercher, à la gare du Bois de Boulogne, le roi d'Egypte, monté récemment sur le trône : le roi Fouad. J'y vais... Des tapis, des gardes municipaux. Le roi paraît. Je me dis : « Je connais cette tête... » Il portait le fez, bien entendu...

« Avant d'avoir descendu les marches, il m'aperçoit :

« — Comment vas-tu? me demande-t-il.

« Je lui réponds :

« — Pas mal. Et toi?

« Nous nous serrons la main...

« Vers la fin de l'après-midi, M. Doumergue me fait demander à l'Elysée :

« — Dites donc, qu'est-ce que ce scandale, à la gare du Bois de Boulogne : vous avez tutoyé le roi d'Egypte? »

M. Tardieu a pris l'accent de M. Doumergue.

« — Il m'a demandé : Comment vas-tu? » J'ai répondu : « Et toi? »

M. Tardieu raconte alors au président de la République comment il connut le roi.

« — Eh! bien, dit M. Doumergue, Sa Majesté déjeune demain; venez donc, vous mettrez de la cordialité dans ce repas...

« Le lendemain, dit M. Tardieu, j'étais à table à l'Elysée, à ma place, celle de l'Agriculture, la huitième!... Je ne disais pas un mot. Au troisième plat, le roi se tourne vers moi :

« — Tu n'es pas bavard aujourd'hui!

« — J'attends que tu m'adresses la parole!... »

§

M. Georges Pelorson publie dans **Volontés** (1er mai) un essai véhément, plein de chaleur, où fourmillent les alexandrins dans une prose incantatoire. « Le Théâtre et les Mœurs », tel est le sujet de cet écrit jamais indifférent.

L'auteur parle ainsi des « grands sentiments » :

Ils sont la tragédie aussi bien que le rire; ce qui permet à l'homme de douter de la mort, ou d'entrer en tout cas sans broncher dans *sa* mort.

Ils étaient dans Corneille, ils étaient dans Molière ou Gœthe ou Shakespeare ou Dante. Ils ne sont plus en nous, ils excitent nos rires, — mieux : nos ricanements, nous ne savons plus rire, nous n'avons plus de mœurs.

C'est pourquoi nous crevons.

Il rappelle ce mot malheureux de M. Jacques Copeau : « la tragédie est morte ». Notre époque est bien petite, que l'on y tue — en paroles — les œuvres les plus hautes de l'esprit! L'abaissement de la scène et celui de la sensibilite du public sont deux tristes réalités de l'heure. L'indignation de M. Pelorson est justifiée. Il a raison d'écrire, dans sa prose scandée aux entre-chocs d'assonances :

Et non contents encore de nous trinqueballer dans nos propres ruisseaux, prenant des airs géniaux mais à peine ingénieurs, on a crocheté, souillé de salive, tout ce qui nous restait de forces passées, tout ce dernier passé de grandeur et d'espoir. On s'en est pris à notre sang, à notre chair. Qu'est-ce que le grand Œdipe, lorsqu'il est ramené au ventre de sa mère? Un pauvre mal foutu, un misérable aveugle, suçotant le destin, tétant amèrement le pouce de sa mère. La belle tragédie, et la belle grandeur, ce marmot vieillissant tiraillé d'Antigones... Où sont cette puissance et cette possession, et où cette ambition, où cette conclusion de morale et de vie qu'on appelle la Mort?... Mais non, consolez-vous : car n'êtes-vous pas tous œdipés pour la vie? Voyez-vous,

petits hommes; mais voyez-vous petits, et voyez-vous surtout petits dans vos grands hommes.

Nous connaissions Corneille, ce type de Rouen qui tapait à grands coups dans la pierre éternelle et sortait de sa gangue l'homme grandeur nature. Nous savions qu'il avait raté quelques statues, écrit aux mauvais jours quelques mauvaises pièces. Les bonnes suffisaient : les eût-on ignorées qu'on les portait en soi, qu'on en tremblait parfois dans un charroi de sang. Et l'on vivait ainsi, se figurant parfois en statue cornélienne, bon gré mal gré, aux bons jours de l'effort et de la volonté.

Mais bien plus ingénieux, de prendre le génie par la petite base et de le jeter bas! Bien plus malin sans doute de se servir de sa médiocrité d'un jour : un bon scénario, facile et bien maniable; un texte assez mauvais pour qu'il ne saille pas, pour qu'on n'ait pas l'air gauche en s'affublant de lui; un bon prétexte aussi à tout un petit tas de trucs et de machins. Combien plus grand pourtant n'aurait-on pas été, si l'on avait permis que *Polyeucte* ou qu'Horace fissent quelqu'un de vous.

Mais on va se perdant de textes en prétextes. Et l'on va trahissant, et l'on va traduisant, on fait son petit tour de prestidigitateur, on escamote *Faust*, ou fourre *Bovary* dans le sac à malices, on astique Flaubert, on poivrote Musset, on va chercher l'anglais, on oublie le français. Et l'on s'étonne encore si, prenant le public pour plus bête qu'il n'est, il se lasse à la fin et va passer au cinéma l'attente de ses rêves. Peut-on compter sur l'homme après qu'on l'a trahi? Mais on s'étonnera s'il ose se venger. Or il se vengera. Tôt ou tard on devra bien payer le prix de ses faiblesses.

J'aime cette colère d'un homme qui a le culte du théâtre. Puisse-t-il ne pas se tromper quand, à la fin de son ardent pamphlet, il vaticine :

Mais peut-être a-t-on fait tout ce que l'on pouvait? Silence, alors, et qu'on rentre au clapier, qu'on éteigne les feux et qu'on plie le décor.

Mais je ne puis le croire. Je suis trop sûr de moi et de l'homme avec moi. De tous côtés on voit les signes se lever. Signes de volonté et signes de grandeur. Avec les catastrophes. Comme les catastrophes. Car toute la grandeur qu'on nous a refusée, il faudra qu'elle sorte et que crève l'abcès des volontés rentrées. Nous aurons un théâtre. Nous l'aurons mérité. Un théâtre de mœurs et d'homme en son extrême. Mais il faudra d'abord que la bête s'éveille et passe ses colères. Plaise au ciel que la mort ne soit pas sa raison.

§

Naissances :

1° **Du coté de chez Rakoto,** « cahiers de la vie malgache », n° 1 daté de janvier à mars 1938; adresse : à Tananarive, île de Madagascar; directeur, M. Ivan Manhès.

Voici la « préface » signée : « La Rédaction » :

Que Proust nous pardonne et trouve ici l'expression de notre fervente admiration.

La Vie d'une Colonie ne se lit pas seulement aux colonnes du Journal Officiel.

Cette petite Revue n'a qu'une ambition : donner le visage véritable d'une grande ville coloniale qui n'est en réalité qu'une sous-préfecture de France.... pour les français et un ramassis de cent villages pour les indigènes.

La vie de tous les jours, de la rue, des villages, des marchés, des routes, des rizières, du ciel, des hommes blancs ou noirs, avec lesquels nous vivons au même rythme.

Il n'y sera traité que des choses malgaches par des français et des malgaches amicalement unis.

Rakoto n'est pas moins que le nom d'une « maison de conscience ». Elle fait commerce de « Couleurs et Vernis en tous genres ». Elle pratique « exclusivement au crédit et content ». Une circulaire sur papier rose incluse dans la revue s'adresse gentiment « à tous les clients qui sont honorés de nous commander ce qu'il a besoin » et comporte ce N.-B. laconique : « Visiter nos magasins, c'est l'adopter. »

La lecture de la revue nous apprend que Tananarive regorge de coiffeurs et de tailleurs. Elle nous révèle en M. O. Mannoni un poète; car, c'est un poète, l'auteur de ce mélancolique tableau :

MATELOT LAISSÉ A TERRE

Un jour vert de forêt triste, et je dors tranquille,
Les mains sous la nuque, les pieds joints.
Une ride de lumière me parcourt, puis une autre,
Sans fin. Tout s'en va. Sans but.
Du sable est entré dans le col de ma chemise,
Par les jambes de ma culotte de toile, dans mes souliers.
Et ce lest mou m'épargne d'obéir
Aux lents courants qui déplacent mes cheveux.
On voit encore les longs triangles creusés par les chaînes

Des cargos qui évitaient au vent,
Et, autour d'une boîte de conserves,
Etincellent de tout petits poissons.
Parfois quand l'un de vous appareille
Avec des bruits sourds et des remuements blancs,
Quand l'ancre par à-coups chasse dans le sable,
Il me vient comme un besoin d'appeler.
Ohé du cargo, ohé matelots en partance,
Vous oubliez à terre un copain.
Mais ce n'est qu'un cri de rêve et de silence
Que vous n'entendrez jamais qu'au fond du sommeil...
Et si je remontais, défait, plié,
Croché par un de vos grappins,
Crachant le sable et l'eau par les manches, les jambes,
La bouche, comme un paquet de sargasses,
Que feriez-vous de moi, matelots en partance.
Et que nous dirions-nous?

Laissez-moi mon repos, mes sables et mes songes
Et ma vue à l'envers de ce même horizon.
Toujours mieux à l'abri des gaffes et des chaînes,
Des aveugles dragueurs, des scaphandriers muets,
Je vois les bateaux noirs, les requins, les pirogues,
Une voile parfois qui penche mollement,
Et jette longuement, brisée de vague en vague,
Une étrange blancheur qui passe sur mes mains.
La nuit, les feux plongeants s'entrecroisent, les phares
De seconde en seconde illuminent la mer,
Et le même sommeil, ou bien le même rêve,
Sans peur des crabes nains, garde mes yeux ouverts.
Je creuse peu à peu ma couche dans les sables
Bien que j'aie oublié ce que pèse un vivant,
Et bientôt mes cheveux se mêleront aux algues
Et les poissons brillants joueront entre mes dents.

2° **Les Réverbères** (n° 1, Paris, avril). La correspondance doit être adressée à M. Jean Marembert, 55, rue du Cherche-Midi.

Ce fascicule imprimé sur papier bleu, jaune et rose, contient : une longue lettre ouverte de M. Jacques Bureau à M. André Breton; « Texte délirant », élucubration « à suivre » d'une démente internée à Ville-Evrard; une étrange compo-

sition de M. Tapié, qui représente « Narcisse » ; une « poésie » de M. Jean Jausion, où

Un albatros enfantin s'amuse à lire l'avenir dans les tarots.

M. Gérard de Sède est l'auteur lyrique de « Blues » et M. Marc Patin, d'un « Nocturne » où il chante :

Il y a toi
il y a moi
il y a
nous enlacés et délacés
au gré
de reflets comme des coquilles

Ces extravagances donnent déjà l'impression de poncifs décolorés.

Mémento. — *Les Cahiers de la Jeunesse* (15 mai) : numéro spécial pour « La défense de la Paix ». Y lire : « Images de la vie en Allemagne », par Mme Maria Letner et M. Ernst Feldkamp. — « La classe ouvrière française, force de paix », par Mme Edith Thomas.

*Cahiers Léon Bloy* (mars-avril) : Suite de l'« Essai sur la fiction dans l'œuvre de Léon Bloy », signé : Fam, où un très curieux chapitre : « Bloy, Bourget et Jean Richepin », qui jette une lumière nouvelle sur ces trois écrivains.

*Combat* (mai) : De MM. A. Voisin, Ph. Henriot, Em. Mounier, réponses à une enquête : « Comment libérer l'Etat de la tyrannie de l'argent? ». — M. Cl. Roy : « L'esprit français, axe de la civilisation ».

*Commune* (mai) : « Hommage à l'âme autrichienne », par MM. Heinrich Mann, Emil Ludwig, Joseph Roth, Aragon et Mme Rosamond Lehmann. — De M. Romain Rolland : « Beethoven et l'argent ». — Des poèmes bizarres de MM. Paul Eluard et Anastasius Grun. — « La fin de l'illustre » par M. André Wurmser qui ranime là le cher Gaudissart balzacien. — Saisissant début de « La frontière en feu » du romancier russe Piotr Pavlenko.

*Dante* (mai-juin) : Hommage à Gabriele d'Annunzio, par divers, avec d'importants inédits dont plusieurs en fac-similés, publiés et annotés par M. F. Gentili di Giuseppe.

*Le Divan* (mai) : M. Pierre Hepp : « Murbach et Marmoutier ». — Mme Pascale Olivier : « Poèmes ». — M. Tristan L'Amoureux : « Loire ». — Un article de M. Henri Martineau sur la nouvelle édition des Pensées de Pascal par M. Z. Tourneur.

*Etudes* (5 mai) : M. Giuseppe de Luca : Gabriele d'Annunzio in

Morte. — « Dans le Maghreb qui bouge », second article de M. Louis Jalabert. — De M. M.-J. Rouët de Journel : « Un chapitre de l'histoire de l'orgue ». — « L'enfant au cinéma », par M. Jean Rimaud qui préconise un choix mieux surveillé des « actualités filmées ».

*Europe* (15 mai) : Début d'une consultation sur « L'homme, la technique et la nature », d'un puissant intérêt.

*Le Goëland* (1er mai) : « La Terre », par M. J. M. de Saint-Ideuc. — « Le frère de Balzac », par M. Henri Martineau, d'après la monographie d'Henri de Balzac, œuvre de M. Bernard Barbery. — « Pages oubliées » de Musset. — « Les étoiles éteintes. Mai », par M. Théophile Briant. — « Charles Guérin, poète catholique », une grande page de M. Léon Bocquet sur ce rare, profond et admirable inspiré. — « Le train noir », roman de M. Jacques Marion (fragments).

*Le lys rouge* (avril) : « Anatole France » poème anonyme en 50 vers anglais relatant la carrière du grand écrivain, originalement publié par *The Christian Science Monitor* de Boston, le 4 mai 1937. — « Anatole France au Brésil et en Argentine », itinéraire du voyage de 1909 établi par M. Fernando Nery.

*Marsyas* (mars) : Poèmes de Mme Amy Sylvel. — « Comment les peuples de la terre peuvent-ils réaliser le désarmement universel? » par M. Louis Bayle dont le présent essai a reçu le prix réservé à l'Afrique à un concours organisé par *The New History Society* de New-York.

*Le mois* (5 mai) : « Le libéralisme français nécessaire à l'Europe », par M. Florian Delhorbe. — De Senatus : « Excellente conséquence de l'Anschluss : l'Europe réfléchit ». Soit. Mais, à quel prix! — De M. Emile Bermenghem : « Petit panorama sur la littérature iranienne d'aujourd'hui ».

*Nouveaux Cahiers* (15 mai) : « Retour d'Italie », témoignage de M. H. Davenson qui vient de vivre sept années sous le faisceau et a choisi pour épigraphe à cette relation le cri de Dante : *Ahi! serva Italia, di dolore ostello...*

*Les Primaires* (mai) : « Tonin et la vie spirituelle », par M. Georges Riguet.

*La Revue Hebdomadaire* (14 mai) : « Poèmes », de M. Michel Anger.

*La Revue juive de Genève* (mai) : M. Léon Baratz : « Situation des Juifs en U. R. S. S. »

*Revue des Deux Mondes* (15 mai) : « Images finlandaises » par M. Henry Bordeaux. — « Claude Debussy », souvenirs très émouvants de M. Pasteur Vallery-Radot. — M. J. Nanteuil : « René Caillé et la découverte de Tombouctou ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *LES JOURNAUX*

Neuilly-Prague-Sing-Sing (varia). — Hommage à Stuart Merrill et Francis Vielé-Griffin (*Amérique*, 1er mai). — Un monument à M. Maurice des Ombiaux (*l'Horizon*, 21 mai). — Adieu à Henry Mériot, poète et artisan (*les Tablettes des Deux Charentes*, 14 mai). — Le Petit Séminaire d'Autun et ses élèves (*la Croix*, 20 mai). — Ecrire ou ne pas écrire (*la Victoire* 30 avril). — M. Marcel Roland ou le poète du Muséum; le mille-pattes, ses amours et une histoire de nez (*Candide*, 19 mai).

Un commencement de guerre civile s'est dessiné chez nous qui a été vite réprimé, et vite d'autant plus que les combattants auraient eu bien mauvaise grâce à ne pas faire leurs les décisions prises par leur parti respectif. Cela s'est passé dans le cadre bien parisien du *Petit Venise*, ainsi s'appelle la propriété de Mme Fauchier-Magnan. Faut ce qu'il faut, et il y avait à la porte des lieux jusqu'au représentant de M. le commissaire de police du quartier de Neuilly.

— Je vous en prie, n'entrez pas! implora le représentant, comme M. Henry Bernstein descendait de voiture.

— Laissez-moi passer, fit Bernstein; et il entra.

Une bonne idée, c'était de le laisser passer, en effet, quitte à interdire l'entrée à M. Edouard Bourdet. Voilà notre homme sur le terrain, seul et qui ferraille.

Mais non. Ils étaient deux, et la chose se fit selon les rites, par-devant des personnalités comme M. Paul Morand, en qui un journal du soir salua « l'auteur de *Climats* ». Le lendemain, on était à deux doigts de la guerre : l'autre. Au moment de clore ces lignes, il y a détente, espoir : les duellistes ne se sont pas réconciliés, mais, disent nos journaux

> le président du conseil tchécoslovaque et le fuhrer des Sudètes [aimez-vous le fuhrer? on en a mis partout] ont eu un premier entretien.

Un premier entretien « qui a duré 2 h. 45 ». Est-il besoin de tant de temps et un seul entretien ne peut-il suffire pour reconnaître qu'on n'a aucun droit, côté Hodza, côté Heinlein, à risquer de provoquer la tuerie générale? Cependant que la presse allemande manifeste sa mauvaise humeur contre l'Angleterre : qu'est-ce que ces insulaires qui se mêlent de maintenir la paix?

§

En Amérique, où en est-on? Il se passe bien des choses là-bas, feuilletez plutôt **Amérique,** « organe des populations de langue française ». Par exemple :

Une jeune fille de douze ans que l'on croyait perdue a été retrouvée après quatre jours d'absence. Entre temps elle avait épousé un pêcheur de vingt-cinq ans son aîné.

Une femme de 108 ans tente de se suicider en sautant dans une rivière. Elle déclare qu'elle « était fatiguée de vivre ».

Un homme souffrant d'amnésie a été arrêté. Il distribuait des billets de $ 100 aux passants.

Quatre inconnus attaquent Charles S. Weiss, éditeur d'un magazine anti-nazi. Ils le battent et lui marquent des swastikas (croix gammées) sur la poitrine et sur le dos.

Elisabeth Wagner empoisonne ses deux frères. Elle déclare avoir haï l'un et aimé l'autre.

Et encore :

Richard Whitney a reçu la permission de donner des cours de finance à la prison de Sing-Sing. Il y est détenu pour détournements de fonds.

Ce professeur tout qualifié s'était-il excusé de ne pas tenir sa place au banquet des professeurs franco-américains dont *Amérique* publie le compte rendu? Un banquet très littéraire, où

M. Henry Mercadier, journaliste distingué, représentant à New-York *Le Journal, Marianne* et *Ciné-France*

prononça un discours en hommage, souligne *Amérique*, à « deux poètes américains qui devinrent, par leur choix de la langue française », des écrivains de notre pays.

Soit Stuart Merrill et Francis Vielé-Griffin.

Je voudrais que, demain, à Hampstead comme à Norfolk, dit M. Henry Mercadier, les œuvres de ces grands poètes figurent aux rayons des bibliothèques publiques.

Je voudrais que leurs poèmes soient traduits dans leur langue maternelle.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je voudrais qu'une plaque commémorative soit apposée sur les murs de leurs maisons natales.

M. Henry Mercadier voudrait, enfin, que le buste de Stuart Merrill, le buste de Francis Vielé-Griffin, œuvres d'une jeune Française, Mlle Liliane Grunwald, soient érigés à l'Université Columbia.

M. Maurice des Ombiaux, lui, a dès à présent son monument, — à Thuin. Et M. Franz Steurs dans **l'Horizon,** faisant sien un vœu de M. Olympe Gilbart, demande que l'Académie de langue et de littérature françaises de Belgique, s'ouvre à M. Maurice des Ombiaux, « prince des conteurs de Wallonie » et « gourmet fameux ».

Poète, relieur d'art, Henry Mériot a quitté, discrètement, ce monde. M. Hector Talvart, dans le discours que **les Tablettes des Deux Charentes** ont reproduit, — Henry Mériot était le critique littéraire du journal — a évoqué avec de justes mots le grand vieillard qui dans sa maison de Rochefort-sur-Mer vivait en sage :

Je ne dirai pas en terminant que son exemple demeure, car exemplaire sa vie le fut surtout d'avoir préféré l'esprit à la matière et de n'aimer la matière que lorsque l'esprit peut la modeler. Or, de cela, chacun est capable s'il veut en prendre le souci, mais avant tout son image s'impose. Elle demeure dans ses œuvres écrites, dans ses œuvres de parfait ouvrier d'art, dans la fine et fière figure qu'il nous laisse en souvenir.

Le souvenir de bien des personnalités, mais si diverses, reste attaché au Petit Séminaire d'Autun, dont mai dernier a marqué, rappelle **la Croix,** le 250e anniversaire : ainsi, à ne citer que les laïques — Lazare Carnot, le Maréchal Mac-Mahon, Louis Desnoyers, — que le centenaire de la *Société des Gens de Lettres* vient de mettre à l'honneur — Ernest Pinard, qui requit contre *Madame Bovary*. Autun, la cité du « Bienheureux Paul » — ô Paul Cazin — Autun où demeure Mlle Juliane Montagnon-Ranvier, lauréate du prix Louis Le Cardonnel. Mlle Juliane Montagnon-Ranvier est professeur de l'enseignement libre.

§

Je crains, écrivait récemment M. Sinclair Lewis dans *Marianne*, que dorénavant un écrivain ne soit plus en mesure de gagner sa vie qu'en travaillant pour la radio ou pour Hollywood.

M. Ernest Prévost que la question du « *second métier* » de l'écrivain a toujours intéressé — l'expression est de lui, on se rappelle son enquête du *Figaro* —, commente dans **la Victoire** la déclaration de M. Sinclair Lewis, et il remarque :

Et encore il n'est pas très rassuré, car au cinéma ce sont les opérateurs et le metteur en scène qui s'attribuent la grosse part des émoluments, et au micro les seuls programmes [vraiment] rémunérateurs sont les programmes de musique.

Aussi les hommes de lettres, selon M. Sinclair Lewis,

« auraient plus de chances comme manucures ou scaphandriers ».

Mais :

Il sait bien, poursuit M. Ernest Prévost, que les perspectives d'insécurité, de dénuement n'empêcheront pas d'écrire ceux qui en ont la vocation, mais il les adjure de songer à une double profession qui, offrant tous les avantages d'ordre pratique, permet aussi « à tout esprit créateur de rester en contact avec le monde non littéraire, de voir comment les gens normaux gagnent leur pain quotidien ».

« Gens normaux » est assez gentil... Bref, M. Sinclair Lewis veut

que le jeune Balzac ou le jeune Byron ne se contente pas de mettre « ses coudes luisants », sur un bureau, mais qu'il apprenne, qu'il fasse un métier rapportant davantage : qu'il ne soit ni commis, ni expéditionnaire, ni courtier, ni journaliste surtout, mais docteur, charpentier, ébéniste, ajusteur. « Si je n'étais pas si âgé, conclut-il, j'irais travailler dans un laboratoire biologique ou je construirais des poulaillers. »

§

Entre le laboratoire et le poulailler, je veux dire la campagne, M. Marcel Roland partage ses loisirs, qui sont d'un homme occupé. *Vie et Mort des Insectes, Féerie du Microscope,* — c'est rappeler les deux livres que le *Mercure* a édités, — sont familières à celui que l'on a baptisé « le poète du Muséum ». Et le mille-pattes cette fois a toute son attention. Si minutieuse que soit celle-ci, M. Marcel Roland ne peut encore dire, précise-t-il dans **Candide,** qu'il ait été témoin des amours du mille-pattes « tant ces animaux apportent de précautions à cacher les moindres épisodes de leur vie »,

à plus forte raison les épisodes où le cœur a ses raisons. Le mille-pattes, en sa pudeur, fait le désespoir du voyeur.

Les mille-pattes portent, à l'extrémité inférieure de leur corps, des organes bien différenciés, pour chaque sexe, le mâle des appendices spéciaux, destinés à la fécondation, la femelles deux petits crochets placés symétriquement l'un en face de l'autre et que nous verrons servir à recevoir l'œuf à sa sortie. Le tout, malaisé à distinguer.

Heymons a vu une fois deux scolopendres dont les parties terminales étaient unies entre elles. Il supposa qu'il s'agissait d'un accouplement. Simple hypothèse. Je n'ai pas été, je l'avoue, plus heureux que mes prédécesseurs. L'opération se déroule évidemment dans l'intimité du sol, ou sous l'abri d'une pierre, d'un amas de feuilles. L'alcôve, comme celle du scorpion, est bien défendue. Encore connaissons-nous, pour le scorpion, les préliminaires des noces. Pour le mille-pattes, pas même de maigre hors-d'œuvre!

Et notre cher millepathophile glissant sur le stade passionnel, arrive d'emblée à son résultat physiologique : la ponte :

Une circonstance facilite beaucoup l'observation en cette matière : les mères lithobies conservent un certain temps avec elles l'œuf qu'elles viennent de pondre. Cet œuf se distingue assez facilement à l'œil nu, collé au-dessous de l'orifice anal.

Mais attention à l'œuf, voyez ce qui advint à une femme dont M. Marcel Roland a recueilli dans une page du docteur Littre la pénible aventure.

D'affreuses céphalalgies la tourmentaient depuis quatre ans quand elle essaya le tabac à priser. Un jour, en un heureux éternuement, elle voyait tomber de son mouchoir « un ver enroulé sur lui-même, long de plusieurs pouces, de teinte café au lait clair, et qui portait cinquante-six paires de pattes ». C'était une scolopendre, très voisine du lithobie. Littre suppose que l'indésirable visiteuse avait pénétré, à l'état d'œuf, dans les fosses nasales.

La guerre, là encore, et les surprises de l'occupation. Ce n'est pas la moins belle page de la nouvelle chanson de Roland.

GASTON PICARD.

## *MUSIQUE*

M. Furtwaengler et l'Orchestre Philharmonique de Berlin. — M. Bruno Walter dirige *Fidelio* à l'Opéra. — « Carmen de France et Carmen d'Espagne », d'après M. Charles Oulmont.

En louant sans réserves l'illustre chef de l'Orchestre Philharmonique de Berlin et la compagnie qu'il dirige, on ne fait que répéter ce que l'on a dit déjà maintes fois. L'autorité du chef, son intelligence, son souci de mettre dans l'exacte lumière qui les doit éclairer les intentions des musiciens qu'il interprète, son ardeur et sa foi, toutes les qualités de l'esprit jointes à celles du cœur, on les a célébrées, comme on a dit aussi la magnifique discipline de cette troupe instrumentale dont le quintette à cordes est vraiment incomparable. Le secret de ces exécutions « perlées » n'est pas, à proprement dire, un secret : c'est la sélection sévère des éléments composant ce bel ensemble, et puis c'est le travail, un travail accompli dans un esprit de collaboration véritable, où chacun se donne tout entier, s'oublie soi-même, et fait hommage de son talent comme de ses peines à cet être collectif dans lequel il se fond : l'orchestre. Il n'y a pas de plus bel exemple d'abnégation que celui-là; il n'est pas non plus de récompense plus belle (je ne parle pas des bravos du public, mais de cette satisfaction, de cette allégresse ineffable qui élève l'individu si haut qu'elle lui fait oublier tout, hormis la musique dont il est devenu l'âme). C'est à cela que je songeais en écoutant l'Orchestre Philharmonique que dirigeait M. Furtwaengler. Deux concerts, et deux fois la vaste salle de l'Opéra plus que comble : débordante. On s'en réjouirait sans arrière-pensée si tous ces gens empressés avaient répondu à l'appel de la musique plutôt qu'à l'attrait de l'exceptionnel qu'il « faut » avoir vu, aux sollicitations du snobisme. Hélas, les propos que l'on entend en de semblables circonstances montrent que la *Symphonie en ut mineur* elle-même est *terra incognita* pour la plupart de ces voyageurs. Et l'on souhaiterait que tant et tant de prétendus amis de la musique fissent parfois la modeste dépense d'un fauteuil pour assister aux concerts de chez nous. Ils y apprendraient beaucoup de choses, et, il est certain, ils y perdraient probablement aussi cet enthou-

siasme bruyant, fait d'ignorance et de suffisance en parties égales (tant il est vrai que ces deux « qualités » se complètent à merveille). Ils apprendraient la valeur de nos propres chefs et des musiciens d'orchestre de chez nous. Ils cesseraient de croire qu'il est indispensable de ravaler ceux-ci au dernier rang pour exalter ceux d'ailleurs à grands coups d'hyperboles. Et peut-être sauraient-ils un jour reconnaître qu'au pays de Debussy, de Fauré, de Dukas, de Vincent d'Indy et de Maurice Ravel, la musique trouve des interprètes dignes des maîtres illustres qui ont si grandement enrichi leur art.

§

M. Bruno Walter a pris la baguette pour deux représentations de *Fidelio,* à l'Opéra, deux représentations admirables en tous points, et données avec la troupe régulière de l'Opéra (hormis Mme Lotte Schöne, dans le rôle de Marceline). Ce qui frappe dans l'interprétation de M. Bruno Walter, c'est la souple vigueur qu'il imprime à l'exécution. Et ceci montre l'étendue de ses ressources, quand on songe à la finesse, à l'adorable séduction de ses interprétations de *Don Giovanni* ou des *Nozze.* Il n'est pas le traducteur fidèle d'un seul génie; il sait aussi bien, aussi aisément verser l'héroïque ardeur de Beethoven que la tendre mélancolie de Mozart. Il excelle en toutes ces choses contradictoires et répond par un triomphe mérité à ceux qui seraient tentés de voir en lui un « spécialiste » — au lieu de l'« humaniste » qu'il est vraiment, qu'il ne cesse pas d'être.

J'avoue malgré ceci — mais M. Bruno Walter n'en est pas responsable — supporter mal *Fidelio* en français. Il m'a toujour semblé que la traduction, si parfaite fût-elle (en peut-il exister?) faussait le sens de l'ouvrage; non seulement elle déplace les accents d'une manière quelquefois affreuse, mais encore elle accuse, surtout dans le *parlé,* ce qu'il y a d'invraisemblable dans un scénario étonnamment puéril. Certes la musique de Beethoven enveloppe souvent toutes ces absurdités d'un nuage sublime. Mais hélas, le « parlé » et les récitatifs percent les nues et nous obligent trop à remarquer ce que nous voudrions précisément oublier. Le mélodrame bien noué de très grosses ficelles, cette incroyable cécité de

tous les personnages qui s'obstinent à prendre Léonore pour un homme, cette passion de Marceline aberrante, il ne faut pas donner le moyen d'y réfléchir, il faut empêcher l'auditeur ravi au septième ciel de redevenir un spectateur retombé sur le plateau d'un théâtre où toute méprise sur le sexe du personnage principal, avec un rôle orné si joliment de terribles difficultés vocales, est bien impossible...

§

Carmen de France et Carmen d'Espagne — c'est le sujet que M. Charles Oulmont avait choisi pour un concert-causerie de l'Action Musicale. Il l'a traité de manière à enchanter son auditoire, d'abord parce qu'il est un conférencier remarquable, un critique dont l'érudition profonde sait se faire aimable, et puis encore parce qu'il est un de ces pianistes capables de faire passer par le clavier, quand ils le veulent, tous les timbres d'un orchestre, toute la poésie des musiques les plus diverses. Il s'était entouré de Mlles Leonor del Castillo et Sabine de Butler. L'une fut chargée d'interpréter la musique espagnole, l'autre les pages inspirées par l'Espagne aux compositeurs français, le programme réunissant des œuvres de Granados, de Joaquin Nin, de Falla, de Louis Aubert, de Jean Clergue, de Bizet, de Gustave Samazeuilh, de Debussy, de Raoul Laparra, de Maurice Ravel.

Je voudrais pouvoir reproduire les fines remarques de M. Charles Oulmont, à propos des mélodies populaires espagnoles et des *Siete Canciones* de Manuel de Falla, soulignant la différence entre l'*hispanisme* et l'*espagnolade*. Une lettre extrêmement intéressante de M. Raoul Laparra fut commentée par lui : l'auteur de *la Habanera* y disait son effroi de cette confusion si souvent faite par les compositeurs français. M. Oulmont montra ce qu'il y avait de spécifiquement méditerranéen dans *Carmen*, dégagea les caractères si nets, si particuliers du folklore espagnol, et montra — comme M. Laparra l'avait montré, lui aussi, il y a quelque vingt ans — que c'est une grosse erreur de ne voir que l'Andalousie dans l'Espagne musicale, et dans Carmen uniquement une cigarière. Et il cita ce mot — inédit, je crois — de Bizet : « Carmen, ce n'est pas une femme, c'est la femme; ce n'est pas un amour, c'est

l'amour; ce n'est pas une flamme, c'est la flamme. » Carmen c'est la musique, c'est l'âme de la musique. Et ce fut le tour de Mlle Sabine de Butler de montrer — avec la chaleureuse conviction que lui permettent une technique excellente et un timbre prenant — les « hispanismes » de nos compositeurs français. A propos des *Fantoches* de Debussy, M. Charles Oulmont cita ce mot que le maître lui dit un jour : « J'aimerais mieux toucher à un objet sacré qu'à l'Espagne musicale : c'est trop difficile ! ». Enfin M. Charles Oulmont montra que, de même que l'Espagnole danse avec ses paumes et ses talons, la Française sur ses pointes et avec ses doigts, la musique française et l'espagnole se différencient par des combinaisons de rythmes, « des *jeux* musicaux que seul le soleil *mineur* de là-bas (selon le mot de Laparra) explique — ce soleil qui n'est jamais si ardent sur le mode majeur que lorsqu'il est dramatiquement *mineur* ».

Heures trop vite passées et qui furent un enchantement.

RENÉ DUMESNIL.

## *ART*

**Trois siècles d'art aux Etats-Unis. — Les Musées de Nancy. — Mémento.**

A propos de l'exposition d'art anglais, nous disions que nous avions beaucoup à apprendre; à propos de l'**Exposition d'art aux Etats-Unis,** est-il exagéré de dire que la plupart des Français ont tout à apprendre? Au vrai, ce n'est pas une tâche extrêmement difficile. Ces trois siècles d'art ne sont pas très encombrés.

La peinture américaine nous montre ses primitifs : deux portraits anonymes exécutés à Boston en 1670 qui ne manquent pas de saveur. Puis il y a un grand vide, qui dure près d'un siècle et nous mène à Copley, né de parents irlandais, et qui fit le meilleur de sa carrière à Londres. Avec Gilbert Stuart, nous trouvons un portraitiste à la fois habile et touchant qui n'est pas sans nous rappeler Romney. La République est fondée : Stuart en est le peintre officiel et répète le portrait de Washington. Du célèbre portrait de Lafayette par Morse, l'inventeur du télégraphe, nous ne voyons qu'une étude reproduite au catalogue. Quelques toiles intéressantes du début du siècle : Raphaelle Peal, John

Neagle, George Bingham et, parcourant l'histoire à grandes enjambées, nous arrivons aux peintres de l'époque contemporaine : Winslow Hower (1836-1910) dont les scènes sont pleines de vie et de couleur, Whistler (1834-1903) abondamment représenté, et le très séduisant John Sargent (1856-1925). Il faut citer surtout l'œuvre charmante de Mary Cassatt, dont la série de gravures inspirées de l'estampe japonaise pourrait bien être la meilleure chose de l'exposition.

Chez les modernes, nous retrouvons, sans choix, presque toutes les tendances de la peinture européenne. New-York reflète fidèlement et sans retard tous les mouvements, contorsions et sauts périlleux de l'Ecole de Paris.

Il y a une section d'art populaire — sans grand intérêt si nous la comparons à l'abondante floraison des pays européens. Nous noterons pourtant un cheval-girouette d'une étonnante puissance plastique.

L'histoire de l'architecture américaine est très heureusement présentée. On en suivra avec curiosité le développement. Les styles européens sont adaptés, recomposés sous le ciel du Nouveau Continent, pour aboutir à ce charmant style colonial qui a donné des édifices d'une amabilité et d'un équilibre parfaits. Nous regrettons que l'exposition n'ait pu faire place au style colonial d'ameublement qui, lui aussi, se revêt d'un charme très particulier et qui est bien un type de création américaine.

Après le néo-classicisme, qui a produit là-bas comme chez nous une exubérance de colonnades (c'était la période de la prospérité et du luxe naissant dans la jeune république) on sombre dans les imitations, les pastiches les plus lourdement appliqués, la débauche des ornements puisés à toutes les sources et répandus en désordre.

Il faut arriver aux audacieux constructeurs de gratte-ciel pour trouver des formes nouvelles. Mais quelles formes!... Et quelle monotonie dans ces pyramides en escalier, ces tours quadrangulaires mécaniquement perforées. Ces modernes cathédrales utilitaires, dont les Américains paraissent si fiers, sont d'un ennui désespérant. Il semble qu'une sorte d'ivresse pousse chaque nouveau constructeur à s'élancer plus haut encore que son voisin et que seule l'intéresse la

réussite de nouveaux procédés techniques. L'art n'a plus aucun droit.... Ce qui, après tout, est encore préférable à toutes les fausses apparences dites « artistiques » qui sévissaient auparavant.

Par contre ,nous voyons des reproductions d'ouvrages d'une incroyable audace : ponts suspendus, bulbes géants des réservoirs, où le travail de l'homme se revêt d'une véritable grandeur.

C'est avec la section de la photographie et du cinéma, dont la présentation est remarquable, que nous trouvons la véritable originalité de l'art américain et toute sa force juvénile. Du premier Kinétoscope d'Edison à ce monde titanesque et tapageur d'Hollywood, nous assistons au développement foudroyant d'une forme d'art, susceptible par sa diffusion même d'être entaché de beaucoup de vulgarités et d'erreurs, mais qui n'en a pas moins une importance considérable.

§

Le **Musée historique lorrain** de Nancy qui vient d'être réorganisé récemment au Palais Ducal s'offre maintenant à nous comme un véritable modèle du Musée d'Histoire Nous avions visité très récemment les nouveaux aménagements du Musée Germanique de Nuremberg et ils nous avaient semblé réaliser la perfection au point de vue de la lisibilité et de la valeur d'enseignement. Il n'est pas question de comparer les collections de Nuremberg, d'une ampleur prodigieuse, à celles plus restreintes de Nancy. Mais on admire peut-être davantage encore l'intelligence et le goût qui ont présidé à l'installation du Musée de la Capitale lorraine.

M. Pierre Marot, archiviste départemental et conservateur de ce Musée, a pu accomplir une démonstration qui devrait être proposée en exemple à tous les musées d'histoire locale. Il a fallu d'abord remédier à l'entassement c'est-à-dire au manque de place, car s'il est facile de se moquer des musées-fouillis, il est moins facile de leur donner les emplacements nécessaires pour ordonner leur collection. Le Musée lorrain a pu, grâce à la sympathie compréhensive de la Municipalité, transformer en très belles galeries des salles

d'école. En l'étendant, on a pu former « des ensembles synthétiques où la Lorraine peut revivre. »

Nous avons voulu, écrit son conservateur, que l'histoire de notre province fût comme l'axe de notre musée, que le visiteur en suivît l'évolution au cours des siècles, que les grandes périodes de notre passé fussent comme encadrées par les productions de nos artisans et de nos artistes.

On doit dire que ce beau programme a été rempli de la façon la plus heureuse. Les salles de sculpture sont parfaitement éclairées. Les vitrines de la galerie des Cerfs, par leur succession de documents judicieusement choisis, constituent la plus vivante histoire des Ducs de Lorraine.

Ce musée où l'art et l'histoire se pénètrent, n'est pas un musée dépouillé de théoriciens. Il est aimable et accueillant. Il ne répudie pas dans certains cas la reconstitution : ainsi voyons-nous de très beaux intérieurs paysans lorrains. Les céramiques présentées dans des bibliothèques Louis XV sont d'un goût exquis et on s'émerveillera, dans les salles voisines, de l'art avec lequel se détache le graphisme élégant des ferronneries noires sur les murs clairs. Nous avons cette satisfaction totale de voir combler à la fois l'esprit de curiosité et le plaisir des yeux. Il se dégage aussi de ce musée une sorte de haute leçon morale. Conçu à l'origine par des « patriotes lorrains », il a été parachevé avec une sorte d'amour des traditions de la petite patrie qui est à coup sûr la base même de cette incomparable réussite.

Puisque nous sommes à Nancy, cette cité qui possède — nous l'écrivions récemment ici-même — les plus beaux paysages d'architecture que nous connaissions, il nous faut signaler aussi les nouveaux aménagements du Musée d'Art de la place Stanislas. Ils ont grande allure. Enfin, toute personne qui s'intéresse au mouvement de l'art moderne ne manquera pas de visiter l'étonnante collection réunie par un mécène animé d'une extraordinaire ardeur généreuse, un homme passionné comme on voudrait en rencontrer partout : M. Eugène Corbin. Le Musée Corbin est consacré à l'Ecole de Nancy. Le temps est passé où nous ne voulions voir dans le « modern-style » que ses ridicules. L'équipe de chercheurs

audacieux qui, à la fin du siècle dernier, voulut se dégager des copies d'ancien et des pastiches pour élaborer des formes nouvelles est située ici à sa place. C'est de Nancy qu'est parti l'effort de rénovation. Les noms de Gallé, de Vallin, de Majorelle, de Daum, de Prouvé, restent attachés à une évolution du style décoratif qui, pour être fugitive et entachée d'erreurs, représente un fait considérable. Ces pionniers, ces chercheurs, ces poètes, ces ouvriers de génie pourront bien être plus tard considérés comme les premiers maîtres d'une renaissance. Il était juste et nécessaire que leur œuvre fût présentée dans un ensemble qui en dégageât aussi nettement l'esprit.

Mémento. — Les paysages de Lotiron (Galerie Castel) sont d'une délicatesse, d'un tact, qu'on aimerait rencontrer souvent sur les cimaises. Les quais de la Seine que le peintre chérit, même dans leurs parties les plus ingrates, se revêtent de blondeurs dorées qui les parent de tendresse. La peinture de Lotiron laisse une impression de douceur enchanteresse; mais sa mise en page comme son dessin n'en sont pas moins précis et fermes. Elle est dans la parfaite tradition des paysagistes français. Et c'est à Corot qu'elle nous fait le plus songer.

Feder (Galerie Drouant) nous décrit au contraire d'orientales nostalgies. Ses visages reflètent d'infinis mirages et de vagues anxiétés. Un sens nuancé de la couleur lui permet de traiter des compositions éclatantes et d'un excellent équilibre pictural.

A la galerie Montaigne, le jeune Kléofas Bogalei, dont le nom seul a l'air d'une fantaisie, nous divertit toujours par ses inventions fertiles en cocasseries imprévues. De telles espiègleries ne sont acceptables que parce qu'elles répondent à une étonnante sincérité et à un parfait naturel. Il y a une poésie intime et fraîche dans l'œuvre de Kléofas Bogalei; elle se revêt d'un charme vif et pimpant, qui n'est pas sans nous faire évoquer cet autre fantaisiste fertile : Walt Disney. Il faut ajouter que Bogalei est un artisan d'un métier probe et habile et qu'il sait parfaitement bien composer.

A la même galerie, nous verrons des peintures d'un caractère tout différent : les paysages rapportés de l'Iran par Louis Le Breton. Ce sont des tableaux calmes, discrets, réfléchis, mais parfaitement évocateurs d'un pays où la grandeur architecturale du passé laisse partout des traces.

A la Galerie Marcel Guiot, Germaine de Coster expose des des-

sins lavis, gravures d'une très remarquable habileté. L'artiste, par notations précises et d'une observation aigüe, trace des croquis, des paysages, dont nous ne pouvons qu'admirer l'aisance et la vérité. Elle se joue des effets de transparence, des jeux de la lumière et de l'ombre.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

## *NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES*

Trois lettres inédites de Chateaubriand. — Une correspondance de Maupassant : du 17, rue Clauzel au « Salon » de 1886.

**Trois lettres inédites de Chateaubriand.** — La correspondance de Chateaubriand, dont M. Louis Thomas avait entrepris, il y a maintenant de nombreuses années, la publication, n'a pas vu tout entière le jour; cette publication même, bien que forte de plusieurs gros volumes, est loin de compter la moitié des lettres que l'auteur de l'*Itinéraire,* grand épistolier et d'une remarquable diversité, dut avoir l'occasion de rédiger au cours de sa vie longue et toute traversée d'événements divers.

Dans les cartons des collectionneurs ou des fanatiques de Chateaubriand, il reste encore beaucoup de billets et de messages à révéler, dont certains d'un grand intérêt documentaire ou historique, soit qu'ils dénoncent le caractère ou un état d'esprit particulier de Chateaubriand, soit qu'ils parlent de faits importants pour la connaissance et l'intelligence de l'Histoire.

Un de nos amis, M. Pierre Fort, chateaubriandiste sagace et curieux de tout ce qui touche à son grand homme, a su réunir une suite d'une trentaine de lettres de Chateaubriand, la plupart inédites et dont plusieurs, des plus attachantes, mettent singulièrement en lumière le tempérament de René. M. Pierre Fort, tout lettré qu'il soit, n'a rien de l'homme de lettres. Il n'est point égoïste et fait volontiers partager ses joies intellectuelles avec quiconque partage ses passions. Il est peu d'hommes, certainement, qui savent aussi bien que lui son Chateaubriand. C'est merveille que de l'en entendre discourir et il faut voir avec quel amour il palpe et caresse les éditions originales et les papiers manuscrits de son héros et de quelques autres romantiques.

Chateaubriand a écrit sur tout avec une étonnante pre-

science. Il a jugé les hommes et les choses avec une gravité et une sûreté qui demeure miraculeuse, et les dernières pages des *Mémoires d'Outre-tombe*, notamment, sont pleines de visions prophétiques.

Il n'est pas le lieu d'exposer cette prescience de Chateaubriand politique. Qu'on dise seulement que presque rien de ce que nous vivons présentement ne lui a été caché; son ennemi M. Thiers n'aura, certes, pas montré autant de profondeur de vue ni de sens. C'est que le premier était un homme; le second, un politicien préoccupé seulement de paraître à son avantage.

Pour montrer ce caractère singulier de Chateaubriand, on a cueilli dans le lot de ce passionné chateaubriandiste qu'est Pierre Fort trois lettres, pleines d'un sel spécial et qui montre à la fois le sens politique et la subtilité d'esprit de ce tempétueux René.

La première est de la fin de 1822. Sous ses dehors sévères et officiels, elle brille d'un enjouement et, pour tout dire, d'une ironie quasi cruelle; elle revient à dire ceci : Je ne demande pas une chose extravagante, et si un garde des sceaux n'est pas capable de disposer d'une place de Conseiller d'Etat, c'est à désespérer de la puissance.

Mais voici cette lettre :

Paris, le 24 septembre 1822.

J'ai vu, Monsieur le Garde des Sceaux, le Président du Conseil. Il désire autant que nous que l'affaire de M. Bertin de Vaux soit arrangée.

Vous ne pouvez, Monsieur le Garde des Sceaux, ni me rendre un plus grand service ni faire une chose plus utile dans la position où nous nous trouvons, en plaçant Bertin au Conseil d'Etat. Vous vous donnez le premier journal royaliste, et une des premières voix dans la Chambre des députés.

Il est impossible que le Ministre de la Justice et le Président du Conseil n'aient pas le crédit et le pouvoir de disposer d'une misérable place de Conseiller d'Etat.

Je vous demande en grâce, Monsieur le Garde des Sceaux, de faire finir cette petite, mais importante affaire, avant mon départ pour le Congrès : je vous en aurai une vive reconnaissance.

Agréez, je vous prie, Monsieur le Garde des Sceaux, l'assurance de mon entier dévouement et de ma haute considération.

CHATEAUBRIAND.

Une note manuscrite du destinataire déclare : « Classé. Conseil d'Etat ».

Le président du Conseil était, alors, M. de Villèle, qui n'était pas précisément des amis de Chateaubriand.

On va voir, d'ailleurs, qu'avec le temps les relations entre M. de Villèle et M. de Chateaubriand ne s'améliorèrent pas. Au contraire. On va voir surtout avec quelle malignité M. le vicomte de Chateaubriand écrivait, deux ans plus tard, à M. le comte de Villèle pour le mettre au courant de la comptabilité des fonds secrets, alors que le premier en devait abandonner la gestion :

Paris, le 12 juin 1824.

Monsieur le Comte,

J'ai l'honneur de vous envoyer l'ordonnance d'usage que je n'ai pas eu le temps de soumettre à S. M. pour pleine et entière décharge des sommes que M. le duc de Montmorency et moi avons reçues du trésor royal pour dépenses secrètes sur les exercices 1822, 1823 et 1824.

Je vous prie de la présenter à la signature du Roi.

Les recettes et les dépenses y sont exactement balancées.

Vous observerez que pendant les cinq premiers mois de l'année courante, il n'a été dépensé que 280.719 fr. : il reste donc une somme de 419.281 fr. disponible sur les fonds secrets de cette année.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Comte, avec une haute considération,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

CHATEAUBRIAND.

*Monsieur le comte de Villèle, Président du Conseil, etc..., etc...*

Cette lettre, ce n'est point Chateaubriand qui l'écrivit de sa main. Il la dicta à quelque secrétaire et se contenta de la signer de son hautain et énergique paraphe.

On y remarquera, de plus, que Chateaubriand ne s'adresse point à M. de Villèle, Président du Conseil, en lui donnant au cours de l'écrit son titre officiel, mais en s'en tenant à le nommer seulement de son titre nobiliaire : Monsieur le comte!... On pense que le Président du Conseil dut faire grise mine en recevant ce poulet. Il dut également penser qu'il n'avait pas une erreur à commettre dans la gestion des fonds secrets qui restaient à disposer, car M. le vicomte de Cha-

teaubriand ne manquait pas de l'aviser qu'il en connaissait le montant à un franc près.

Pour ne pas être en reste d'impertinence, M. de Villèle se garda bien de répondre de sa propre main, et cette lettre de Chateaubriand porte cette annotation, écrite par M. de Villèle : « Renneville répondra et me fera signer. »

La troisième lettre de Chateaubriand que nous allons reproduire marque un autre trait du caractère de notre personnage. Chateaubriand apparaît là tout entier, ferme, hautain, désintéressé, préférant même l'indigence à une fortune offerte par une main sans scrupule. Cette lettre, courtoisement orgueilleuse, est adressée à Emile de Girardin, le premier, mais non le dernier forban du journalisme. Elle est pleine de morgue dédaigneuse; elle est pleine de grandeur et peu d'hommes seraient capables de la récrire aujourd'hui.

La voici :

Paris, le 14 septembre 1831.

J'ai toujours eu, Monsieur, une grande aversion pour la fortune; et ce n'est pas à mon âge que je la prendrai à femme, parce que je sais bien ce qui m'arriverait.

Mille remerciements de vos offres obligeantes. Je n'oserai aucun engagement.

J'étais venu à Paris dans le dessein de vendre ma maison et mes meubles, mais je n'en trouve pas un sou.

Comme mon plan de retraite est dans les montagnes et était fondé sur la supposition de cette vente, il est avorté : je serai probablement obligé de venir m'ensevelir dans la rue d'Enfer, après avoir été chercher à Genève, où je l'ai laissée, Mme de Chateaubriand.

L'incertitude de ma vie est telle, monsieur, que je serai désolé de voir votre jeune destinée s'attacher à la mienne, qui n'est plus qu'une vieille grognon laide et fort malade.

Je suis, monsieur, avec une considération très distinguée, votre très humble et très obéissant serviteur.

CHATEAUBRIAND.

Mes hommages, je vous prie, à Mme de Girardin et à Mme Gay.

Chateaubriand, on le voit, se gardait bien d'écrire, même une lettre, pour ne rien dire, et le ton de son écrit différait chaque fois, selon qu'il s'adressait à tel ou tel public ou correspondant.

FERNAND-DEMEURE.

§

**Une correspondance de Maupassant : du 17, rue Clauzel au « Salon » de 1886.** — « Il faut bien que les héritiers vivent! » disais-je mélancoliquement, au lendemain de la vente par quelque neveu ou nièce de Mlle Marie-Anne Détourbay, promue par les salons de la troisième République « comtesse de Loynes », de la correspondance de Flaubert avec la « Dame aux yeux gris ». Ils continuent à vivre, assez grassement même sans doute, car les différents papiers qui, à Chantilly, seraient, du moins, à leur place, leur communication soumise aux conditions et aux garanties sagement édictées par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, atteignent, à l'Hôtel Drouot de hauts prix sous le marteau des commissaires priseurs.

Après Flaubert, après Huysmans et tant d'autres, aujourd'hui, c'est à nouveau le tour de Guy de Maupassant. Déjà, nous avions eu, en 1935, le scandale de la vente de ses lettres au Dr Henry Cazalis, en littérature Jean Lahor. Jusqu'à la crise finale on y pouvait suivre l'évolution et les progrès de son mal, et ce fut, en juin 1937, le nouveau scandale de la mise aux enchères de la lettre, datée du 2 mars 1877, où le malheureux, « faisant le zouave », annonçait triomphalement à son « cher La Tôque » (Raoul Pinchon), sa visite au médecin qui venait de lui apprendre qu'il était atteint de la maladie spécifique qui, après une lente évolution, devait le conduire à la paralysie générale et à la folie.

Je me garde de toute citation, préférant renvoyer au catalogue de la vente, comme je renvoie au très intéressant catalogue que vient de publier M. L. Giraud-Badin *d'Editions originales, de manuscrits et de lettres autographes de Guy de Maupassant, provenant de la bibliothèque de M. le comte de S***.*

Jamais pareil ensemble, touchant Guy de Maupassant, n'avait été, semble-t-il, réuni et n'était passé en vente. A part les lettres à Jean Lahor (ne relevaient-elles pas du secret professionnel?), qui reparaissent dans cette vente, celle-ci n'offre pas, je m'empresse de le dire, le côté scandaleux contre lequel s'éleva justement Lucien Descaves. Loin de là, elle

fournit de précieux renseignements sur Guy de Maupassant, entre autres, datée de « Paris, ce 20 novembre 1878 », cette lettre à Gustave Flaubert, inutilisée par Mme Franklin-Grout, bien qu'elle l'ait connue, puisqu'une note autographe de sa main y est jointe. Maupassant, pour qui son bureau au ministère des Colonies était devenu un enfer, attendait avec impatience que, suivant sa promesse, M. Bardoux l'appelât à l'Instruction publique :

Mon bien Cher Maître,

Je devais, d'après la promesse de M. Bardoux, attendre tranquillement au ministère qu'il m'avisât de ma nomination à l'Instruction publique. J'attends, mais j'ai peur d'avoir été encore, sinon oublié, du moins négligé. Ne savez-vous rien? M. Charmes qui devait vous répondre vous a-t-il écrit? Je vis dans l'anxiété. Mon bureau ici est un enfer. Je n'ai pas été voir M. d'Osmoy; d'abord parce qu'on ne me laisse pas sortir, et ensuite parce que M. Bardoux m'ayant formellement promis que la chose allait se faire d'ici quelques jours, j'ai pensé qu'il fallait se garder de l'importuner inutilement.

Ma mère est ici, fort malade, et nous n'avons pu encore obtenir une visite ni de Potain ni de Charcot que nous avons demandés.

Je vous embrasse.

GUY DE MAUPASSANT.

M. Agénor Bardoux, le plus aimable et le meilleur des hommes, — c'est, de ma part, un souvenir d'enfance, — ne tarda cependant pas à tenir sa promesse et l'attacha à son cabinet. Une lettre à son ami Léon Fontaine, du 26 décembre 1878, est écrite sur papier à en-tête du « Cabinet du Ministre de l'Instruction Publique, des Cultes et des Beaux-Arts », et Maupassant, amusé, fait suivre sa signature de l'énoncé, un peu long, de son titre officiel : « attaché au Cabinet du Ministre de l'Instruction Publique, des Cultes et des Beaux-Arts, chargé spécialement de la correspondance du Ministre et de l'administration des Cultes, de l'enseignement supérieur et de la comptabilité ».

Il n'en abusera pas et le plus souvent se contentera d'écrire sur du papier portant seulement la mention : « Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts. Secrétariat. Ier Bureau. » Titularisé, l'attaché était entré dans les cadres de l'administration.

A côté de lettres à « La Tôque », signées du pseudonyme « Joseph Prunier » ou « Prunier Joseph », de neuf lettres à la comtesse Potocka (1884-1890), un passage d'une lettre à Aurélien Scholl, qui, toujours s'était montré bienveillant pour le débutant, et avait pris son parti, comme l'a montré notre ami Auriant, contre le parquet d'Etempes, est à reproduire. Datée du 2 avril 1885, c'est une recommandation en faveur d'Hugues Le Roux, dont elle marque les débuts dans la presse parisienne :

Permettez-moi de vous envoyer un jeune confrère, M. Hugues Le Roux, qui a le plus grand désir d'écrire dans votre journal, sous votre direction. Je vous serais particulièrement *reconnaissant* si vous pouviez donner à ce jeune homme l'occasion de prouver qu'il a beaucoup de talent. Essayez-le, et vous verrez que je ne vous adresse point un collaborateur inutile. Il vous ferait de charmantes chroniques-nouvelles. M. Le Roux, depuis plusieurs années... confectionne pour son compte de petits romans d'exportation...

Aurélien Scholl ne se contentait pas d'avoir de l'esprit et d'être bienveillant : il avait bon cœur, — sa fidélité à Jules Vallès, condamné par les conseils de guerre versaillais, le prouve. Il favorisa le débutant, qui fit assez brillamment son chemin.

On sait quelle discussion s'éleva, le jour même de l'inauguration de la plaque commémorative (le dimanche 29 mars 1931, par une bise glaciale) « apposée sur l'immeuble 19, rue Clauzel, que Guy de Maupassant a habité de 1878 à 1881 ». Pas du tout, déclarait, le matin même, dans *Comoedia*, Me Alexandre Zévaès, Maupassant habitait non au 19, mais au 17 et la plaque va être apposée sur la maison voisine. A l'appui, par le truchement de M. Géo London (le mieux est de faire au décisif article de M. Auriant un emprunt qu'il sera le premier à nous pardonner) :

Me Alexandre Zévaès prouvait, avec pièces à l'appui, que le 5 janvier 1880, Me Charles-Ferdinand Mosnier, huissier-audiencier près le Tribunal de la Seine, s'étant présenté au n° 19 de la rue Clauzel pour signifier à M. Henry-René-Albert-Guy de Maupassant certaine citation de M. Teissier, juge d'instruction près le Tribunal d'Etampes, la concierge lui déclara « ne pas connaître le susnommé », lequel toutefois, recherches faites et renseignements re-

cueillis, finit par être déniché au n° 17 de la même rue par M. Jean-Marie-Constantin Dulac, commissaire aux délégations judiciaires (1).

L'erreur est assez curieuse, si l'on veut bien se rappeler que, dans une lettre antérieure de près d'un mois, Harry Alis avait avisé M. Allien, imprimeur gérant de la *Revue moderne et naturaliste*, qu'il avait écrit directement au juge d'instruction d'Etampes pour rectifier l'adresse fautive : « L'adresse de Maupassant est 17 et non pas 19 rue Clauzel (2). » La discussion à laquelle prirent part Léon Deffoux qui, cependant, dans son *Groupe de Médan*, écrit en collaboration avec Emile Zavie, avait indiqué le 17), P.-V. Stock et Auriant, se poursuivit pendant des semaines (3). La plaque avait bien été inaugurée au 19, alors que les arguments s'accumulaient en faveur du 17. Entre autres le fac-similé reproduit par M. Auriant d'un extrait des listes électorales du IX^e arrondissement pour 1880, opposé aux souvenirs imprécis de Pierre et de Paul, attestait sous les numéros 6346, 6347 et 6348, que Guy de Maupassant, « Employé (au Ministère de l') Instruction Publique », habitait rue Clauzel 17, alors que son père, « Employé (d') agent de change », habitait rue Pigalle 37, ainsi que son fils Hervé, « Militaire ».

A ce document si probant, la correspondance de Maupassant, dont nous avons le catalogue sous les yeux, joint deux lettres, l'une adressée à Edgard-Raoul Duval (12 décembre 1876), l'autre à Georges Charpentier (28 août 1876), portant l'une et l'autre l'adresse 17 rue Clauzel. Invitation, d'ailleurs amusante, à aller assister à la fête de Bezons :

J'aurai ce jour-là Hennique, Céard et Huysmans plus quelques canotiers des deux sexes dont les uns ne sont pas trop bêtes et les autres pas trop laides.

Je n'ai pas de roman à vous proposer, aucun de mes amis non plus, par conséquent vous n'avez rien à craindre de notre part.

(1) « 17, rue Clauzel (documents inédits) ». — *Mercure de France*, 15 mai 1931, tome CCXXVIII, pp. 206-212.

(2) « 17, rue Clauzel, à propos de la pose d'une plaque. Un ami de Maupassant : Harry Alis (documents inédits) », par Auriant. — *Mercure de France*, 1^er mai 1931, tome CCLXXVII, pp. 591-623.

(3) Cf. *Mercure de France*, en dehors des deux articles d'Auriant, déjà cités : 1^er mai 1931, pp. 720-723; 15 mai 1931, pp. 248-251; 1^er juin 1931, pp. 510-511; 15 juin 1931, pp. 758-759.

La cause semble donc être définitivement entendue : Guy de Maupassant habitait au numéro 17 de la rue Clauzel et la plaque apposée à tort au 19 est à déplacer.

Ces lettres de Maupassant apportent également un complément à l'écho que j'ai consacré à « Guy de Maupassant ou la phobie de son image (4) ». Cette phobie était bien le « fait de la maladie ». Il ne s'était pas contenté d'autoriser la publication de son portrait en tête de l'édition de *Mlle Fifi* publiée en 1882 par Henry Kistemaeckers, mais avait fourni lui-même la photographie destinée à servir de modèle :

Entendu, écrivait-il en avril 1882 à l'éditeur belge, si français de goûts. Vous aurez le manuscrit dans quelques jours. Voici une photographie qui n'est guère bonne; mais je n'en ai point d'autres. Confiez-la à M. Just...

Par contre, quand vinrent les démélés avec Georges Charpentier, confirmant la lettre de Maupassant à celui-ci, au sujet du portrait gravé par Desmoulin, en tête de *Boule de suif*, dans la réédition des *Soirées de Médan*, Maupassant écrivait, en juin 1890, à Paul Marsan, rédacteur en chef du *Monde illustré* :

...Le cas est bizarre. Je viens vous demander un petit service. J'ai un procès avec un éditeur qui a fait exécuter sans mon autorisation et qui vend, malgré moi, un portrait de moi à l'eau-forte...

Pouvez-vous rappeler dans une lettre celle que vous m'avez écrite, celle que je vous ai répondue, et notre conversation dans la visite que vous m'avez faite? Votre témoignage me servira à prouver au tribunal que je ne veux dans aucun cas laisser faire et vendre mon portrait...

Comme nous l'avons dit, le procès n'eut pas lieu. Georges Charpentier, l'un des derniers habitués de Tortoni, préféra retirer du commerce les exemplaires litigieux. Ils se vendirent au compte-gouttes, plus ou moins sous le manteau, et sont devenus peu communs.

Le sonnet autographe *A une Dame, en lui envoyant un bout de la corde d'un pendu*, reproduit dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* du 15 novembre 1936, d'après le cata-

(4) *Mercure de France*, 1er décembre 1937, pp. 446-447.

logue de J. Leroy et fils, reparaît dans cette vente et le texte en est également donné.

Il a été seulement parlé jusqu'ici des manuscrits. Les éditions originales sont comparables comme qualité et comme état à celles provenant de la bibliothèque de Robert Pinchon, passées en vente le 25 juin 1937. Pour une seule, *Au Salon* (Paris, Librairie illustrée, s. d., 1886, in-16, de 116 pages), il y a lieu de faire exception, en raison de son exceptionnelle rareté. De ce recueil d'articles parus en 1886 dans le *XIX*e *Siècle,* la composition ayant été distribuée et l'ouvrage n'ayant jamais paru, il n'existe que cet unique exemplaire d'épreuves. Une lettre de Maupassant à M. Georges Decaux, directeur de la Librairie illustrée, et une note de celui-ci expliquent cette anomalie.

Monsieur,

Je vous retourne en renonçant à les corriger les épreuves que vous m'avez envoyées. J'ai perdu deux jours sur ces feuilles que vous avez donné à imprimer à je ne sais qui, mais certainement pas à un imprimeur [l'imprimerie Louis Boyer et Cie, à Asnières]. Notez qu'ayant eu à composer non pas sur un manuscrit, mais sur des journaux imprimés sans aucune faute, il ne devait et ne pouvait faire aucune erreur. Je n'ai jamais reçu d'épreuves dans ces conditions; il manque des phrases, d'autres sont changées de place, les mots oubliés sont innombrables, enfin je n'y reconnais rien. Comme j'ai les yeux malades et peu de temps à perdre, vous voudrez bien arrêter tout simplement cette publication qui paraîtrait maintenant beaucoup trop tard par la faute de cet inqualifiable imprimeur...

L'éditeur Decaux acquiesça et six ans plus tard, en 1892, fit don de cet exemplaire à un collectionneur en l'accompagnant de cette note :

Permettez-moi de vous offrir l'exemplaire unique, à l'état d'épreuve du *Salon* de Maupassant, qui n'a jamais vu le jour, pour les raisons indiquées dans la lettre de l'auteur jointe à l'exemplaire.

Maupassant avait tellement raison de se plaindre de l'incroyable façon dont son texte avait été composé, que j'acquiesçai complètement à son désir et ne fis aucun effort pour le faire revenir sur sa détermination.

...Un détail qui a son importance : au moment où ont paru les

articles en question, Maupassant avait mal aux yeux et il devait se contenter de dicter ses lettres et ses articles. Il en résulte que sa lettre et les corrections ne sont pas de sa main.

Ce joyau qui permet d'ajouter un numéro précieux à la bibliographie de Maupassant était antérieurement passé par les bibliothèques Brivois et Georges-Emmanuel Lang.

Certes, les dévots de la petite histoire littéraire doivent bénir les collectionneurs qui, comme le comte de S***, savent réunir de tels documents, mais n'est-ce pas une grande tristesse de les voir passer en vente, alors que leur place semblerait indubitablement indiquée, soit à Chantilly, dans le fonds Lovenjoul, soit au pavillon de Croisset, dans les vitrines du Musée Gustave Flaubert?

PIERRE DUFAY.

## *LETTRES ANTIQUES*

Anne Comnène : *Alexiade*, tome I, livres I-IV, texte établi et traduit par Bernard Lieb, Les Belles-Lettres. — Maurice Rat : *Anthologie des poètes latins*, tomes I et II, Paris, Garnier.

Publiée sous le patronage de l'*Association Guillaume Budé*, la *Collection Byzantine* s'est donné la tâche de présenter au public français toute une série de textes accompagnés de traductions. Judicieusement choisis, ces textes sont appelés à nous faire connaître les manifestations multiples de l'esprit byzantin, et à nous ouvrir, par la connaissance directe de ses plus grands auteurs, à l'intelligence de tout ce qui constitue les principaux aspects de la civilisation, encore trop méconnue, qui fleurit à Byzance. La littérature byzantine, en effet, est d'une richesse et d'une diversité qui sont loin de n'offrir qu'un intérêt secondaire. Son influence a plus ou moins marqué tout notre Moyen Age, et la Renaissance n'aurait pas eu lieu sans les savants qui nous apportèrent le sens et le goût de la culture antique. Byzance toutefois, ne fut pas qu'un chaînon, et sa littérature n'est point, comme on l'a cru longtemps, une continuation, de siècle en siècle plus médiocre, de la littérature grecque classique. C'est Byzance qui a créé l'hellénisme chrétien. Les Pères de l'Eglise grecque ont su allier au génie de Platon la ferveur nouvelle et le feu ranimé qu'apportait avec elle la charité chrétienne. Saint-Jean Chrysostome nous garde le meilleur de l'éloquence at-

tique, et saint Basile, la mission de pitié et de diffusion morale que s'imposa Plutarque. Dans le domaine des arts, l'architecture romane doit à l'art de Byzance ce que Giotto doit au canon de ses peintres. Il n'est pas jusqu'à la prodigieuse histoire de son Empire qui ne soit pour nous d'un intérêt prenant, et d'un attrait rempli de leçons salutaires.

Cette *Collection Byzantine,* qui nous a déjà donné l'admirable *Chronographie* de Michel Psellos, s'enrichit aujourd'hui par la publication de l'**Alexiade,** d'Anne Comnène. Le texte de cette histoire du règne de l'empereur Alexis Ier (1081-1118) a été établi par M. Bernard Leib, docteur ès lettres, ancien professeur à l'Institut Pontifical des Etudes orientales de Rome. La traduction française qui l'accompagne a été faite avec un soin qui en rend la lecture attrayante et facile. Une introduction générale donne au lecteur toutes les lumières nécessaires pour comprendre avec fruit l'histoire et les mœurs du siècle qui vit se dérouler la première Coisade. De ces croisés, de leurs défauts et de leurs qualités, Anne Comnène, qui était la propre fille d'Alexis Ier, nous a laissé la plus vivante esquisse. C'est d'abord la versatilité et l'inconstance des Francs, qui se laissent si facilement emporter et qui, à la première occasion, renient leurs traités sans aucun scrupule. Elle note aussi que la fougue est un des éléments qui constituent la valeur offensive des guerriers francs; elle loue leur piété, leur esprit de camaraderie; mais elle blâme leur indépendance sans frein, leur indiscipline, leur insolence orgueilleuse, leur esprit de moquerie, leur manque de culture, et cet amour du lucre qui leur ferait, dit-elle, « vendre pour une obole tout ce qu'ils ont de plus cher, fût-ce même leurs femmes et leurs enfants. »

Princesse byzantine, Anne Comnène, fille de l'empereur Alexis et d'Irène, est un grand écrivain. Dès sa jeunesse, nous dit-elle, elle s'attacha à la connaissance approfondie du grec, s'appliqua à étudier la rhétorique, à méditer les traités d'Aristote et les dialogues de Platon, à se familiariser avec les poètes et les historiens de l'antique Hellade. De telles disciplines développèrent son goût inné pour l'étude, ses dons naturels, et firent d'elle un écrivain soigneusement jaloux du beau langage et fortement épris d'un style pur et net. Dans son

*Alexiade*, qui tient à la fois de la grande et de la petite histoire, mêlant l'épopée au récit familier, elle se propose, nous dit-elle, « de raconter les actions de son père qui ne doivent pas être livrées au silence, ni être entraînées par le torrent du temps comme dans un océan d'oubli, aussi bien toutes celles qu'il accomplit une fois maître du pouvoir que toutes celles qu'il fit avant son couronnement, au service d'autres empereurs ». Ainsi conçue, et remarquablement construite et rédigée, l'*Alexiade* est, pour la connaissance des XI^e et XII^e siècles, un monument historique de première valeur et d'intérêt capital. L'ouvrage est en quinze livres. Le premier volume, avec la longue et si précieuse introduction dont nous avons parlé, ne comprend que les quatre premiers. C'est une suite de péripéties et de prouesses à travers lesquelles, sous la plume sensible et délicate d'une femme de race, transparaît avec ses richesses et ses subtilités, son idéal et ses ombres, l'âme héroïque de la somptueuse Byzance. Souhaitons donc que puissent bientôt paraître les onze derniers livres! Leur lecture ne pourra que nous enchanter, nous instruire et nous rapprocher avec intelligence de cette double source d'où est sorti le génie de l'Europe : la pensée grecque et le sentiment chrétien.

La *Collection des classiques Garnier* vient de s'enrichir de deux magnifiques volumes, indispensables à tous ceux qui s'intéressent encore à la poésie latine, à cette admirable poésie latine, mère de la nôtre et fille de la Grèce. Maurice Rat s'était déjà chargé de traduire, pour cette collection, les œuvres de Pétrone, de Properce, de Tibulle et de Catulle. Il l'a fait avec amour, intelligence et goût. Aujourd'hui, c'est en deux gros volumes, une *Anthologie des poètes latins* que son travail et son zèle consentent à nous offrir. Cette vaste anthologie va d'Appius Claudius Cæcus à Fortunat, qui fut, au seuil du Moyen Age, le dernier représentant des Muses d'Ausonie. Elle embrasse donc dix siècles consécutifs et offre un choix de soixante-huit poètes, dont certains n'avaient avant ce jour jamais été traduits. La place faite à chaque poète est proportionnée à son importance. Pour chaque auteur, une notice succincte, mais substantielle, précède la liste des principaux ouvrages à consulter, celle des principales éditions critiques

et des meilleures traductions. Comme il se devait, les poètes latins gallo-romains ont ici la place et la part qui à bon droit leur reviennent. Ausone, Rutilius Namatianus, Prosper d'Aquitaine, Sidoine Apollinaire, Paulin de Périgueux, Saint Avit, sont là pour nous montrer à quel point la Rome païenne et la Rome chrétienne se sont amalgamées dans le génie gaulois. Puisse la lecture de cette *Anthologie des poètes latins* qu'aurait, j'en suis sûr, louée sans réserve le bon latiniste et le critique aigu qu'était Remy de Gourmont, contribuer à propager le goût de la pensée romaine! Qu'il nous suffise, pour montrer quelle place tenait dans le cœur de nos pères cette Rome « moins grande pour régner que pour mériter de régner », ces quelques vers de Rutilius Mamatianus :

Ecoute, reine si belle du monde que tu régis, Rome admise au ciel sidéral! Ecoute, mère des hommes et mère des dieux, nous ne sommes pas loin du ciel par tes temples! Nous te chantons et toujours te chanterons, tant que nous le permettrons les destins; il n'est au monde personne qui puisse perdre ton souvenir... Tu as fait des nations les plus distantes une seule patrie; celles qui n'avaient pas de lois se sont bien trouvées de subir ta domination; et, en offrant aux vaincus de partager tes propres lois, tu as fait une cité de ce qui jadis était l'univers! »

MARIO MEUNIER.

## *LETTRES ALLEMANDES*

Marcel Dutheil : *La population allemande. Les variations du phénomène démographique. Leur influence sur la civilisation occidentale*, Payot, Paris. — Ewald K. Mangold : *Frankreich und der Rassengedanke. Eine politische Kernfrage Europas* (L'Idée de Race en France, problème crucial de la politique européenne). J. F. Lehmanns Verlag, München-Berlin. — Maurice Muret : *Le Désarroi de l'Esprit allemand.* Editions de la Plus Grande France, Lyon.

Voici deux livres, l'un sur la population allemande, de la plume d'un Français, l'autre sur la population française, écrit par un Allemand, qui méritent de retenir notre attention, moins pour les nouveautés qu'ils nous apportent, qu'en raison de l'angle personnel sous lequel chacun des deux auteurs a observé les phénomènes qu'il s'est proposé de décrire.

Dans son livre sur la **Population allemande,** M. Marcel Dutheil se place d'emblée sur la terre ferme d'une enquête

strictement démographique pour étudier les modifications apportées par le formidable accroissement numérique de la population à la vie et à la civilisation allemandes pendant les soixante-quinze dernières années. Sans doute ce phénomène démographique se manifeste par des effets similaires dans toute notre civilisation occidentale. Mais en Allemagne son évolution a atteint son point culminant et c'est là que cette néo-civilisation qui en est le produit, a revêtu sa forme la plus massive, on dirait presque la plus monstrueuse. Ainsi le phénomène allemand apparaîtra à l'auteur comme un véritable cas « tératologique » où le phénomène général se révèle avec un grossissement exceptionnel.

Tout d'abord l'accroissement disproportionné de la population a fait de la société allemande le type le plus avancé d'une « civilisation de masse » où les cerveaux et les cœurs ont été pliés à ne plus penser, sentir, vibrer que collectivement, où se sont effacées aussi bien les traditions morales du passé que les valeurs nettements différenciées qui donnent leur empreinte aux individualités humaines. Mais ce nombre n'a pas un aspect exclusivement « quantitatif ». Il revêt aussi une signification « qualitative » du fait qu'il est en Allemagne un nombre « jeune ». Dans le dénombrement d'une population il importe en effet de marquer la répartition des différents âges de la vie et de noter si on se trouve en présence d'un peuple « jeune » ou d'un peuple « vieux », car à la prédominance de l'élément jeune ou de l'élément vieux répondra la vitalité spécifique d'un vouloir-vivre collectif, le dynamisme propre d'un groupement humain. Quelle impression de désolation règne sur certaines de nos campagnes dépeuplées! Nos petites villes françaises de 10.000 habitants occupent à peu près l'espace où tiendrait une ville allemande de 50.000 habitants. Avec leur manque de mouvement, de vie, de gaîté, bref de jeunesse, elles font l'effet d'être trop vastes pour leur population. Il y flotte la tristesse d'un vide, d'une absence. — Enfin un troisième caractère de la masse allemande c'est sa suggestibilité collective, en sorte qu' « il est possible, à tout moment, de créer, sur l'heure, un état d'esprit quel qu'il soit ».

Le livre de M. Dutheil abonde en observations ingénieuses,

portant sur la nouvelle architecture, le paysage, l'habitat, la cuisine, les mœurs allemandes, observations que l'auteur s'efforce de rattacher à sa thèse démographique fondamentale. Avouerai-je que le lien me paraît parfois ténu et bien artificiel? Les masses, en Allemagne plus qu'ailleurs, ne sont que des échos. Ce qui vraiment compte ce sont les chefs, les voix qui les dirigent, les mots d'ordre qui pétrissent cette matière malléable. Autre chose est une armée du travail disciplinée à la prussienne, entraînée par le rythme d'une production intensive, autre chose une masse de travailleurs minée par de sourds ressentiments et par une propagande qui lui inculque les principes démoralisants d'un nouveau malthusianisme de la production. Pareillement la « foi totalitaire » allemande est un phénomène d'atavisme. Elle a pris, à travers le temps, des formes diverses — glorification de l'inconscient collectif et racial, chez les romantiques allemands, ou extase collective, véritable « phénomène de masse », qu'opère le théâtre wagnérien par son envoûtement musical. Quant à cette inversion des valeurs que représente la *Jugend bewegung,* elle remonte à plus de 150 ans en arrière, elle remonte au *Sturm und Drang,* se poursuit à travers la *Burschenschaft,* la *Jeune Allemagne,* les *Wandervoegel,* jusqu'aux organisations actuelles de la jeunesse hitlérienne. A chaque génération nouvelle surgit en Allemagne une jeunesse qui prétend se libérer du fardeau oppressif des anciennes valeurs, et qui, avec beaucoup de tapage, jette le lest des prudences héritées. Il y a tout un ensemble de traditions, tout un climat moral où il importe de situer au préalable le phénomène démographique.

Que dire des conclusions imprévues qui se dégagent de cette suggestive et attachante étude? Reprenant le saisissant paradoxe exposé par le Dr Burgdoefer, dans son livre intitulé *Volk ohne Jugend* (Peuple sans jeunesse), M. Dutheil à son tour démontre, sous forme de raisonnement irréfutable, que le prodigieux accroissement de la jeunesse allemande qui aujourd'hui remplit d'orgueil les statisticiens allemands, se changera, en un temps plus ou moins long, en un excédent de vieillards qui accablera la population active de sa sénilité massive. Encouragé par une période constructive tout à fait

anormale au milieu de laquelle nous vivons, cet accroissement disproportionné de la population n'en grève pas moins l'avenir d'une redoutable hypothèque et il fera inévitablement place à une ère de recul et de stagnation, lorsque sonnera l'heure de la grande Pénitence, ou tout au moins du Carême — le jour où le monde civilisé sera tout entier équipé de son gigantesque appareillage. Rira donc bien qui rira le dernier. L'Allemagne supportera alors les conséquences de son imprudente procréation et une lourde tristesse pèsera sur sa population, écrasée par l'échéance de cet immense vieillissement. De son côté la France qui, elle, a péché plutôt par un excès de prudence et qui touche en ce moment au point le plus bas de son évolution démographique, aurait intérêt entre temps à se rajeunir quelque peu. Le jour viendra ainsi où peuples jeunes et peuples vieux se rencontreront à mi-chemin, dans un juste milieu, quelque peu désabusés, ayant atteint le même point de stagnation démographique. Et pour l'Europe s'ouvrira alors une ère de pacifique stagnation où elle prendra figure d'une sorte de Chine occidentale. N'est-ce point une variante du fameux « déclin de l'Occident », déjà annoncé naguère par Oswald Spengler? Je ne sais ce que peut avoir de réjouissant, même pour les peuples « vieux », une pareille perspective d'artério-sclérose généralisée. Je soupçonne qu'elle dénote, elle aussi, un symptôme de sénilité. Car la crise, comme la guerre, n'impose aucun dénouement .Seules comptent les solutions et les réponses qu'y fera chaque peuple en particulier, en liaison étroite avec son potentiel biologique et moral, avec sa volonté de puissance et d'avenir.

Par un autre biais M. Ewald K. Mangold s'attaque à un problème analogue dans son livre intitulé l'**Idée de Race en France.** N'est-il pas significatif que cette idée — le mot aussi bien que la chose — soit de provenance française? Dès le XVIII^e^ siècle Boulainvilliers, dans son *Histoire de l'ancien gouvernement de France*, et après lui toute une lignée d'historiens français, Amédée et Augustin Thierry, Guizot, Taine, avaient signalé l'importance capitale de ce problème de la race, qui a trouvé dans la personne d'Arthur Gobineau et de son continuateur Vacher de Lapouge, ses premiers théori-

ciens français. Serait-ce parce que ces observateurs clairvoyants avaient déjà le sentiment qu'il y avait là, pour l'avenir de notre pays, un problème particulièrement grave, qui deviendrait un jour une question brûlante et le problème en quelque sorte crucial de la politique européenne? La France est le pays où règne la plus inextricable confusion ethnique. Nous ne pouvons reproduire ici l'analyse détaillée et le dosage très conjectural que M. Mangold nous propose des éléments qui sont entrés dans cet amalgame national très composite. Comme bien on pense, il donne la préséance à l'apport germanique. N'est-ce pas la conquête franque qui a donné à notre pays son nom et son acte de baptême? Notre plus ancienne noblesse n'était-elle pas de souche germanique? Notre régime féodal, avec son individualisme hiérarchisé, et nos cathédrales gothiques, et nos chansons de geste, autant de témoignages qu'il invoque en faveur de sa thèse raciste.

A ce principe dominateur nordique, fortement hiérarchisé et rattaché à l'idée de races s'oppose dès l'origine un principe contraire, universaliste, niveleur, véritable « antirace », de provenance méridionale et méditerranéenne qui, dans l'histoire de notre civilisation, sera représenté par ce qu'on est convenu d'appeler « l'esprit latin ». C'est lui malheureusement ,qui, avec le concours l'Eglise catholique, de la politique de la monarchie française et enfin des principes de la Révolution française, donnera de plus en plus son empreinte et son caractère à notre unité nationale. Quel dommage que cette belle et pure race chevaleresque soit entrée au service de l'idée chrétienne et ait prodigué son sang trop rare et précieux dans la folle aventure des Croisades! Première saignée, d'où elle sortira terriblement décimée! Puis la politique monarchique française a systématiquement domestiqué cette caste féodale. Dans les cadres d'une centralisation despotique elle a étouffé toute velléité d'autonomie régionale, de même qu'elle a imposé, fille aînée de l'Eglise, à la foi religieuse une même formule d'unité oppressive. L'extermination des huguenots de France est la seconde grande catastrophe où a péri le meilleur de l'héritage moral de la conscience germanique. Enfin la Révolution française

a assuré le triomphe définitif et dans tous les domaines, de cet universalisme juridique et niveleur, et de cet individualisme anarchique, où se reconnaît l'héritage latin. Après quoi, il ne nous reste plus que « la décadence latine ».

Le principal grief que l'auteur fait en somme à cette conception française de la « civilisation », c'est d'être d'abord essentiellement et exclusivement « idéologique ». La France est le peuple des grandes croisades idéologiques, qu'il se soit agi pour elle de reconquérir le Saint-Sépulcre ou de répandre à travers le monde la Charte des Droits de l'Homme. Aujourd'hui cette propagande puise ses moyens d'action dans la langue et dans la littérature. Mais toujours la France vise, sous le couvert de civilisation, à une hégémonie spirituelle. Et son second caractère c'est cette vertu « assimilatrice » qui tend à effacer dans un universalisme idéologique et abstrait toutes les diversités ethniques et toutes les originalités raciales. Principe néfaste. Le transposant dans le domaine colonial, la France essaie de se constituer une « plus grande France », inépuisable réservoir où elle complétera le recrutement de son armée, assemblage hétéroclite des races les plus disparates, gouvernées selon les principes et les méthodes de la même politique universellement assimilatrice. Mais tôt ou tard ce principe suscitera la révolte des populations indigènes, en même temps qu'il se heurtera à l'expansionnisme rival d'autres impérialismes qui apporteront à l'œuvre colonisatrice une compréhension plus réaliste des différences et des hiérarchies raciales.

Est-ce à dire que France et Allemagne s'opposeront éternellement? L'auteur ne le croit pas. Le grand problème de l'heure présente, pour la France aussi bien que pour les autres peuples, consiste à sélectionner une véritable élite raciale, afin que naisse, de la rencontre de ces élites, formées et sélectionnées par les mêmes disciplines, une nouvelle Europe régénérée. Entre la France et l'Allemagne il y a déjà, si elles veulent bien s'en souvenir, un héritage racial commun. Entre leurs deux civilisations n'a cessé de circuler un courant alternatif d'échanges et d'influences. Ainsi l'approfondissement de l'idée de race, loin de les séparer, peut de-

venir pour elles un principe actif de rapprochement plus étroit.

Dans un recueil intitulé **le Désarroi de l'Esprit allemand,** M. Muret a groupé une série d'études sur quelques écrivains particulièrement représentatifs de l'Allemagne d'aujourd'hui : Gerhart Hauptmann, Jakob Wassermann, Stefan Zweig, Ernest Toller, Hermann Stehr, Hans Grimm, Hanns Johst.

Nous ne suivrons pas le moraliste délicat qu'est M. Muret dans ces analyses pénétrantes où il a noté les angoisses, les espoirs et, comme il dit, « le cri du cœur de ces êtres humains, fils d'un peuple tourmenté ». Il reconnaît lui-même, dans son avant-propos, qu'on pourrait aussi bien écrire un livre sur le désarroi français, ou encore sur le désarroi anglais; mais, ajoute-t-il, « le désordre est plus éclatant, le déchirement est plus profond dans cette Allemagne nouvelle, violemment unifiée sous le drapeau de la Croix gammée ».

D'où vient, sous cet ordre apparent et cette unanimité universellement imposée et acceptée, un pareil déchirement intérieur? N'oublions pas que l'Allemagne est la terre des guerres de religions où, pendant des siècles, s'est donné libre cours le fanatisme des théologiens. Dans quel pays voit-on encore aujourd'hui, comme en Allemagne, une minorité religieuse et ethnique mise hors la loi et, au nom d'un dogme raciste nouveau, exclue de toute communauté humaine? Où verrait-on une jeunesse ainsi fanatisée renouveler les autodafés de l'Inquisition et détruire par le feu une pensée qu'elle n'a pu à coups de poing réduire au silence? Est-ce là un climat spirituel favorable à la littérature, laquelle exige toujours un certain esprit de tolérance, une relative doucœur des mœurs politiques? En dehors des démonstrations collectives et commandées, quelle sociabilité confiante peut bien s'établir entre des cerveaux et des cœurs qui se savent soumis à une si continuelle contrainte?

Et puis reconnaissons que, dans ses hautes productions, la littérature allemande a toujours été l'œuvre de quelques grands solitaires, de quelques exilés ou émigrés. Lorsque Gœthe s'enfuit de Weimar pour l'Italie, cette transplantation, lui-même n'a cessé de le répéter, était pour lui une question de vie ou de mort. Ce qu'il cherchait à Rome c'était,

dans toute la force du terme, une seconde patrie et une sorte de nouvelle naissance. Pareillement Richard Wagner, mis au ban par tous les gouvernements allemands, a vécu pendant plus de vingt ans hors de son pays et c'est sur la terre d'exil qu'il a conçu l'œuvre la plus puissamment allemande qui ait jamais vu le jour. A son tour Nietzsche a quitté l'Allemagne à 24 ans et il n'y a plus fait que de courts et décevants séjours. C'est dans sa nouvelle patrie méditerranéenne qu'il a vu se lever enfin pour lui « le grand Midi ». De la première à la dernière ligne son livre est ainsi la douloureuse confession d'un émigré. — Peut-on concevoir qu'une littérature dont les plus belles œuvres ont ainsi été formées sur la terre étrangère, puisse à la longue s'accommoder du conformisme à un dogme politique ou de l'étroitesse d'un horizon national? N'y a-t-il pas une contradiction flagrante à vouloir aujourd'hui imposer à cette littérature les frontières et les démarcations qui séparent les peuples, à vouloir enfermer la parole derrière une cloison isolante, alors que, par définition, elle est un lien humain ,une communication vivante entre les esprits, et qu'une fois jetée dans le monde, rien ne peut plus arrêter son cheminement invisible? En un mot conçoit-on une littérature qui ne soit pas faite de continuels échanges?

Voilà les réflexions que suggère le livre, si humain, de M. Muret, et il faut savoir gré à l'auteur d'avoir apporté un peu de clarté française dans ce désarroi allemand où se réfléchit, si on y regarde de près, le désarroi de toute une époque.

JEAN-EDOUARD SPENLÉ.

## *LETTRES PORTUGAISES*

M. Teixeira Gomes : *Maria Adelaide;* Seara Nova, Lisbonne. — Rachel Bastos : *Um Fio de Musica;* Ed. Europa, Lisbonne. — J. Osorio de Oliveira: *Aventura;* Parceria Pareira, Lisbonne. — L. Forjaz Trigueiros : *Caminho sem luz;* Ed. Europa, Lisbonne. — Luiz Vieira de Castro : *Em pé de guerra;* Lisbonne. — Manuel de Campos Pereira : *As pobres Suzanas;* Lello & Irmâo, Porto. — Julio Brandâo : *Desfolhar dos crisantemos;* Lib. Civilisaçâo, Porto. — Mémento.

Le mythe d'Antée sera éternellement vrai en matière d'art. Qui se laisse entraîner trop loin par les grands courants de la mode ne saurait faire œuvre vivante, et nulle plante

ne donne de bons fruits, si elle n'est soigneusement acclimatée. En fait, un particularisme ombrageux n'offre pas moins d'inconvénients qu'un cosmopolitisme fermé aux enseignements du sol natal. C'est pourquoi il n'y a en art de renouvellement fécond qu'en prolongement d'une tradition.

Nul n'est mieux averti des idées et doctrines qui ont bouleversé son époque, nul n'a voyagé avec plus d'intelligence; nul n'a plus finement pénétré le mystère mouvant des âmes et des choses que ce parfait ouvrier de la prose portugaise qu'est M. Teixeira Gomes. Ni son expérience d'homme d'Etat, ni le choc des événements, ni la fuite des années n'ont enlevé à ce grand vieillard son aménité souriante, son courage à vivre, sa jeunesse d'esprit et de cœur, son sens de la vie.

Cet observateur parfois cruel et plein d'humour, ce païen qui jouit de toutes choses avec une sensualité discrète, excelle à extraire de la vie ordinaire, et selon un mode subjectif qui donne à tout ce qu'il écrit un ton de confession amusée, de subtiles musiques verbales où chaque note reflète une nuance d'âme ou de paysage. Nous aimons parler ici de ses livres, parce qu'ils nous semblent destinés à durer. M. Teixeira Gomes n'a guère cultivé le roman. Par deux fois, au cours de son existence mouvementée, il avait tenté l'entreprise, sans pouvoir la pousser jusqu'à son terme. La première fois, il déchira les pages du manuscrit inachevé; la seconde expérience alla plus avant; mais l'ouvrage fut égaré, après avoir été annoncé dans les journaux sans avoir été remis à l'imprimeur. Il s'intitulait *Anna Rosa*. M. Teixeira Gomes nous donne aujourd'hui **Maria Adélaïde,** qu'il écrivit d'enthousiasme en deux mois, et qui est bien l'étude de psychologie féminine la plus poussée qui ait paru au Portugal. Tout est algarvien dans ce récit; le tour de style du narrateur, la figure centrale, l'atmosphère lumineuse de fine sensualité. Il s'agit d'une fille de paysans des bords atlantiques, qui est devenue, à seize ans, la maîtresse d'un jeune bourgeois bien renté. Elle est belle, nerveuse, coquette, passionnée, jalouse. Sa famille admet aisément la liaison pourvu que l'enfant entretienne les siens du produit de ses charmes. Il n'y a jamais eu promesse d'épousailles, et elle sent bien que son bonheur ne durera qu'un temps. Elle en souffre horriblement.

Comme elle a appris aisément à porter la toilette, son amant hésite moins à la montrer; il se laisserait même aller jusqu'à l'aimer sentimentalement, si elle ne devenait de plus en plus capricieuse et tyrannique. C'est qu'elle devine qu'elle n'a été pour lui qu'un instrument de plaisir momentané. Un mal sourd de nature hystérique s'empare d'elle, et elle doit en mourir. Déjà son amant qui, par pitié, n'osait se séparer d'elle, se préparait à la tromper, et cette mort est pour lui comme une délivrance. Une impressionnante progression de détails marque, de chapitre en chapitre, l'évolution de cet amour très portugais et très humain tout ensemble. *Maria Adélaïde* mérite de prendre place à côté des *Lettres de la Religieuse.*

Et voici des confidences de femme, ailées, vibrantes, toutes en frissons d'âme. Dans **Un Fil de Musique** Rachel Bastos nous conte l'enfance et l'adolescence d'une prédestinée de la musique. Quelle grâce et quel charme de mélancolie passionnée dans ces rêves de jeune fille attentive à tous les jeux de la lumière et du sentiment! Rachel Bastos, cantatrice admirée, a mis dans ces pages le meilleur d'elle-même; car pour elle à coup sûr écrire, c'est encore chanter. Une émotion contenue, un lyrisme simple et vrai, un choix nuancé des détails vécus font palpiter les phrases, et chaque épisode du livre sonne comme la strophe d'un poème. Pour l'héroïne, la Musique en vient à s'identifier avec une aspiration d'amour éperdu.

Mon union avec le piano, dit-elle, devenait de plus en plus intime. Etrangère à tout ce qui n'était pas la pensée suscitée par la musique, j'étudiais durant des heures, et d'étranges paysages se déroulaient devant mes yeux. La musique est une voix qui s'élève aux cieux, qui plane sur la mer, qui embrasse la nature entière. Parfois montait en moi le désir contradictoire de mourir pour mieux m'identifier à la Musique, pour être la pluie, pour être le vent, pour être peut-être un rayon de soleil. La Musique du monde m'affole. J'entends la voix des poètes dans le rugissement des vents, qui traversent les plaines. J'entends Beethoven; j'entends Mozart. Sons lointains, Ame du Monde!

Le sentiment portugais le plus authentique et le plus pénétrant anime les pages du roman intercontinental de M. José Osorio de Oliveira : **Aventure.** En même temps que l'activité

portugaise fut de tout temps aimantée par l'Océan qui baigne les côtes du pays, le véritable bastion de la nationalité se situe dans la montagne. De là deux courants antagonistes. D'un siècle à l'autre s'est opposée la politique de transport et de découverte au culte de la tradition terrienne et de mise en valeur du sol métropolitain. Céder aux appels de la mer, aller vers de toujours nouvelles expériences de vie, il n'y a rien là que de naturel pour l'homme de la côte; car la mer est femme et toute aventure a un goût de sensualité. Mais ceux qu'enferme un étroit horizon ne peuvent concevoir l'existence comme une transformation sans fin. Chez eux, le besoin d'ordre et de fixité s'avère aisément prépondérant... Chez le jeune Antonio, l'hérédité paternelle (le père est grand sardinier à Sétubal) l'emporte. Il ne peut se faire à l'idée de mener, comme le voudrait sa mère, une vie de bureau, fût-elle ornée des plus beaux titres, et il s'embarque un jour clandestinement à destination du Cap. Diverses péripéties le conduisent tour à tour en différents points de l'Afrique portugaise, et jusqu'au Brésil. D'escale en escale, il fait naturellement l'expérience de l'amour, puis revient à Lisbonne, où il se marie sagement. Cet amoureux de l'univers, de la liberté bohémienne et de la vie ardente est-il guéri? Non pas! En proie au génie de sa race, le Portugais ne peut guérir.

Vu des points élevés de la ville, dit Osorio d'Oliveira qui a peuplé son livre d'une moisson d'impressions personnelles, le Tage aux heures de soleil est une ample route de lumière vers l'immensité atlantique. Suivre ce chemin, ç'a été, c'est encore la vocation et la mission de l'homme de Portugal.

Mais toute aventure doit trouver sa fin, car les femmes attendent au foyer. Ne nous étonnons pas trop qu'il y ait eu beaucoup de révolutions au Portugal.

Les entraînements d'imagination auxquels cèdent si aisément les Portugais sont à la source de leurs splendeurs et de leurs misères. Durant des années et des années, dit Virginia de Castro e Almeida, dans sa préface au captivant recueil de contes **Chemin sans lumière,** qui valut à son auteur, M. Luis Forjaz Trigueiros, le Prix Fialho d'Almeida 1936, nous nous sommes traînés à la suite des événements européens, glanant les idées que ceux qui nous avaient précédés

semaient sur la route. Nous nous sommes maintenant réveillés de cette torpeur et la pensée portugaise a recommencé de marcher de pair avec la pensée européenne. La nouvelle génération littéraire de Portugal a compris la transformation actuelle du monde. Luis Forjaz Trigueiros appartient à cette élite, décidée à voir les choses comme elles sont, en dehors de toute convention et de tout préjugé. Le conte qui donne son titre au volume est l'histoire d'un pauvre hère sans famille, qui servira les autres toute sa vie, sans avoir le courage de fuir, et rien n'est plus émouvant. *Mirage dans le désert* offre une analyse très poussée qui met à nu la richesse d'illusion d'une âme simple. Partout s'affirme la parfaite maîtrise du narrateur dans le choix des détails et dans la mise en valeur des notations vécues, qui font progresser le récit, et le conduisent vers son dénouement logique. Nous attendons avec confiance le prochain roman de ce jeune talent : *Le Cap des Tempêtes.*

**Sur le pied de Guerre** est un recueil de brillants articles où M. Luis Vieira de Castro traite, avec une rare droiture de jugement, des problèmes soulevés en Europe depuis la conquête de l'Abyssinie par l'Italie. C'est un livre à méditer. Les commentaires de M. Luis Vieira de Castro sur la guerre d'Abyssinie, sur les directives traditionnelles de la politique anglaise en Méditerranée, sur les diverses péripéties de la guerre d'Espagne, sur la précarité de l'axe Rome-Berlin sont d'un Portugais conscient des intérêts de son pays, mais aussi des nécessités du monde occidental tout entier.

Le Portugal est un empire : il ne faut pas l'oublier. Un jour, dans la fièvre de son rêve héroïque il tenta d'étreindre le monde entier. Le rêve de l'impossible amour, qui hante le cœur de toutes les femmes, qui fait fleurir sur la sensualité le mysticisme des aventuriers et des saints, est sans doute à la source des grandes découvertes.

En tout cas, il incendie les âmes de Portugal d'une irrépressible passion tour à tour charnelle et spirituelle, qui va de la caresse sensuelle à l'adoration mystique.

Les frissons tour à tour enivrants et cruels de cet amour décorent de nuances infiniment chatoyantes la trame un peu lâche, mais pleine de charme, du grand roman de Manuel de

Campos Pereira, **Les pauvres Suzannes.** A peine sortis de l'enfance, les êtres humains se sentent irrésistiblement attirés vers le grand mystère, qui dispense les seuls vrais bonheurs de la vie, mais qui se dérobe chaque fois que l'on croit pouvoir le saisir, en sorte que, jusque dans la mort, on espère le poursuivre encore. Dans cette poursuite angoissante la femme rachète ses fautes par la douleur et s'achemine vers la sainteté véritable.

Nul peut-être depuis Joâo de Deus n'a su mieux que M. Julio Brandâo, dans sa prose et dans ses vers ourdis de rayons d'étoiles, donner une expression à la fois discrètement voluptueuse et profondément émouvante au rêve portugais, mélancolique et passionné. Sa vibrante sensibilité lui a permis d'aborder également la critique de façon brillante. **Chrysanthèmes effeuillés** est un recueil de souvenirs, où s'évoquent des figures, que la gloire se doit de couronner d'un brin de laurier durable. Notre époque est prompte à l'oubli et le Portugal ne connaît peut-être pas toutes ses richesses. Voici Antonio Nobre, dont la piété d'un frère érudit vient de rééditer l'œuvre poétique, en l'expurgeant de toutes les erreurs typographiques qui la défiguraient. Voici Eça de Queiroz et Camilo, Garrett et Gomes Leal, satirique ardent des temps révolutionnaires, qui mourut dans la tristesse; voici Moreira de Sà à qui l'on doit deux ouvrages de marque : l'*Histoire de la Musique* et l'*Histoire des Arts plastiques;* Souza Costa, l'un des maîtres du roman contemporain; voici une série de prosateurs inconnus comme poètes, et M. Julio Brandâo nous révèle que le grand homme d'Etat Fontes fut un gentil poète lyrique, formé par l'amour. Voici Joao Saraiva, satirique souriant et délicat, M. Teixeira Gomes, Ramalho Ortigao, le grand romancier Teixeira de Queiroz, le poète Castelôes, le grand publiciste Gaspar Baltar, Antonio Carneiro, peintre et poète, etc. Ces pages émues touchent à la fois l'esprit et le cœur. Elles sont d'un poète, et c'est tout dire.

Mémento. — A propos du *Quatrième Centenaire de Gil Vicente,* le Ministère de l'Education Nationale publie un magnifique album, contenant les œuvres du Poète représentées dans les diverses cérémonies commémoratives qui se sont déroulées au Portugal, accompagnées des discours prononcés à la même occasion. La

*Revista da Faculdade de Letras* de Lisbonne (Tome V, Nos 1 et 2) contient, outre une attachante étude de Prado Coelho sur *Teofilo Braga interprète de Camoens*, un relevé complet de la Commémoration Vicentine à la Faculté. Nous reviendrons sur les matières incluses à ce copieux fascicule. De même pour le numéro que *la Revue de Littérature* comparée vient de consacrer au Portugal et qui contient, entre autres choses, un curieux article d'Hernani Cidade sur l'*Initiation du Portugal à l'esprit du siècle des lumières* à propos de Dom Raphaël Bluteau. Le *Bulletin des Etudes Portugaises et de l'Institut Français au Portugal* (Nouvelle série, tome IV) n'est pas moins riche de substance, grâce à la collaboration de MM. Fidelino de Figueiredo et Pierre Hourcade... La chronique bilbiographique y occupe large place, et elle abonde en points de vue critiques des plus intéressants.

Lire à *Lingua portuguesa* (Vol. V, Fasc. IX) la suite de *Salvemos a nossa lingua* par R. de Sà Nogeuira; à *Portucale No Solar de Montalvo* par Aquilino Ribeiro (Janv.-Février 1938); à *Presença* (Mars 1938) *Algumas Notas dum caderno de Romancista* par José Gaspar Simões; à *Seara Nova* (N° 549) *A concepçào de humanidade na arte* par José Regio, et (N° 557) : *Quatro Pontos* par Antonio Sergiò toujours égal à lui-même. De Bernardino Machado le manifeste à la Nation; *Pela Independencia et pela integridade de Portugal.*

De ce petit pays rien n'est indifférent.

PH. LEBESGUE.

## *PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES*

Eloge de M. Georges Andrieux, expert en livres rares et autographes précieux, collaborateur bénévole des historiens littéraires. — D'un hobereau normand et de sa collection disparate, — à propos de qui, en passant, il est rappelé que le *Cousin Pons* est un peu cousin germain d'un obscur héros d'un écrivain oublié. — Aurélien Scholl et Mlle Colombier dessinés par Félicien Rops. Ce qu'Hugues Rebell pensait de la correspondance de ce grand artiste et ce qu'il pensait lui-même de celle de Flaubert. Fragments inédits de ses lettres sur l'art, la littérature et la vie, dont un concernant une conférence nocturne de Baudelaire à Bruxelles sur Jules-Arsène Claretie.

J'ai cité à plusieurs reprises, dans le *Mercure de France*, le nom de M. **Georges Andrieux**, qui m'en a tenu quitte de toute autre obligation à son égard, mais bien que j'aie fait ailleurs le juste éloge de ce grand expert en livres, gravures et autographes, me tenant toujours pour son obligé, je tiens une fois de plus, à proclamer que M. Andrieux aura bien mérité de l'histoire littéraire, — de la grande aussi bien

que de la petite, dont je m'occupe tous les mois ici. L'une et l'autre, ils les a dotées de magnifiques catalogues où les chercheurs et curieux de l'an 2000 (si cette engeance utile et méprisée survit aux cataclysmes ou à la misère des temps qui ne sont plus à l'art) trouveront à picorer quelques grains échappés de ces précieuses gerbes de lettres et de documents dénouées rue Drouot et dispersées à l'hôtel des Ventes sous le marteau de Mᵉ Edouard Giard. Ils pourront courir, toutefois, pour retrouver le texte original et complet de ces fragments qui les auront alléchés, courir longtemps et s'essouffler sans parvenir à les dépister. Ce ne sont que des papiers, et, comme tels, fragiles, exposés à mille risques de destruction, comme tels ils s'envolent, souvent, par delà la frontière, aux quatre points cardinaux. Parfois des amateurs les captent et les séquestrent leur vie durant. Connaissiez-vous M. **André Le Breton?** Je ne soupçonnais pas l'existence de cet excellent homme avant que M. Andrieux m'eût, par l'envoi de son dernier catalogue, révélé son existence. C'était un amateur Rouennais, une manière de Cousin Pons, mais plus fortuné que l'infortuné héros de Balzac, qui l'a emprunté à une nouvelle d'Albéric Second, les **Deux bassons de l'Opéra**, l'a adopté, l'a nourri, ce type malingre, de son génie, et l'a immortalisé dans sa *Comédie humaine*. Feu Le Breton qui habitait le château de Miromesnil où Maupassant est né, recherchait, avec la même passion, tout autre chose que Pons. Son dada, c'étaient les sciences naturelles : il aimait également les fleurs et les champignons, les oiseaux et les insectes, les poissons, et il s'intéressait à leur façon d'être et de se comporter selon les régions et les saisons. Tout ce qui avait été publié sur ces espèces, il l'avait rassemblé dans sa bibliothèque, formée d'ouvrages de toute rareté et de toute beauté. On y trouvait aussi à foison des traités sur la pêche, la chasse, la fauconnerie et le sport en général. Subsidiairement, M. Le Breton s'intéressait à l'art et à la littérature, singulièrement aux œuvres de ses plus illustres « pays », tels Flaubert et Maupassant, sa dilection pour eux s'étendant aux lettres qu'ils avaient écrites et qu'il se procurait, quel qu'en fût l'intérêt. Par ailleurs, il collectionnait les dessins et estampes des artistes du XIXᵉ siècle, de

**Félicien Rops** notamment pour qui il semble avoir eu un goût très vif. Il est regrettable que ce hobereau si singulièrement éclectique n'ait pas songé à conter l'histoire de ses collections et à nous donner la raison de ses préférences qui ne paraissent tant bizarres que parce qu'elles nous semblent disparates. Sans doute qu'il les conciliait fort bien, et cela ne regardait que lui, après tout, mais c'est à M. Georges Andrieux qui les a dénichés, inventoriés, classés et annotés que nous devons la bonne fortune d'avoir joui, une semaine durant, de l'unique et admirable ensemble d'aquarelles et dessins de Rops, exposé rue de Seine, 74, chez M. Prouté, et dont le commentaire se trouvait, sous forme de lettres et de notes en marge de vernis mous, 154, boulevard Malesherbes, chez M. Georges Andrieux. Ce trésor est maintenant dilapidé, morcelé, dépareillé à tout jamais, dispersé entre des mains plus ou moins profanes. J'ai pu, du moins, grâce à l'obligeance de M. Andrieux, faire photographier un croquis représentant un monsieur et une dame, qui avaient attiré également l'attention de M. Paul Léautaud et qui seraient, d'après Exsteens, **Aurélien Scholl et Marie Colombier,** laquelle fut belle, sous l'Empire, et même au delà, telle que Rops l'a croquée, de profil, tournée vers Scholl, qui fut un de ses amis, peut-être pas en tout bien tout honneur. Cela doit être contemporain du *Passant,* et de Coppée, qui le fut dans la vie de Mlle Colombier, et son visage a je ne sais quoi de tendre et de gracieux qui ne laisse point prévoir la vulgarité sensuelle, quasi espagnole, qu'on lui voit dans le pastel de Manet et qui ne rebuta Paul Bonnetain, lequel ne fit que passer, lui aussi, dans l'existence bien remplie de cette comédienne. J'espérais trouver quelque allusion de Rops à ce portrait parmi les lettres de ce maître, qui ne voulait pas qu'on l'appelât ainsi, ayant horreur de la « chermaîtrise ». Rassemblées par André Le Breton, je n'y ai rien trouvé qui confirmât l'assertion d'Exsteens, qui avait d'excellentes raisons sans doute pour identifier ce double portrait comme il l'a fait. Si par hasard il en était autrement, je ne m'en consolerais pas, ayant rêvé sur ce beau visage, qui m'a rappelé tant d'épisodes d'une vie galante que j'ai revécue en l'écrivant. De ma vie, — de ma vie littéraire, j'ai rarement éprouvé

une jouissance si aiguë qu'en lisant les admirables lettres de Rops. Il était là devant moi, sur ce petit bureau de M. Andrieux; c'est moi qu'il choisissait pour confident plutôt que Burty ou Liesse, je l'écoutais, emballé, absolument sous le charme de sa plume libre et passionnée, comme devait l'être sa parole, et je pensais à Hugues Rebell qui seul a su comprendre et goûter ce grand artiste qui était un homme qui suivait ses instincts et ne rougissait pas de ses passions, qui étaient saines.

La correspondance de Félicien Rops n'est pas un modèle de style académique, mais c'est l'expression d'une des âmes les plus puissantes de ce temps, intelligente à la fois et sensuelle, écrivait l'auteur de la *Nichina* (1). Ces vifs enthousiasmes, ces jugements qui parfois se contredisent, mais toujours intéressants dans leur sincérité, ce reflet d'une époque, ces souvenirs chauds de caresses, ces conseils, ces rêveries, ces paysages, ces petits tableaux, ces boutades, ces confidences sur l'œuvre à faire et le gain d'un travail, tout cela nous fait vivre un homme, et rien n'est plus doux et mélancolique en même temps.

Je vais essayer de vous faire partager mon enthousiasme, bien que ce ne soit point la bonne façon de s'y prendre que de vous donner des fragments de cette correspondance, — surtout des fragments ayant trait à la littérature.

[*Demi-Lune, près Moulin Galant, novembre 1893*]. — La voilà mon vieux copain l'autruche symbolique (déjà) avalant des pierres! (2) *Virtus durissima coquit :* la vertu digère les choses les plus dures. Je l'avais glissée sur le désir de Charles Baudelaire au beau milieu de mon frontispice des *Epaves*, au temps heureux où, tous les soirs, nous déambulions de la Montagne de la Cour à la Montagne des herbes potagères, Baudelaire, Albert Glatigny, Malassis, Asselineau, Arthur Stevens et moi, devisant *de omni re scibili et quibusdam aliis*. Quels bons et lumineux souvenirs et quelle belle conférence nous fit un matin, vers les 3 heures de nuit, Baudelaire pour nous prouver à tous que « malgré les apparences Choderlos de Laclos restait supérieur à M. Jules Claretie qui cependant, étant donné la température (3) de son talent, serait, s'il ne mourait pas jeune (comme cela arrive à certains êtres privilégiés dont le génie

(1) Hugues Rebell : *Trois artistes étrangers*. Paris 1901.
(2) Devise dessinée par Rops.
(3) On dirait aujourd'hui, comme le dirent bien avant M. André Maurois, Abra de Raconis, Amiel et Hugues Rebell : le « climat ».

absorbe la santé), évidemment de l'Académie Française! et avant Jouvin (4)! Oh! les bonnes nuitées! Et la mort a fait s'évanouir tous ces cérébraux! Et les blondes flamandes qui suivaient Baudelaire pour entendre sa parole comme les saintes femmes suivaient Jésus, où sont-elles, les Blondes? Où est celle qui fut heaulmière? Où sont les belles d'antantan!? Allons, enterrons ces souvenirs aussi!...

Mon cher Burty, je prends la *Théodora* de Catulle Mendès, c'est encore celui qui se porte le mieux de tous ces malades. Mais que j'eusse préféré un bout de croquis de Parisienne. Je ne sais peindre que les choses que j'ai vues et senties; en dehors des hommes, des femmes, des choses et des paysages de mon temps, car les paysages eux-mêmes changent d'allure, rien ne m'intéresse. Tout ce qui vit en dehors est pour moi de l'art faux, absurde, pasticheur; j'ai l'exécration des Leys, des Lies, des Tissot, des Coster avec leur fausse naïveté, leur fausse couleur locale et leurs habits de soie et d'or qui laissent passer le bout de l'oreille de l'âne. J'aime mieux Breughel que Leys! Ces gens-là m'embêtent — ils m'embêtent, ils m'embêtent! Que l'on entre carrément dans l'Epopée et dans la grande Nudité, si l'on veut faire autre chose que la vie moderne, — la bataille de Waterloo avec 100.000 hommes nus ne me déplairait pas; — que l'on m'en couvre une frise d'une lieue! — et laissons les petites nippes de l'Empire à M. Meissonnier — quoi que vous en disiez, vous, Burty, qui passez votre vie à faire avaler aux bourgeois de la fichue peinture à force d'édulcorants. Ne faites pas attention, j'ai avalé trop de Bourgogne hier soir, je vais faire trois lieues à cheval, ou faire un débouché dans le taillis et si je rencontre Mlle Marie-Josèphe la fille du garde qui a une poitrine comme la Nuit de Michel-Ange et des cheveux en vérivert, je vous la transcrirai de main de maître. Ah! ce sera bien dans le soleil, — et des cuisses comme la Colonne Trajane!! Il n'y a donc pas, mille diables! dans l'hôpital où les Parnassiens font soigner leur moelle épinière, un gascon qui me fasse un sonnet qui ne soit pas en zinc, et qui ait assez de sang aux yeux pour me faire 14 vers sur le mollet de sa voisine ou sur Mme de Metternich qui passe là-bas!? Et ils ont tous du talent, les canailles, Coppée, Mendès, Valade, Arène, Glatigny, Mérat, tous. Ils font lever mieux que tous les autres; s'ils voulaient regarder seulement un peu la Vie! Glatigny est Villon après tout et Mme Mendès (5), est aussi belle que Beatrice Cenci; — que le diable les enlève! Ils ne peuvent donc

(4) Gendre de Villemessant.
(5) Judith Gautier.

pas laisser tranquilles MM. Louis XI et son fils! En voilà encore un roi qui m'embête — et le château de Plessis — Plessis et les archers d'Ecosse et les pendus! — Et Roméo Montaigu!! et Juliette et l'alouette et le balcon et les Capulets et le Dante au front vert et les Borgia et Léon X et le doge Froscoli-Froscolo! Heureusement tout cela deviendra impossible. Offenbach a sauvé le monde. Un sabot vit plus que tout cela, il y a un paysan qui met ses pieds dedans et le sabot vit et se promène dans les paysages et je le dessine, moi! et je ne dessinerai pas Louis XI pour un baiser de Mme Mendès!...

[*A Liesse, La Roche Claire,* 21 *septembre* 1885] ...Il y a dans *Tous Quatre,* de Margueritte, un bonhomme qui veut la « perfection d'un livre et la concision du style », qui est rudement juste! Il arrive à ne rien faire. PRODUIRE, tout est là, et PRODUIRE VITE! Si l'on doit faire bien, *cela sera bien!!* Sinon ce n'est pas parce qu'on aura droguaillé trois mois de plus sur un livre qu'on ne doit y rester normalement qu'il en sera meilleur [...] Je viens de lire un livre chaud et plein de beaux défauts : le *Crépuscule des Dieux* d'Elémir Bourges. Je pose en fait (et c'est l'avis de tous ceux qui s'occupent d'art et à qui j'en ai parlé) que si ce livre n'avait pas été écrit « di capo », s'il avait été remis sur le tour, il eût été *anéanti.* « Les beaux défauts », — mais, malheureux que tu es, c'est par là que les œuvres d'art vivent, et c'est grâce à eux qu'elles charment — comme les hommes et les femmes. Personne ne fait un chef-d'œuvre de ce temps, et les bons livres ne sont pas ceux sur lesquels *on trime outre* mesure. *Madame Bovary* a été écrite pour n'être pas publiée et les autres livres qui ont coûté tant de transpositions à Flaubert n'y ont rien gagné. Lis les admirables lettres, ces belles pages si toniques, si clairvoyantes, si justes de George Sand à ce même Flaubert. Je ne connais rien de plus sain à lire pour un littérateur! Et comme elle me donnerait raison! D'autant plus qu'à ce jeu-là on se crève la vie et l'on finit par jeter son outil trop lent aux orties...

[*Au même. Paris, le* 21 *mai* 1889]... Je crois bien que j'ai lu ces deux livres de Flaubert! livres de malade, porté par un idéal *inutile et qui devait le mener à ce livre mort-né comme les fœtus* sur lesquels on a trop b... pendant la gestation, et qui s'appelle *Bouvard et Pécuchet,* dont l'idée géniale certainement ne se sent plus à travers la pauvreté, l'effort, le « han » perpétuel de l'exécution! Bonnes maximes, les vieilles! « Ne forçons pas notre talent — Le mieux est l'ennemi du bien — l'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a ». — « Un âne a beau aller à La Mecque, me disait l'agha de Biskra, il n'y gagnera pas six pattes! » Sancho n'eût

pas dit mieux. Et je suis certain que son père, Miguel Cervantès n'avait pas songé à faire un chef-d'œuvre en faisant *Don Quichotte*, — qui en est un — et un vrai. Flaubert était un malade [...]. J'ai idée que de tout Flaubert il ne restera peut-être que cette belle et touchante correspondance où l'on sent un pauvre homme de talent plein d'amour pour un médiocre bas-bleu; où il a écrit *rapidement*, au hasard des voyages, sur le dos de sa malle, sur un bout de papier, sans songer au chef-d'œuvre, — qui, comme le chien de Jean de Nivelle, ne vient jamais quand on l'appelle. Et puis on ne fait *jamais* ce qu'on veut faire. J'ai passé par le chemin Mappales, j'ai grimpé dans les sentiers rocheux de la montagne de Plomi, j'ai cueilli des grandes asphodèles dans la plaine où les Barbares célébraient l'anniversaire de la bataille d'Eryx. Et cela avec des jeunes littérateurs de la nouvelle génération. Excepté moi, personne ne pensait à Flaubert...

S'il eût pu lire ces lettres de Rops, Hugues Rebell l'eût encore aimé davantage. Sur Flaubert en effet et sur les « affres du style », il pensait exactement comme Rops et il a exprimé son sentiment, qui pouvait paraître sacrilège à l'époque, dans l'une des quatre études qu'il avait données à la *Plume* et qu'il se proposait de publier en volume sous ce titre : le *Culte des Idoles* (6). De Rops il est resté, il restera autre chose que sa correspondance, mais celle-là, si jamais on la publie intégralement, aura l'importance et la valeur de celle de Flaubert : c'est à la fois un document sur l'artiste et son temps et une œuvre d'art, écrite au courant de la plume, et qui, à tous ses feuillets, a, comme disait Rebell, une « belle allure humaine ».

AURIANT.

## BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Kurt von Schuschnigg : *Autriche, ma Patrie*. Traduit de l'allemand. Plon, 1938. — Roman Goul : *Les maîtres de la Tchéka* (Histoire de la Terreur en U. R. S. S., 1917-1938). Les éditions de France. — Mémento.

L'ouvrage de M. K. von Schuschnigg, dernier chancelier d'Autriche, intitulé *Dreimal Œsterreich* et qu'on vient de traduire en français sous le titre : **Autriche, ma Patrie**, pourrait nous entraîner, si on n'y prenait garde, dans des discussions sans fin sur la question de savoir à qui incombe la faute que l'Autriche ait perdu son indépendance et ce qu'on aurait pu et dû faire pour qu'elle puisse la conserver.

(6) Sous lequel il a paru en 1928, aux *Editions de la Centaine*.

Mais nous n'allons pas soulever ces épineuses questions, d'autant plus qu'il y a dans l'ouvrage de M. Schuschnigg une partie historique dont l'exposé pourrait à lui seul nous fournir un très long compte rendu. *Dreimal Œsterreich,* littéralement, correspond à l'expression, un peu vague en français, *trois fois Autriche.* Cette triple Autriche dont nous parle l'ancien chancelier, c'est d'abord celle d'avant le démembrement de 1918. Puis celle de la démocratie parlementaire qui eut la chance de trouver en Mgr Seipel l'homme qui la fit sortir du chaos, releva ses forces économiques, sut ressusciter la vie au milieu des ruines et donner l'impression que l'Autriche nouvelle pouvait trouver en elle-même assez de vitalité pour subsister en tant qu'unité politique. Enfin, la troisième Autriche, celle de Dollfuss, qui paya de sa vie son attachement à l'indépendance de sa patrie. Successeur de Dollfuss après les tragiques événements de juillet 1934, sur lesquels il nous donne des détails inédits et particulièrement saisissants, M. von Schuschnigg dut se battre sans relâche contre les ennemis de l'extérieur et malheureusement, contre ceux de l'intérieur aussi.

Il semble qu'il ne s'était pas très bien rendu compte des innombrables difficultés qu'il avait à vaincre pour conserver à l'Autriche sa liberté politique. L'attitude de l'Italie en 1934 lui avait peut-être fait espérer qu'il pouvait encore s'appuyer sur elle en 1938. L'axe Rome-Berlin n'avait pas à ses yeux l'importance qu'il avait en réalité. N'avait-il pas prévu les marchandages et les *combinazioni* qui se tramaient dans la coulisse entre l'Allemagne et l'Italie? Croyait-il encore que les puissances occidentales, malgré leurs difficultés intérieures, viendraient à son secours et ne permettraient pas l'absorption de son pays par un voisin glouton? Quoi qu'il en soit, M. von Schuschnigg ne courut pas sa chance jusqu'au bout et ne joua pas sa dernière carte qui était la défense par les armes de l'indépendance de son pays. Il n'a pas voulu le faire, ou ne l'a pas osé, par crainte de répandre le sang. Cependant, s'il a perdu la partie, ce n'est pas seulement par manque de perspicacité et d'audace, mais aussi parce que la cause qu'il défendait était en somme impossible à défendre à la longue : l'Autriche, telle qu'elle était sortie de

la guerre, n'était viable ni politiquement, ni économiquement, ni socialement. On pouvait la galvaniser un certain temps, on ne pouvait pas lui assurer un avenir stable et prospère. Du reste, bien avant la guerre l'Empire austro-hongrois ne restait debout que par miracle; ce qui retenait ses parties si différentes ethniquement, politiquement et économiquement, c'était la couronne. Mais déjà durant la guerre, des craquements sinistres se faisaient entendre dans l'armature de cet Empire; son affaiblissement militaire s'accentuait à mesure que se produisaient, toujours en plus grand nombre, les défections des unités slaves sur le front.

Aussi on peut dire qu'en aucun cas, même si l'Autriche était sortie victorieuse de la guerre, elle n'aurait pu continuer à vivre dans ses anciens cadres. Les différents éléments ethniques qui formaient l'Empire austro-hongrois ne rêvaient qu'indépendance sans se demander, il est vrai, s'ils étaient de taille à se suffire à eux-mêmes. Ainsi, d'une manière ou d'une autre, l'Autriche était vouée à se disloquer. Mais, d'autre part, comment l'Autriche, réduite à sa simple expression, pouvait-elle vivre et prospérer au milieu de ses anciens sujets affranchis, mais foncièrement méfiants ou même hostiles en souvenir du passé? Donc, ce qui lui est arrivé est l'ordre logique des choses, qui s'accomplissent bien souvent contrairement aux desseins des hommes.

M. Roman Goul qui est en quelque sorte l'historiographe de la Terreur rouge, vient de faire paraître un volume sur **les Maîtres de la Tchéka,** présents et passés. C'est un tableau extrêmement sombre et à souhait dramatique de l'activité de cette institution créée par Lénine immédiatement après la prise du pouvoir par les bolchéviks pour combattre ou plutôt pour abattre la contre-révolution et dont le premier chef fut le Polonais Félix Dzerjinsky, qu'on surnomma bien vite, pour sa rigueur, son manque d'humanité dans l'application des pires représailles, le « Torquemada du communisme ». Cependant, Dzerjinsky était un sincère; il croyait vraiment, tout comme son prototype, travailler pour le bien de l'humanité future. Il dit, dès son entrée en fonctions (je cite d'après M. Goul) :

— Les révolutions ont toujours la mort pour compagne; cela est tout à fait logique! Appliquons-y toutes nos forces! Ne croyez pas que j'aie souci d'une forme de justice révolutionnaire. Nous n'avons cure de cette justice! Nous n'avons pas à user de ménagements. C'est la lutte corps à corps, la lutte pour la vie et pour la mort qui l'emportera! Je n'exige qu'une chose : organiser la *répression révolutionnaire.*

Le plus beau, c'est que cette répression s'exerça surtout aux dépens de la noblesse et de la bourgeoisie qui, dans leur ensemble, étaient composées de gens innocents, peureux et veules; bref, manquant totalement de cran. Pourtant, on les abattit comme du bétail par milliers, et c'est par milliers qu'ils pourrirent dans des cachots immondes et des camps de concentration où régnait le scorbut, la dysenterie et le typhus.

Et encore si cet holocauste en l'honneur du Moloch révolutionnaire avait pu servir à quelque chose. Mais non, il ne servit qu'à couvrir de sang les fondateurs du régime qui sévit encore aujourd'hui en Russie. Aussi, tout ce sang répandu inutilement crie vengeance, et cette vengeance se traduit pour le moment par ce fait que le régime qui s'était constitué sur les os de milliers de victimes innocentes ne peut se soutenir qu'en répandant encore et toujours des flots de sang nouveau.

Là est le tragique de la situation en U. R. S. S., et c'est cela qui explique pourquoi à un Dzerjinsky a succédé une lignée d'autres tortionnaires; un Menjinsky (1921-1934), un Yagoda (1934-1937) et enfin l'ancien apprenti-ouvrier Ejof, le bras droit de Staline.

Sont-ce cela des tortionnaires par amour de l'art ou par nécessité ou calcul? Il semble qu'à part un Menjinsky, qui était un franc sadique, les autres furent, comme nous l'avons vu plus haut pour Dzerjinsky, des convaincus, des sincères qui, par aberration mentale, s'imaginaient faire œuvre utile d'épuration. Il est évident aujourd'hui que si la Tchéka ou la G. P. U., qui lui a succédé, cessait son activité, le régime s'écroulerait. Mais il y a encore autre chose que M. Goul fait très bien ressortir, à savoir que Dzerjinsky, aussi bien que certains de ses aides et successeurs furent, aux heures où ils n'étaient pas appelés par leurs fonctions, des sentimentaux, presque des rêveurs. Ainsi Dzerjinsky, nous dit M. Goul, « se

permettait de temps à autre la lecture de l'*Esthétique* de Verron et allait même jusqu'à composer des vers... Son successeur, Menjinsky, goûte la poésie lyrique persane et compose des romans symbolistes qui ne seront jamais publiés. Le chef du bureau spécial de la Tchéka, le docteur Kédrov, qui fusillait de sa propre main les détenus et termina sa vie dans un asile d'aliénés, fut amateur de musique et pianiste virtuose. Le tchékiste Miasnikan, qui baigna de sang l'Arménie, est l'auteur d'un essai sur « le rôle de la poésie de Toumanian ». Le juge d'instruction de la Tchéka de Pétrograd, Ozoline, est poète, lui aussi... Et même un simple bourreau, un certain Eïdouck, publia des vers dans un almanach de Tiflis : *Le sourire de la Tchéka.*

Encore que je soupçonne M. Goul d'avoir romancé ou tout au moins dramatisé quelque peu son sujet, des faits comme ceux qu'il avance jettent une lumière toute spéciale sur le climat moral du milieu où purent surgir et peuvent se maintenir encore des individus tels que ces maîtres de la Tchéka qu'on retrouve à chaque page de la lamentable histoire de la Russie des Soviets.

Mémento. — On peut se demander s'il était bien nécessaire en ce moment de recueillir les discours de *Mussolini contre Hitler*, comme vient de le faire M. Philippe de Zara. Tout le monde sait que le dictateur italien ne fut pas toujours un admirateur et un ami de son collègue du Nord. Mais c'est déjà de la très vieille histoire. Ce qui nous préoccupe, c'est le fait qu'ils sont actuellement liés étroitement. Mais que ce soit grâce à des maladresses de leurs voisins ou en vertu de certaines considérations dont fait mention M. de Zara, peu importe! L'essentiel, c'est qu'ils sont unis et que le sort du monde dépend grandement de la manière dont cette union se développera.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

## *CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE*

**Les remous politiques en Europe.** — Nul ne peut prévoir la situation qui existera en Europe au moment où paraîtra cette chronique de la vie internationale, car les événements se précipitent sur un rythme si accéléré qu'il serait téméraire de se risquer à des prédictions, même pour le lendemain de ce qui se trouve acquis à l'heure où l'on écrit. La

deuxième quinzaine du mois de mai a été particulièrement mouvementée. Entre le 20 et le 23 mai, on a pu croire que la catastrophe que l'on redoute depuis tant et tant de mois ne pouvait plus être évitée. Il a fallu un redressement diplomatique tenant du prodige pour éclaircir l'atmosphère et pour raffermir la confiance si dangereusement ébranlée.

Ce redressement, c'est à la politique à la fois conciliante et ferme de l'Angleterre et de la France qu'on le doit. Il est apparu ici à l'évidence que l'accord franco-britannique tel qu'il existe maintenant est réellement une force d'ordre et de paix capable de faire obstacle à la guerre. A la veille de la première série des élections municipales en Tchécoslovaquie on a assisté au même spectacle que celui qui surprit le monde au moment du coup de force allemand contre l'Autriche indépendante. Une agitation soudainement accrue du parti allemand des Sudètes, une campagne singulièrement violente de la presse nationale-socialiste contre le gouvernement de Prague, des mouvements de troupes, — que l'on disait être normaux dans le cadre du programme des exercices militaires pour cette saison — dans les régions allemandes voisines de la frontière, tels étaient les symptômes inquiétants d'une crise pouvant se produire en coup de théâtre, comme ce fut le cas entre le 11 et le 13 mars à Vienne.

Le gouvernement tchécoslovaque prit aussitôt la précaution de rappeler sous les drapeaux pour une période d'exercices une classe de la première et de la deuxième réserve, afin de disposer de moyens suffisants pour maintenir l'ordre en tout état de cause. En même temps, le cabinet de Londres, en plein accord avec le cabinet de Paris, entreprit de pressantes démarches à Berlin, tandis que les ministres de France et d'Angleterre à Prague prodiguaient au gouvernement tchécoslovaque les conseils de modération et de prudence, engageant M. Hodza à aller aussi loin dans la voie de la conciliation que le permet la sauvegarde de l'existence même de l'Etat. Le point le plus inquiétant était l'attitude intransigeante du parti allemand des Sudètes, lequel prétendait obtenir des garanties spéciales et définitives, sur la base du programme exposé par M. Henlein au congrès de Karlovy-Vary, avant de consentir à négocier avec le gouvernement

central. Or, il ne faisait aucun doute que l'activité du parti allemand en Tchécoslovaquie était inspirée par les encouragements reçus directement de Berlin. Il fallut deux jours d'efforts de la part de la diplomatie britannique et française pour obtenir un commencement de détente; mais si l'atmosphère devint meilleure, le problème germano-tchécoslovaque n'en subsistait pas moins dans sa complexité première. A Londres et à Paris on est allé au plus pressé afin d'écarter la menace immédiate d'un conflit auquel, s'il était venu à se produire, personne en Europe n'aurait pu rester indifférent. Le travail en commun des gouvernements anglais et français en ces journées tragiques a consisté à éclaircir le débat, à créer un état d'esprit favorable à un examen d'ensemble de la situation, à faciliter les pourparlers entre le gouvernement de Prague et le parti allemand des Sudètes, et à préparer la voie à une amélioration des relations générales entre la Tchécoslovaquie et l'Allemagne.

Il faut rendre cette justice à la politique de M. Neville Chamberlain qu'elle a permis d'obtenir le maximum de résultats dans le temps le plus court. L'ambassadeur de Grande-Bretagne à Berlin, Sir Nevile Henderson, ne fit pas moins de six démarches à la Wilhelmstrasse, et ce fut en conclusion de ces démarches que le premier ministre britannique put annoncer, le 23 mai, à la Chambre des Communes, que le ministre des affaires étrangères du Reich, M. von Ribbentrop, avait déclaré accueillir favorablement les efforts entrepris par le gouvernement britannique, en ajoutant que le gouvernement allemand partageait entièrement le désir du cabinet de Londres de voir réussir les négociations. En même temps, on apprenait que le léader du parti allemand des Sudètes, M. Conrad Henlein, s'était rendu à l'invitation du président du conseil tchécoslovaque et qu'il avait eu avec celui-ci un premier et long entretien marquant le début de négociations certes difficiles, mais ayant pourtant toutes chances d'aboutir à un compromis. Le parti allemand des Sudètes annonça lui-même, dans un communiqué officiel, qu'il s'agissait bien là de pourparlers d'information « ayant pour objet de clarifier la situation et d'apaiser les esprits ».

Cette détente était-elle durable? C'est la question qu'on pouvait se poser en présence d'une nouvelle campagne de la presse nationale-socialiste non seulement contre la Tchécoslovaquie, mais aussi contre l'Angleterre, à laquelle on faisait grief de vouloir exercer une pression sur la politique du Reich dans des conditions inadmissibles. La vérité est que Londres n'a cessé de faire appel à la raison et à l'esprit de conciliation de l'Allemagne, tandis qu'en étroite coopération avec Paris tout était mis en œuvre pour amener le gouvernement tchécoslovaque à envisager d'une manière réaliste la solution à apporter au problème posé par l'agitation de la minorité allemande. Toujours est-il que les contacts entre M. Hodza et M. Henlein ont continué et que le parti allemand des Sudètes n'a pas tardé à se montrer moins intransigeant sur certains principes fondamentaux d'un règlement qu'il l'était jusque-là. A tort ou à raison, on a voulu voir là un effet des directives qu'il avait reçues de Berlin après les démarches britanniques auprès du gouvernement du Reich. Les pourparlers semblaient s'orienter dès lors vers une formule d'autonomie locale devant laisser au seul gouvernement de Prague la charge de traiter, comme il convient, toutes les questions intéressant la communauté tchécoslovaque et la politique générale de la République. Mais on ne se dissimulait point que bien des difficultés restaient à surmonter, et ce n'est que lorsque la fin des élections municipales aura permis de se rendre compte de l'importance réelle de la population allemande dans les différents districts que les bases d'un compromis pourraient être définitivement fixées.

En ce qui concerne les affaires d'Espagne, une détente a pu être constatée également dans les derniers jours du mois de mai. Le discours prononcé par M. Mussolini à Gênes, au lendemain de la visite du chancelier Hitler à Rome, avait souligné d'une manière brutale, on le sait, que la question espagnole faisait obstacle au développement normal des négociations franco-italiennes. En réalité, on discernait fort bien que l'Italie avait admis de subordonner la mise en vigueur de l'accord italo-britannique du 16 avril au retrait des combattants étrangers des deux camps espagnols parce qu'elle espérait encore, à ce moment, que la grande offensive

nationaliste aboutirait très rapidement et que la victoire du général Franco serait décisive. Or, depuis lors, les choses ont changé d'aspect de l'autre côté des Pyrénées. L'offensive franquiste s'est trouvée arrêtée, tandis que les gouvernementaux se sont ressaisis et ont même pu déclencher une contre-offensive sur le front nord, dans le secteur de Tremp. On a expliqué ce redressement des républicains par l'aide en armements qu'ils auraient reçue, non pas de la France, mais en transit par la frontière française. Le gouvernement de Rome a donc prétendu subordonner le retrait des volontaires, et même la continuation des négociations franco-italiennes, à la fermeture de la frontière des Pyrénées. Paris, faisant preuve de la plus grande bonne volonté et du plus sincère esprit de conciliation, s'est mis d'accord avec Londres sur une nouvelle modification du plan britannique soumis au Comité de non-intervention. La sous-commission de ce Comité a été unanime à adopter ce nouveau plan, à l'exception du représentant de la Russie soviétique, lequel, tout en acceptant le principe du retrait dit substantiel des « volontaires » non-espagnols, a fait des objections sur les conditions du renforcement du contrôle naval et sur les modalités du rétablissement du contrôle aux frontières terrestres. Le plan prévoit que lorsque les commissions internationales ayant pour tâche de recenser les « volontaires » étrangers des deux camps déclareront être en mesure, au bout de quinze jours, de s'acquitter en conscience de leur mission, le contrôle international sera rétabli simultanément à la frontière des Pyrénées et à la frontière hispano-portugaise. Un délai supplémentaire de dix jours est même prévu pour le cas où les travaux des commissions de recensement subiraient quelque retard. Mais si le retrait des combattants étrangers n'était pas effectivement commencé au bout de cette période, la France reprendait son entière liberté en ce qui concerne la surveillance de la frontière des Pyrénées. Enfin, des droits de belligérance seront octroyés aux deux partis espagnols lorsque 10.000 «volontaires» au moins auront été retirés du camp qui en compte le plus petit nombre, l'autre camp devant subir une réduction proportionnelle de ses effectifs non espagnols.

Cet accord de principe, s'il est loyalement exécuté, peut contribuer à faire de la politique de non-intervention un facteur capital de l'apaisement des esprits, ce qu'elle n'a pas été jusqu'ici en raison de sa faiblesse et des manquements de certaines puissances à l'esprit et à la lettre de l'accord général conclu, sur l'initiative de la France et de l'Angleterre, dès les premiers mois de la guerre civile espagnole. Tous les efforts déployés actuellement tendent à restituer à cette guerre civile son caractère de conflit intérieur et à empêcher en toute certitude qu'elle puisse dégénérer en crise internationale. Si le plan adopté par la sous-commission du Comité de Londres est réalisé dans tous ses détails, non seulement l'accord italo-britannique du 16 avril pourra être mis en vigueur, mais les négociations franco-italiennes aboutiront rapidement à la conclusion d'un accord identique, sans lequel l'arrangement intervenu entre Rome et Londres resterait lettre morte, comme ce fut le cas pour le « Gentlemen's agreement » signé au début de l'année dernière. Ainsi, en ce qui concerne les affaires d'Espagne, comme en ce qui concerne la crise de l'Europe centrale, les perspectives sont sensiblement meilleures aujourd'hui qu'elles ne l'étaient il y a quelques semaines. Il dépendra surtout des gouvernements de Rome et de Berlin que dans l'un et dans l'autre cas la détente soit durable.

ROLAND DE MARÈS.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.

### Archéologie, Voyages

Louis Blond : *Notre-Dame des Victoires et le vœu de Louis XIII. Origine et publication du vœu.* Lettre-préface de S. E. le Cardinal Baudrillart; les Presses modernes. 12 »

Nicholas Murray Butler : *L'Américain tel qu'il est;* Hachette. » »

Divers : *L'Ile de France et Saint-Denis.* Avec des illust. Introduction par J. Charles Brun. Préface par Hippolyte Luc. (Coll. *Monographies régionales*); Grasset. 10 »

Divers : *Vaucluse.* Avec des illust. (Coll. *Monographies régionales*); Grasset. 10 »

Titayna : *Les ratés de l'aventure;* Edit. de France. 18 »

## Education

X : *Louise Humann, 1766-1836,* par une arrière-petite-nièce. Lettre-préface de S. E. Mgr Ruch; Edit. Spes. 18 »

## Esotérisme et Sciences psychiques

Fernand Nicaud : *De la méthode spiralogique;* Libr. Croville. 6 »

## Ethnographie, Folklore

Marius Barbeau : *Le Romancero du Canada;* Edit. Beauchemin, Montréal. » »

## Géographie

Armand Perrin : *La civilisation de la vigne.* (Coll. *Géographie humaine,* sous la direction de P. Deffontaines); avec 24 photographies, 2 cartes et 7 planches au trait; Nouv. Revue franç. 40 »

## Histoire

Charles Seignobos : *Essai d'une histoire comparée des peuples de l'Europe;* Rieder. 25 »

## Littérature

Claude Cuénot : *Etat présent des études verlainiennes;* Belles-Lettres. 12 »

Raoul Davray : *La chape de plomb,* choix de pages; Causse, Graille et Castelnau, Montpellier. » »

Léon Degrelle : *Révolution des âmes;* Edit. de France. 15 »

Dussane : *Sophie Arnould, la plus spirituelle des bacchantes.* (Coll. *Les grandes pécheresses;* Albin Michel. 12 »

Victor Michel : *C. M. Wieland, la formation et l'évolution de son esprit jusqu'en 1772;* Boivin. 80 »

F. Monier : *Lettres sur la vie,* essai de participation à la conduite de l'Humanimalité vers le rythme Hominal. Préface de L. Barbedette. Portrait de F. Monier par Pierre Larivière. Dessins de Moïsy; Debresse. 15 »

Marie-Amélie Duchesse d'Orléans : *Journal.* Tome II : *1814-1822.* Publié par S. A. R. la Duchesse de Vendôme, Princesse de Belgique. Préface de Georges Goyau; Plon. 20 »

Claude-Maurice Robert : *L'Ermite du Hoggar. La vie au désert de Charles de Foucauld;* Edit. Baconnier, Alger. » »

Jean Stern : *Belle et bonne. Une fervente amie de Voltaire, 1757-1822;* Hachette. 25 »

Albert Thibaudet : *Réflexions sur la Littérature;* Nouv. Revue franç. 24 »

Paul Vignaux : *La pensée au moyen-âge;* Colin. 15 »

Miss Wilcocks : *Madame Roland, l'idole des Girondins;* traduit et adapté par Joseph Thérol; Hachette. 20 »

X. (Charles Adolphe Cantacuzène) : *Fragments;* Messein. » »

## Musique

Imré Gyomaï : *Les amours de Schumann;* Edit. de France. 18 »

Renée de Saussine : *Paganini le magicien.* Préface de Jacques Thibaud; Nouv. Revue franç. 24 »

## Ouvrages sur la guerre de 1914

Capitaine Arthur : *Prise du Bois Croisette (Somme) par la 1re Cie du 14e bataillon alpin de chasseurs à pied, 26 août 1918;* Berger-Levrault. 8 »

Séramidal de Saint-Georges d'Ardenay : *Petit guide historique des relations de la France et de l'Allemagne;* Impr. Tridou-Gallot, Auxerre. » »

## Philosophie

Claude Bernard : *Philosophie,* manuscrit inédit; Boivin. 15 »

## Poésie

Charles Adolphe Cantacuzène: *Les dernières aurores;* Messein. » »
Georges Herment : *Déluges.* Préface de Pierre Reverdy; Corti. 18 »
Jean Jausion : *Dégradé;* Edit. Reverbère. » »
Mont-Crécy : *Nous deux;* Edit. Corymbe. 12 »
Pierre Radiguet : *Le soleil dans la maison;* Perrin. 12 »
Alvarez de Rio : *En marge de...;* Edit. du Bois-Sacré. » »
Maxime Rousseau : *Les routes dans la nuit;* Laboureur, Issoudun. 15 »

## Police, Criminologie

Commissaire Guillaume : *37 ans avec la pègre;* Edit. de France. 18 »

## Politique

J. Bouré : *Vu et entendu en U. R. S. S.;* les Presses modernes. 13 »
Edouard Clavery : *L'anarchie en Chine et le rôle du Japon, 1921-1938,* témoignages recueillis et présentés; les Presses modernes. 10 »
Roman Goul : *Les maîtres de la Tcheka,* histoire de la terreur en en U. R. S. S. 1917-1918, traduit du russe par l'auteur; Edit. de France. 18 »
Michel Lhéritier : *L'Europe orientale à l'époque contemporaine;* Boivin. 18 »

## Psychologie

Docteur René Allendy : *Rêves expliqués;* Nouv. Revue franç. 20 »

## Questions religieuses

Dominique Lavergne : *Regards catholiques sur le monde : Claudel, Stanisles Fumet, Maritain, René Schwob, Gabriel Marcel, Ed. Le Roy, Madaule, Emmanuel Mounier, Mauriac, Henri Ghéon, R. P. Forestier, Ch. Cardijn, Robert Garric, P. Doncœur m'ont confié...* Avec des portraits; Desclée de Brouwer. 18 »

## Roman

Francis André : *Quatre hommes dans la forêt;* Rieder. 18 »
Charles Barzel : *Mounou, la petite fille de Camp-Bolin;* Messein. 15 »
Robert Bourget-Pailleron : *Conquête de la Bourgogne;* Nouv. Revue française. 21 »
Doumel : *Avec le sourire,* nouvelles histoires marseillaises recueillies par Jean Marèze. Illust. de G. Pavis; Edit. de France. 18 »
Léo-Paul Desrosiers : *Les engagés du grand reportage;* Nouv. Revue franç. 18 »
Lucien Mauvault : *Glaïeul noir ;* Fayard. 18 »
Irène Némirovsky : *La proie;* Albin Michel. 18 »
Alain Serdac : *Port Macquarie;* Edit. de France. 18 »
Marcelle Tinayre : *Gérard et Delphine;* II : *Le rendez-vous du soir;* Flammarion. 18,50
Marie Viscardini : *Giovannino ou la vie romantique,* traduit de l'italien par Franz Hellens; Edit. Albert. 25 »

## Sciences

Alfred Lacroix : *Figures de savants.* Tome III : *L'Académie des Sciences et l'étude de la France d'outre-mer de la fin du XVII^e^ siècle au début du XIX^e^.* Tome IV : *L'Académie des Sciences et l'étude de la France d'outre-mer de la fin du XVII^e^ siècle au début du XIX^e^;* Gauthier-Villars.
Tome III. 125 »
Tome IV. 150 »

## Sociologie

Yvonne Grégoire : *Maternité;* Alcan. » »

Bernard Lavergne : *Essor et décadence du capitalisme;* Payot. 25 »

## Théâtre

Charles de Peyret-Chappuis; *Frénésie,* pièce en 3 actes; Fasquelle. 16,50

MERCVRE.

## ÉCHOS

Prix littéraires. — A propos de l'épave du « Télémaque » et des bateaux coulés dans le Rhône. — Léon Bloy, J.-K. Huysmans et Paul Alexis. — Le monastère des Bénédictines de la rue Monsieur va disparaître. — A propos d'une « prophétie ». — Des vers ignorés de Théophile Gautier. — Double cinquantenaire : la mort de Frédéric III et l'avènement de Guillaume II. — Du nouveau sur « Madame Chanteloube ». — Supplément à l'histoire de Koutchouk-Hanem. — Un « emprunt » de Regnard à Bussy-Rabutin. — A propos de Léon Bloy. — L'actualité balzacienne. — Oreilles de Beethoven disparues. — Le Sottisier universel.

**Prix littéraires.** — Le prix Fémina-Hélène-Vacaresco a été attribué à Mme Claude Aragonnès pour son livre *Marie d'Agoult, une Destinée romantique.*

Le prix Marianne a été décerné à deux candidats *ex æquo.* M. Jean Fontenoy, pour *Changhaï secret,* et M. Paul-Emile Victor pour *Boréal.* Le montant du prix, qui était de 10.000 francs, a été doublé séance tenante.

La *Bourse nationale de voyage,* qui revenait cette année à un recueil de poèmes, a été donnée à Mme Danielle Hemmert pour son manuscrit *Vivre.*

M. Gonzague de Reynold a reçu, pour son ouvrage sur *Le Portugal,* le prix Camoëns, créé à Lisbonne par le secrétariat de la Propagande nationale.

M. Pierre Boileau a été le gagnant du prix du Roman d'aventures avec le *Repos de Bacchus.*

Le roman de Mlle Zoé Oldenbourg, *La jeunesse d'Ansiau,* a reçu le prix de l'aide aux Femmes de professions libérales.

Le prix de la Renaissance, décerné pour la 18e fois, l'a été au roman de M. Jean Fréville, *Pain de brique,* qui, au troisième tour, a eu 9 voix contre 4 au roman de M. Marius Richard, *Femme à tout faire.*

Le prix Mallarmé, lui, était décerné pour la première fois. Il a couronné l'œuvre de M. Audiberti, auteur de *L'Empire et la Trappe* et de *Race des Hommes.*

§

**A propos de l'épave du « Télémaque » et des bateaux coulés dans le Rhône.** — L'adjudication, ces temps derniers,

par l'Administration des Domaines, de l'épave du brick « Télémaque », coulé dans la Seine, en face de Quillebeuf, en 1790, et qu'on peut supposer contenir des matières précieuses ou des objets présentant un caractère artistique ou historique, d'après les réserves faites par l'Etat, ce qui n'a pas permis d'en obtenir plus de 12.500 francs, a ramené l'attention sur les œuvres d'art antique qui, avec les bateaux qui les transportaient, reposent dans le Rhône, les unes depuis le règne de Charles IX, les autres depuis celui de Napoléon 1er.

*Le Journal* du 16 mai a consacré à ces œuvres précieuses, dont on possède la liste, un long article.

Quelle initiative audacieuse tentera d'arracher au Rhône les trésors qu'il détient? demande M. Henri Bécriaux, rédacteur de cet article. On en parle souvent, on espère parfois... Mais [ajoute-t-il] cet espoir a toujours paru si téméraire qu'il sommeille déjà depuis plusieurs siècles » (?)

Quelques jours auparavant, le 8 mai, le même journal avait annoncé la trouvaille, dans le lit du même fleuve, près du pont romain de Vienne, par le Conservateur des musées de cette ville, M. Vassy, de morceaux de marbre blanc que la baisse considérable des eaux avait permis d'apercevoir, presque enfouis dans le fond de sable et de gravier,et qui, une fois sortis de leur gangue, ont été reconnus pour quatre fragments, se rapportant parfaitement les uns aux autres, ce qui en permettra une facile reconstitution, d'une Vénus non drapée.

Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler que, le 31 décembre 1932, l'Agence Radio, sous ce titre : *On va tenter de retirer du Rhône les antiquités enlevées à Arles par Charles IX et Napoléon* 1er publia la dèpêche ci-après :

Marseille, 31 décembre 1932. — Les persévérantes démarches des divers amis de nos richesses nationales d'Arles sont sur le point d'aboutir.

Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts leur a fait connaître qu'il envisage de faire entreprendre des recherches dans le Rhône, en vue d'en retirer les antiquités romaines qui, par suite d'un accident de navigation, s'y trouvent enfouies depuis longtemps.

On sait, en effet, que deux bateaux remplis de dépouilles artistiques enlevées à Arles restent coulés dans le lit de ce fleuve, là même où ils firent naufrage. Ls premier se trouve près de Pont-St-Esprit ; il était parti d'Arles en 1564, chargé de huit colonnes de porphyre prises dans le chœur de Notre-Dame-la-Major, de plusieurs tombeaux de marbre antique et de bas-reliefs remarquables, notamment celui qui ornait l'entrée du presbytère de Saint-Honorat-aux-Alyscamps. C'était le roi Charles IX et sa mère, Catherine de Médicis, qui avaient fait enlever tout cela, au grand regret des habitants, dit l'antiquaire Peilhe, relatant, vers 1721, le fait, consigné, d'autre part, dans les annales des Pères Minimes. Le second fut frété par Napoléon Ier en 1805.

On voulait sauver de la ruine inévitable, prétendait-on, que leur réservaient l'insouciance et l'incurie des Arlésiens d'alors, les plus belles antiquités restantes. Cependant, les Arlésiens de l'Empire, pas plus que, jadis, ceux de Charles IX, ne se montrèrent satisfaits d'être ainsi dé-

pouillés. Ils protestèrent, se défendirent de leur mieux, et c'est à leur résistance qu'Arles doit d'avoir conservé, par exemple, les deux colonnes qui se dressent encore au milieu du théâtre romain. Enfin, par un hasard d'une curieuse similitude, ce second bateau sombra comme le premier et, cette fois, même avant de quitter le port. Il est, le long du quai de Trinquetaille, à deux cents mètres environ en aval du pont tubulaire. De nos jours, avec les scaphandriers qui ont pu, tout récemment, sauver le trésor du bateau l'*Egypt*, coulé pendant la guerre, au large de Brest, il serait facile de rentrer en possession de toutes ces richesses artistiques. Pour ce faire, c'est surtout une question de patience et d'argent. La patience, les Arlésiens ont prouvé qu'ils en avaient, puisque, durant 368 ans, ils ont pu attendre avec la calme et l'angélique résignation d'Epictète, le renflouement du bateau coulé sous Charles IX. Quant à l'argent, ils espèrent en trouver enfin.

Des opérations comme celle du sauvetage du trésor de l'Egypt, dont le montant dépasse cent millions de francs d'alors, sont tellement coûteuses qu'elles ne peuvent être entreprises que lorsqu'il s'agit de matières précieuses ou de valeurs couramment négociables permettant de calculer, presque avec certitude, et à l'avance, qu'elles procureront un bénéfice largement rémunérateur.

Il ne saurait en être de même quand il s'agit d'œuvres artistiques telles que celles d'Arles et de Pont-Saint-Esprit, quelque puissant intérêt qu'elles peuvent présenter.

Mais aussi, la dépense à engager pour les récupérer ne saurait se comparer avec celles qu'a entraînées le sauvetage de la richissime cargaison de l'Egypt, par exemple, et semble-t-il, leur renflouement pourrait-il être opéré par les moyens que possède notre marine nationale, et permettrait ainsi de remettre au jour des richesses d'art inestimables dont l'Humanité est depuis si longtemps privée. — ALBERT DEFAUX.

§

**Léon Bloy, J.-K. Huysmans et Paul Alexis.** — Si Léon Bloy s'emballa à la lecture d'*A Rebours*, c'est que J.-K. Huysmans l'avait désarmé et se l'était rendu propice, naturellement, sans chercher à le flatter, en rendant, le premier, dans un livre, justice à ses dons d'écrivain et à son talent de polémiste. Cette sympathie littéraire si inattendue, si inespérée, si spontanée le toucha au point de le rendre clairvoyant quant à ce livre qui, à maints égards était fait pour l'exaspérer, — tout aussi clairvoyant que Barbey d'Aurevilly, son maître, qui, lui, comme polémiste avait du génie. Sous ce titre singulier, *les Représailles du Sphinx*, Bloy consacra dans le *Chat Noir* du 22 juin 1884 un magnifique article à cette « espèce d'autobiographie lapidaire, à forme d'épigraphe » qui dénouait « à toute page le néant, l'irréparable néant de tous les états par lesquels la vieille entité psychique fait semblant de se contenir encore. »

« Quelqu'un veut-il voir Cléopâtre au lit? » Cléopâtre morte et puante? Quelqu'un a-t-il lu le dernier livre de M. Huysmans, œuvre morbide et désolée dont le titre, *A Rebours*, ne montre pas, par malheur, l'effarante profondeur de spiritualisation et la surprenante énergie de réprobation au nom de l'idéal saccagé? Eh bien! Huysmans le naturaliste, l'auteur des *Sœurs Vatard*, le collborateur de Zola et de sa répugnante clique des *Soirées de Médan*, s'offre aujourd'hui comme le lamentateur du spiritualisme chrétien décédé. Cela est infiniment inattendu, infiniment étonnant; c'est peut-être ce qu'on pourrait imaginer de plus confondant, mais cela est, — Dieu sait avec quelle intensité et quelle splendeur!

La petite phrase concernant l'ex-maître et les camarades de Huysmans rendit furieux Paul Alexis qui, en cette circonstance, se montra, littérairement aussi, myope. Il vit rouge et, sans prendre conseil de personne, ni le temps de réfléchir, le jour même, il fonça, dans le *Réveil*, sur l'insulteur. Sa riposte s'intitulait : *Un Sot.*

Je ne connais M. Léon Bloy que par ceci. Un hasard m'a fait voir sa carte de visite : « *Léon Bloy, entrepreneur de démolitions* », avec ces derniers mots formés par une débandade de lettres couchées en tous sens, et clamant le rêve d'un écroulement, l'image d'une démolition. Eh bien! lorsqu'on se fait faire des cartes pareilles, Monsieur, l'on ne peut être qu'un sot.

Le sot, ce n'était pas Bloy, c'était Alexis qui écrivait :

Que le leader du *Chat Noir*, un moment en représentation au *Figaro*, porte aux nues MM. Rollinat et Barbey d'Aurevilly, fort bien! Il est dans son rôle et je n'y vois nul inconvénient. Mais sait-il bien ce qu'il fait en accablant de sa faveur *A Rebours*, le dernier livre de J.-K. Huysmans, l'auteur des *Sœurs Vatard*, « le collaborateur de Zola et de sa répugnante clique dans les *Soirées de Médan?* » J'en doute. Ici, je proteste et me fâche, car je ne comprends plus. Et comme il y a certainement des éloges qui salissent, je tiens à laver Huysmans des éclaboussures d'une déshonorante sympathie.

Pour aimer *A Rebours*, il faut que ce « critique » ait lu l'œuvre bien mal, de droite à gauche, comme on lit l'hébreu. Il faut qu'il n'en ait pas plus compris la portée générale et la philosophie que les détails. Ainsi, à la page 208, il a peut-être vu une réclame dans cette phrase d'ironie où des Esseintes pense : « Aussi le catholicisme s'était-il empressé d'écarter de ces feuilles l'un de ses partisans, un pamphlétaire enragé, qui écrivait une langue tout à la fois exaspérée et précieuse, coquebin et farouche, Léon Bloy... » Et Léon Bloy, lui-même, ne s'est pas douté un seul instant que si des Esseintes a cette opinion, cela veut tout simplement dire qu'au fond Huysmans le tient pour un grotesque enragé et ne l'a jamais pris au sérieux.

L'indignation de l'auteur de la *Fin de Lucie Pellegrin* était comique, et son cher camarade, son vieil Huysmans dut la trouver bien réjouissante, qui remerciait Léon Bloy de ses éloges qui, au dire d'Alexis, salissaient, et se déclarait flatté d'une sympathie qu'il ne jugeait pas, comme Trublot, déshonorante.

Ai-je besoin de vous dire la joie que ma vanité a éprouvée d'être aussi magnifiquement louangée! lui écrivait-il dans une lettre que M. Léon Deffoux a publiée dans son très intéressant ouvrage: *J.-K. Huysmans sous divers aspects* (pp. 30-34). « Vous pouvez le croire. Pour un homme habitué toute sa vie à ne recevoir que des bols d'insanité ou

d'injures sur la tête, ça devient une sensation de bonheur pénétrante jusqu'au malaise des nerfs, que de sentir sa pauvre œuvre aimée, expliquée par un autre soi-même.

Alexis s'était mis imprudemment dans un très mauvais cas. Si la défense de ses amis lui faisait honneur, elle ne plaidait pas en faveur de son esprit critique. Les arguments qu'il employait contre Bloy devaient un jour se retourner contre lui qui, trop attaché aux détails naturalistes de l'œuvre de Joris-Karl, n'avait vraiment pas compris sa portée générale ni sa « philosophie ». — AURIANT.

§

**Le monastère des Bénédictines de la rue Monsieur va disparaître.** — Les Bénédictines, qui y étaient installées depuis plus de quatre-vingt-dix ans, vont être obligées — d'ici peu — de le quitter et de s'aller réfugier aux environs de Meudon.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que ce monument est entré dans l'histoire littéraire en 1895, date à laquelle parut *En Route* de J.-K. Huysmans.

Quelques années auparavant — peu après la parution de *Là-Bas*, dans *l'Echo de Paris* de 1890, — Mme Berthe Courrière présenta Huysmans à l'abbé Mugnier, qui devint l'abbé Gévresin d'*En Route*. Celui-ci, alors vicaire de Saint-Thomas d'Aquin, devait se faire l'artisan de la conversion du grand écrivain. En effet, après l'avoir envoyé faire une retaite à Notre-Dame d'Igny, l'abbé Mugnier lui conseilla de se retirer, pendant quelque temps, à l'hôtel du Monastère de la rue Monsieur. C'est là que J.-K. Huysmans se convertit au catholicisme et qu'il mit sur pied le plan d'*En Route,* qui est l'histoire de sa conversion.

...Dans quelques mois, le calme et sévère monastère aura cédé — devant la pioche intraitable des démolisseurs — la place à un grand *building*, destiné à la radio — et, au lieu de messes et d'oraisons chuchotées, des fenêtres s'échapperont les airs de nos chansons les plus profanes, ainsi que les rythmes syncopés de nos *jazz* en folie.

*Sic transit...* — RENÉ DE BERVAL.

§

**A propos d'une « prophétie ».**

Nous avons reçu la lettre suivante :

Bossuet, dans son *Discours sur l'histoire universelle,* s'émerveille des prophéties d'Isaïe à qui Dieu « avait nommé son libérateur deux cents ans avant qu'il fût né ».

Nostradamus, si l'on en croit le *Mercure de France* du 15 avril, p. 488, aurait mieux fait encore puisqu'il aurait prononcé, ou à peu près, le nom de Hitler environ 400 ans avant qu'il fut né.

Mais, de même que l'on a démontré que la prophétie où se trouve le nom de Cyrus date de l'époque même de Cyrus ou lui est postérieure, nous craignons qu'il ne soit fort hasardeux de découvrir Hitler dans Nostradamus.

Le vers : « du Rhin et Hister qu'on dira sont venus » s'explique bien aisément quand on sait que Hister est le nom que les Romains donnaient au cours inférieur du Danube. Nostradamus a cité deux fleuves, rien de plus. — GEORGES MÉAUTIS.

§

**Des vers ignorés de Théophile Gautier.** (1). — Ces vers, inexactement reproduits par Xavier de Montépin, dans ses *Filles de plâtre*, sont loin d'être ignorés. C'est, au contraire, une des pièces les plus connues d'*Emaux et Camées* et on peut s'étonner que notre ami Auriant, généralement si bien renseigné, l'ignorât.

Publiée dans l'*Artiste* du 15 février 1850, elle fut reproduite la même année par Julien Lemer, dans ses *Poètes de l'amour* (Garnier frères, in-32, pp. 424-425). En 1852, elle prenait place dans l'édition originale d'*Emaux et Camées* (Paris, Eugène Didier, 1852, in-18) et n'a jamais cessé d'y figurer.

Moi-même, je l'ai reproduite dans mon volume consacré à Baudelaire, à Poulet-Malassis et à la Présidente (2). Cette *Robe Rose* était, effectivement adressée, non à Carlotta Grisi, comme on l'a dit à tort, mais à Mme Sabatier.

Une variante, fournie par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, dans son *Histoire des œuvres de Théophile Gautier* (3), ne permet aucun doute à ce sujet :

Mais non; dix fois moulée et peinte,
Ta forme connaît sa splendeur.

On sait, et on le reprocha à Clésinger, que son *Rêve d'amour*, devenu pudiquement sur le livret du Salon de 1847 la *Femme piquée par un serpent*, passait pour un moulage du corps de Mme Sabatier. Théophile Gautier n'avait donc fait, trois ans après, que confirmer un bruit de ville, que ni l'artiste ni le modèle n'avaient démenti.

Cette *Petite Histoire littéraire et anecdotique*, nouvelle rubrique

(1) *Mercure de France*, 1er mai 1938, CCLXXXIII, 741-742.
(2) *Autour de Baudelaire. Poulet-Malassis l'éditeur et l'ami. Mme Sabatier, la Muse et la Madone*. Paris, Au Cabinet du Livre, 1931, in-8.
(3) Paris, G. Charpentier, 1887, 2 vol. in-8.

du *Mercure de France,* est d'ailleurs des plus amusantes. Triste privilège de mon âge, je m'y retrouve en plein pays de connaissance. En dehors de Mermeix, — pour qui Auriant se montre peut-être d'une sévérité excessive, — j'ai connu Paul Masson (voir le « document littéraire » que je lui consacrai le 15 août 1937, CCLXXVIII, 181-187), et j'ai connu également Minna Schrader. L'une des dernières fois que j'eus le plaisir de voir Fix-Masseau, il me divulgua une clef analogue de *Maîtresse d'esthètes* et me confirma la paternité de Jean de Tinan. Les lettres de Minna lui avaient été remises et « Frantz Brotteaux » ne put jamais rentrer en leur possession. Quant à Minna, elle vivait encore, — il y a de cela trois ans — et avait même essayé, si je ne m'abuse, de faire de la sculpture. — PIERRE DUFAY.

§

**Double cinquantenaire: la mort de Frédéric III et l'avènement de Guillaume II.** — Le 15 juin courant marque le cinquantenaire de la mort de Frédéric III, empereur d'Allemagne.

Frédéric III, en effet, s'éteignait le 15 juin 1888, à l'issue de quatre-vingt-dix-neuf jours de règne.

Sa mort a produit partout une profonde et douloureuse impression, [disait un chroniqueur, à l'époque] même en France, où ce souverain, beaucoup plus humanitaire que ceux qui l'ont précédé ou que celui qui lui succède, avait éveillé de sérieuses sympathies, aussi bien par les souffrances prolongées qu'il supportait si héroïquement que par les manifestations, plusieurs fois répétées, de ses sentiments pleins d'élévation et de noblesse. Il était beaucoup plus imbu des idées modernes et plus porté à tenir compte des progrès de la civilisation qu'aucun de ceux qui l'entouraient et le conseillaient, et il aura assez vécu, comme empereur, pour permettre de croire que, s'il eût été dans un état de santé qui lui eût assuré un long règne, les difficultés qui menaceront longtemps la paix de l'Europe se seraient peu à peu dissipées et auraient même fini par disparaître entièrement.

Et encore :

Le prince qui lui succède sous le nom de Guillaume II aurait un bien beau rôle à jouer dans le sens même que nous venons d'indiquer, car on peut dire aujourd'hui qu'il tient également la paix du monde ou la guerre dans ses mains.

G. P.

§

**Du nouveau sur « Madame Chantelouve. »** — Il y a onze ans dans le numéro de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* des 10-30 juin 1927, après en avoir pris connaissance chez le bibliophile Paul Muret, dont les cartons et les dossiers me furent si généreusement ouverts, je divulgai l'existence de la copie qu'avait prise J.-K. Huysmans de la correspondance de Mme Henriette Maillat, avant de la lui rendre, sur sa demande.

Cette note a été reproduite dans le Bulletin n° 2 de la Société J.-K. Huysmans (mars 1929, pp. 43-45). A sa prière, je ne nommai pas M. Paul Muret qui, étant la modestie même, détestait que son nom fût mis en avant, moins encore Mme Maillat, faute de l'avoir pu identifier, ne sachant trop si ce n'était pas un nom de guerre pris par une des trois femmes ayant fourni le prototype de « Mme Chantelouve » dans *Là-bas*.

Faute d'avoir vécu dans l'entourage de Barbey d'Aurevilly, de Huysmans et de Péladan, j'ignorais tout, à commencer par son nom, de la personnalité de Mme Maillat. Le chanoine Mugnier et notre cher président Lucien Descaves en savaient, sans doute, plus long sur son compte mais, avec leur discrétion ordinaire, dont il faut leur savoir gré, se gardèrent bien de me renseigner.

D'ailleurs, l'idée ne me vint même pas de les interroger, sachant à l'avance le mutisme qu'ils opposeraient à mes questions. Pourtant, il n'y avait pas à se dissimuler que la correspondante de Huysmans avait fourni à celui-ci quelques traits de la « Hyacinthe » de *Là-bas*, puisque, dans une de ses lettres, on trouve, mot pour mot, — je m'excuse de me répéter — la phrase si caractéristique prêtée à Mme Chantavoine, à la page 414 du roman :

> Merci du bon petit amour, réglé de même qu'un papier à musique, que vous m'avez servi; mais ce n'est pas là ma mesure, mon cœur gante plus grand...

Cependant, ce n'était pas là un nom de guerre, pris par l'une des trois femmes que j'ai trop clairement désignées pour y revenir (1). Mme Maillat en était une quatrième, qui a parfaitement existé et dont le précieux catalogue consacré par M. Georges Andrieux à la vente du grand amateur rouennais M. André Le Breton, divulgue en partie l'identité.

Une lettre de Léon Bloy, dix-sept de Huysmans et vingt-neuf de Péladan, dont elle avait été durant trois ans la maîtresse, figurent sur ce catalogue. Mme Henriette Maillat, qui avait des relations nombreuses dans le monde littéraire, à commencer par Barbey d'Aurevilly, avait charitablement accueilli le Nîmois à son arrivée à Paris. Elle le présenta même à Arsène Houssaye qui inséra dans *l'Artiste* sa première « copie ». Puis vint la brouille : « Il faut effacer, lui écrivait Péladan, trois ans de vie commune et de dévouement réciproque ».

L'ingrat, qui n'était encore ni mage ni rose-croix, les effaça si bien qu'il laissa la pauvre femme, ancienne « princesse d'Este » du *Vice suprême*, « horriblement malheureuse », dans une pauvreté voisine

(1) Cf. *Mercure de France*, 15 mars 1935, p. 522-524.

de la misère, sollicitant l'obtention d'un kiosque, puis songeant à se réfugier à Genève.

Huysmans, qui l'avait connue à l'occasion de la publication d'*A rebours*, au lendemain de laquelle elle lui avait écrit pour le faire dîner « avec M. D'Aurevilly » ne pouvait, au cours des années 1887-1889, d'où date cette correspondance, lui envoyer que de petites sommes, déjà saigné à blanc par la maladie d'Anna Meunier.

Voilà donc quelques renseignements qu'il faudra compléter, sur cette Henriette Maillat dont le nom doit être joint aux commentaires que ne manquera pas de susciter la publication de *Là-bas.*

Quant aux lettres de Huysmans, je suis trop respectueux des volontés de l'écrivain, que, le plus gentiment du monde, Lucien Descaves ne manquerait pas de me rappeler, pour en donner une analyse même succincte. Je préfère renvoyer au catalogue Andrieux, précieux, ai-je dit, car, pour bien des amateurs : il complétera la correspondance de Flaubert si terriblement mise à mal par la fameuse nièce, Caroline Commanville. A côté d'innombrables Rops, dont 51 aquarelles et dessins originaux, sur 44 lettres autographes de Gustave Flaubert, vingt-trois sont inédites et sept ont été « tripatouillées » par la nièce. C'était bien la peine, comme l'écrivait, en janvier 1879, le solitaire de Croisset à Ivan Tourguéneff, d'avoir « tout donné pour obéir au préjugé de l'honneur » ! — PIERRE DUFAY.

§

**Supplément à l'histoire de Koutchouk-Hanem.** — Cette histoire, je l'ai racontée naguère, dans les *Marges* d'Eugène Montfort (15 juin 1926) (1) et n'y reviendrai pas aujourd'hui sinon pour y ajouter une petite curiosité. C'est un portrait de l'almée dû à la plume d'un inconnu, Frédéric Le Blanc d'Hackluya, et il n'a d'autre mérite que d'avoir été tracé à Philae, le 10 mars 1850 (2), soit trois jours avant la lettre (13 mars) où Gustave Flaubert, à bord de sa cange et à douze lieues de Syène, mandait gaillardement à Louis Bouilhet ses impressions d'Esnéh et de celle qui l'avait consolé de Mme Colet.

...Je rencontrai dans ce temple [d'Esnéh] deux yankees de Philadelphie avec lesquels j'allai voir les Almées et les Ghawazis. On nous conduisit chez Kutchuk-Hanoum, la Taglioni de l'Orient. Elle nous reçut dans un petit mandarah, autour duquel régnait un divan très bas. Au centre du mandarah s'élevait un koursi (3) de nacre, chargé de verres et de flacons remplis de liqueurs alcooliques. Un moment après deux autres célèbres ghawazis, appelées Houzny et Tebbeh, arrivèrent accom-

(1) Voyez aussi l'excellent ouvrage de M. Jean-Marie Carré : *Voyageurs et écrivains français*, Le Caire, 1932, t. II.
(2) Et publié dans *le Corsaire*, du 10 mai 1850. Lettres d'un touriste - 7e lettre. A M. Don Semezias.
(3) Tabouret.

pagnées de six almées. Les almées s'accroupirent en face de nous dans un angle du divan, et chantèrent, en s'accompagnant d'abord du *tar* et du *taraboukah*, les amours élégiaques de Gul et de Bulbul, la calme sérénité, les langueurs irritantes et rêveuses des nuits argentées, les tendresses mélancoliques des vierges aux poses de gazelle, parfumées comme les roses et les jasmins, et le kheff des amants heureux. Puis Houzny et Tebbeh exécutèrent une danse étrange et âpre, évidemment mêlée du jaléo, de la chica, de la pavana, du fandango et de la cachucha, mis sur un rythme plus nonchalant [...] Les deux sirènes dansèrent longtemps et ne s'arrêtèrent que lorsque ivres, haletantes des flots embrasés et fébriles mugissant dans leurs artères, elles tombèrent épuisées sur les divans. Alors Kutchuk-Hanoum se leva, elle but plusieurs verres d'eau-de-vie et exécuta la danse de la Guêpe, la fameuse *Naghl* [...] Kutchuk-Hanoum ôta sa ceinture, puis sa robe, puis son pantalon et ne conserva qu'un long voile de gaze diaphane. Pendant ce temps, ses pieds immobiles semblaient scellés au sol, mais ses hanches ardentes, agitées par de lourds frissons et des vibrations spasmodiques, ondoyaient avec les langueurs fébriles et les impétuosités nonchalantes de la couleuvre, de la liane et du méandre. Le rythme d'abord languissant, timide et insinuant, devint insensiblement lascif, licencieux et impétueux, pour s'énerver de nouveau aux accents de la musique qui suit cette progession ascendante et descendante. La lassitude donna enfin au corps énervé de Kutchuk-Hanoum des attitudes plus languissantes, plus pénétrantes encore, et elle remit ses vêtements toujours aux accents rythmés de la musique des Almées.

Au comble de l'enthousiasme, Le Blanc d'Hackluya écrivait à son ami Don Semezias :

Je te déclare que cette danse *salée et cuisante*, comme disent les Espagnols, est sans rivale. Jamais les pâles pantins qui s'évertuent des pieds et des jambes sur les planches de nos théâtres, ni ces pauvres épileptiques qui font les délices de nos bals publics, ne pourront rivaliser avec les grands artistes des bords du Nil, avec ces indomptables Terpsichores d'Afrique. C'est que la danse de celles-ci est pleine d'âme et de volupté tandis que celle de nos paladins est académique, raide, sèche ou obscène.

Koutchouk-Hanem est morte sans s'être doutée de la publicité que les riches Infidèles qu'elle avait régalés de sa danse et de son corps lui faisaient en Frankistan, et qui, de nos jours, lui eût valu un engagement au *Casino de Paris* et la gloire bruyante de Mlle Joséphine Baker. Allah l'avait fait naître un siècle trop tôt! — AURIANT.

§

**A propos de Léon Bloy.** — L'article de M. G. Vanwelkenhuyzen, paru dans notre dernier numéro sur la collaboration du « mendiant ingrat » au *Gil Blas*, nous a valu d'un de nos collaborateurs la note suivante :

Bloy, lors de sa collaboration au *Gil Blas* (du 3 décembre 1884 au 13 avril 1894), avait, dans une de ses chroniques à l'emporte-pièce, dit son fait à la société tout entière. Au cours de cet article, il avait écrit une de ses phrases lapidaires dans laquelle il criait : « La sentinelle que je suis vocifère », ou quelque chose

d'approchant. Dès le lendemain, arriva à son adresse au journal (alors au coin de la place de l'Opéra) une carte postale anonyme, sur laquelle était écrite cette simple phrase : « La sentinelle que vous êtes ne vocifère pas : elle fume ! » Et, comme Bloy ne passait au *Gil Blas* qu'irrégulièrement, tous les huit jours ou tous les quinze jours, tous les collaborateurs du journal (dont beaucoup ne l'aimaient pas) purent la lire et la faire lire à leurs amis. — A.-V. STOCK.

§

**L'actualité balzacienne.** — *Les Physionomies et Esquisses parisiennes,* qui peignent de façon sans doute fort exacte le Paris de 1844, ne semblent pas, quant à certains passages, pris notamment dans la *Monographie* de la presse, avoir beaucoup vieilli. Par exemple :

Les étrangers, en venant à Paris, se plaignent de ne pas comprendre les rubriques qui servent à désigner les fractions de la Chambre. Ils ne savent pas ce que veulent dire : les doctrinaires, — la gauche pure, — la gauche, — le centre gauche, — le tiers parti, — le centre, — le château, — le parti social, — la droite.

Puis, le 29 octobre, — le 15 avril, — le 1er mars, etc...

Et :

...Les journaux de Paris ont tous le même traducteur, ils n'ont plus ni agents, ni correspondants, ils envoient rue Jean-Jacques Rousseau, chez M. Havas, qui leur remet à tous les mêmes nouvelles étrangères, en en réservant la *primeur* à ceux dont l'abonnement est le plus fort. Le *Journal des Débats* donne cent écus par mois. Le premier rédacteur venu joint aux nouvelles la sauce à laquelle il faut les accommoder pour les abonnés; en sorte que le bombardement de Barcelone n'est presque rien, une vétille dans *le Constitutionnel,* et une des plus grandes atrocités des temps modernes dans la *Presse* ou dans *le National.*

A quelques retouches près, un journal de 1938 pourrait fort bien (s'il le voulait), tout en suivant l'actualité, reproduire ces passages. — F.-P. R.

§

**Oreilles de Beethoven disparues.** — Le respect dû aux morts n'empêche pas, — sans parler des violations de sépulture — l'exhumation des restes les plus glorieux. Et c'est ainsi que le 21 juin 1888, à Vienne, on exhumait les restes de Beethoven pour les transporter du cimetière de Waehring, situé aux portes de la ville, au cimetière central de la capitale. On trouva le corps, notait un rédacteur de la *Gazette anecdotique,* dans un état de conservation peu satisfaisant :

Il était de couleur jaune tirant sur le brun, une partie du crâne était brisée; les oreilles avaient disparu...

Les oreilles avaient disparu, oui,

gardées, dit-on, par le médecin qui avait été chargé de l'autopsie en 1827, et qui avait voulu étudier les causes de la surdité du grand compositeur.

Et ce jour-là encore

les médecins et les savants présents à l'exhumation voulurent faire de nouvelles études sur le crâne de Beethoven; mais, une partie de l'assemblée ayant vivement protesté, le cercueil dut être refermé, et on constitua une garde chargée de le surveiller jusqu'à l'inhumation définitive. Ce n'était d'ailleurs pas la première fois qu'on ouvrait le cercueil de Beethoven : semblable opération avait eu lieu en 1863.

Quant à la cérémonie de la translation (22 juin 1888), elle eut lieu avec pompe, et dans un ordre parfait. Au cimetière, on chanta des chœurs de Beethoven. L'Evêque Angerer, qui avait assisté, étant alors enfant de chœur, aux funérailles, l'année 1827, donna la bénédiction au cercueil. — G. P.

§

## Le Sottisier universel.

La politique des Etats-Unis leur impose une entente avec les autres nations européennes, et en particulier l'Autriche, la Nouvelle-Zélande, l'Angleterre, la Hollande et la France. — *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier, p. 337.

...Voltaire qui, pour s'excuser d'une page trop diluée, déclarait : « Je n'ai pas le temps de faire court. » — *Candide*, 12 mai.

JÉRUSALEM A CARPENTRAS... — M. Armand Lunel a écrit une relation aussi pittoresque qu'amusante de la vie d'une commerçante provinciale juive, établie dans le Midi de la France depuis de longs siècles. — *L'Œuvre*, 16 avril.

Courteline est battu! Son célèbre *Tire au flanc* est démenti. — *Le Populaire*, 23 avril.

L'ordre du jour étant épuisé, M. Robat invite M. le Maire à remettre la médaille à M. Jean Humbert, combattant de 1870, âgé de 77 ans. — *L'Eclaireur de l'Est*, 26 avril.

Des gerbes furent remises sur les tombes des camarades décédés pendant la minute de silence rituelle. — *L'Ouest-Eclair*, 27 avril.

Des canards, qui paraissaient épuisés, se sont réfugiés chez un habitant de notre ville. Le propriétaire de ces palmés peut s'adresser au poste de police pour rentrer en possession de son chien. — *La République de l'Est*, 26 avril.

CHAUSSURES, 26, rue Chanzy, à Mantes. A l'occasion de la foire aux oignons, occasions exceptionnelles pour dames. [Texte d'une annonce]. — *Le Journal de Mantes*, 1er décembre.

Les débris de quatre avions de chasse chinois ont été abattus. — *Le Petit Marocain*, 30 avril.

Malgré la pluie qui faisait rage, le scaphandrier plongeait à deux reprises dans le port. — *La Vigie marocaine*, 28 avril.

COQUILLES

Le prétendant se fût assurément trouvé dans une situation beaucoup plus brillante qu'un Louis XVII réintégrant sa capitale dans les fourgons de l'étranger. — *La Flèche*, 29 avril.

Le conducteur, qui n'était plus mettre de ses freins, accrocha ensuite une ville, venant en sens inverse. — *L'Est républicain*, 13 avril.

# TABLE DES SOMMAIRES

DU

# TOME CCLXXXIV

—

**CCLXXXIV** N° 958. — 15 MAI

H. DE BOUILLANE DE LACOSTE ET H. MATARASSO........ *Nouveaux Documents sur Rimbaud. Le Journal de sa Sœur Vitalie*...................... 5
DOLORES DE OLIVEIRA ...... *Saudades. Contes populaires brésiliens*...................... 29
GUIDO MEDINA............. *Poèmes*...................... 43
GEORGE SOULIÉ DE MORANT.. *Les Désastres de l'Etatisme en Chine au XII^e Siècle*.......... 49
ANTOINE ORLIAC............ *Henri de Régnier et le Message du Héros*.................... 60
GUSTAVE VANWELKENHUYZEN.. *Léon Bloy au « Gil Blas »*...... 92
SUZANNE SPEZZAFUMO........ *Hello. Sa Nature, son Ame*.... 107
CHARLES D'AGOSTINO........ *Karagueuz*.................. 121

*REVUE DE LA QUINZAINE.* — ÉMILE MAGNE : Littérature, 133 | ANDRÉ FONTAINAS : Les Poèmes, 140 | JOHN CHARPENTIER : Les Romans, 145 | PIERRE LIÈVRE : Théâtre, 151 | PAUL MASSON-OURSEL : Philosophie, 155 | MARCEL BOLL : Le Mouvement scientifique, 158 | HENRI MAZEL : Science sociale, 164 | Z. TOURNEUR : Pédagogie, 169 | CAMILLE VALLAUX : Géographie, 173 | A. VAN GENNEP : Ethnographie, 179 | CHARLES-HENRY HIRSCH : Les Revues, 183 | GASTON PICARD : Les Journaux, 193 | RENÉ DUMESNIL : Musique, 199 | BERNARD CHAMPIGNEULLE : Art, 203 | D. ASTÉRIOTIS : Lettres néo-grecques, 207 | MANOËL GAHISTO : Lettres brésiliennes, 213 | P. L. MIGNÉ : Variétés. *Le Peuple sans nom*, 220 | A. : Questions actuelles. *Une voix d'outre-tombe*, 226 | AURIANT : Petite Histoire littéraire et Anecdotes, 228 | DIVERS : Bibliographie politique, 234 | ROLAND DE MARÈS : Chronique de la Vie internationale, 242 | MERCVRE : Publications récentes, 247 ; Échos, 249.

**CCLXXXIV** N° 959. — 1er JUIN

ALEXANDRE-HAGGERTY KRAPPE. *La Légende du Tannhaüser*.... 257
HENRI BACHELIN............ *Le Jour s'éteint à l'Horizon de Pourpre*................... 276
MAURICE POTTECHER......... *Poèmes de la Pénombre*....... 295
A. TCHOBANIAN............. *La Vision*................... 301
HENRY DÉRIEUX............. *Souvenir de Léon Dierx*.......... 309
V. P. UNDERWOOD.......... *Verlaine et Létinois en Angleterre*. 318
ANDRÉ-CHARLES COPPIER..... *Le Saint-Suaire de Turin*...... 335
Z. TOURNEUR............... *Le Nez de Cléopâtre*.......... 344
PAUL MELOT................ *Le Rôle ésotérique du Vin*...... 358
GUSTAVE COHEN............. *Gabriele d'Annunzio et le « Martyre de Saint Sébastien »*. 368
ALEXANDRE ARNOUX.......... *L'Homme d'En Dessous*, nouvelle..................... 376

*REVUE DE LA QUINZAINE.* — GABRIEL BRUNET : Littérature, 393 | ANDRÉ FONTAINAS : Les Poèmes, 398 | JOHN CHARPENTIER : Les Romans, 404 | RAYMOND CHRISTOFLOUR : Le Mouvement des Idées, 408 | GEORGES BOHN : Le Mouvement scientifique, 412 | MARCEL COULON : Questions juridiques, 416 | A. VAN GENNEP : Préhistoire, 421 | A. MABILLE de PONCHEVILLE : Voyages, 425 | P. de PRESSAC : Hagiographie et Mystique, 431 | HENRIETTE CHARASSON : Questions religieuses, 435 | CHARLES-HENRY HIRSCH : Les Revues, 441 | GASTON PICARD : Les Journaux, 449 | RENÉ DUMESNIL : Musique, 454 | BERNARD CHAMPIGNEULLE : Art, 457 | Dr G. CONTENAU : Archéologie, 462 | LOUIS MANDIN : Notes et Documents littéraires. *Le souvenir de Léon Deubel*, 468 | FRANÇOIS-PAUL RAYNAL : Lettres romanes, 472 | NICOLAS BRIAN-CHANINOV : Lettres russes, 479 | A. JOLIVET : Lettres islandaises, 482 | RAJA-RAO : Lettres hindoues, 485 | ANDRÉ VILLIERS : Art et Technique dramatiques, 490 | JEAN NOREL : Ouvrages sur la Guerre de 1914, 495 | ROLAND DE MARÈS : Chronique de la Vie internationale, 499 | MERCVRE : Publications récentes, 504; Échos, 507.

CCLXXXIV — N° 960. — 15 JUIN


| | | |
|---|---|---|
| EUGÉNIE RAVET | *L'Education supérieure du Peuple à Londres* | 513 |
| G. PEYTAVI DE FAUGÈRES | *La Grande Pitié du Saint-Sépulcre.* | 530 |
| GUY-CHARLES CROS | *Poèmes* | 541 |
| *** | *La Question romaine* | 544 |
| P. V. STOCK | *Mémorandum d'un Editeur. Jean Lorrain anecdotique* | 552 |
| ANDRÉ VILLIERS | *Le Physique et le Costume de Jeanne d'Arc* | 583 |
| VICTOR-ÉMILE MICHELET | *Deux Médaillons* | 590 |
| RENÉ DE WECK | *Louis le Cardonnel à Fribourg* | 598 |
| JOSÉ BRUYR | *La Chanson du Grand Meaulnes* | 606 |
| E.-M. WOLF | *Le Séjour d'Apollinaire en Rhénanie.* | 615 |
| ALEXANDRE OBOLENSKI | *Une Tragédie russe. Récit historique.* | 624 |

*REVUE DE LA QUINZAINE.* — ANDRÉ FONTAINAS : Les Poèmes, 655 | JOHN CHARPENTIER : Les Romans, 660 | PIERRE LIÈVRE : Théâtre, 664 | PAUL MASSON-OURSEL : Philosophie, 668 | MARCEL BOLL : Le Mouvement scientifique, 670 | HOENRI MAZEL : Science sociale, 676 | A. VAN GENNEP : Histoire des Religions, 682 | MAURICE MAGRE : Sciences occultes et Théosophie, 686 | CHARLES-HENRY HIRSCH : Les Revues, 689 | GASTON PICARD : Les Journaux, 698 | RENÉ DUMESNIL : Musique, 703 | BERNARD CHAMPIGNEULLE : Art, 706 | Notes et Documents littéraires. FERNAND-DEMEURE : *Lettres inédites de Chateaubriand*, 711; PIERRE DUFAY : *Une correspondance de Maupassant*, 715 | MARIO MEUNIER : Lettres antiques, 721 | JEAN EDOUARD SPENLÉ : Lettres allemandes, 724 | PH. LEBESGUE : Lettres Portugaises, 731 | AURIANT : Petite Histoire littéraire et Anecdotes, 737 | NICOLAS BRIAN-CHANINOV : Bibliographie politique, 743 | ROLAND DE MARÈS : Chronique de la Vie Internationale, 747 | MERCVRE : Publications récentes, 752; Échos, 755; Table des Sommaires du Tome CCLXXXIV, 767.

*Le Gérant :* JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1938.

# OUVRAGES DE CULTURE LITTÉRAIRE

## CHOIX DES " PLUS BELLES PAGES " DES ÉCRIVAINS SUIVANTS :

L'Arétin. — Chamfort. — Cyrano de Bergerac. — Diderot. — Gustave Flaubert. — Frédéric II — Henri Heine. — Helvetius. — Prince de Ligne. — Alfred de Musset. — Gérard de Nerval. — Rétif de La Bretonne. — Cardinal de Retz. — Rivarol. — Saint-Evremond. — Saint-Simon. — Stendhal. — Tallemant des Réaux. — Alfred de Vigny. Format in-16 double-couronne.

Chaque volume. . . . . . . . . . . . 15 fr.

Maurice de Guérin. — Saint-Amant. — Théophile. — Tristan L'Hermite. Format petit in-18 carré.

Chaque volume . . . . . . . . . . . 10 fr.

# COMITÉ NATIONAL

## COLONIES de VACANCES et ŒUVRES de PLEIN AIR

(Anciennement : FÉDÉRATION NATIONALE)

*Reconnu d'utilité publique (Décret du 30 juin 1926)*

■

# *Souscrivez au Carnet National des Colonies de Vacances*

■

LES CARTES POSTALES DU CARNET NATIONAL DES COLONIES DE VACANCES SONT EN VENTE DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE, LES LIBRAIRIES DES GARES DES CHEMINS DE FER, LES TRÉSORERIES GÉNÉRALES, LES PERCEPTIONS ET 40, RUE MARBEUF A PARIS, SIÈGE DU COMITÉ NATIONAL DES COLONIES DE VACANCES (C. Ch. Post. Paris 164-18).



SNCF
SOCIÉTÉ
NATIONALE DES
CHEMINS DE FER
FRANÇAIS
le rail
plus que jamais
à votre service
G1
SNCF
MAXIMILIEN VOX

# BULLETIN FINANCIER

L'allure de la Bourse au cours de la seconde quinzaine de mai n'a pas été favorable ; les cours ont généralement fléchi, ce qui n'a pas été sans surprendre, car le brillant succès de l'emprunt de la Défense nationale aurait dû stimuler la continuation du mouvement de hausse consécutif à l'ajustement du franc, décidé par les pouvoirs publics durant la première huitaine de mai.

Pour juger sainement ce qui s'est passé, il faut tenir compte d'abord que l'évolution de la situation diplomatique en ce qui concerne les négociations franco-italiennes n'était pas encourageante. Il faut noter ensuite que les événements de Tchécoslovaquie ont eu une influence déprimante sur tous les marchés mondiaux. Il faut observer enfin qu'au lendemain du repli du franc, un mouvement de hausse extrêmement vif s'était produit. Des prises de bénéfices, des abandons de positions spéculatives, ne pouvaient donc manquer d'alourdir la cote, d'autant que la liquidation de fin mai suivait la fête de l'Ascension et précédait de quelques jours seulement les vacances de Pentecôte.

En définitive, à regarder l'évolution des divers compartiments et à noter les moins-values enregistrées, on acquiert la conviction que la Bourse de Paris a fait preuve d'une grande résistance. Celle-ci laisse prévoir un redressement général. Les disponibilités sans emploi sont en effet très abondantes ; ainsi, le taux moyen des reports n'a été, en liquidation du 31 mai, que de 0 fr. 75 % sur le marché officiel au lieu de 1 1/2 % à la liquidation du 15 mai. Un taux aussi faible n'avait pas été enregistré depuis plusieurs années. D'autre part, les mesures prises par les pouvoirs publics pour ranimer notre économie nationale n'ont pas eu encore, faute de temps, l'influence favorable qu'elles doivent avoir nécessairement. Enfin, les comptes publiés par maintes sociétés dont l'exercice prend fin le 31 décembre montrent pour 1937 une augmentation de bénéfices qui, toute nominale qu'elle soit, n'en constitue pas moins un élément de réconfort.

Le Masqué d'Or.



## ÉMISSION D'UN EMPRUNT A LOTS DE LA VILLE DE PARIS

La ville de Paris procède, depuis le 7 juin courant, à l'émission d'un million d'obligations de 1000 francs, du type 6 % à lots, amortissables en 30 ans maximum par tirages au sort.

L'intérêt est de 60 francs, net d'impôt sur le revenu des valeurs mobilières (payables en deux coupons semestriels non assujettis au prélèvement de 10 % institué par décret-loi du 16 juillet 1935).

Il a été prévu annuellement 114 lots d'un montant global de trois millions.

Le prix d'émission est fixé à 900 francs.

# MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493

SEINE C. A. 21.457

---

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

*VENTE ET ABONNEMENT*

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

**Un an : 100 fr. | 6 mois : 55 fr. | 3 mois : 31 fr. | Un numéro : 6 fr. 50**

ÉTRANGER

*1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :*

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

**Un an : 120 fr. | 6 mois : 69 fr. | 3 mois : 40 fr. | Un numéro : 7 fr.**

*2° Tous autres pays étrangers :*

**Un an : 140 fr. | 6 mois : 79 fr. | 3 mois : 45 fr. | Un numéro : 8 fr. 50**

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

**On s'abonne** à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs a vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué . le numéro 6 fr. 50; le tome autant de fois 6 fr. 50 qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

**Chèques postaux** — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

**Manuscrits.** — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

*COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés* **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de compte rendus.*

---

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1938